Le Monde Des Ph@rmaciens

Site : http://www.lemondedespharmaciens.com/ / Facebook : http://www.facebook.com/Le.Monde.Des.Pharmaciens

Michèle Emmanuelli
Catherine Azoulay

Pratique des épreuves projectives à l'adolescence

Situations • méthodes
Études de cas

Préface de Catherine Chabert

RORSCHACH

Thematic Apperception Test (TAT)

DUNOD

Michèle Emmanuelli
Catherine Azoulay

Pratique des épreuves projectives à l'adolescence

Préface de Catherine Chabert

SITUATIONS
MÉTHODES
ÉTUDES DE CAS

DUNOD

DERNIERS OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Dana CASTRO, *Pratique de l'examen psychologique en clinique adulte. Wais III, MMPI-2, Rorschach, TAT,* 2006.

Silke SCHAUDER et al.., *Pratiquer la psychologie clinique auprès des enfants et des adolescents,* 2007.

Silke SCHAUDER et al.., *Pratiquer la psychologie clinique auprès des adultes et personnes âgées,* 2007.

Claire MELJAC, Gilles LEMMEL, *Observer et comprendre la pensée de l'enfant avec l'UDN-II. Clinique piagétienne dans l'examen psychologique. Méthodologie. Études de cas*, 2007.

Bernard JUMEL, *Guide clinique des tests chez l'enfant. WISC-IV, Matrices progressives de Raven, EDEI, Figure complexe de Rey, NEMI-2,* 2008.

Michèle EMMANUELLI, Catherine AZOULAY, *Pratique des épreuves projectives à l'adolescence. Observation, analyse, méthodologie,* 2008.

Philippe CHARTIER, Even LOARER, *Évaluer l'intelligence logique. Théories et méthodologie,* 2008.

Une première édition de cet ouvrage est parue en 2001 sous le titre « Les épreuves projectives à l'adolescence » dans la collection Psychismes.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Dunod, Paris, 2009
ISBN 978-2-10-053849-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant propos à la deuxième édition

La seconde édition de cet ouvrage est argumentée par une double démarche : le changement de collection et l'ajout de deux éléments majeurs.

Il s'agit d'une part, d'inscrire ouvertement l'utilisation de la méthodologie projective à l'adolescence dans la dimension de la pratique du bilan psychologique. Au cours de ces dernières années, de plus en plus d'institutions de soins pour adolescents voient le jour, de même que des spécialistes de l'adolescence de plus en plus nombreux, traitent en cabinet des patients adolescents sous l'angle de la spécificité de leur fonctionnement psychique. C'est ainsi que le recours à des psychologues cliniciens susceptibles de manier l'outil projectif à la lumière du processus adolescent devient de plus en plus fréquent. Dès lors, l'inscription de la seconde édition de cet ouvrage au sein de la collection « Les outils du psychologue » s'imposait d'elle-même.

D'autre part, cette seconde édition se voit augmentée d'un chapitre consacré aux troubles de l'humeur à l'adolescence et de la présentation en annexe des Normes du Rorschach à l'adolescence. Les travaux très récents sur les troubles de l'humeur à l'adolescence et sur leur indispensable distinction d'avec notamment des troubles psychotiques graves comme la schizophrénie, ont rendu l'apport des épreuves projectives particulièrement nécessaire dans ce champ très particulier de la psychopathologie adolescente.

Ce nouveau chapitre complète très utilement la partie concernant la réactivation de la perte d'objet et les caractéristiques de la dépression à l'adolescence. Enfin, après avoir mené une recherche de grande envergure, au sein du Laboratoire de psychologie clinique et de psychopathologie de l'université Paris Descartes, en collaboration avec l'équipe de statisticiens du Laboratoire de Psychologie Environnementale de cette même université, nous avons été en mesure de publier les Normes du Rorschach à l'adolescence

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

en 2007. Il nous semble très important de rendre compte de ces données en annexe de ce nouvel ouvrage afin que chaque clinicien puisse en disposer aisément dans sa pratique.

Préface

La traversée de l'adolescence est, on le sait, une période décisive du développement, dans la mesure où elle se situe dans un entre-deux essentiel pour le devenir de l'individu ; il doit en effet construire son passé d'enfant et y renoncer pour commencer sa vie d'adulte : l'adolescence représente le moment de l'après-coup, une seconde chance en quelque sorte puisque la possibilité de changement reste entièrement ouverte.

Les enjeux de ce passage témoignent d'une dynamique singulière certes, mais qui constitue, en quelque sorte, le paradigme des crises inhérentes à certains moments de la vie, dans la mise à l'épreuve de la continuité et de la discontinuité, dans le bouleversement des repères antérieurs et la distribution nouvelle des modes d'émergence et de traitement des conflits psychiques. Ceux-ci montrent avec une acuité particulièrement vive – plus ou moins tolérable – l'affrontement entre les désirs et les interdits, déclinés notamment dans les variantes du complexe d'Œdipe mais aussi l'affrontement entre investissements narcissiques et objectaux : les deux grands axes de problématiques qui organisent la vie psychique sont actualisés de manière parfois spectaculaire au cours de l'adolescence dans la mise à l'épreuve de ce que Freud appelle la psychosexualité à la fois dans la référence à l'œdipe et dans celle de l'angoisse de perdre l'amour de la part de l'objet. Ces deux grands axes structurent de manière plus ou moins effective le travail imparti aux adolescents : ils doivent renoncer à leurs objets d'amour originaires, ce qui implique une double perte – abandon des désirs œdipiens, abandon de la position infantile –, et affronter la séparation inéluctable qui s'y associe.

Ces deux problématiques caractéristiques des relations à l'autre ont, bien sûr, des effets concomitants ou corollaires sur la relation du sujet à lui-même : en termes d'angoisse de castration, dans le cadre d'une organisation œdipienne qui inscrit l'ordre de l'interdit et de la culpabilité, avec le risque de limitation dans la réalisation des désirs, et les effets de

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

ces limites dans la construction de la représentation de soi ; en termes d'atteinte narcissique, lorsque les capacités de tolérance à ces limitations débordent la question de l'avoir par l'émergence d'une fragilité de l'être nécessitant des aménagements parfois coûteux pour l'économie du sujet. Enfin, lorsque les barrières narcissiques sont massivement effractées, lorsque les investissements objectaux sont abandonnés, l'adolescence découvre l'extrême détresse, l'absence de recours à l'autre mais aussi l'impossibilité de s'étayer sur un support narcissique minimal entraînant la perte éventuelle de la subjectivité.

La complexité des conflits internes est encore aggravée en quelque sorte par leur mise au jour sur la scène externe, celle des relations interpersonnelles : celles-ci en effet offrent autant de voies d'expression ou d'incarnation aux conflits internes, en leur apportant à la fois des chances de résolution et des risques d'effondrement : les chances accompagnent la dramatisation lorsque sa dimension libidinale, vivante est mise au service de l'investissement objectal, par le maintien de la relation à l'autre en dépit des scénarios apparents de rupture qui tentent de les conjurer. Les risques se situent du côté de la confusion entre la scène externe et la scène interne, lorsque les mots sont pris pour les choses, et que ce qui relève d'un jeu psychodramatique est dénoncé comme une tragédie à la fois inéluctable et irréversible : tragédie de la séparation qui bascule dans la mort, tragédie déterminée par le refus totalitaire de changement, tragédie enfin lorsque le déplacement et le mouvement qu'il implique - mécanisme de vie essentiel s'il en est - sont définitivement éradiqués.

C'est à l'étude attentive et minutieuse de l'ensemble de ces mécanismes que Catherine Azoulay et Michèle Emmanuelli nous convient dans leur ouvrage. Si le fonctionnement psychique à l'adolescence requiert une clinique à la fois rigoureuse et délicate, c'est bien la démarche projective qui permettra de remplir ces exigences. Les perspectives dans lesquelles s'inscrivent ces auteurs sont claires et fécondes : la méthodologie projective dont elles utilisent avec bonheur les potentialités d'analyse et de synthèse, se réfère au modèle psychodynamique de l'appareil psychique et de son fonctionnement. Fidèles à la formation de l'École de Paris, initiée par Didier Anzieu et Nina Rausch de Traubenberg, Catherine Azoulay et Michèle Emmanuelli en poursuivent l'approfondissement clinique et psychopathologique dans le domaine de l'adolescence.

Elles développent le complexe d'Œdipe et les formes plurielles de sa réactivation qui orchestrent et infléchissent les mouvements pulsionnels et leurs destins. La part première accordée à l'organisation psychosexuelle

montre bien le parti des auteurs et leur prise en compte de la théorie freudienne du fonctionnement psychique et notamment de son fondement sexuel.

La seconde partie s'attache aux problématiques narcissiques dans leur singularité à l'adolescence : recentrement nécessaire et trophique, passage obligé mais transitoire pour certains, l'investissement narcissique peut prendre le sens d'une pathologie plus marquée lorsque son excès et/ou ses défaillances se révèlent désorganisants.

La troisième partie traite de la problématique de perte d'amour de la part de l'objet dans ses réactivations caractéristiques : actualisation de la position dépressive dans la perspective kleinienne, processus analogue au deuil pour certains auteurs contemporains, moment mélancolique pour d'autres, autant de formes possibles pour une traversée douloureuse impliquant l'éloignement des objets d'amour originaires afin que soient ouverts de nouveaux commencements.

La quatrième partie, enfin propose quatre illustrations cliniques conduites avec une rigueur et une fécondité remarquables : un fonctionnement non pathologique, un fonctionnement névrotique obsessionnel, un fonctionnement limite et un fonctionnement psychotique.

L'ensemble de l'ouvrage témoigne de qualités d'élaboration à la fois clinique et théorique remarquables et qui présentent de surcroît une lisibilité exceptionnelle dans la transmission, du fait de l'expérience et des compétences didactiques des deux auteurs.

La complémentarité du Rorschach et du TAT sert de pivot à l'étude des différentes problématiques : du côté des limites entre dedans et dehors et de la représentation de soi, des assises narcissiques et des fonctions du moi pour le premier, du côté de l'organisation œdipienne et défensive, des assises objectales et des mécanismes de défense pour le second. C'est une approche nuancée et synthétique qui nous est proposée dans la perspective d'une évaluation diagnostique au sens psychodynamique du terme : non pas – les auteurs, cliniciennes expérimentées de l'adolescence, s'en gardent bien – dans l'établissement d'une étiquette nosographique généralement insuffisante ou inadéquate pour rendre compte des facettes multiples du fonctionnement psychique, mais une prise en considération fine et pertinente, réfléchie, de l'ensemble des problématiques c'est-à-dire des conflits et de leurs modalités de traitement.

Voici un ouvrage riche, sérieux et utile dont il faut saluer la publication. Il apporte aux cliniciens, qu'ils soient en formation ou diplômés, une méthode exemplaire, rigoureuse, respectueuse de l'individu, sensible à la

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

fois aux signes de souffrance et aux ressources mobilisables ; il apporte aussi, un mode de pensée authentiquement psychanalytique, en quête constante d'approfondissement et de questionnement dans la recherche de ce qui, en dépit des obstacles internes et externes, demeure vivant dans la psyché.

Catherine CHABERT

Table des matières

AVANT PROPOS À LA DEUXIÈME ÉDITION III

PRÉFACE V

TABLE DES MATIÈRES IX

INTRODUCTION 1

Première partie – La problématique œdipienne

CHAPITRE 1 LE COMPLEXE D'ŒDIPE : RAPPELS THÉORIQUES 7

1. Le complexe d'Œdipe 9

2. Moment d'apparition de l'Œdipe 11

3. L'Œdipe féminin 12

4. L'angoisse de castration féminine : ses enjeux 15

5. Aboutissement de l'Œdipe 16

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

CHAPITRE 2 LA RÉACTIVATION PULSIONNELLE À L'ADOLESCENCE 17

1. Réactivation pulsionnelle et déliaison : apports des épreuves projectives 21

2. Modalités de traitement de la réactivation pulsionnelle et du conflit dans les épreuves projectives 27

CHAPITRE 3 L'ANGOISSE DE CASTRATION À L'ADOLESCENCE 41

1. Angoisse de castration représentable au Rorschach 44

2. L'évitement de l'angoisse de castration 52

3. Retentissement massif de l'angoisse de castration 54

CHAPITRE 4 PROBLÉMATIQUES ŒDIPIENNES. ILLUSTRATIONS CLINIQUES 57

1. Aristide, 16 ans : un Œdipe structurant 59

2. Justine, 18 ans : échec de la structuration œdipienne 70

3. Éric 19 ans : les défauts d'aménagements œdipiens dans la psychose 82

Deuxième partie – Les problématiques narcissiques de l'adolescence

CHAPITRE 5 RAPPELS THÉORIQUES 97

1. Adolescence et narcissisme 100

2. Articulation entre narcissisme et œdipe 102

3. Narcissisme et problématique de séparation 104

4. Bipolarité du narcissisme 105

CHAPITRE 6 APPROCHE DU NARCISSISME DANS LES ÉPREUVES PROJECTIVES 113

1. L'investissement des limites 116

2. L'investissement libidinal de la représentation de soi 126

3. Les effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet 135

4. L'utilisation de défenses narcissiques et les effets de ces défenses 140

CHAPITRE 7 PROBLÉMATIQUES NARCISSIQUES. ILLUSTRATIONS CLINIQUES 147

1. Mariette, 15 ans 2 mois : un exemple d'investissement positif du narcissisme dans le contexte du conflit œdipien 149

2. Félix 14 ans 10 mois : fragilité narcissique dans la pathologie limite 161

3. Annabelle 19 ans : fonctionnement psychotique avec aménagements narcissiques positifs 175

Troisième partie – La réactivation de la perte d'objet

CHAPITRE 8 RAPPELS THÉORIQUES 189

1. Perte et travail de deuil : positions freudienne et kleinienne 191

2. Spécificité de l'adolescence : positions actuelles 195

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

CHAPITRE 9 LES MODALITÉS D'ÉVOCATION DE SITUATIONS DÉPRESSIVES AUX ÉPREUVES PROJECTIVES 199

1. *Les aménagements positifs de la situation de perte* 201

2. *Accès à l'ambivalence ; liaison entre affects et représentation* 206

3. *Sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, tonalité affective dépressive et/ou évocation d'une situation dépressive* 209

4. *Utilisation de modalités défensives en tant que négociation des mouvements dépressifs, appréciation de la souplesse de ces défenses* 213

CHAPITRE 10 LES MANIFESTATIONS DÉPRESSIVES PATHOLOGIQUES 223

1. *Rappels théoriques* 225

2. *Manifestations de la pathologie dépressive aux épreuves projectives à l'adolescence* 228

3. *Dépressions graves et troubles de l'humeur : réflexions sur le diagnostic différentiel entre schizophrénie et maniaco-dépression à l'adolescence* 241

CHAPITRE 11 LA RÉACTIVATION DE LA PERTE D'OBJET ET LES PROBLÉMATIQUES DÉPRESSIVES. ILLUSTRATIONS CLINIQUES 253

1. *Ronald, 16 ans : la perte représentable et aménageable en lien avec la problématique œdipienne* 255

2. *Han, 18 ans : la réactivation de la perte chez un sujet limite dépressif* 265

3. Adrien, 18 ans 2 mois : La perte d'objet dans la psychose dysthymique 276

Quatrième partie – Vignettes cliniques

CHAPITRE 12 REGISTRE DE FONCTIONNEMENT NON PATHOLOGIQUE : SABINE, 17 ANS 8 MOIS 291

1. Le Rorschach 293

2. Le TAT 298

3. Synthèse 300

4. Protocoles 301

CHAPITRE 13 TROUBLES NÉVROTIQUES OBSESSIONNELS : ARMAND, 18 ANS 309

1. Le Rorschach 311

2. Le TAT 315

3. Synthèse 316

4. Protocoles 316

CHAPITRE 14 FONCTIONNEMENT LIMITE : KAMEL 20 ANS . . 325

1. Le Rorschach 327

2. Le TAT 334

3. Synthèse 336

4. Protocoles 337

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

CHAPITRE 15 FONCTIONNEMENT PSYCHOTIQUE D'ALLURE DISSOCIATIVE : SYLVIE 20 ANS 343

1. Le Rorschach 345

2. Le TAT 351

3. Protocoles 354

ANNEXES 361

BIBLIOGRAPHIE 365

Introduction

L'**APPROCHE** projective des adolescents a des particularités indéniables : c'est ce que cet ouvrage se propose de montrer. Sa spécificité tient à la spécificité même du processus d'adolescence qui, bouleversant et remaniant l'organisation psychique, colore de sa marque les productions projectives. Cette approche projective s'ancre sur la connaissance du développement psychique du jeune sujet et des dérives qui perturbent ce développement, telles qu'elles ont été dégagées par la psychopathologie psychanalytique. Elle s'appuie sur l'abord psychanalytique du Rorschach et du TAT chez l'adulte, théorisé par Anzieu, Rausch de Traubenberg, Shentoub, Debray, Chabert, Brelet. L'application du corpus théorique de la psychanalyse à la psychologie projective proposée par ces travaux repose sur l'analyse du matériel en termes de sollicitations manifestes et sollicitations latentes, et sur le dégagement de facteurs spécifiques permettant l'analyse du fonctionnement psychique. L'étude du matériel Rorschach et TAT a mis en évidence la particulière adéquation de ces deux tests, compte tenu de leur structure même, à l'évaluation du processus d'adolescence. Les données d'analyse, indépendantes de l'âge du sujet, gardent toute leur pertinence dans leur application avec les adolescents.

Cet ouvrage ne se propose donc pas de reprendre l'exposé des caractéristiques du matériel et de la méthodologie projective telles qu'elles ont été dégagées dans les travaux précédents : matériel et méthodologie sont considérés comme connus, en particulier à partir des ouvrages déjà publiés sur le Rorschach et le TAT. La fiche de dépouillement du TAT qui sert de base à nos analyses est issue du *Nouveau Manuel du TAT* paru en 2003 (Brelet-Foulard, Chabert, 2003).

L'ouvrage actuel s'attache à présenter et illustrer les particularités du fonctionnement psychique adolescent, dans ses variations du normal au pathologique, à partir de ces deux épreuves utilisées conjointement.

Notre travail s'appuie non seulement sur l'étude de protocoles d'adolescents consultants ou hospitalisés pour des troubles de registres divers, mais

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

aussi sur un large corpus de protocoles d'adolescents tout venant. Cet apport de la clinique du normal a permis de mettre en évidence les traductions dans les épreuves projectives des problématiques prévalentes à cet âge, et des principaux conflits et angoisses qui s'y associent.

L'adolescence constitue en effet une étape particulière dans le processus de développement, étape riche en changements, souvent féconde. Après avoir été longtemps peu étudiée en tant que telle, la spécificité du fonctionnement psychique du jeune sujet confronté aux modifications physiologiques de la puberté et aux aléas du processus de séparation fait l'objet depuis une vingtaine d'années de l'attention des psychanalystes, psychologues et psychiatres. Les connaissances apportées à ce champ par les travaux psychanalytiques, en particulier, sont considérables. Elles ont contribué à approfondir la compréhension du processus d'adolescence et dégagé les conséquences de ses échecs en termes psychopathologiques ; elles ont permis raffinement des abords thérapeutiques.

À partir de ces travaux, s'est trouvée confirmée l'importance de cette période pour le devenir psychique de l'adulte, importance soulignée pour la première fois par Rousseau. Celui-ci, sensible à l'impact des transformations corporelles et de la réactivation pulsionnelle sur le psychisme des adolescents, anticipant la notion de « moratoire » dont parlera Erikson, proposait dans *Émile* de « prolonger cette étape qui ne dure jamais assez pour l'usage que l'on veut en faire ». L'adolescence peut être considérée en effet comme une période de crise, un passage au cours duquel l'organisation antérieure est remise enjeu, pour aboutir à sa forme définitive. Pour reprendre la comparaison heureuse d'Evelyne Kestemberg, c'est de ce fait un temps qui peut déboucher sur une « catastrophe » au sens du mathématicien Thom, c'est-à-dire « ce qui dans un ensemble complexe d'éléments remet en cause les liaisons préalablement établies qui permettaient l'équilibre de ces éléments ». Sont remises en jeu des problématiques essentielles, dans un contexte qui confronte les données antérieures et les nouvelles, si bien que l'adolescence sert de révélateur à la qualité des assises narcissiques, des autoérotismes et du système pare-excitation, à l'efficacité ou la vulnérabilité des défenses, à la stabilité de l'organisation des instances psychiques et des identifications. Certaines pathologies graves de l'adulte prennent forme au décours de cette période, qui joue de ce fait un rôle particulier dans le champ psychopathologique.

Les caractéristiques de l'adolescence centrent les problématiques ainsi réactivées selon trois axes organisateurs du psychisme : complexe d'Œdipe, narcissisme, élaboration de la perte d'objet, dont les remaniements et leurs

vicissitudes servent de support à l'élaboration ou à l'échec du processus d'adolescence. Nous les avons retenus comme organisateurs de cet ouvrage.

Le Rorschach et le TAT mettent si bien à l'épreuve ces dimensions, chacun à sa manière, que la création de tests spécialement destinés aux adolescents s'avère inutile. On peut même considérer que la méthodologie projective constituée par le matériel et les méthodes psychanalytiques d'interprétation de ces deux tests offre un éclairage privilégié du fonctionnement psychique à l'adolescence. L'intérêt de leur utilisation conjointe, proposée depuis 1987 par Catherine Chabert (1987e), repose sur leurs caractéristiques différenciées et complémentaires : le matériel est non figuratif, articulé autour d'un axe de symétrie au Rorschach, figuratif au TAT. La consigne propose un travail de figuration pour le premier, de mise en récits, de secondarisation pour le second. Le Rorschach met à l'épreuve les limites dedans/dehors, révélant les troubles identitaires, sollicitant fortement le narcissisme. Le TAT inscrit essentiellement ses sollicitations dans le champ œdipien. Mais l'une et l'autre de ces épreuves sont susceptibles d'éveiller à son tour et à sa manière les problématiques identitaire, narcissique, dépressive et œdipienne : on obtient ainsi une confrontation des résultats obtenus, qui renforce la fiabilité de l'analyse finale.

L'adolescence entraîne la remise enjeu des conflits liés à ces problématiques, permettant à certains sujets d'aborder leur remaniement et leur élaboration, amorçant chez d'autres un processus pathologique. Il importe de pouvoir distinguer dans ces vicissitudes ce qui relève des variations du normal de ce qui présente des risques d'évolution pathologique. Les variations du normal, chez les adolescents, s'expriment tout autrement que chez les adultes : la réactivité marquée, la proximité pulsionnelle, l'intensité des problématiques, les variations de niveau de fonctionnement, la manifestation d'un narcissisme exacerbé, qui pourraient faire croire à l'existence de troubles, sont à entendre comme les signes de la santé psychique lorsqu'ils s'accompagnent d'une souplesse psychique traduisant l'existence du refoulement, la richesse, du système défensif, l'ouverture de la scène psychique. L'adolescence s'inscrit sous le signe du paradoxe, et l'on sait que le silence des manifestations n'y est pas toujours signe de santé : un processus d'adolescence apparaîtra comme d'autant moins problématique que s'y conjuguent fonctionnalité du préconscient et moments de dysfonctionnalité. La pratique clinique a révélé l'enjeu des remaniements psychiques qui se jouent au cours de ce processus. Les traductions de ces remaniements dans les comportements ou les symptômes ne doivent être ni pris à tort pour des manifestations

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

pathologiques ni sous-estimés comme faisant partie de la « crise d'adolescence ». La nécessité d'intervenir sans tarder avec les adolescents en réelle souffrance a été mise en évidence par les études catamnestiques. Encore faut-il choisir le mode d'intervention pertinent : dans certains cas, l'hospitalisation, éventuellement le recours au traitement médicamenteux s'avèrent nécessaires fût-ce ponctuellement ; dans d'autres cas, l'offre d'un cadre ferme mais non contraignant, d'une écoute disponible peut suffire à dénouer une situation apparemment catastrophique. Dans ce moment de décision comme dans le temps d'évaluation diagnostique différentielle, les épreuves projectives ont rang d'outils privilégiés.

Il importe aussi de rechercher, en cas de fonctionnement pathologique avéré, les signes prédictifs d'une évolution : les épreuves projectives mettent en évidence des facteurs de changements qui permettent d'argumenter le pronostic.

Cet ouvrage, issu de notre pratique clinique et de notre expérience d'enseignantes, concerne les étudiants en psychologie. Ceux-ci y verront prendre corps, dans les productions projectives des adolescents rencontrés, les concepts théoriques sur l'adolescence : ces derniers demeurent abstraits lorsqu'ils ne s'incarnent pas dans un discours. Les praticiens confirmés, soucieux de formation continue, y trouveront l'illustration des particularités ici évoquées et pourront ainsi confronter la clinique projective de l'adolescent à la clinique adulte et à celle de l'enfant. Nous avons eu le souci d'illustrer les différents chapitres par des études de cas dans lesquelles variations du normal et variantes pathologiques se donnent à voir.

PREMIÈRE PARTIE

La problématique œdipienne[1]

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1. Par Michèle EMMANUELLI.

CHAPITRE
1

Le complexe d'Œdipe : rappels théoriques

Sommaire

1. Le complexe d'Œdipe ..... Page 9
2. Moment d'apparition de l'Œdipe ..... Page 11
3. L'Œdipe féminin ..... Page 12
4. L'angoisse de castration féminine : ses enjeux ..... Page 15
5. Aboutissement de l'Œdipe ..... Page 16

1. Le complexe d'Œdipe

La spécificité du développement psychosexuel de l'être humain est liée, ainsi que l'a montré Freud dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905), à sa temporalité : son évolution se fait en deux phases scandées par la période de latence. Entre ces deux phases s'inscrit le bouleversement pubertaire qui transforme un corps sexuellement immature en un corps sexué. Les conséquences de cette dimension diphasique sur la constitution des instances psychiques, les modalités de relations d'objet et le narcissisme sont essentiels. Le complexe d'Œdipe, qui couronne le premier temps de cette évolution et connaît une réactivation à l'adolescence, constitue le pivot de cette révolution.

Le premier temps de l'évolution psychosexuelle voit, au décours de la phase phallique, le déploiement du complexe d'Œdipe qui, mettant enjeu la différence des sexes et la différence de générations, et introduisant à l'interdiction de l'inceste, occupe un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité. Dans sa forme complète – telle que l'a décrite Freud en 1923 dans « Le moi et le ça » — ce complexe comporte un aspect positif (attachement pour le parent de sexe opposé et hostilité pour le parent de même sexe) et un aspect négatif qui révèle l'attachement homosexuel et la rivalité pour le parent de sexe opposé. Cette configuration suscitant des désirs et sentiments contradictoires est génératrice de conflits.

Dans la théorie freudienne, le complexe d'Œdipe tient son rôle structurant de son évolution, et en particulier de son déclin qui initie l'entrée dans la latence. C'est le lien avec le complexe de castration, fortement articulé à partir de 1914 aux travaux sur le narcissisme, qui permet d'expliquer le déclin du complexe d'Œdipe chez le garçon : sous l'influence de l'angoisse de castration, que crée la perception de l'absence de pénis chez la fille, perception actualisant la menace réelle ou fantasmatique liée à la masturbation, le garçon opère un choix narcissique. Il renonce à son attachement incestueux qui subit un refoulement. Le moi, à partir de l'introjection de l'autorité parentale et de ses interdits, en utilisant les forces du ça, forme le noyau du surmoi. Aboutissant à l'évolution du moi. l'instauration du surmoi et de l'idéal du moi, le complexe d'Œdipe participe donc du remaniement topique. Une telle maturation, pour être réussie, repose sur l'adhésion au principe de réalité qui l'emporte sur le principe de plaisir ; elle suppose l'aboutissement d'un processus de différenciation qui permet d'intégrer, dans cette étape,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

la triangulation objectale. Elle met en jeu narcissisme et lien objectal. Le narcissisme de l'enfant est impliqué doublement dans ce processus : par le symbolisme phallique de la castration, qui concerne l'intégrité narcissique ; par la confrontation à la disparité entre l'immaturité fonctionnelle de l'enfant et les capacités accomplies de l'adulte. Dans un registre objectal, le renoncement à l'amour incestueux permet à l'enfant de sauvegarder les liens de tendresse à ses objets. Le travail psychique qui aboutit au déclin de l'œdipe repose donc sur une série de négociations qui permettent de garder à condition de pouvoir renoncer : ce processus qui engage des pertes et des gains réactive l'élaboration de la position dépressive et remet en jeu les assises narcissiques. Les identifications aux parents appartiennent à cette transaction, et aboutissent à l'instauration des instances surmoi/idéal du moi, Prenant la suite des identifications secondaires issues des investissements d'objets, le surmoi, selon Freud, peut être considéré comme un cas d'identification réussie à l'instance parentale.

C'est sur cette théorisation que s'appuient les réflexions psychanalytiques qui portent sur le développement normal et pathologique de l'enfant et sur les remaniements de l'adolescence. Or, tout en apparaissant encore aujourd'hui comme le point fondamental de l'organisation psychique, le complexe d'Œdipe décrit par Freud comporte des lacunes, des points aveugles, qui ont suscité discussions, controverses passionnées, et propositions théoriques qui varient selon les auteurs. De Melanie Klein et Ernest Jones, pour ne citer qu'eux parmi les contemporains de Freud, aux psychanalystes actuels, nombreux sont ceux qui sont revenus sur certains aspects de la théorie proposée par Freud. Certains, comme Roiphe et Galenson, s'appuient à cet effet sur l'observation prolongée de jeunes enfants (1987). Les travaux portant sur ce sujet, tout en discutant les points litigieux, confirment l'importance de la découverte freudienne. Jones va même jusqu'à se dire, dans ce débat, « plus royaliste que le roi ». Il est vrai que l'affirmation de Freud : « La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin » ébranle les tenants de sa théorie. L'enjeu est important : rien moins, souligne Jacques André, que la remise en question de l'universalité du complexe d'Œdipe comme noyau des névroses, étant donné que celles-ci ne sont pas épargnées à la femme (André, 1994). Ce n'est pas ici le lieu de présenter une synthèse des écrits de différents auteurs, mais il nous semble important de préciser notre position sur quelques points théoriques qui font l'objet de désaccords, ce qui entraîne un flottement du sens même de certains termes.

Les divergences qui nous intéressent portent essentiellement sur le moment d'apparition du complexe l'Œdipe, sur la vaste question de l'Œdipe féminin, et sur celle de l'existence de l'angoisse de castration chez la fille. Les trois questions sont étroitement liées. Les théories les plus novatrices sont celles de Melanie Klein : elles ont permis de reconsidérer ces trois aspects de telle manière que, par la suite, nombre d'auteurs non kleiniens ont intégré son point de vue aux élaborations de Freud – essentiellement celles qui portent sur l'angoisse et sur la bisexualité – pour déboucher sur une théorisation mieux à même d'appréhender les données de la clinique et en particulier des traitements psychanalytiques d'enfants.

2. Moment d'apparition de l'Œdipe

À partir de l'analyse des jeunes enfants, Melanie Klein a proposé une conception du développement précoce en tenues de positions schizo-paranoïde et dépressive. La définition même de la position dépressive, qui postule la prise en compte de la mère comme un objet total et la différenciation entre mère et objet non-mère, implique la mise en place d'une triangulation servant de point de départ à l'organisation du complexe d'Œdipe. Ce point de vue a été corroboré par le travail de psychanalystes d'enfants, tels que Diatkine et Simon (1972). Ces auteurs ont montré qu'aussi précocement que soit mis en place un traitement psychanalytique d'enfant, il existe une organisation œdipienne élémentaire ancrée sur une triangulation. Ceci permet d'attribuer à la bisexualité psychique une origine plus précoce que ne le supposait Freud.

De son *côté,* Le Guen (1982, p. 93) propose la théorie d'un œdipe originaire qui permet de se dégager des apories de la théorie freudienne tout en maintenant à l'œdipe sa valeur de processus unificateur de la psyché. Il considère comme modèle originaire du complexe d'Œdipe la situation, évoquée par Freud dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* (1926), de l'angoisse du nourrisson confronté à la vue de l'étranger. Le père, ce « non-mère », vient signifier la perte de la mère et représenter celui qui la provoque : le destructeur, le dévorateur. Le complexe de castration s'organise, dans cette optique, à partir de la peur de perdre la mère entendue ici comme partie de soi, comme « quelque chose que l'on peut séparer de son corps », et l'angoisse de castration se rattache à la menace proférée par un tiers. Sur cette organisation initiale qui passe par une triangulation lorsque l'enfant,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

dans le jeu de la bobine, s'identifie au père pour maîtriser l'absence de la mère, s'instaurera l'œdipe secondaire.

Ces points de vue permettent de considérer autrement les questions du complexe d'Œdipe et de l'angoisse de castration féminins.

La description freudienne évoquée en début de chapitre, description qui a valeur de généralisation dès que l'on parle d'œdipe, ne concerne que le garçon. La différence entre filles et garçons sur ce point, explicitée à partir de 1925 par Freud, repose sur la théorie du monisme sexuel qui modifie, selon l'appartenance sexuelle, les implications du complexe de castration et de son impact. Fille et garçon, à la phase phallique, croiraient *tous deux* en l'existence d'un seul organe sexuel, que l'on a - quand on est un garçon - ou que l'on n'a pas - quand on est une fille, ce qui fait de celle-ci un garçon châtré. La confrontation à la différence des sexes se lirait donc en termes de phallique/châtré, et non en termes de masculin/féminin. Dans cette optique, *L'angoisse de castration* est le fait des seuls garçons qui, ayant cet organe, le pénis, craignent de le perdre : c'est le moteur du refoulement qui porte sur toutes les composantes du complexe d'Œdipe : motion hostile comme motion tendre envers chacun des parents. Le petit Hans en est l'illustration réussie. Les petits garçons peuvent aussi être poussés par l'angoisse de castration à se dégager d'une situation œdipienne inversée : c'est le cas du futur « Homme aux loups ». Les particularités de son attachement à une position passive expliquent toutefois les défauts d'élaboration du complexe d'Œdipe chez lui, déjà notés par Freud.

3. L'Œdipe féminin

La fille, dans cette optique, n'a rien, le sait, et veut avoir ce qu'a le garçon. Au lieu de l'angoisse de castration - non justifiée, car elle n'a rien à perdre — elle connaît uniquement l'envie du pénis. Sans cette angoisse pour initier, par le refoulement et le renoncement à ses désirs œdipiens, le déclin de l'Œdipe, elle entame un processus qui la lie au père, dont elle espère un enfant comme substitut du pénis désiré. À moins que l'issue du complexe de castration ne soit pour elle trouvée dans le déni ou le complexe de masculinité. Quant aux relations à la mère, elles sont marquées par l'hostilité, la déception et la rancœur. Le complexe d'Œdipe s'ouvre pour la fille lorsqu'il se ferme pour le garçon, et l'issue positive qui aboutit à la constitution d'une instance surmoïque prenant la place des interdits parentaux n'a pas pour elle la même

fonctionnalité que pour lui. La fille acceptant la castration comme un fait accompli, « avec la mise hors circuit de l'angoisse de castration tombe aussi un puissant motif pour l'édification du surmoi » (Freud, 1923*b*, p. 33). De ce constat découlent une blessure narcissique et un sentiment d'infériorité.

À la suite d'échanges avec des collègues et de controverses, Freud remanie son point de vue sur certains aspects : dans un texte de 1931, « De la sexualité féminine », il insiste sur la complexité de l'évolution féminine. L'attachement premier à la mère le frappe à présent par son intensité et sa durée : « la phase de lien exclusif à la mère, qui peut être nommée pré-œdipienne, revendique ainsi chez la femme une importance bien plus grande que celle qui lui revient chez l'homme » (p. 141). C'est l'angoisse de perdre l'amour de l'objet qui, chez la fille, correspond à l'angoisse de castration chez le garçon.

Certains textes de Freud viennent d'eux-mêmes contredire ses propres positions théoriques. Dans « Un enfant est battu », comme le souligne Menahem (1997, p. 26), Freud évoque une sexualité infantile proprement féminine, où l'aspiration libidinale de la petite fille accompagne un pressentiment des buts sexuels et une excitation des organes génitaux ; il met aussi en scène le père œdipien de la petite fille. André fait remarquer à propos du même texte que ce père, séducteur par ses fantasmes inconscients, contribue à faire exister pour la fille le vagin, sa représentation et son excitation.

L'idée d'une méconnaissance du vagin par la fille comme par le garçon, qui sert de support à la théorie du monisme phallique, fait partie des points fortement contestés. Josine Miiller affirme dès 1925 l'existence d'un investissement précoce du vagin, lié à des expériences masturbatoires. Melanie Klein décrit chez la fille un investissement génital précoce en étroite relation avec l'oralité, bouche et vagin partageant le même but : recevoir. Un refoulement intervenant très tôt explique la méconnaissance dont le vagin fait l'objet par la suite.

Plus récemment, Roiphe et Galenson (1987) ont mis en évidence l'existence d'une phase génitale précoce, entre 15 et 19 mois, chez les enfants des deux sexes. Durant cette période, où les enfants acquièrent une connaissance précise de leurs organes génitaux, se développe un sens discernable de l'identité sexuelle. Les observations de ces auteurs montrent l'existence de réactions de castration vives dans les deux sexes, avec une différence nette entre garçons et filles : les premiers tentent de nier la différence anatomique ; les secondes la reconnaissent, y réagissent par des mouvements d'irritation ou de dépression, et l'accroissement de l'ambivalence envers la mère ; elles se tournent alors vers le père. Les réactions

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

de castration précoce chez les filles vont de pair avec la recrudescence des peurs de perte d'objet et de désintégration de soi.

Colette Chiland, qui a consacré plusieurs articles à la question de la théorie psychanalytique du féminin, propose (1991) de dépasser le débat portant sur la connaissance réelle ou inconsciente du vagin, pour supposer plutôt l'existence préconsciente dans les deux sexes d'un schème de pénétration et d'un schème de pénétrabilité, se soutenant des expériences vécues au niveau des diverses zones érogènes. Elle s'attache (1990, p. 242) à décrire les quelques traits différentiels qui caractérisent l'homme et la femme, traits opposant « femelléité » à « malléité », et donnant lieu à des fantasmes et des formations défensives dans les deux sexes tels que l'envie du pénis et l'envie de la femelléité, la peur du pénis et la peur du vagin. C'est en effet à la *différence des sexes* que les sujets humains sont confrontés, différence qui les renvoie à une blessure narcissique fondamentale, à des angoisses et à des sentiments d'envie. Cette blessure s'aggrave de la comparaison avec l'adulte de même sexe. Une telle comparaison confronte le petit garçon à l'infériorité sexuelle par rapport au père, et à l'inadéquation par rapport à la mère, et la petite fille au constat qu'elle n'a pour l'instant rien de visible — au contraire des seins et du pouvoir fécondant que la mère possède — et à celui d'une disparité entre elle et le père qui peut susciter des angoisses d'effraction. Face à une telle situation, les modes de réaction varient : si certaines petites filles organisent le fantasme qu'elles sont un homme châtré, ce n'est pas le cas de toutes les filles.

Quant à l'envie du pénis, elle est décrite par Freud comme par Melanie Klein, mais chacun lui donne une place différente dans l'organisation psychosexuelle de la fille. Ne faut-il pas surtout l'entendre comme le désir chez la fille de voir, *en plus de ce qu'elle a,* les avantages symboliques, sociaux et affectifs liés pour elle au fait d'être un garçon. Par ailleurs, l'envie qu'ont les garçons de ce que Chiland propose d'appeler la femelléité, par le risque majeur que suscite l'identification primaire avec la mère, est plus profondément refoulée que l'envie du pénis, mais elle existe quand même : l'analyse du petit Hans en rend compte. Il s'agit là aussi d'une envie d'avoir « en plus » et non « à la place ».

4. L'angoisse de castration féminine : ses enjeux

Le complexe d'Œdipe tire sa force et son impact du complexe de castration qu'il inclut. Dans cette organisation, un des points essentiels repose sur l'angoisse et le travail psychique qui l'accompagne. La question : « Existe-t-il une angoisse de castration féminine ? » a reçu et reçoit encore aujourd'hui des réponses contradictoires. Or l'enjeu n'est pas des moindres : sans angoisse de castration, pas de véritable motif de se dégager de l'œdipe, pas de constitution d'un surmoi solide, pas de véritable organisation névrotique. Pas non plus de capacités véritables de sublimation. L'enjeu se déplace en effet chez certains auteurs : Jacques André admet, en suivant les travaux de Melanie Klein, l'existence d'angoisses féminines spécifiques en relation avec l'œdipe. Mais il préfère ne pas les inclure dans les angoisses de castration du fait de leurs moindres vertus symbolisatrices. Or, de ce « constat », découle une conclusion qui lie angoisse de castration masculine et sublimation, dont la femme se voit écartée, vouée à un « approfondissement de l'intériorité » qui attend les femmes créatrices.

Du fait de ces conséquences en termes de créativité et de psychopathologie, il nous a semblé important de rechercher les manifestations (ou l'absence de manifestations) de cette angoisse dans les protocoles de projectifs d'adolescentes. Encore faut-il spécifier ce que Ton entend par angoisse de castration féminine.

Pour Melanie Klein, selon qui le surmoi féminin est plus sévère que le surmoi du garçon, l'angoisse intense de la fille concernant sa féminité joue un rôle analogue à l'angoisse de castration du garçon pour la répression des tendances œdipienne. Cette angoisse est liée aux fantasmes agressifs dirigés contre le corps maternel, qui entraînent la crainte d'une rétorsion. Par ailleurs, les désirs dirigés vers le père suscitent des angoisses d'effraction. Si l'angoisse du garçon au sujet d'un organe visible est probablement plus aiguë que celle de la fille à propos d'organes qui lui sont moins familiers, on peut supposer inversement que la dimension secrète du vagin, qui ne permet pas à la fille d'en vérifier l'intégrité, intervient pour majorer l'angoisse, en particulier les craintes liées aux conséquences de la masturbation.

Nous suivons Colette Chiland (1991, p. 83) lorsqu'elle souligne que la femme peut souffrir d'une angoisse de castration proprement féminine, portant sur ses capacités à être aimée, à jouir et à avoir des enfants, angoisse qui suppose l'acceptation et la valorisation de ses organes sexuels. Danielle Quinodoz, dans la même optique, évoque comme équivalent féminin de

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'angoisse de castration « l'angoisse d'être amputée de ses organes féminins » (1993). C'est en retournant à la notion de psychosexualité, qui s'appuie sur le fantasme et non sur la réalité organique, qu'il faut comprendre ce qui se joue pour l'un et l'autre sexe en termes d'angoisse de castration. En effet, le phallus a une valeur symbolique : il représente puissance, pouvoir, et complétude narcissique. Par le jeu des déplacements symboliques, d'autres attributs peuvent prendre la même signification.

On peut définir les angoisses de castration féminines comme des angoisses liées aux désirs œdipiens, impliquant la crainte de mesures de rétorsion, donnant lieu à symbolisation et permettant une transaction qui aboutit à sacrifier une partie pour sauver le tout : les exemples n'en manquent ni dans les cures, ni dans les protocoles de projectifs.

5. Aboutissement de l'Œdipe

Le rôle crucial de l'oedipe tient en outre en ce que, restructurant tout ce qui existait avant lui, il crée une nouvelle organisation libidinale. Catherine Parât a décrit l'aboutissement réussi de cette évolution, dans un mode de structuration qu'elle considère comme la possibilité évolutive la plus avancée (Parât, 1966). Elle souligne que cette organisation ne correspond pas à un état acquis une fois pour toute mais à une situation d'équilibre mobile et en perpétuel remaniement, qui résulte du jeu de l'investissement homosexuel œdipien et de l'investissement hétérosexuel. Cet équilibre met enjeu les identifications et les modalités de relation d'objets. Or écrit Parât « tout ce qui vient déranger ou perturber l'équilibre que réalise l'organisation œdipienne entraîne la réapparition du conflit œdipien » (p. 55). C'est bien entendu le cas du processus d'adolescence, c'est pourquoi nous étudierons les modalités d'expression de sa reprise dans les protocoles de projectifs à partir de la gestion de la réactivation pulsionnelle et de l'angoisse de castration : on peut considérer en effet que se rejoue à l'adolescence, à partir de la reviviscence de l'œdipe, le choix offert par le stade génital entre « la régression vers les modes classiques d'organisation névrotiques ou psychotiques que nous connaissons bien ; et celle qui consiste à longue échéance, dans l'art d'utiliser et de combiner, en vue du plaisir, le monde du rêve (celui du passé fantasmatique) et le monde de la réalité des autres » *(ibid.,* p. 53).

CHAPITRE
2

La réactivation pulsionnelle à l'adolescence

Sommaire

1. Réactivation pulsionnelle et déliaison : apports des épreuves projectives ..... Page 21

2. Modalités de traitement de la réactivation pulsionnelle et du conflit dans les épreuves projectives ..... Page 27

LA puberté amorce la seconde étape de l'évolution psychosexuelle, et la période de remaniements que représente l'adolescence voit flamber le conflit œdipien. Plusieurs causes sont avancées pour expliquer la remise en jeu à l'adolescence du complexe d'Œdipe et du conflit pulsionnel qui l'accompagne, étroitement lié à l'angoisse de castration. Toutes trouvent leur source dans le bouleversement physiologique introduit par la puberté, bouleversement qui exige un travail psychique considérable : il s'agit en effet de gérer l'afflux des pulsions libidinales et agressives, fantasmatiquement liées au scénario œdipien, de faire face à la déstabilisation défensive qu'il entraîne, à la remise en jeu du complexe de castration, et au remaniement des relations d'objets exigé par l'avènement d'un corps pubère. À la différence de ce qui se passait précédemment, la maturité génitale rend actualisables les désirs œdipiens, ce qui leur donne une dimension affolante. Les transformations corporelles ont de ce fait « valeur d'interprétation sauvage » selon l'heureuse formule de Philippe Jeammet. Par là même s'instaure une levée du refoulement des désirs œdipiens qui explique leur réactualisation. Les transformations sexuelles de la puberté contribuent ainsi à déstabiliser l'organisation défensive de la latence.

Cette remise enjeu intervient dans une organisation psychique déjà structurée par l'intégration de la problématique œdipienne, ou encore marquée par des fragilités antérieures qui ont rendu difficile ou impossible cette intégration et ses conséquences. L'impact de l'adolescence se marque tout particulièrement ici : sous la pression pulsionnelle et la liaison fantasmatique qu'elle implique, elle bouscule l'organisation antérieure et la met en situation de se réorganiser ou de se désorganiser. La reprise du conflit œdipien met enjeu les assises narcissiques, et ce qui s'était autrefois mis sous le boisseau de la latence, faisant croire dans certains cas à un dépassement réussi de l'œdipe, se révèle à présent déstructuré. L'adolescence joue donc le rôle d'un organisateur, ou d'une mise à l'épreuve des modalités de fonctionnement antérieures, et la sexualité est l'aiguillon principal de cette épreuve. Confronté à l'avènement d'un corps sexué l'adolescent connaît un gain narcissique, puisqu'il voit s'effacer la disparité entre lui et l'adulte rival ; il lui faut toutefois renoncer aux fantasmes de toute-puissance qui le soutenaient jusque-là, sous peine de voir les fantasmes œdipiens mettre en péril sa sauvegarde narcissique. C'est par un travail d'intégration de la réalité et de renoncement à l'illusion omnipotente que passe l'élaboration de l'œdipe qui débouche sur une organisation psychique stable. Lorsque la

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

fixation œdipienne est trop intense, qu'elle renvoie l'adolescent à l'effroi devant la gestion de l'agressivité parricide ou des vœux incestueux, sans pour autant mettre à mal l'acceptation de la réalité, la voie de la névrose est ouverte. Lorsque le recours à l'omnipotence est une nécessité pour lutter contre les fantasmes d'engloutissement, de fusion, ou d'éclatement, lorsqu'il sert la lutte identitaire, le renoncement ne pourra s'effectuer, et l'accès à la réalité s'en trouve perturbé. On peut considérer en effet avec Jean-José Baranès que, dans les évolutions psychotiques « le point de départ de la crise, le déclencheur c'est toujours l'œdipe, la charge de rupture étant dans la dimension pulsionnelle de la crise. Mais très vite, la suite embraye sur la ligne narcissique, l'équilibre narcissico-objectal et l'identité » (1991, p. 42). La rupture pubertaire en effet ne peut, chez certains sujets, être assumée du fait d'une fragilité narcissique première jusque-là masquée par un fonctionnement psychique pauvre, rigide et souvent conformiste.

Chez les adolescents présentant des troubles du registre limite, ce bouleversement, générateur d'excitation majeure, met en défaut le refoulement et oblige à recourir à des défenses plus drastiques telles que le clivage, le déni et l'idéalisation. On peut considérer en effet, en suivant les travaux récents de Catherine Chabert et de Bernard Brusset (1999) que les fonctionnements limites sont marqués par le défaut de refoulement des fantasmes œdipiens, la place que s'accorde le sujet dans la scène primitive – non pas en dehors de celle-ci, « derrière la porte », mais en son sein –, l'existence d'un faux œdipe, marqué par la « tri-bi-angulation », selon la formule de Donnet et Green (1973). Dans cette configuration les parents sont différenciés mais identifiés selon leur qualité bonne ou mauvaise et non selon leur identité sexuée, ce qui aboutit en fait à une relation duelle.

Du fait d'un préconscient insuffisamment fonctionnel, ou encore d'un défaut d'intériorisation des interdits, séquelle d'un échec du travail de la latence, la réactivation œdipienne entraîne une excitation qui ne peut être suffisamment contenue par le travail psychique. Elle fait naître chez ces sujets une remise en cause narcissique et des angoisses intolérables, qui dérivent vers l'angoisse de séparation et l'angoisse d'intrusion, en rapport avec une crainte d'effondrement (Winnicott, 1971) ou encore avec la peur d'être aliéné, soumis à un objet omnipotent. Comme le souligne André Green, en effet, la destructivité occupe le devant de la scène chez les états-limites, et tend à dénaturer ou à recouvrir la problématique érotique. Cette destructivité, mal liée du fait du défaut de contenance de procédures défensives hétérogènes et marquées par la discontinuité, donne lieu à l'angoisse de détruire l'objet et accroît la problématique de dépendance : « La haine implique d'abord,

nécessite ensuite, la présence de l'objet, elle s'alimente de son existence » (Chabert, 1999, p. 120).

1. Réactivation pulsionnelle et déliaison : apports des épreuves projectives

La puberté apporte une modification majeure : les pulsions partielles y connaissent un regroupement sous le primat de la zone génitale. Ce regroupement ne s'effectue pas, cependant, sans laisser les traces des investissements antérieurs : les épreuves projectives permettent d'en dégager les traces.

Les adolescents, écrit André Green (1971), sont des sujets qui vivent sous l'influence de la réactivation pulsionnelle pubertaire et chez qui l'organisation de la libido, selon l'expression de Freud, « vole en éclats ». La reprise du complexe d'Œdipe tient pour partie à cette réactivation, et au processus de déliaison qu'introduit le remaniement pubertaire. La déliaison, « c'est une brusque apparition d'une énergie libre tendant de façon incoercible vers la décharge » (Laplanchc et Pontalis, 1967, p. 222). La période de latence a permis à l'enfant de lier l'énergie pulsionnelle dans des représentations stables, mettant en jeu les processus secondaires. L'irruption brusque de l'énergie libre qui intervient au moment de la puberté avec la libération d'excitation sexuelle met en échec la fonction de liaison du moi : la déliaison rompt les liens établis. « Elle crée entre les représentations abandonnées à elles-mêmes et les pulsions (dont la quantité paraît alors s'accroître) un vide qui est aussi un trop-plein, ressenti par le sujet comme une perte de l'unité de son moi » (Terrier, Bigeault, 1975, p. 96). Kawabata, dans un ouvrage autobiographique intitulé *L'Adolescent,* décrit à merveille l'affolement de la pensée sous l'impact de la réactivation pulsionnelle qui fait basculer le jeune sujet, dans le même moment, de l'amour à la haine, le fait s'interroger sur lui-même sans se reconnaître, colore les relations passées à partir des pulsions actuelles et propose à l'adolescent des objets d'amour appartenant aux deux sexes :

> Je passais d'un extrême à l'autre, d'une haine farouche pour Oguchi à un flot d'amour pour Kiyono, [...] Mes folles pensées prenaient l'allure de fantasmes qui tous me faisaient rougir. Ai-je pu regarder une seule fois un jeune et beau garçon ou une belle jeune fille, sans éprouver de désir charnel ? Lorsque je regarde Takagi, Fujic, Nishikawa, quelle est la

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

> nature de mes pensées ? Pour Kiyono, n'ai-je pas dam le cœur quelque désir trouble ? (1920-1930, p. 79).

Sous l'impact de l'excitation ainsi créée, qui remet en cause l'organisation antérieure, la psyché adolescente est soumise à un travail de liaison et d'intégration considérables. Les épreuves projectives en montrent la traduction en termes d'efficacité mais aussi de créativité : il s'agit en effet d'assurer le maintien de l'adaptation à la réalité par le recours à des défenses psychiques convoquées pour soutenir l'impact de certaines planches. On évalue par là les registres défensifs utilisés par l'adolescent et leur validité, ce qui permet d'approcher la solidité du moi, la valeur fonctionnelle du préconscient et le jeu des instances.

La fragilité défensive se donne à lire dans la désorganisation de l'image du corps, de la pensée et du discours, révélatrice chez certains de l'effraction des limites du moi sous le déferlement de la pulsion : l'exemple de Jean-Marie, évoqué plus loin, en est une illustration, ainsi que ceux de Kamel et de Sylvie, présentés dans la quatrième partie.

Chez d'autres, les limites sont constituées et assurées, mais la problématique œdipienne réactivée donne à voir la sévérité du surmoi et sa mise en défaut ponctuelle par la poussée du fantasme ; la surexcitation provoque l'inefficacité actuelle des défenses : nous en donnons des exemples dans ce chapitre avec Joseph, Émile, et en vignette clinique avec Armand.

L'inhibition constitue un mode défensif fréquent, et dont l'étude est d'autant plus importante qu'elle masque des modes de fonctionnement divers : repli ponctuel devant l'excitation, inscrit dans une problématique névrotique, ou abrasement de la psyché pouvant déboucher sur des évolutions graves. Dans de telles configurations, il importe tout particulièrement de repérer si l'impact spécifique du pulsionnel se joue en termes de conflit œdipien, traduisant l'existence d'une scène psychique investie, ou en termes d'attaque contre les liens et contre l'intégrité corporelle, exigeant une évacuation drastique des représentations. L'inhibition peut avoir une valeur positive chez certains sujets, où elle joue un temps le rôle que joue le processus de la latence. L'âge entre en ligne de compte dans l'évaluation : on constate que les protocoles de préadolescents sont de manière régulière plus inhibés que ceux des sujets plus âgés.

Les adolescents pris dans un processus dont la virulence rencontre des assises fiables parviennent à gérer le traumatisme ainsi réactivé par le recours à des défenses relativement diverses, et d'efficacité variable.

L'appel à ces ressources défensives aboutit, au-delà de l'adaptation au contenu manifeste, à un investissement possible ou non des processus de

pensée. Le travail de représentation permis par ces derniers rend compte de la qualité du travail psychique sollicité par le processus d'adolescence. Or c'est ce travail psychique, passant par le déplacement, la symbolisation, la mise en représentation des modalités du conflit œdipien, de la fragilité narcissique et des mouvements dépressifs qu'il induit, qui sert de base à une évolution positive de l'adolescence. Ses manifestations dans les épreuves projectives ont donc une valeur prédictive importante.

La spécificité de l'épreuve même sollicite diversement aussi bien les manifestations défensives que les capacités créatives. Le Rorschach, mettant essentiellement en jeu le narcissisme, y compris par le biais des sollicitations pulsionnelles, permet une élaboration psychique souvent plus aisée et plus riche que le TAT. Ce dernier, trop marqué par le poids de la problématique œdipienne pour permettre aux adolescents une prise de distance souple, induit chez les sujets « normatifs » des productions plus adaptatives que créatives.

Pierre, 17 ans, est un adolescent non consultant. Face aux planches rouges du Rorschach, il réagit défensivement contre l'excitation en évitant l'intégration du rouge, en figeant la représentation bilatérale de la planche II, puis donne à voir dans les deux kinesthésies de la planche suivante la juxtaposition de représentations radicalement contrastées, signant la coexistence des deux registres pulsionnels :

Pl. II	6" – Là, ça me fait penser à un chien qui se refléterait sur la glace. Ben rien d'autre (D noir)	D F+ A Ban
Pl. III	2" – Ça me fait penser à deux personnes qui dansent (ont l'air d'avoir un mouvement).	G K H Ban
	Ou à deux dames qui sont en train de s'arracher un sac. Deux personnes qui tirent. Rien d'autre. (Le geste, une séparation et une sorte de sac).	G K H
Pl. IV	1" – À une grenouille (les pattes, la forme).	G F– A
	Ou à quelqu'un qu'on verrait, peut-être un animal parce qu'il a une queue, qu'on verrait du bas.	G F E A

La figuration de cette ambivalence, qui rappelle le texte de Kawabata, constitue pour nous un signe positif de capacité de traitement des pulsions. L'expression de l'agressivité exprimée planche III retentit ponctuellement sur l'adaptation formelle à la planche IV, révélant l'impact de la déliaison et de l'angoisse de castration que suscite la représentation conflictuelle. Toutefois, Pierre s'appuie sur une organisation défensive efficace qui lui permet d'opérer une récupération par le biais d'une réponse phallique au symbolisme adapté. On trouve dans cette séquence la souplesse psychique de bon aloi, malgré l'investissement défensif, qui permet à l'adolescent de passer d'une position identificatoire (passive, active, libidinale, agressive) à l'autre,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

d'une défense à l'autre, et de l'efficacité à l'échec ponctuel des défenses : cette variation même signe la qualité du fonctionnement préconscient à l'adolescence.

Le protocole de TAT de **Joseph, 13 ans 6 mois**, adolescent consultant pour échec scolaire, montre le travail stérile de la pensée qui tente d'aménager, sans pouvoir s'en détacher, la pulsion agressive. Nous citerons sa planche 8BM où les relations d'objet sont marquées par l'ambivalence :

Pl. 8BM	On dirait une table d'opération. Oui, j'ai l'impression. Non. Peut-être que c'est quelqu'un qui est chirurgien et là, une espèce de couteau qui doit servir à ouvrir le ventre. Mais ça doit pas être un endroit où on fait des opérations : pas très hygiénique, pas de blouse, pas de gants... Là, y a un fusil. Ça paraît dans une grange, ou n'importe quelle pièce. Ça aurait pu être n'importe quel objet. L'histoire : c'est peut-être l'appendice qu'on enlève. S'ils n'ont pas de chance, ça peut s'infecter. Ou sinon, ça peut réussir. C'est tout. Il peut guérir, soit avoir plus de problèmes., et là, je sais pas ce qu'il ferait [...].

On voit ici le poids des vœux parricides, réactivés par l'adolescence et éveillés par la confrontation à cette planche si suggestive. Joseph se maintient dans une adaptation au contenu manifeste qui ne se dément pas : l'impact du fantasme ne perturbe pas l'adaptation au réel. Par contre, la lutte entre le désir parricide porté par le ça et la défense du moi, soutenu par le surmoi, révèle l'intensité de la fixation agressive colorée par la régression sadique-anale. Les procédés rigides, fortement représentés, traduisent l'affolement des défenses névrotiques et leur relative inefficacité. Isolation *(là y a un fusil :* A3/4), annulation *(ça doit pas être un endroit où on fait des opérations ; ça peut être n 'importe quelle pièce ; ou sinon ça peut réussir :* A3/2), refoulement *(là, je sais pas ce qu'il ferait),* ne permettent pas à Joseph une prise de distance par rapport au conflit. Celui-ci se donne à voir dans les alternances entre les expressions agressives et les multiples défenses évoquées (A2/4), qui se répètent sans permettre à Joseph de se dégager du conflit.

Avec la puberté, l'effet d'après-coup dû aux modifications corporelles intervient pour donner sens et impact à des scènes antérieures demeurées enkystées sous l'effet du refoulement. Les remaniements pubertaires mettent en défaut l'effet de ce dernier. La réactivation pulsionnelle permet que prennent sens, en raison de leur superposition avec des situations antérieures, des situations nouvelles qui demeureraient sans cela anodines. Le sentiment d'étrangeté qui saisit parfois l'adolescent et qui, poussé à l'extrême, l'amène à ne plus se reconnaître et provoque des angoisses de dépersonnalisation, provient souvent de cette apparente inadéquation entre la réalité externe et l'effet qu'elle provoque – effet qui relève essentiellement de la réalité interne, de la signification latente de l'événement antérieur qui subrepticement

émerge et imprègne de sens le second temps. C'est en effet toujours en relation avec les fantasmes qu'il faut entendre l'impact des changements pubertaires : pulsions sexuelles et pulsions agressives s'actualisent alors dans les fantasmes incestueux et parricides, si bien que la psyché adolescente est un champ de bataille tel que Diderot a pu écrire :

> Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau, la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le col à son père et coucherait avec sa mère. (Diderot, 1769-1773, p. 117.)

Le Rorschach et le TAT, sollicitant corps et psyché, induisant une réactivation pulsionnelle et proposant une aire transitionnelle favorable aux fantasmes, permettent d'évaluer l'impact de la problématique œdipienne sur la psyché des adolescents. Cette problématique s'articule avec la problématique narcissique, qui est également au premier plan à l'adolescence : le fonctionnement des adolescents, Chabert l'a souligné, est inscrit sous le signe d'une double contrainte narcissique et pulsionnelle (1990). Le Rorschach tout particulièrement, mais le TAT également, permettent de montrer l'articulation de ces problématiques et leurs interactions, et de mettre en évidence la souplesse et l'efficacité des modalités défensives qu'elles sollicitent.

Bien entendu, dans le travail clinique, chaque protocole est analysé dans sa totalité, afin d'en dégager la dynamique. C'est, en outre, la comparaison des données obtenues aux deux épreuves, qui sert de base au compte rendu final. Nous allons toutefois dégager ici les facteurs rendant compte de manière spécifique des problématiques évoquées. De même, si nous séparons les facteurs qui traduisent la réactivité pulsionnelle et son retentissement sur les processus identificatoires de ceux qui rendent compte de l'angoisse de castration, il va de soi que les uns et les autres concourent à l'approche des traductions de l'œdipe. Les exemples donnés en rendent bien compte et témoignent des modalités de traitement du conflit.

Contrairement au TAT, traditionnellement considéré, depuis les travaux de Shentoub et Debray (1970-71) comme un matériel structuré par l'œdipe, donc particulièrement apte à explorer ce registre de fonctionnement, le Rorschach n'aborde pas directement celui-ci. On peut toutefois prendre appui sur ses caractéristiques et en particulier sur l'étude de certaines

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

planches privilégiées[1] pour rendre compte *de la manière dont se joue l'angoisse de castration et dont sont réactivés les mouvements pulsionnels,* ce qui nous permet d'approcher la problématique œdipienne.

La planche II, de par l'association de sa forme (blanc central considéré souvent comme un trou) et de ses couleurs (noir, blanc, rouge), sollicite une problématique de manque, d'atteinte, qui peut éveiller, au meilleur niveau, l'angoisse de castration. Elle autorise la centration défensive sur la pointe médiane, qui prend alors valeur de symbole phallique.

La planche III, tout à la fois bilatérale et marquée de rouge, met en jeu la problématique identificatoire, donnant lieu à des prises de position claires, évitées ou fluctuantes. La dynamique relationnelle à laquelle elle renvoie peut être traitée sur le mode libidinal et/ou agressif.

On considère généralement que la réactivation des mouvements pulsionnels est particulièrement attendue aux planches II et III, du fait de ces caractéristiques (configuration bilatérale, apparition du rouge à la planche II, maintenu à la planche III).

En ce qui concerne les identifications : bien que, par sa configuration particulière, le Rorschach mette régulièrement en jeu la bisexualité psychique, certaines images suscitent plus particulièrement des prises de position actives ou passives, masculines ou féminines. C'est ainsi que les planches IV et VI sont considérées comme porteuses essentiellement d'un symbolisme phallique, cependant que les planches VII et IX favorisent plutôt les identifications féminines.

Au TAT, il est difficile de choisir quelques planches car pratiquement toutes renvoient à la situation œdipienne. On peut se centrer sur les planches 4 et 13MF, qui suggèrent la liaison entre érotisme et agressivité dans les relations de couple, et les planches 8BM et 9GF, susceptibles de réactiver l'agressivité et la rivalité dans la relation père/fils pour la 8BM et mère/fille pour la 9GF. Les planches 2, 5, 6BM, 6GF, 7BM et 7GF, toutes marquées par les relations œdipiennes, sont à prendre en compte également.

1. Catherine Chabert évoque dans son ouvrage *(Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique,* Paris, Dunod, 1983) les principaux travaux concernant l'analyse du matériel et l'interprétation qui en est donnée par les différents auteurs. Elle expose ensuite ses propositions pour l'analyse du contenu latent des planches. On pourra également se reporter à l'article suivant : Chabert C, « Modalités du fonctionnement psychique des adolescents à travers le Rorschach et le TAT », *Psychologie française,* 1983, 28-2, p. 187-194.

2. Modalités de traitement de la réactivation pulsionnelle et du conflit dans les épreuves projectives

La *réactivation pulsionnelle liée à l'œdipe* peut, au Rorschach comme au TAT, être *a*) représentable, *b*) évitée, ou *c*) apparaître dans son aspect désorganisant. On ne peut parler, à l'adolescence, d'élaboration aboutie du conflit, compte tenu de sa trop grande proximité. C'est, pour une part, par son impact – en positif ou en négatif – sur les processus de pensée que l'on peut évaluer la manière dont le jeune sujet parvient à y faire face. Le travail de mise en représentations en constitue le meilleur niveau.

La *représentation du conflit* révèle l'accroissement du travail psychique destiné à maîtriser l'excitation et à lier les affects qui l'accompagnent.

La représentation du conflit

➤ Au Rorschach

Ce travail psychique aboutit à une approche globale qui organise le percept, à des kinesthésies humaines ou animales dynamiques, formellement correctes, signalant l'efficacité des défenses, et à des réponses symboliques. Les motions pulsionnelles trouvent à s'exprimer dans des représentations de relations libidinales ou agressives, alternant parfois avec des relations spéculaires destinées à procurer une pause, et à travers des mouvements explosifs portés par des kinesthésies d'objet, qui demeurent aménageables. Le contenu symbolique de ces réponses révèle une thématique sexuelle et/ou agressive gérable : c'est le cas de réponses de type « volcan en éruption », qui peuvent s'inscrire dans une séquence symbolique.

Les chocs aux planches dites rouges (II et III) signalent la réactivité, mais n'entraînent pas de sidération. Les couleurs, à ces planches, peuvent être intégrées aux réponses. Par ailleurs, le déplacement vers les planches pastel du traitement libidinal ou agressif difficile à assumer aux planches rouges se retrouve souvent dans les protocoles d'adolescents qui parviennent à se confronter au conflit œdipien. On note alors une réactivité aux planches pastel, qui se traduit par l'augmentation des réponses, et s'accompagne de contenus symboliques liés aux mouvements libidinaux ou agressifs.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Dans le *registre identificatoire* on relève des différenciations sexuelles nettes — même si elles alternent avec des évocations plus défensives telles que « personnage » - et le passage possible, selon les sollicitations des planches évoquées ci-dessus, d'identifications masculines à des identifications féminines et de positions actives à des positions passives. Le recours ponctuel à des kinesthésies narcissiques, humaines ou animales, permet de tempérer la réactivité.

Les identifications adoptent aussi des représentations plus déplacées, par le biais de contenus symboliques (grotte, tunnel, fleur, fusée). La coexistence, dans le même protocole, de contenus contrastés rend compte de possibilités identificatoires souples.

Jean, 15 ans 5 mois, consulte pour des difficultés liées à une situation familiale qui rend le processus d'adolescence difficile pour lui : ses parents sont séparés, il vit avec sa mère et sa sœur. Il montre aux planches II et III du Rorschach des modalités de gestion psychique de la réactivation pulsionnelle qui passent par des procédés variés :

Pl. II	On dirait un lac. La rivière vient de là, ça s'engorge et là ça repart par là. (On voit la rivière ; *trait médian du D sup., et D inférieur*).	Dbl/D F± Géo
	V On dirait un lac au soleil couchant. Oui (*Dbl + noir médian + rouge*).	Dbl/D C F Géo
	Ça me dit rien d'autre, ça me dit rien les taches rouges.	
Pl. III	Ah ça, on dirait deux hommes qui sont en train de... ah, qui sont d'abord dans une drôle de position. Qui sont courbés en avant et qui ont une espèce de sac... (pas les taches rouges).	G K H Ban
	Ou un seau d'eau et l'eau tombe (le seau d'eau, parce que les petites taches grises qui sortent, on dirait de l'eau qui sort).	D FE Obj
	Qui ont des petites chaussures. Non, c'est pas des femmes, c'est des hommes.	
	V Et là on dirait une espèce d'insecte ; une espèce de mante religieuse. On dirait sa bouche, là, et ses espèces de petits, de membres (les pattes et surtout la bouche. On dirait vraiment un truc qui sert à couper les feuilles. *D noir*).	D F + A
	On dirait une fourmi aussi ; même deux fourmis... mais sans les bras (surtout la tête. Le corps n'est pas tellement le corps d'une fourmi. Sans pattes).	D F- A
	> C'est tout	

Il donne à voir dans cette séquence la mise en jeu du travail de pensée au service de la gestion de l'excitation sexuelle et de l'angoisse de castration réactivées par ces planches. Le symbolisme transparent est ici exemplaire. Planche II, il lui permet d'évoquer sur le mode préconscient un scénario de scène primitive tout en mettant à distance l'implication pulsionnelle, avant que le refoulement n'interrompe la séquence associative. Les contenus (*lac, rivière, soleil*) font alterner les identifications masculines et féminines. À la planche suivante, l'isolation et les mouvements de refoulement discrets

autorisent la reprise des associations sexuelles sur un mode qui demeure défensif (*en train de... dans une drôle de position ; une espèce de sac... ou un seau d'eau et l'eau tombe*). Lorsque le matériel permet d'assouplir la pression pulsionnelle, comme c'est le cas aux planches pastel, on trouve une symbolisation de l'agressivité, qui reste à bonne distance (planche IX : *Ça me fait penser à deux sorcières, deux sorcières qui jettent un sort, ou qui se jettent un sort à chacune d'elle*) ou de la libido (planche X : *Ah, les deux taches bleues, ça me fait penser à un cavalier sur son cheval et qui a une torche à la flamme verte*). Ces réponses reposent sur des K dynamiques, de bonne qualité formelle, inscrites dans des D organisées. Au plan identificatoire, Jean montre la qualité de son inscription dans le réel et de ses capacités de différenciation, ainsi que l'importance des fantasmes de complétude bisexuelle. Le travail de l'intégration des positions active et passive semble chez lui en cours, mais le réveil de l'angoisse de castration pousse au maintien de représentations toujours nanties. Les représentations féminines et masculines sont rarement campées dans des rôles univoques. Les images masculines et féminines sont nanties des attributs des deux sexes. La planche VII en donne une illustration : *Deux Bretonnes* (*les espèces de coiffe*) *;* [...] *deux danseurs russes avec leurs grands chapeaux ; une femme et des danseurs, danseurs genre Folies Bergères et tout ça ; on dirait qu'elles ont plein d'... plein de trucs sur la tête.*

C'est, à nos yeux, le travail même de l'adolescence qui se donne à voir là, travail qui va permettre à l'âge adulte une intégration plus souple de la bisexualité psychique. L'adolescence met en travail le renoncement partiel du versant psychosexuel complémentaire. Celui-ci se voit généralement refoulé à la fin de cette période, à moins qu'il ne serve de source à la sublimation.

➤ Au TAT

Les capacités de gestion ou du moins de représentation de l'impact libidinal et agressif transparaissent dans la souplesse des procédés du discours, qui concourent au déploiement d'une histoire. On note alors la présence d'une large palette de procédés dont certains rendent compte de l'investissement de la scène psychique et d'une mise en scène des conflits, tels que les procédés des registres A2 ou B2. On relève aussi l'existence ponctuelle de procédés E signalant la circulation entre inconscient et préconscient. On voit aussi apparaître de manière transitoire des procédés narcissiques (C/N) permettant une pause avant la reprise du conflit. L'ensemble s'inscrit dans des récits signalant la conscience d'interpréter, marquée par une distance

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

par rapport aux récits, et par des procédés spécifiques tels que le recours aux références culturelles ou l'insistance sur le fictif (Al/4 et A2/1).

Ces modes de fonctionnement s'accompagnent généralement de la reconnaissance de l'érotisme et/ou de l'agressivité suggérée par le matériel et, plus rarement à l'adolescence, de la possibilité de les inscrire dans un scénario où les deux versants pulsionnels sont abordés et liés dans le même récit.

Les identifications sont claires, y compris à la planche 10, laquelle induit facilement un trouble des identifications. Des prises de position actives et passives alternent au fil des récits.

Émilie, 16 ans, adolescente non consultante, traite la planche 9GF du TAT sur un mode souple, grâce à une palette défensive variée.

Pl. 9GF	C'est des Anglaises, des jeunes Anglaises, à 17, 19 ans. Et elles jouent à un jeu de chat ou de cache-cache avec des garçons. Alors : « hi-hi... » ; elles rigolent. Mais y en a une qui est pas très gaie parce qu'y a le garçon dont elle est amoureuse qui est en train de dire des mots doux à une autre fille. Alors, elle participe pas vraiment au jeu ; elle fait semblant. C'est pas ce qu'elle voulait. Et puis elle se trouve moche ; elle a des complexes ; elle a pas une belle robe avec un beau décolleté comme l'autre... Mais ça arrive à tout le monde. À moi aussi.

Les procédés rigides (précisions spatiales et chiffrées) permettent la mise à distance de la scène, les nombreux procédés labiles introduisent le conflit, traduisent les affects, permettent la création de personnages et les mises en relation. Les procédés narcissiques (accent sur l'éprouvé subjectif ; référence personnelle) amènent une temporisation de la tension pulsionnelle. Émilie peut ainsi mettre en mots la rivalité, les affects de tristesse, les mouvements libidinaux, en évoquant finalement un mouvement discret et très adolescent de repli narcissique qui reste intégré au relationnel. L'impact sur le narcissisme de la problématique de rivalité mère/fille se lit en filigrane de cette histoire malgré le déguisement de l'âge des protagonistes (deux jeunes filles). La rivalité reste cependant suffisamment modulée pour paraître négociable. On peut entendre aussi dans ce récit l'écho d'une angoisse de castration féminine, qui passe par la crainte d'une atteinte ou d'une insuffisance narcissique (*elle se trouve moche*) et se symbolise dans les représentations de manque (*elle a pas une belle robe... un beau décolleté*). On note le versant objectal des préoccupations narcissiques : le récit s'inscrit dans une relation triangulaire de rivalité et de séduction.

L'évitement du conflit

Les difficultés de gestion de l'agressivité sont fréquentes à l'adolescence. Il est rare de trouver des protocoles de TAT intégrant, aux planches qui les sollicitent, l'expression de la libido et de l'agressivité. Dans les récits donnés par Émilie aux planches 4 et 13MF, celle-ci montre une aisance rare dans l'évocation des relations libidinales, mais la dimension agressive en est totalement écartée.

Pl. 13MF	C'est l'amant d'une jeune femme... Ils ont passé la nuit ensemble... parce que la mère de la jeune fille était pas là ; alors y en ont profité pour être tranquilles. Ils se sont aimés toute la nuit ; alors y sont crevés. Et le jeune homme, lui, y doit partir au boulot ; y doit partir travailler ; il a quand même réussi à s'habiller on sait pas comment. Il laisse sa copine dormir et il va partir pour travailler. Mais il a vraiment la flemme.

Au Rorschach, plus excitant au plan pulsionnel, elle montre une adaptation plus irrégulière :

Pl. II	Des personnes en train de danser apparemment, quand on se tape les mains (*rit*) y ont des chapeaux ; y sont assis ; ça doit être la fête ; y se tapent les mains (D noir le corps et rouge sup. les têtes). V Comme ça (*rit*) ça ressemble à une espèce de grosse bestiole qui est vraiment grosse comme c'est pas possible et qui a de grosses bottes rouges et qui veut faire peur, car y a des petites cornes, mais qui est vraiment ridicule (tout). < ou alors, comme ça, c'est un lapin, avec son image en dessous. La réflexion.	D K H G FC - A →Clob D F+ A Ban

Après l'évocation d'une relation menée dans le registre libidinal, sur un mode dynamique qui semble masquer la dimension agressive (*qui se tapent les mains*), la réponse suivante traduit l'impact désorganisant des éléments pulsionnels, sollicitant une angoisse aussitôt niée (*qui veut faire peur* [...] *mais qui est vraiment ridicule*). Émilie utilise pour finir le recours à des défenses narcissiques telles que dédoublement, gel pulsionnel, afin de se dégager de l'impact de la planche.

➤ Au Rorschach

Ce mode de traitement met au premier plan les défenses qui passent ici par le recours intensif à l'appréhension formelle. Le F % est élevé, au détriment de l'expression projective : on relève l'absence de kinesthésies ou la présence de K narcissiques, en particulier aux planches II et III. La sensibilité aux stimuli sensoriels rouges et pastels est également étouffée : les réponses couleur sont absentes ou en petit nombre. Les identifications sont marquées par la

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

neutralité sexuelle. L'aspect univoque, dans le protocole, des identifications marque l'évitement de la problématique œdipienne.

Il importe ici de distinguer par rapport à cette problématique la mise à distance ponctuelle, liée à l'intensité de la reprise du processus d'adolescence, de l'évitement révélant une difficulté plus fondamentale, susceptible de perdurer. Dans le premier cas, l'évitement porte essentiellement sur la dimension sexuelle ou agressive des représentations ; des déplacements relatifs peuvent s'observer, qui rendent compte de la dimension œdipienne du conflit. Même si l'approche pulsionnelle est freinée, elle trouve parfois à s'exprimer dans des contenus formels symboliques.

Dans le second cas, les traductions de la fragilité narcissique, les difficultés de gestion de la perte d'objet, mettent sur la voie de problèmes plus anciens qui entravent l'abord de l'œdipe.

Enfin, l'étude attentive des modalités défensives dans l'ensemble du protocole rend compte du registre défensif utilisé, de la souplesse, de la mobilité des défenses, ou de leur intensité : l'évitement prend une valeur ponctuelle ou plus radicale.

Hubert, 17 ans, adolescent consultant, donne un protocole de Rorschach restrictif (14 réponses), essentiellement formel, où il évite les mises en relation, écarte le recours à la projection et n'intègre la couleur qu'à la dernière réponse. Les associations sont données de manière sèche, elles se résument à un substantif, sans adjectif ni verbe.

Les planches II et III ont un effet inhibant et perturbant :

Pl. II	Une tête de chat (les moustaches – *D rouge inf.* – le museau – *Dbl* – les yeux).	Dbl/D F – Ad
Pl. III	À une grenouille (*touche la « jambe » du personnage*) (pattes, corps ; ça peut être les pattes arrière : *D rouge lat. Tout*).	G F – A
	À deux personnes. C'est tout. (J'aurais dit deux bonhommes. Deux femmes plutôt ; elles tapent sur quelque chose.)	G K H Ban
Pl. IV	À un personnage. Tout. (J'avais dit quoi ? Ah oui, une espèce de... d'homme. À un ogre ; y m'fait penser, avec les bottes, là... ses bras là... sa tête... et pis une queue.)	G F+ (H)

Malgré la dimension inhibée du protocole, le lien de la problématique avec la réactivation œdipienne se laisse entrevoir à l'enquête. Le TAT, quoique condensé, laisse mieux apercevoir la sensibilité à ce registre conflictuel. Les possibilités d'expression des affects en liaison avec les représentations qu'on y rencontre contribuent à moduler l'effet préoccupant du Rorschach, et permettent d'en attribuer l'impact au registre œdipien des conflits.

➤ Au TAT

L'évitement du conflit se traduit par la faible présence de procédés concourant à la mise en scène des conflits. Il est vrai que c'est une modalité d'abord du TAT relativement fréquente chez les adolescents : ceux-ci tendent, d'une manière qui semble s'inscrire dans la norme à cet âge, à *décrire* la situation suggérée par la planche sans en traiter les implications, en freinant la mise en jeu des conflits liés à l'œdipe trop vivement sollicités par ce matériel.

Lorsque la répercussion de la problématique œdipienne est importante, la nécessité de recourir à l'évitement se renforce. On relève alors la prépondérance des procédés traduisant un investissement défensif excessif, essentiellement dans le registre rigide, comme c'est le cas pour Émile, qui se défend ainsi d'aborder le traitement de l'ambivalence.

On trouve aussi le recours aux procédés de la série C, signalant en particulier l'inhibition et le recours au factuel, l'absence d'expression du désir et de l'agressivité aux planches 4, 13 MF, 8BM et 9GF. Les identifications manquent de souplesse, elles sont caricaturales, ou floues ; les prises de position, active ou passive, sont univoques.

Chez **Émile**, adolescent consultant âgé de 17 ans 6 mois, la dimension défensive observée au Rorschach s'alourdit encore au TAT du fait de la sollicitation du matériel dans le registre œdipien. Le protocole, interminable, s'enlise dans la succession des détails, les précautions verbales, les tentatives d'annulation, le retour incessant sur les problématiques prégnantes malgré les mises à distance successives. Nous donnerons l'exemple de la planche 4 :

Pl. 4	Ça me fait penser aux portraits des stars des années cinquante-60, ou une publicité. Au niveau des deux personnages, un homme et une femme, il se peut qu'ils aient des rapports affectifs ou amicaux ou commerciaux, mais c'est improbable parce que, au niveau du regard de la femme, qui est assez peiné... Sur l'homme on voit une certaine avidité, donc on imagine qu'ils ont des rapports affectifs. Une certaine beauté au niveau des caricatures... C'est esthétique au niveau d'une part de la morphologie des personnages et au niveau du mouvement. On voit que l'image n'est pas figée. On peut imaginer que l'homme essaie de s'en aller et est retenu par la femme. À cause du visage de la femme, des yeux, on imagine un mécontentement, par contre il semble avoir un sourire. Tandis que la femme, c'est tout à fait uniforme. Elle a un léger sourire, mais ça ne veut pas dire qu'elle est contente. C'est peut-être simplement un sourire séducteur.

On voit ici combien l'abord de la sexualité et de l'agressivité dans le couple, pour lui si difficile, met enjeu des défenses rigides importantes.

René, adolescent consultant âgé de 14 ans 7 mois, déplace sur la fratrie la représentation des relations œdipiennes suggérées par la planche 2, et se garde de traiter celle-ci sur un mode conflictuel :

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 2	C'est une demoiselle... qui rentre de la messe. C'est... dans le midi ; et elle voit son frère et sa sœur qui travaillent dans les champs, et qui décide d'aller l'aider ; les aider... Les difficultés d'élaboration de l'œdipe sont confirmées par l'évitement de la reconnaissance du rapproché mère-fils à la planche 6BM. C'est un jeune garçon qui veut partir à la capitale pour chercher du travail, mais ses parents sont tristes de le voir partir et ils décident de partir avec lui (Qui ?). Ils (il montre du doigt le personnage féminin). L'évocation des « parents » qui surexpose ici l'image du père et de la mère au mépris du perceptif rétablit une triangulation protectrice et sert à nier le fantasme parricide.

Néanmoins, les possibilités d'évocation des affects en relation avec le contenu latent des planches, la mise en représentations des relations aux planches 4, 13MF, situent l'évitement dans un registre qui relève du processus d'adolescence, ce que confirment les réponses symboliques du Rorschach. Voici le récit de René à la planche 13MF :

Pl. 13MF	Là c'est un... Monsieur... qui est avec sa femme... et ils ont une dispute... et il l'a frappée, trop fort. Elle est morte et... il se blâme... en essayant de trouver une solution.

Chez **Frédéric, 15 ans**, adolescent consultant, l'évitement est si massif qu'il rend difficile l'abord des problématiques sous-jacentes. Les identifications sont floues, les relations d'objet marquées par la neutralisation, voire le blanc des affects :

Pl. 4 Pl. 7BM Pl. 13MF	On dirait que le monsieur veut partir et que la dame veut pas qu'il parte. C'est un père et son fils, mais c'est tout. Un monsieur est fatigué ; il va partir au travail, enfin travailler... Sa femme dort encore.

Seule la planche 8BM révèle la présence d'une agressivité dirigée contre un objet, agressivité insupportable pour lui et contre l'évocation de laquelle il se défend radicalement.

Pl. 8BM	C'est un enfant qui pense à... à ce qui est là... Je sais pas (?). Ben. Je sais pas si c'est quelqu'un qui opère quelqu'un ou si c'est quelqu'un qui tue quelqu'un d'autre. Apparemment quelqu'un qui tire, parce qu'y a un fusil, mais je sais pas.

Les effets désorganisants de la réactivation pulsionnelle

➤ Au Rorschach

Ils se signalent par une réactivité sans nuances aboutissant à la sidération, ou encore par la présence de réponses formelles inadéquates (F^-) non suivies de reprise aux planches réactivant les mouvements pulsionnels (II, III) et aux planches chargées de symbolisme sexuel (II, IV, VI, VII). De la même manière la déstabilisation atteint, sans permettre une récupération,

les mouvements projectifs ou les réactions sensorielles : les kinesthésies humaines sont elles aussi inadéquates, et ne rendent pas compte de l'existence d'un conflit intrapsychique. Le jaillissement pulsionnel et les réactions aux couleurs montrent un sujet sans défense vis-à-vis de représentations qui émergent de manière brutale et s'imposent à lui. La couleur semble faire effraction dans la psyché, entraînant le recours défensif au clivage. Chez certains sujets, l'activation pulsionnelle induite par les planches rouges est ressentie comme une effraction du corps et du moi. Les réponses traduisant alors le trouble des repères identitaires renvoient au morcellement, au dédoublement, à la dissociation symétrique (Azoulay, 1993, p. 149). Elles s'accompagnent des indices de troubles du rapport à la réalité et de troubles de la pensée.

D'autres adolescents donnent à voir des protocoles totalement abrasés, dont l'apparente adaptation formelle révèle en réalité l'éradication de tout rejeton pulsionnel sur un mode dans certains cas plus préoccupant que les réponses projectives qui révèlent l'existence d'une vie pulsionnelle.

Le protocole de Rorschach de **Frédéric, 14 ans 9 mois**, adolescent consultant, révèle une inhibition préoccupante. Réduit à huit réponses, il ne comporte aucune réaction à la couleur, aucune kinesthésie. Les refus se succèdent aux planches I, II, IV, IX. L'enquête n'apporte aucune évolution. Les réponses de la planche III s'accrochent aux percepts prégnants :

Un nœud papillon. Enfin, quelque chose qui y ressemble. Et puis on dirait qu'y a deux personnages là.	D F+ Obj. Ban G F+ H Ban

L'absence de sensibilité sensorielle mais aussi le manque de résonance fantasmatique du protocole, l'absence de dynamisme et de symbolisation des réponses, l'inscrivent dans un fonctionnement qui dépasse la réaction au processus d'adolescence. Le TAT permettra de mieux en comprendre la problématique.

Le Rorschach de **Tchang, 17 ans**, rend compte d'une perte des repères identitaires qui retentit gravement sur l'adaptation à la réalité et sur les capacités de liaison des processus de pensée. Les planches rouges induisent des troubles de l'adaptation. L'émergence, planche II, de représentations anato-miques révèle l'effraction des limites dedans/dehors sous l'impact de la réactivation pulsionnelle.

Là je vois des poumons, les boyaux du thorax (D noir). En rouge, la gorge (D rouge supérieur). En bas, plus ou moins le cœur (D rouge inférieur).	D F– Anat D F– C Anat D F– Anat

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

À la planche III, l'effet du pulsionnel est combattu par une activité interprétative arbitraire.

Deux femmes qui tiennent deux objets et ils se percutent dedans. Les objets sur les objets. (Deux paniers qui se tapent dessus, deux silhouettes de femme. Le D noir.)	G K H Ban
Et y a un nœud papillon sur le milieu.	D F+ Obj. Ban
Ça veut dire peut-être qu'il y a une femme dans cette affaire.	
Les deux taches de sang sur la tête, à côté de la tête, je ne sais pas ce que c'est. Je ne vois pas à quoi ça ressemble ; ça ressemble à rien du tout ; ça signifie rien.	D CF Sang

➤ Au TAT

À cette épreuve, l'impact massif des sollicitations pulsionnelles rend compte dans certains cas d'une désorganisation importante. Celle-ci révèle le retentissement de la réactivation œdipienne sur l'organisation de la pensée, la qualité de l'adaptation à la réalité, les processus identificatoires. Il importe alors d'évaluer l'aspect ponctuel ou majeur de cette désorganisation.

Chez certains adolescents, le défaut d'intégration de l'œdipe donne à sa réactivation un effet insupportable : il entraîne la négation des mouvements pulsionnels et le surinvestissement de la réalité externe, qui s'appuient sur des procédés de la série C. Les difficultés d'accès à l'ambivalence se traduisent par la non-intégration des deux versants pulsionnels, par des émergences brusques en processus primaires qui coexistent avec des réponses plus adaptatives, ou encore par la succession des mouvements d'idéalisation positive et négative, révélatrice du clivage.

Lorsque la problématique est identitaire, on observe une abrasion pulsionnelle majeure, qui passe par un surinvestissement de procédés CF et CL traduisant le collage au perceptif. Celui-ci s'accompagne d'une attaque contre les liens et/ou d'un évitement massif du lien aux objets.

La présence de procédés de la série E fortement représentés, rarement réaménagés, l'absence de souplesse et de variété dans la représentation des procédés, les expressions crues de l'agressivité traduites en procédés E2, signalent une dimension floride présente dans les prémices d'une décompensation psychotique plus que dans une schizophrénie installée. On note également la confusion des identités, signalée par les procédés E3/1, E3/2, induite par le conflit identificatoire aux planches 8BM ou 9GF, ou encore 2, 5, 6GF, 7BM et 7GF.

Jean-Marie, âgé de 17 ans, consulte pour faire le point sur ses capacités intellectuelles au décours d'un échec scolaire massif. Il s'agit d'un adolescent d'intelligence supérieure, ce qui rend d'autant plus frappante la pauvreté

associative de son protocole de Rorschach, et la précaire adéquation au réel qu'on y trouve.

Le protocole se répartit de manière clivée, en fonction des pressions de la réalité externe, représentée au Rorschach par les variations du stimulus. La double contrainte - narcissique et pulsionnelle - évoquée par Catherine Chabert (1990) intervient ici d'une manière doublement négative qui nous introduit à la compréhension d'une bipolarité des problématiques et de leurs effets sur la pensée. Dans un premier temps, aux planches « rouges » et planches noires unitaires, l'intensité de la vulnérabilité narcissique entrave l'intégration attendue des motions pulsionnelles et des mouvements identificatoires. L'inhibition est massive, appauvrissante. L'échec de l'intégration du pulsionnel apparaît, en particulier, dans l'absence des kinesthésies, lesquelles traduisent dans les Rorschach d'adolescents la « contrainte à penser ». L'angoisse de castration semble se jouer chez Jean-Marie en termes de vie ou de mort, dans un registre narcissique plus qu'œdipien. La planche V, considérée comme la planche de l'investissement narcissique de soi, traduit l'échec spectaculaire de cet investissement et donne sens à cet ensemble : loin d'y voir la représentation unitaire banale (une chauve-souris), Jean-Marie y voit un animal mort, qui devient à l'enquête « mon loup, mon loup kaputt ». La condensation d'une image de puissance et de son funeste destin semble traduire l'association qui s'opère dans le fantasme entre l'identification virile et la mort, expliquant la fuite devant les représentations phalliques : la planche IV provoque la sidération et la planche VI ne laisse émerger qu'une représentation renvoyant à une extrême passivité (*couverture*).

Dans un second temps, aux planches pastel, la surexcitation sexuelle, affolante et désorganisante, sert de défense contre le désir de relation régressive à l'objet. L'inhibition y fait place à une excitation de la pensée. Dans un mouvement régressif, Jean-Marie donne d'abord à voir une image maternelle pré-œdipienne, investie comme un contenant un peu étouffant (il commente ainsi la planche IX : *la végétation, végéter, attendre neuf mois*). Puis celle-ci se transforme en une source d'excitation pulsionnelle intense, donnant lieu à des associations contrastées où voisinent la vie et la mort. L'expression fort peu maîtrisée du pulsionnel, qui s'exprime par le truchement des réponses C kob et C, fuse dans un discours que les éléments maniaques tendent à désorganiser. La préservation narcissique se trouve ainsi mise en défaut par l'intrusion – là où on ne l'attendait plus – du sexuel qui, barré aux planches II et III où son intégration était attendue, revient en force à partir du repli régressif. Cette surexcitation soudaine signale la

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

défense effrénée contre le formidable désir de dépendance vis-à-vis des objets externes. L'échec du repli narcissique, pourtant vital à l'adolescence, fait donc ici écho à l'échec de l'intégration de la sexualité et de l'agressivité.

Le TAT, qui le confronte avec brutalité à un réveil pulsionnel insupportable et à des problématiques taraudantes, met gravement en échec les processus de pensée. La double sollicitation, dans le registre œdipien des conflits et dans celui de la perte d'objet, à laquelle il soumet l'adolescent va servir de catalyseur à la désorganisation. Débordant les capacités de la psyché à maîtriser et élaborer les excitations, cette épreuve paraît avoir l'effet d'un traumatisme.

À partir d'une analyse en termes de procédés du discours, on assiste au cours du test à une déstructuration de la carapace défensive qui s'opère progressivement pour laisser Jean-Marie livré, à partir de la planche 8BM, à la poussée des émergences en processus primaires.

Pl. 8BM	10" – Je savais qu'il y avait quelqu'un qui allait se faire découper, mais alors, à ce point-là ! L'éclair du Seigneur frappant le pauvre garçon comme Jeanne d'Arc, alors là n'importe quoi, je m'en balance complètement. Et on dirait qu'il a un flingue. Et en plus y z'ont tous une tête de cloche. Très bon souvenir de cette 8BM ! Ce serait quoi ce truc, un fusil ? C'est quand même pas une barre, un gouvernail, un projecteur ? Il éclairerait pas... sans aucun sens ! (2'45")

Deux lignes de problématique se chevauchent dans le protocole : l'impact de la réactivation œdipienne semble lié à une défaillance dans l'élaboration de la perte d'objet. Toutes deux retentissent de manière conjuguée sur le sentiment d'identité de Jean-Marie. La référence à l'agressivité œdipienne de la planche 8BM se traduit en termes de destruction, et fait naître un thème de mort envahissant qui englobe l'agressivité dirigée contre autrui et l'agressivité dirigée contre soi-même (planche 10 *: Il est mort [...] ils l'ont anesthésié pour de bon,* planche 11 : *Le pauvre rescapé* (*des planches 8BM et 10*) *qui s'est tiré une balle dans la tête*).

Le TAT laisse entrevoir une modalité d'intrication particulière entre problématique œdipienne et problématique de perte d'objet, qui signe le défaut antérieur d'élaboration du conflit. L'excitation pulsionnelle met enjeu les assises narcissiques et aboutit à ce que M. et E. Laufer considèrent comme une cassure (*breakdown*) dans le processus de développement.

Dans la perspective développementale qui est la leur, ces auteurs placent l'établissement de l'organisation sexuelle définitive au cœur de la « fonction développementale de l'adolescence » (1989). Les troubles pathologiques du jeune adulte sont compris comme une cassure dans ce processus. Dans cette optique, même si la résolution des conflits œdipiens a abouti à l'instauration des principales identifications sexuelles et à l'établissement du noyau de

l'image du corps, les transformations pubertaires imposent un remaniement psychique dont l'issue est cruciale. La confrontation des désirs œdipiens à la maturité du corps sexué rend nécessaire l'acceptation d'une solution de compromis entre le désir et la loi, acceptation dont découle, pour Laufer, l'établissement d'une identité sexuelle irréversible. On voit combien cette transaction semble impossible pour Jean-Marie, chez qui la flambée pulsionnelle met à mal l'organisation défensive, réveille une problématique incestueuse mal refoulée.

Pour Philippe Gutton également, c'est l'articulation entre fantasme et réalité engageant le corps sexué, autour des remaniements œdipiens exigés par le processus pubertaire, qui est au cœur du travail psychique de l'adolescence. Selon Philippe Gutton, « le pivot du changement de l'adolescence est la scène pubertaire, plus précisément son inadéquation fondamentale entre réalité interne et externe [...] La scène pubertaire met en crise les organisations œdipiennes infantiles, disons les instances de la deuxième topique freudienne » (1997, p. 198). Or Jean-Marie, on le voit à la planche 8BM, ne peut s'appuyer sur un surmoi susceptible d'être tout à la fois interdicteur et bienveillant, ni sur un idéal du moi à sa mesure. Les difficultés d'élaboration de la perte d'objet ont entravé la mise en place d'une organisation œdipienne structurante. En deçà des difficultés de gestion du pulsionnel, la problématique prévalente est narcissique et dépressive.

CHAPITRE
3

L'angoisse de castration à l'adolescence

Sommaire

1. Angoisse de castration représentable au Rorschach ..... Page 44

2. L'évitement de l'angoisse de castration ..... Page 52

3. Retentissement massif de l'angoisse de castration ..... Page 54

L'**EXEMPLE** de Jean-Marie donne à voir l'intrication entre réactivation pulsionnelle et angoisse de castration, telle qu'elle s'exprime dans les protocoles de projectifs. Ceux-ci permettent d'évaluer les modalités d'élaboration de l'œdipe à partir des modalités de traitement ou d'abord de l'angoisse de castration.

Le complexe d'Œdipe, en effet, tire son impact particulier du complexe de castration, que l'on peut considérer comme faisant partie du précédent. Le complexe de castration, écrit André Green, suivant en cela Freud, est un ensemble réunissant la théorie sexuelle infantile relative au sexe féminin, la scène primitive (comme scène de castration de la mère par le père), les défenses mises en jeu par l'angoisse de castration et les syndromes suscités par l'organisation psychique élaborée autour de cette angoisse (Green, 1990, p. 21). On peut suivre René Roussillon pour entendre la menace de castration instaurant l'entrée dans l'œdipe, pour le garçon comme pour la fille, comme résultant du constat de l'inéluctabilité de la différence des sexes, la menace de castration par laquelle on en « sort » concernant l'instauration d'un signal d'alarme interne (1997, p. 98). Comme nous l'avons déjà souligné, c'est en termes de fantasmes qu'il faut entendre ce qui se joue alors. C'est ainsi que l'on doit comprendre le complexe de castration comme issu d'un fantasme, qui tire sa force du danger pulsionnel interne. Le moi est alors menacé par « le trop pulsionnel, la défaillance de l'objet intégrateur » (Cournut-Janin, Cournut, 1993, p. 1369). Dans ce contexte, la menace de castration « cible du représentable et de l'affecté, localisable, racontable et refoulable » (*ibid.*) *:* c'est en cela qu'elle peut donner issue à la situation œdipienne.

En outre pour les sujets des deux sexes l'angoisse de castration s'inscrit, au cours d'une série de déplacements, dans la lignée d'angoisses de perte liées aux premières expériences d'absence de l'objet maternel et de confrontation à l'étranger. Elle « donne tout son sens, en après-coup, à ce qui se jouait dans la peur du non-mère et le désir révélé de la mère, parachevant le lien consubstantiel entre le désir et l'interdit » (Le Guen, 1982, p. 90).

Explicitant le fil qui lie angoisse de perte d'objet et angoisse de castration M. Cournut-Janin et J. Cournut (1993, p. 1373) soulignent le rôle pare-excitant de l'objet. La perte est à entendre comme rupture du régime habituel des investissements dû au fait que l'objet ne remplit plus sa fonction d'intégrateur de la pulsion, soit par défaut, soit par excès, la représentation de l'objet étant source d'excitations insupportables. Cette rupture peut venir aussi du désinvestissement objectal extrême qui provoque un retour de libido narcissique sur le moi.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Le scénario fantasmatique de la castration limite la perte : le désinvestissement d'un objet partiel, surexcitable, investi de libido narcissique, permet de garder l'investissement d'objets totaux, dispensateurs d'amour et de sauvegarde narcissique. L'enjeu de la résolution du complexe de castration va ainsi au-delà de l'évitement de la solution névrotique : si la solution névrotique résulte d'une fixation empêchant le dépassement du complexe, l'échec de celui-ci, illustré par le cas de Jean-Marie, confronte le moi démuni et submergé par l'excitation au risque de fusion avec l'objet primaire, au danger de perte des limites. C'est alors, selon la formule d'André Green concernant les états-limites, le couple angoisse de séparation-angoisse d'intrusion qui domine. La déliaison prend le dessus, laissant le champ à la destruction ou à la désertification psychique.

Le *traitement de l'angoisse de castration* au Rorschach et au TAT emprunte deux modalités. Elle peut être : *a*) *représentable, b*) *évitée.* La troisième modalité, qui révèle *c*) *un retentissement massif de l'angoisse,* donne à voir le défaut de symbolisation du scénario de castration. L'angoisse appartient alors au registre de « la déliaison » pour reprendre le terme de Jean Cournut (1997, p. 42) : angoisses de mort, de morcellement, d'abandon, etc.

1. Angoisse de castration représentable au Rorschach

Au Rorschach

L'angoisse de castration est rendue représentable à partir de l'investissement du travail de pensée. Celui-ci permet d'en négocier les effets. Cela se traduit par une augmentation des réponses organisées, des K, des réponses symboliques, aux planches qui la sollicitent. On trouvera une nette réactivité aux planches IV, VI et VII, en relation avec l'identification sexuelle ; ou aux planches II et III, par rapport aux traductions du manque et au maniement de l'agressivité. Les protocoles de filles - mais aussi certains protocoles de garçons - montrent l'impact spécifique de la planche VII dont la lacune centrale réactive chez les filles une angoisse d'effraction, éveillée par la planche II, ou une angoisse de vide interne. Il faut rappeler néanmoins que la lecture clinique de l'épreuve ne se fait qu'en prenant en compte la totalité du protocole : les capacités de déplacement de certains adolescents

permettent de voir apparaître les traductions de l'angoisse de castration aux planches non directement en relation avec celle-ci.

Antoine, 17 ans 8 mois, adolescent non consultant, donne au Rorschach un protocole abondant, marqué par la réactivité aux problématiques identificatoires de l'adolescence. Il réagit à la planche II par un travail associatif dont le lien avec l'angoisse de castration est clair :

Déjà des couleurs.	
On va dire une petite coccinelle (*rit*) (avec des petites taches rouges au milieu (?))	D FC A
Pas les deux là-haut, je crois que je les ai jamais pris. Ça fait, c'est presque pas rond mais si les traits étaient mieux faits (*D noir et rouge inférieur*).	
< Comme ça on dirait... un petit lapin dans un, qui est symétrique. Un petit lapin	D F + A Ban
ou un petit chat. (Quand on coupe en deux. On voit, on verrait les petites oreilles	→ Kan
avec le bout du museau et sa petite queue en pompon. Ils sont en train de courir.)	
On peut dire d'ailleurs qu'il s'fait tirer dans la jambe et qu'il saigne (la tache de sang.	D C Sg
Comme il a l'air de fuir, on dirait qu'il échappe au chasseur).	
Au milieu on peut dire qu'il y a une soucoupe volante aussi.	Dbl F + Obj.
Une toupie plutôt (ce profilé, le bout pointu).	Dbl F + Obj.

Le travail de pensée vivement sollicité aboutit à des figurations défensives escamotant l'agressivité et la castration : la représentation de la coccinelle repose sur un déni du blanc et sur une banalisation du rouge ; le « petit lapin » donné en spontané est, un temps, isolé de la séquence agressive ; les dernières réponses, « soucoupe » et « toupie », proposent des images phalliques intactes, qui viennent se substituer au Dbl médian. Toutefois, les défenses s'avèrent suffisamment souples pour laisser apparaître la représentation d'atteinte corporelle. La problématique est confirmée par les associations qui, aux planches suivantes, insistent sur l'intégrité phallique des représentations et proposent dans des séquences isolées de comprendre cette réassurance en liaison avec l'agressivité. D'autres séquences reflètent l'angoisse suscitée par le registre féminin - pour lui fantasmatiquement associé au « châtré » - des sollicitations. À la planche VII, le remplissage défensif du détail blanc va dans ce sens.

Comme on l'a vu avec cet exemple, les représentations s'inscrivent généralement dans un contexte lié à l'agressivité. Le recours aux représentations phalliques permet la mise à distance défensive de l'angoisse.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Louis, 15 ans 7 mois, évoque à la planche II :

Ici, je verrais bien sur un fond de nuit noire, d'espace, je verrais bien se découper une station orbitale avec le rouge en bas ; c'est le rougeoiement des moyens de propulsion (le blanc sur le fond d'univers). Ou alors ça pourrait faire penser également à une peau de bête... Ça pourrait faire penser à une peau... d'ours, parce que c'est la mode (je verrais bien des griffes en bas, par contre. Pas convaincant avec le trou au milieu). Mais c'est le rouge d'en haut qui m'inquiète, ce rouge isolé, je ne vois pas à quoi le rattacher.	Dbl/D FC Obj. → C'C → kob Dd/D F– A

On observe chez lui l'alternance entre colmatage défensif (*station orbitale dans le détail blanc*), agressivité (*griffes*) et représentation angoissante (*le trou au milieu*), l'isolation servant de défense entre les différentes représentations.

Chez certaines filles, on trouve dans les protocoles de projectifs une angoisse qui adopte les mêmes traductions symboliques que dans les protocoles des garçons : elle s'exprime par des représentations de castration et/ou par des représentations qui cherchent à la dénier. Le recours aux réponses sthéniques de type fusée, avion à réaction, destinées à colmater l'espace central vide (Dbl) de la planche II en est un exemple.

Parfois aussi, et tout particulièrement dans les protocoles de Rorschach, émergent les traces d'une angoisse plus « féminine » liée aux fantasmes d'effraction, de pénétration violente.

Les protocoles d'**Armelle**, adolescente non consultante âgée de **16 ans 10 mois**, illustrent le premier point. Voici le contenu de la planche II du Rorschach :

Des lutins qui jouent... au jeu du miroir. Deux rhinocéros (corne contre corne). V comment ça s'appelle cet animal ? Un loir ou un blaireau, je sais pas exactement. (*D rouge inférieur*. La forme touffue, la tache blanche au milieu, ce qui me gêne.) Une toupie. Une navette spatiale. Je pense que c'est tout (la forme, le feu dessous, en mouvement).	D K (H) D F + A Ban D FC – A [...] Dbl F + Obj. DblD C FC Obj. → kob

À cette planche comme à la suivante, Armelle effectue un travail de symbolisation, articulé à des mouvements défensifs variés, pour élaborer les émergences pulsionnelles et négocier l'angoisse de castration : dans un premier temps, rouge et blanc sont évités ; la minimisation (*lutins*) et le retournement en son contraire de l'agressivité introduisent un mouvement libidinal (*jouent*), lui-même annulé par une défense narcissique (*au jeu du miroir*). La représentation phallique (*corne contre corne*) condense la défense suscitée par l'angoisse de castration et l'élément agressif angoissant. Armelle tente ensuite d'intégrer le Dbl qui « la gêne » dans une représentation unitaire dénuée d'agressivité (*un loir*). La séquence, qui repose sur l'isolation et connaît une alternance de réponses adaptées et de mouvements régressifs,

se termine sur deux réponses destinées à colmater ce vide central qui la met en difficulté (Dbl : *toupie* et *navette spatiale*).

Les angoisses spécifiques d'effraction apparaissent, représentées sur un mode symbolique qui supporte avec souplesse la thématique sexuelle, dans le Rorschach de **Sabine**, âgée de **17 ans 8 mois**, non consultante. Celui-ci fait l'objet d'une analyse approfondie dans la dernière partie. Nous en citerons ici la planche II :

À la révolution, ça, avec du rouge (les couleurs rouges, surtout celle-là, éclatée (*D inf.*), du sang, violent).	D C Symb/Sg
V aussi à une chauve-souris : pattes, ailes, tête (de dessus. La tête : *D sup.* ; et ici des petits crochets pour s'agripper et les ailes déployées).	D FE A
Un papillon aussi (le fait du balayage aussi).	D F+ A
(Endroit) À quelque chose, ça... on dirait des coquillages, un tas de coquillages.	D F+A
Bernard-l'ermite (*rouge sup.*).	
Une *palourde ouverte en deux* (*D noir*. Comme symétrique : ouverte en deux).	D FE A

Le recours à des représentations intègres et pourvues d'attributs (*chauve-souris ; papillon*) fait partie des défenses sthéniques que Sabine met enjeu.

On retrouve à la planche VI, dans la partie inférieure dont les connotations dans le registre du féminin sont connues, une association qui fait écho à la dernière réponse de la planche II et lie l'angoisse à des fantasmes d'effraction sexuelle : « *Ça me fait penser aussi à un fruit qu'on aurait fait éclater ; une espèce de pastèque, parce qu'on voit les petits grains sur le côté (les pépins, la séparation nette. Les contours font penser qui a été comme* éclaté. »

Jacqueline, 21 ans, adolescente non consultante, montre dans son Rorschach la coexistence des deux types d'angoisse :

Pl. II	Ça fait un peu une impression de *déchirure de membre*, c'est assez désagréable (que le rouge)	
	L'autre côté ça fait un peu penser à un papillon (tout, à cause de la forme, et là aussi qui *rentre*, une espèce d'*intrusion — Dd inf. méd.*). Une espèce de bête, d'insecte.	G F– A
	On dirait qu'il y a quelque chose *qui veut forcer le passage* pour rentrer à l'intérieur (un organe qui est *déchiré par une espèce d'intrusion* en bas, à cause du rouge. Le tout). Comme il force y'a du sang, ou c'est *la chair qui est pleine de sang en elle-même*.	G CF Anat.

Le premier temps propose une représentation de castration à peine symbolisée (*déchirure de membre*). Le recours défensif à la représentation phallique (*fusée*) comble le vide angoissant et sert à dénier le manque, mais le mouvement pulsionnel associé entraîne l'émergence d'une représentation (*éclatement*) qui introduit le second temps de la séquence. La suite relève d'associations traduisant l'angoisse de pénétration par effraction (*intrusion,*

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

forcer le passage) qui dérive selon Melanie Klein du fantasme d'un pénis paternel démesuré, destructeur de l'intérieur du corps.

Peut-être peut-on voir dans une telle séquence la mise en représentation de ce que Schaeffer appelle « angoisse de féminin » et qui débouche sur un « travail de féminin ». Elle définit ce dernier, dans les deux sexes, comme « la capacité du moi à se soumettre à la poussée constante de la pulsion sexuelle et à admettre de fortes quantités d'excitation non liées » (1997, p. 91). Ce mode d'ouverture à la libido permet au moi de jouir de l'effraction, sans traumatisme, sans désorganisation narcissique.

D'une manière générale, *chez les adolescents des deux sexes, les affects trouvent difficilement à s'exprimer.* C'est essentiellement le registre de la représentation qui, malgré le fréquent renforcement des défenses, prend en charge le traitement de l'angoisse dans un contexte de réponses symboliques en accord avec le contenu latent du matériel. Ces réponses impliquent pour être efficaces le recours au déplacement, et à une apparente désexualisation, qui permettent aux adolescents d'aborder ce registre sans en être déstabilisés. L'intellectualisation défensive est souvent nécessaire aux adolescents pour rendre possible l'abord de la réactivation œdipienne et de l'angoisse de castration.

Suzanne, 15 ans 8 mois, y recourt tout au long de son protocole de Rorschach. Ce registre défensif s'actualise tout particulièrement aux planches II, III et VII :

Pl.II	Je vais dire du sang, une blessure (le sang qui gicle en bas). Un cœur. Une île. Des... deux personnes qui se touchent des mains comme ça. Je sais pas pourquoi, la trahison, bizarre (on dirait qu'ils sont amis et là il y a du sang). Des gens qui se sourient et un duel. [...]
Pl.III	Un habit de soirée. La courtoisie, le... l'hypocrisie. La froideur et puis quelque chose de guindé, un peu solennel, à cause du papillon (courtoisie : parce qu'ils sont penchés ; l'hypocrisie, je sais pas ; froideur : le rouge et le noir).
Pl.VIII	Un éclatement (à cause du vide au milieu et une, des tensions autour : on dirait qu'il y a des mèches). L'absence, une espèce d'absence comme ça au milieu. Et puis un alignement aussi. Le mépris, l'indifférence. Une espèce de mur. Deux personnes ; y a un mur entre les deux, espèce de miroir aussi ; un miroir entre les deux. (Deux visages qui se regardent ; les mains s'éloignent.)

L'angoisse de castration émerge ici dans les représentations isolées, qui intègrent à l'enquête couleur et mouvement (*du sang, qui gicle*) *;* dans les défenses par le nivellement (*île*), puis les représentations deviennent abstraites et parviennent cependant à traduire l'ambivalence des relations d'objet (*la*

trahison ; la courtoisie ; l'hypocrisie). Le même mouvement intervient à la planche VII : l'angoisse d'effraction se traduit dans une représentation violente quoique vague (*un éclatement*). Celle-ci se désincarne encore (*l'absence ; le mépris, l'indifférence*) au fil des associations qui illustrent parfaitement la contiguïté castration-perte d'objet.

Le retentissement de l'angoisse de castration sur le narcissisme, particulièrement exacerbé à l'adolescence, donne lieu, chez les sujets qui mettent en jeu un véritable travail de représentation, à une alternance entre représentations sexuelles et représentations narcissiques et à une symbolisation de la fragilité narcissique *ponctuelle, en liaison avec cet impact.* Ce travail de symbolisation nous semble particulièrement de bon augure ; l'une de nous l'a montré dans un travail antérieur (Emmanuelli, 1994).

La planche IX du protocole de **Jérôme, 15 ans 5 mois**, en difficulté scolaire, en est une illustration :

Pl. IX	V Me fait penser de ce côté à un oiseau qui ouvre ses ailes. Les ailes, là (*D orangé*) s'ouvrent. Qui se prépare à partir (Les ailes contre le corps, qui s'ouvrent. Un oiseau qui part, le départ d'un oiseau. Tout le corps du milieu qui monte. Les ailes sont longues parce qu'elles sont contre le corps. Elles s'ouvrent, se rétrécissent, se contractent et là (*D rosé*), elles partent et c'est le mouvement).	G kan A
	(*Endroit*) Là, y a quelque chose qui se referme (*mime avec ses mains*). C'est tout. (Le mouvement contraire de l'autre côté, comme un piège. (*Piège ?*) Je penserais à une mâchoire.	G kan Ad

Après avoir réagi par un refus à la planche II, avec à l'enquête une réponse déniant le creux central, il négocie l'impact de la planche III par le recours à des kinesthésies, libidinale puis narcissique. L'angoisse de castration, liée à des fantasmes concernant la sexualité féminine, trouve à s'exprimer de manière déplacée à la planche IX, où elle suscite un superbe mouvement défensif narcissique qui permet ensuite l'expression de la représentation angoissante (un piège).

Au TAT

L'angoisse de castration s'exprime particulièrement aux planches 1 et 8BM. Lorsqu'elle est représentable, on observe à la planche 1 la reconnaissance de l'immaturité fonctionnelle et à la planche 8 BM l'acceptation du contraste entre position active et passive des protagonistes et l'intégration de l'agressivité. On trouve dans les récits la présence de thèmes symboliques en relation avec le contenu latent des planches. Ceci va de pair avec une certaine souplesse et une certaine variété des procédés, permettant dans le

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

meilleur des cas l'élaboration de l'angoisse, plus généralement sa figuration ou son expression. Cette configuration est, il faut le dire, assez rare chez les adolescents, l'aspect défensif prévalant en général.

Armand, 17 ans, consulte pour des troubles graves qui font craindre, à l'examen clinique, une évolution psychotique. Les épreuves projectives rendent compte d'un fonctionnement névrotique du registre obsessionnel. L'immaturité fonctionnelle, clairement reconnue planche 1, débouche sur une problématique d'impuissance mise en relation avec l'impuissance parentale.

Pl. 1	Un petit garçon a reçu un cadeau... et il le regarde mais il se pose des questions, à savoir comment il va faire pour pouvoir en jouer. Car ses parents sont assez pauvres, ils n'ont sûrement pas les moyens de lui payer les cours. Le cadeau lui étant offert par un ami qu'il ne voit plus désormais, il se trouve maintenant face à son violon sans pouvoir en faire usage.

La planche 8BM qui situe les relations père/fils dans le registre de l'ambivalence permet de lier angoisse de castration et difficultés de gestion de l'agressivité œdipienne :

Pl. 8BM	Dans la soirée un père était revenu de la chasse bredouille mais avait été blessé par une balle qui lui avait touché l'abdomen gauche. En fait cette balle provenait du fusil d'un autre chasseur qui, ayant voulu atteindre un lièvre, avait touché cet homme. Celui-ci fut ramené par l'autre homme à sa demeure car il ne pouvait marcher et souffrait. Ainsi de retour à la maison... un homme sur lequel le père s'agrippait demanda au fils de téléphoner au médecin. Celui-ci arriva au bout d'un quart d'heure muni d'outils qu'il avait prévus, ayant su les raisons de sa visite. Ainsi, dans une petite pièce, le médecin, le chasseur et, et le fils étaient occupés à tenter d'extraire la balle de l'abdomen du père. Le fils leur tournait le dos et était furieux de cet homme avec une barbe rousse qui avait blessé son père. C'est tout.

La plupart des récits s'organisent sur le mode conflictuel en termes de désir porté par un tiers et de refus (absence de désir, ennui) d'investissement de l'objet par l'enfant : c'est une manière d'admettre l'immaturité tout en se protégeant de son angoisse.

Terry, 18 ans 10 mois, non consultant, en donne un exemple à la planche 1.

Pl. 1	Bon, on lui a offert un... un violon, et il a pas du tout envie d'en jouer ; Il a jamais appris. Et il est en train de se demander ce qu'il va bien pouvoir en faire. Peut-être qu'il pense aussi à tout ce qu'il aurait pu avoir à la place, qui lui aurait plu, alors que ça, ça lui plaît pas.

Sur un mode labile marqué par la mise en avant des affects et la dramatisation, **Joséphine, 13 ans 10 mois**, donne un récit qui inscrit l'angoisse de castration suscitée par la planche 1 en association avec une

angoisse de perte de l'objet d'amour – objet sur lequel est reportée préalablement l'atteinte :

Pl. 1	L'enfant était malheureux, son entourage le rejetait et il n'avait que son violon comme ami à qui se confier... Il essaya d'y jouer et une corde se brisa. L'enfant s'assied et regarda son violon : « Faudrait-il que toi aussi tu m'abandonnes ? »

La thématique de perte d'objet à cette planche semble apparaître plus particulièrement dans des protocoles de filles : nous l'avons trouvée chez plusieurs adolescentes non consultantes de la tranche d'âge supérieure.

Quant au récit de **Mariette, 15 ans 2 mois**, dont nous analysons le protocole à la fin de la deuxième partie, il donne à voir une forme « féminine » de traduction de l'angoisse de castration.

Pl. 1	C'est un enfant qui voulait absolument... un violon et un jour, sa mère en a acheté un... pas neuf, en tout cas, à un homme qui en avait un assez vieux et pis il a énormément joué. Et pis un jour il l'a posé sur la table et il a dit : « Oh là là, je sais pas ce qui m'arrive ; j'ai plus envie. » Parce que d'avoir trop envie, des fois, après, on a plus envie. Alors il sait plus ; il sait pas ce qu'il va dire à sa mère... Il va être obligé maintenant de se forcer à jouer.

Ce récit illustre pour partie la conception freudienne de la castration féminine : la fille attribue à la mère la responsabilité de son insuffisance. Il révèle également des fantasmes qui révèlent le lien au père. Il éclaire également sur les impasses du désir, lorsque l'excitation trop grande, mal contenue par l'objet, aboutit au désinvestissement. On pense ici aux théories de Masud Khan liant la genèse de l'hystérie aux défaillances de pare-excitation du premier objet (1974).

Ces exemples qui éclairent les formes que prend, selon les individus, l'angoisse de castration, n'excluent pas les récits féminins organisés selon la forme classique : reconnaissance de l'immaturité, angoisse, lutte contre l'angoisse. C'est le cas du récit de **Carine, 16 ans**, adolescente inhibée, qui consulte parce qu'elle est « maladroite de ses mains » :

Comme au Rorschach, mais avec moins de fréquence, chez certains adolescents, c'est le recours à des procédés narcissiques qui permet la prise en charge de l'angoisse, sur un mode qui donne parfois aux récits une richesse particulière. On distinguera les protocoles dans lesquels les procédés narcissiques contribuent à un véritable travail de symbolisation de l'impact narcissique de la castration, en alternance avec l'expression du conflit, des protocoles où les procédés narcissiques maintiennent l'évitement du pulsionnel : on est loin alors de l'amorce d'un traitement de l'angoisse.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Le récit de **Solange, 16 ans 8 mois**, adolescente consultante, qui réagit depuis quelque temps, par le passage à l'acte, à sa situation d'enfant adoptée, illustre le recours aux défenses narcissiques, associées à la mise en avant d'affects forts, pour représenter, sans élaboration, l'impact sur le narcissisme de l'angoisse de castration :

Pl. 1	C'est un enfant qui rêve de faire du violon... Mais malheureusement il est sourd. Alors il regarde son instrument avec un air désespéré et rêveur surtout.

2. L'évitement de l'angoisse de castration

Au Rorschach

Elle se traduit par un refus des planches II, III, IV, VI, VII, ou encore par des réponses plaquées, par un renforcement des réponses prenant en compte essentiellement la forme, et par une approche de l'engramme opérant tantôt sur un mode global « forcé », tantôt à partir d'un découpage extrême. Le recours aux interprétations incluant le blanc pour colmater la perception de la brèche s'accompagne de réponses moins proches symboliquement du contenu latent que dans le cas précédent. La dimension symbolique des réponses devient plus distante de la problématique œdipienne. Le Rorschach d'**Amélia 14 ans 4 mois**, non consultante, en est un exemple :

Pl. II	À un monstre. (Je sais plus très bien. Là, et la tête en bas. Tout le noir, le corps, et le rouge la tête. (?) Les taches rouges.)	D FC (A)
Pl. III	Ça me fait penser aussi à une raie.	Dbl F+ A
	Un insecte (tout le noir).	D F– A
	Un nœud papillon (la forme).	D F+ A Ban
	Deux perroquets (sur une branche – *le rouge latéral*– la forme).	D F+ A
Pl. VII	Deux Tahitiennes en train de danser.	G K H

Au TAT

Lorsque l'angoisse de castration est évitée, on relève à la planche 1 la non-reconnaissance de l'immaturité fonctionnelle ou de l'incapacité.

Jean, 15 ans 5 mois reprend sur le mode labile le thème du conflit entre désir parental et non-désir du sujet, mais sans reconnaître l'immaturité de ce dernier :

Pl. 1	C'est l'histoire d'un petit garçon d'une famille aisée, très riche disons... et ses parents le forcent à – il aime pas du tout faire la musique et ses parents le forcent à jouer du piano. Qu'est-ce que je dis : du violon. Et à Noël ses parents lui achètent un violon et il aime pas du tout et c'est pour ça qu'il a une tête. Et il aime pas du tout faire du violon, il se demande ce qu'il va faire avec ça et il aurait préféré quelque chose d'autre.

Il s'agit chez lui d'un mouvement défensif ponctuel, le reste du protocole montrant sa capacité à aborder les conflits œdipiens.

Dans le récit d'**Amélia**, les protagonistes sont représentés sur un mode qui pourrait ouvrir sur un traitement conflictuel de la planche, mais la mise en avant de l'absence de désir protège du vécu d'impuissance :

Pl. 1	J'imagine que le père a offert à ce petit enfant un violon, mais il a pas envie d'en jouer... et y boude.

La plupart de ses récits sont traités dans ce registre, qui révèle le retrait face aux situations œdipiennes, en relation avec les difficultés de confrontation à la perte d'objet. Son inhibition semble liée à la reprise actuelle du conflit œdipien et aux implications de celui-ci dans le registre de la perte.

On relève aussi, comme modes d'évitement de l'angoisse, le recours aux procédés factuels ou au placage (CF et CI), la pauvreté des procédés, la faible résonance au contenu latent et l'absence d'expression de l'angoisse.

On rencontre également l'appel à des procédés narcissiques utilisés sur un mode stérilisant.

C'est le cas de la planche 1 de **Gilbert, 17 ans**, adolescent consultant.

Pl. 1	Ça peut ressembler à mon histoire ? C'est quand j'ai reçu mon violon, quand j'étais petit ; j'étais blond ; c'est des choses qui arrivent ; il me ressemble un peu. Il a reçu son violon. Ses parents font la fête, et lui, il est content d'avoir son violon. Ensuite, ses parents vont partir ; il prend le violon dans sa chambre, il le regarde (?). C'est peut-être avant de jouer, ou après avoir joué (?). Il doit avoir l'esprit vide ; il doit le regarder bêtement ; il doit regarder la couleur ; il doit essayer de se souvenir du son ; peut-être qu'il a regardé à l'envers, pour voir si c'était une marque connue. J'ai pas menti quand j'ai dit que j'étais blond, car souvent on ne me croit pas. 3'

La planche 1 du TAT fait naître chez **Jacqueline, 21 ans**, non consultante, un récit intriqué avec la représentation de perte d'un objet identificatoire masculin.

Pl. 1	Un petit garçon qui est devant son violon et ses parents veulent certainement qu'il joue du violon, et puis lui ça l'ennuie profondément... ou alors, c'est un petit garçon, on lui a donné un violon, à la mort de son père il a hérité d'un violon, et puis en regardant ce violon ça lui rappelle des souvenirs. Je sais pas trop quoi dire d'autre.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

L'angoisse de castration est totalement escamotée ici. Le conflit semble se jouer de manière classique, entre désir et défense, les parents étant porteurs du désir (*veulent qu'il joue*) et l'enfant de la défense (*ça l'ennuie*). Mais la difficulté à assumer la reconnaissance de l'immaturité fonctionnelle – symbolisant ici la castration – amène Jacqueline à se défendre, par le retournement en son contraire, de l'investissement de l'objet du désir (*ça l'ennuie profondément*). La levée partielle du refoulement laisse émerger en un second temps un fantasme très personnel : la possession de l'objet phallique s'inscrit dans la filiation du père, mais implique la mort de celui-ci.

3. Retentissement massif de l'angoisse de castration

Au Rorschach

Lorsque l'angoisse retentit massivement, ceci se manifeste, aux planches évoquées, par des chocs, des refus, une inhibition majeure. Les protocoles inhibés sont, on le sait, les plus difficiles à analyser, et il importe alors de chercher des indices permettant de les référer au registre de problématique prévalent du sujet. L'étude comparative du Rorschach et du TAT s'avère alors plus que jamais essentielle.

Lorsque le conflit œdipien réactive essentiellement une problématique de perte d'objet, les couleurs ne sont pas intégrées, l'approche est essentiellement formelle. L'accrochage pathétique aux contours révèle la lutte contre l'angoisse de perte des limites. L'excitation entraînée par l'objet est vécue sur un mode intrusif et engendre l'éradication pulsionnelle au risque de la destruction psychique. Dans un registre plus narcissique, c'est par l'investissement de la représentation de soi et le déni de l'existence de l'autre que se défend le sujet.

Le protocole de **Paola, âgée de 15 ans**, adolescente consultante, rend compte d'un évitement systématique de la réactivation des mouvements pulsionnels. Le conflit œdipien ne peut être abordé par cette adolescente et ce plus particulièrement au TAT. Cette difficulté s'inscrit dans un contexte d'inhibition globale, de pauvreté fantasmatique qui relève d'une fragilité narcissique plus ancienne et s'accompagne d'une absence d'élaboration de la perte d'objet.

À la planche II du Rorschach, le recours à l'isolation ne permet pas le maintien de l'adaptation au réel :

Pl. II	Un papillon (petit rire) (*rouge inférieur*). À un chat, la tête d'un chat (D rouge sup. et D noir).	D F+ A D F– Ad

Le rouge n'est pas intégré à la planche III, la réponse banale est donnée sans mise en relation :

Pl. II	Deux bonnes... deux femmes. Ça, ça fait un monstre (mains bizarres, et ça faisait des gros yeux ; et c'est le trou qui fait penser un peu au monstre. Tout le noir, pas le rouge).	G F+ H Ban G Fclob (A)

La réactivation pulsionnelle est soigneusement évitée. La représentation liée à une angoisse phobique émerge à l'enquête, malgré l'effort de contrôle, mais ne donne pas lieu à un travail de symbolisation et d'élaboration.

Le processus de déliaison se donne parfois à voir dans des séquences qui s'inscrivent dans la répétition mortifère, dans l'impossibilité de réorganisations ponctuelles, dans la désymbolisation des représentations. Dans certains cas, on trouve une surexcitation entraînant la présence quasi exclusive de réponses inadéquates au plan formel, et de contenus particuliers : anatomies, thèmes de destruction ou d'atteinte corporelle massive, qui révèlent les troubles du registre identitaire.

Clément, 20 ans, adolescent hospitalisé répond à la planche II :

Pl. II	Un oiseau, un corbeau. On lui a fait un trou au milieu (becs, grandes masses noires. Un trou comme si on lui avait tiré dessus). Un corbeau rempli de sang avec, juste là... Un petit papillon rouge qu'on a collé. Des traînées de sang. En fait on dirait que c'est le premier dessin qui a été déformé et plus ça va et plus le reste se déforme.	Gbl FC–A D C Sang D FC A

On voit ici comment la couleur rouge et le détail blanc réactivent un vécu d'effraction corporelle, sur un mode brut, non symbolisé : le défaut d'inscription dans la logique œdipienne se lit dans la crudité des réponses, l'absence de déplacement, les difficultés de différenciation entre intérieur et extérieur du corps, malgré les efforts de reconstruction des limites.

Au TAT

Lorsque l'angoisse est majeure, elle se traduit tantôt par de la sidération, tantôt par le recours à une idéalisation extrême visant à la dénier, tantôt

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

enfin par une désorganisation. Celle-ci se donne à voir par des émergences en processus primaires cotées par les procédés E. Ces émergences sont répétées, difficilement ou pas suivies de reprise. Les manifestations d'une angoisse violente retentissent sur l'adaptation au réel, sur la qualité des processus de pensée et se révèlent dans des images souvent crues, données sans symbolisation et sans distance. La planche 8BM de Jean-Marie citée précédemment en est un exemple.

Au TAT l'effort d'évitement manifesté au Rorschach par **Paola** s'amplifie encore : le protocole est quasiment abrasé. À la planche 1, confrontée à la reconnaissance de l'immaturité fonctionnelle, elle y substitue le désinvestissement vis-à-vis de l'objet de désir, et une relation de contrainte :

Pl. 1	C'est un jeune garçon qui doit apprendre la musique, et puis ça doit l'embêter. (?) Y regarde son violon bizarrement... (*Fin ?*) Enfin son professeur arrive et puis... faut qu'y fasse de la musique.

À la planche 2, voici la façon dont elle traite le scénario œdipien :

Pl. 2	C'est dans une ferme... y a le père, la mère et puis la fille... Le père doit labourer... la fille apprend ses études... Vu qu'il fait chaud, la mère... se repose un peu (?) y a rien à dire.

Son protocole, par ce qu'il affiche d'incapacité d'investissement, illustre un texte important de Piéra Aulagnier et met l'accent sur la faillite des premières relations : Paola semble en effet ne pouvoir disposer du capital fantasmatique nécessaire au Je pour « transformer l'affect, comme tel méconnaissable, en une émotion qu'il peut connaître, nommer, assumer » (1989, p. 202)

Quant à **Louis, âgé de 22 ans**, c'est par le renforcement des registres défensifs narcissique et maniaque qu'il affronte - pour l'évacuer — la problématique d'impuissance sollicitée par la planche 1 :

Pl. 1	Ça tombe bien, je fais du violon. Il ressemble à Ménuhin, ce petit garçon. C'est un violoniste, comme moi, il médite sur la beauté de l'instrument. Il vit par avance ses sentiments, sensations. Il s'imagine en train de jouer le concerto de Brahms sur scène. Il se dit que c'est vraiment quelque chose de superbe de faire du violon. Il savoure son instrument. En dessous il y a une partition. Il vient de sortir son violon et il va se mettre à jouer, il se prépare à répéter II prend contact avec son instrument, il s'accorde avec lui. Je vous ai parlé de l'image en me mettant à la place du garçon, mais je pourrais raconter d'autres histoires du point de vue du violon : violon du tonton, trente-six mille histoires possibles.

Derrière le fantasme d'omnipotence lisible ici, et qui barre l'accès à l'élaboration de l'Œdipe, on entrevoit la lutte contre la problématique de perte d'objet. Celle-ci, inélaborable, est contrecarrée par l'investissement de soi et l'illusion d'une relation exclusive à un objet-violon vécu comme une prolongation de soi (*il prend contact avec le violon ; il s'accorde avec lui*).

CHAPITRE
4

Problématiques œdipiennes. Illustrations cliniques

Sommaire

1. Aristide, 16 ans : un Œdipe structurant ..... Page 59
2. Justine, 18 ans : échec de la structuration œdipienne ..... Page 70
3. Éric 19 ans : les défauts d'aménagements œdipiens dans la psychose Page 82

1. Aristide, 16 ans : un Œdipe structurant[1]

Aristide est un grand jeune homme sympathique qui accepte de se prêter à la passation d'un bilan psychologique pour contribuer à une recherche sur les adolescents. C'est un excellent élève, qui a toujours très bien réussi sans beaucoup de travail. Il organise son temps de telle sorte qu'il puisse faire du sport, voir ses amis et travailler. D'apparence réservée, il semble assez timide. La WAIS le situe à un niveau d'efficience nettement supérieur à la moyenne de son âge (133).

Les protocoles d'Aristide apparaissent, au-delà de ses caractéristiques uniques, comme très représentatifs des protocoles de garçons intelligents et cultivés de cette tranche d'âge, adolescents que nous avons eu l'occasion de rencontrer dans le cadre de recherches nécessitant le recours à des populations témoins. En effet, il est très frappant de constater que le statut socioculturel, très corrélé avec le niveau intellectuel, a une incidence sur les caractéristiques des protocoles de Rorschach et de TAT. Ceux-ci sont d'autant plus abondants et expressifs que les adolescents appartiennent à un milieu favorisé et ont un niveau intellectuel élevé.

Le Rorschach

Au cours de la passation du Rorschach, Aristide sait garder un équilibre entre jeu avec l'imaginaire et maintien de la distance : les images proposées font alterner description et projection ; les formulations révèlent la conscience d'interpréter (ça fait penser ; on a l'impression) tout en prenant appui sur des descriptions formulées sur un mode objectif. L'acceptation implicite du compromis proposé par la consigne est acquise, et Aristide semble y prendre un plaisir que révèle le jeu associatif constant et varié, la souplesse de son adaptation au contenu latent, et l'importance de la productivité (R : 46). Les affects ne sont jamais directement évoqués, mais il semble que cette contention, forme pour Aristide du maintien d'un certain secret, contribue à son plaisir associatif. Il s'agit, au cours de ces passations, de se livrer tout en maintenant une réserve : participation adolescente, certes, où le jeune sujet veut tout à la fois être trouvé et ne pas être trouvé, mais probablement aussi

1. Par Michèle EMMANUELLI.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

participation créative, au sens où tout ne doit pas être dit et où il faut laisser à l'autre un espace permettant la rencontre. Les mouvements projectifs passent par les kinesthésies, mais aussi par le choix de contenus sémantiques très significatifs appartenant à ce que Nina Rausch de Traubenberg nomme pour les enfants des « formes dynamiques » : s'y exprime une agressivité phallique très sollicitée en particulier aux planches identificatoires (*avion ; boomerang ; marteau ; marteau piqueur ; hachoir à viande*). L'évolution au cours des planches montre la possibilité d'intégrer les couleurs, d'assouplir son fonctionnement, de prendre des positions psychiques différentes, malgré le recours prédominant aux kinesthésies.

Les données quantitatives révèlent un fonctionnement dont l'aspect défensif prend la forme de la maîtrise, maîtrise que les ratés perceptifs assouplissent : on trouve en effet un très fort investissement des G, des déterminants à dominante formelle et des réponses objet ; le F + % un peu défaillant est compensé par un F + % élargi qui rejoint les normes.

➤ Les processus de pensée

Le cadre perceptif est largement investi dans ses aspects de contenance et d'appui sur la réalité. Malgré la forte présence des réponses globales, il ne s'offre pas néanmoins comme un recours défensif envahissant. La marge de liberté et de jeu psychique se traduit par les données du F + *%,* peu investi en tant que tel, par l'existence d'un pôle kinesthésique très riche, contrebalancé par ailleurs par les données du pôle couleur. En outre, le nombre de réponses A et de Banalités ne dépasse pas les normes.

L'investissement des processus de pensée, traduit par les nombreuses réponses élaborées, les K, les réponses symboliques très présentes, est mis au service de la représentation de la réactivation pulsionnelle et du traitement de l'angoisse de castration.

L'étude de la planche II est à cet égard exemplaire : quatre réponses globales se succèdent pour prendre en charge la dynamique pulsionnelle sous les aspects agressif et libidinal. Mises en relation des éléments perceptifs, K, réponses symboliques, s'articulent autour de la réponse 10 dont le raté perceptif marque l'impact de l'angoisse de castration. Celle-ci peut être abordée et fait l'objet de représentations qui traduisent le travail psychique auquel elle donne lieu : les figurations diverses proposées au fil des planches lient cette angoisse aux relations d'objet agressives (réponse 8 planche II : *Ça fait penser à deux personnes qui se tapent dans les mains et le pied, avec visiblement le pied ensanglanté ;* et réponse 12, planche III : *Celle-là, on a*

l'impression que c'est deux hommes ou deux... qui s'arrachent quelque chose ou qui prennent quelque chose, qui le suspendent à quelque chose), en passant par une métaphore superbe qui condense les effets de l'excitation libidinale et de l'agressivité : *à une maison aussi, sur quatre pieds, avec le toit cassé, maison en feu qui a été détruit* (sic) [...] *c'est comme le feu dans la maison* (planche II).

Malgré une certaine crispation défensive qui se révèle dans l'excès de réponses globales, ou dans le surinvestissement des composantes formelles des percepts, la qualité des processus de pensée d'Aristide est incontestable et permet la prise en charge de la problématique œdipienne sous ses divers aspects.

➤ Le traitement des conflits

L'axe narcissique est positivement investi, à partir d'assises identitaires dont la qualité ne fait aucun doute, ce que confirment tous les indices du Rorschach. Le jeu identificatoire se donne à voir dans une surenchère de représentations phalliques qui traduit sa dimension défensive : les images phalliques, intègres et porteuses d'une symbolique agressive, viennent régulièrement en renfort pour lutter contre l'angoisse de castration, donnant lieu à un travail de réassurance narcissique de bonne qualité (planche V : *un boomerang* [...] *à une sorte de trophée de chasse*). Cette problématique s'insère dans une élaboration de la dynamique pulsionnelle qui est au premier plan chez Aristide, en accord avec ce qui se joue chez les adolescents de cet âge. Ce dernier nous montre de manière paradigmatique l'impact positif pour les processus élaboratifs de la réactivation pulsionnelle et de l'angoisse de castration suscitée par cette réactivation. Le travail identificatoire dans sa nécessaire polarité bisexuelle contribue à intensifier cette angoisse : les séquences associées aux évocations féminines en rendent compte. Le passage de la réponse 33 à la réponse 34, planche VII donne à voir l'association inconsciente entre féminité et castration (*deux indiennes avec des plumes* [...] *impression que c'est un hachoir à viande*).

Mais malgré l'intensité défensive de la polarité phallique des identifications, Aristide se montre capable d'aborder fugitivement la position passive aux planches pastel. La représentation de soi est soutenue par des assises narcissiques de bonne qualité ce qui permet à l'adolescent d'inscrire les relations objectales dans des configurations agressives (réponse 8 planche II, réponse 12 planche III : *qui se tapent dans les mains* [...] ; *qui s'arrachent quelque chose*), libidinales (réponse 9 planche II, *deux personnes qui dansent*), qui rendent compte de l'accès possible à l'ambivalence.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les représentations de relations sont fortement investies, et la planche X donne à voir la manière dont les scénarii relationnels permettent de lier au sein des représentations les modalités régressives dont l'appel est anxiogène (*ça me fait penser au monde sous-marin, avec les plongeurs ici, des algues partout, les rochers, le reste des poissons*) et les modalités agressives sublimées (*à un conseil d'animaux dans une forêt. L'animal qui préside et tous les animaux qui regardent et écoutent*).

Les affects ne sont jamais exprimés en tant que tels, mais la sensibilité aux couleurs rouge et pastel sollicite la réactivité, prise en charge par les représentations.

Les défenses rigides sont prévalentes dans le protocole d'Aristide, qui utilise l'attachement aux détails, l'investissement du fictif, l'isolation. Elles n'excluent pas le jeu créatif de la projection, des mises en relation dynamiques, ni le recours à la dramatisation. Les défenses narcissiques interviennent parfois pour moduler les motions agressives déplacées dans les relations aux planches pastel (réponse 36 planche VIII : *deux taureaux qui montent [...] un taureau qui monte sur quelque chose, une roche, avec son reflet dans l'eau* et réponse 40, planche IX : *on a l'impression que ce sont deux pions d'échec qui se regardent face à face*) ou renforcer les assises narcissiques (réponses 38, planche VIII : *une sorte de casque ;* réponse 41, planche IX : *une sorte de bateau avec une voile ;* réponse 42, planche IX : *sinon ça me fait penser aussi à des fleurs*).

Le TAT

Tout en étant plus concis, le protocole est de facture plus labile que celui du Rorschach : les récits expressifs s'appuient sur des mises en relation, l'investissement de l'agir, l'intégration des aspects conflictuels sollicités par les contenus latents. Toutefois, la dramatisation s'étaie surtout sur les représentations, les affects étant plus rarement exprimés.

Les procédés du discours rendent compte d'une souplesse de fonctionnement révélée par la diversité des registres utilisés, l'investissement prévalent des registres B et A, dans leurs aspects les plus riches et les moins défensifs (B1, A1 et B2, A2 essentiellement). En effet, les procédés servent la mise en scène des conflits, sur un mode dramatisé, en les inscrivant dans des relations interpersonnelles. Les références rigides traduisent l'appui nécessaire sur le perceptif ainsi que l'accent porté parfois sur les conflits intrapersonnels.

Au plan des défenses, les procédés utilisés révèlent le recours modéré à des défenses rigides et labiles (doute, érotisation des relations) ainsi qu'à l'inhibition qui freine parfois le déploiement des conflits. Les défenses narcissiques interviennent ponctuellement, lorsque les sollicitations, dans un registre moins marqué par le contexte œdipien, mettent à l'épreuve la capacité à être seul dans un environnement précaire (planche 13B), réactivent une problématique archaïque dépressive, ou encore poussent le sujet à se référer à ses objets internes.

Les émergences en processus primaires apparaissent très ponctuellement en liaison avec les situations œdipiennes, aux planches 1, 6BM, 8BM et 13MR II s'agit essentiellement de représentations massives associées à l'angoisse de castration, à l'agressivité dirigée vers le père ou exprimée dans le couple. Ces émergences, toujours reprises au sein de scénarii, ne désorganisent jamais les récits : elles rendent compte des capacités de traitement du conflit œdipien et d'abord de l'angoisse de castration.

En effet l'angoisse de castration est représentable, et peut être prise en charge par les processus de pensée, grâce aux modalités défensives articulant labilité et rigidité. À la planche 1, Aristide contourne dans un premier temps la problématique d'impuissance, en escamotant la question du « trop petit pour savoir ». Mais le scénario qu'il investit inscrit, en la déplaçant sur le violon, la question de la castration dans un contexte de rivalité et d'agressivité, porteur de culpabilité. De la même manière le traitement de la planche 8BM, appuyé sur la mise à distance par le souvenir, met en scène un scénario agressif associé à des affects, et débouchant sur une élaboration défensive de très bonne qualité (*il a vu deux hommes tuer un troisième* [...] *ça l'a traumatisé* [...] *il cherche à se venger avec le fusil* [...]), puis sur un mouvement de formation réactionnelle.

Aux planches sollicitant la réactivation pulsionnelle, on observe la reconnaissance de l'érotisme et de l'agressivité dans les relations. La conscience d'interpréter, la souplesse des procédés qui permettent la mise en scène et le déploiement des scénarii, malgré quelques mouvements d'inhibition à la planche 13MF, rendent compte de l'abord du conflit œdipien qui vise à sa mise en scène, sur la voie de l'élaboration. Si la proximité dans la relation à la mère entraîne une certaine surenchère défensive, qui montre l'existence d'une culpabilité liée à cette relation (planche 6BM), l'abord de la problématique est cependant suffisamment aisé pour s'inscrire dans des mouvements ambivalents. À la planche 1, agressivité et lien d'amitié sont intriqués ; à la planche 4 coexistent agressivité et sexualité, liées dans un contexte de rivalité ; à la planche 13MF, après un mouvement défensif

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

d'isolation entre agressivité et libido, la fin permet une levée de la défense (*un homme qui a l'air d'avoir étranglé une femme* [...] *c'est peut-être sa femme d'ailleurs*).

Synthèse

Les données du Rorschach et du TAT vont dans le sens d'un fonctionnement psychique investi par des processus de pensée riches, qui permettent l'abord des conflits, et en particulier du conflit œdipien dans des modalités remarquablement souples pour un adolescent de cet âge. La question de la castration est au premier plan des préoccupations, dans son articulation avec les mouvements pulsionnels. L'engagement narcissique dans cette problématique s'inscrit dans le cadre des préoccupations normales à l'adolescence. Le questionnement sur soi et sur l'extérieur, suscité par les transformations pubertaires, prend la place, à la planche 19 du TAT, des questions plus archaïques souvent réveillées par ce matériel. Un tel traitement, original, confirme la qualité des assises narcissiques révélée par le Rorschach, et inscrit la problématique d'Aristide dans la gestion encore actuelle de la réactivation de l'œdipe à l'adolescence, réactivation prise en charge sans débordement et qui semble sur la voie d'une élaboration qui ne devrait pas poser de problème.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I			
1.	Ça fait penser un peu à une raie.		G F+ A
2.	À une vache, un animal, la tête d'un animal.		Gbl F– Ad
3.	Un monstre, aussi, avec quatre yeux.		Gbl F+ (Ad)
4.	Deux statues côte à côte qui sont collées, deux statues de corbeaux, avec un bec. Ah, sinon y a tous les animaux.	À cause du bec. Et sur les églises, y a des choses accrochées.	Gbl F+ Art.
5.	Une vache avec les petites mouches.	Parce qu'il y a plein de petites taches qui font penser à des mouches.	Dd F+ A
6.	On a aussi l'impression que ça a la tête d'un bassin.	La forme	G F+ Anat.
7.	Et pis d'un collier, ainsi avec les épaules sur les côtés	Quelque chose qu'on empile.	G F+ Obj.

II			
8.	Ça fait penser à deux personnes qui se tapent dans les mains et le pied, avec visiblement le pied ensanglanté.		G KC H
9.	Deux personnes qui dansent, plutôt que des hommes.	Des ours plutôt.	G K H/A Ban
10.	Ça fait penser aussi à la tête avec une énorme bouche et deux yeux.	Yeux : *rouge sup*. Bouche *Dbl* (*tête de quoi ?*). Plutôt de squelette... Plutôt un animal, ou un homme, un animal bizarre.	Gbl F- Ad/Anat.
11	À une maison aussi, sur quatre pieds, avec le toit cassé, maison en feu qui a été détruit (*sic*).	Maison détruite. Forme d'une maison. Le trou au milieu. En haut, les flammes ou la fumée qui sort. Peut-être incendie. Ici aussi c'est comme le feu dans la maison.	Gbl FC– Archi/feu
III			
12.	Celle-là, on a l'impression que c'est deux hommes ou deux... qui s'arrachent quelque chose, qui prennent quelque chose ; qui le suspendent à quelque chose.	S'arrachent peut-être la tête d'un insecte (D F + A).	G K H Ban
13.	On a l'impression aussi que c'est la tête d'un insecte avec les pattes sur les côtés.	Yeux : rouge lat. Bouche :D médian	G F–A
14.	Ça donne l'impression aussi que c'est la pince qu'on tient par les deux bouts. Quelque chose qui rentre, sorte de pince	Pince : D lat. Qui se referme pour couper. Ce qu'on coupe : au milieu avec des ciseaux (D lat.) déjà coupés.	D F+ Obj. → kob
IV			
15.	Ça, on a l'impression que c'est le dos d'une peau de bête.	Un peu déchiquetée, plus dans le bas, sur le côté.	G FE A
16.	Sinon toujours ça fait un peu penser à un insecte, la tête, ici précisément à une cigale.		D F– Ad
17.	Un animal avec les oreilles sur les côtés (*D lat.*).		G F± Ad
18.	Ça fait aussi penser à un avion, quelque chose qui vole.		G kob + Obj.
19	Ah, puis aussi à un homme qu'on voit de dessous : les bras, les pieds, une queue derrière. Vu par en dessous.		G F+ H/A → K
V			
20.	Ça fait penser à un...quelque chose qu'on ferme comme ça, c'est normal...	Trait au milieu. Impression que ça (D lat.)	G F± Obj.
21.	Ça fait aussi penser à un boomerang.		G F+ Obj.
22.	À un oiseau.		G F+ A Ban
23.	Un papillon.		G F+ A

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

24.	À une sorte de trophée de chasse ; deux trophées côte à côte en fait...	Le détachement (milieu). Un élan avec la tête allongée	G F– Obj.
VI			
25.	Là, on a... c'est aussi une peau de renard.	Surtout la tête ; pas tellement le reste ; un peu les poils, la moustache. Le reste aussi.	G FE A Ban
26.	Sinon ça a tout à fait la découpe à certains moments d'une île.		D F± Géo.
27.	Ça méfait... Ça me fait aussi penser à une sorte de marteau pour les lavoirs ; on tape sur le linge.	On tient par ça (D sup.) ; on tape avec ça (D inf).	G F+ Obj.
28.	Sinon une sorte de guidon et puis...		D/G F– Obj
29.	Un marteau-piqueur (*rit*).		D F+ Obj.
30.	Sinon bon comme à un pistolet aussi... plutôt un fusil.		D F– Obj
31.	Et puis la tête d'un homme avec le nez ici. (*D sup.*). Un homme bizarre.	La forme en général. Le nez...	G F– Hd
32.	On a aussi l'impression que c'est quelque chose qui passe au ras de l'eau, par exemple un insecte qui touche l'eau avec le bout de son dard (*D médian* ; l'eau : *le reste*).		D/G kan + A/Scène
VII			
33.	On a l'impression que ce sont deux indiennes avec des plumes, qui se regardent avec les bras derrière, au niveau des épaules.		GKH
34.	Impression que c'est un hachoir à viande...		G F + Obj.
35.	Sinon, ça... ça a tout à fait la découpe d'une île.		G F± Géo.
VIII			
36.	Ça, on a l'impression que ce sont deux taureaux sur les côtés, qui montent... Un taureau qui monte sur quelque chose, une roche, avec son reflet dans l'eau...		D/G FC A/Scène
37.	Ça me fait penser à quelque chose qu'on tient par les deux mains et qu'on bouge un peu comme un volant		G F+ Obj.
38.	Ça fait penser aussi un peu à une sorte de casque avec ici pour les yeux et là... le rouge par là...	Forme générale, forme en casque.	G F+ Obj.
39.	Sinon ça pourrait être aussi un skinboard, quelque chose qui flotte sur les plages ; on lance ça et on glisse dessus.	La forme, un peu arrondie ; les couleurs aussi, c'est toujours assez coloré.	G FC Obj.

IX			
40.	On a l'impression que ce sont deux pions d'échecs qui se regardent face à face ; des chevaux.	Tout : *rose* = socle. Pions : *vert et orange*.	D/G-F+Obj.
41.	Ça pourrait être aussi une sorte de bateau avec une voile (*rose* : la coque ; *reste* : les voiles).		D/G F+ Obj.
42.	Sinon ça me fait penser aussi à une fleur, peut-être à cause des... Pis...	Les couleurs d'une orchidée ; par exemple, forme un peu bizarre. Cette forme du milieu.	G CF Bot.
43.	J'ai aussi l'impression, comme ça on a un peu la tête aussi d'une méduse, mais renversée.	Les couleurs aussi, transparentes.	G FC A → E
X			
44.	(Rit). On a... ça me fait un peu penser au monde sous-marin, avec les plongeurs ici (brun), des algues partout, les rochers (rose) le reste des poissons	Les couleurs surtout. Coloris comme monde sous-marin tropical. Un peu transparent	G CF Nat/Sc
45.	En noir, ce sont des plongeurs qui viennent voir... quelque chose. Sinon, on a l'impression que ce sont deux, un peu comme deux chocs entre différents animaux (D gris et bleu médian).		D K H
46.	À un conseil d'animaux dans une forêt. L'animal qui préside (gris) et tous les animaux qui regardent et écoutent.	Même ces deux-là (*bleu lat.*) on a l'impression qu'ils vont se rencontrer.	D kan A/Scène
47.	Et pis, ça me fait penser aussi à... une sorte de... de monstre avec des pattes (rose). Deux yeux (D dbl). Bouche (bleu médian) nez (rouge médian) et tout autour plein de choses qui s'accrochent à lui.		G F– (A)/Scène → Kan

Choix +	VIII « À cause des couleurs et puis c'est joli ; ça fait penser un peu à la nature. »
Choix –	VI « Ça me fait penser un peu à tout ce que j'aime et j'aime bien cette forme. Penser à la mer. À quelque chose de grand. » VII « C'est... Toutes les autres étaient un peu grandes ou avaient une sorte de cohésion. Là il y a une sorte de cohésion, mais c'est trop humain ; ça représente trop en représentant mal. » III « Un peu les mêmes raisons. »

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Psychogramme

		Nbre	%					
R : 47	G	39	83	F = 31	{ F += 18	A	16	F % 66
Refus	D	7	15		{ F – 9	Ad	5	F+ % 64,5
Tps total :23'30"	Dd	1	2		F± = 4			F % él 98
Tps/réponse :30"	Dbl					H	5	F+ %él75,5
Tps moyen : 4"	Do			K	5 (→2)	Hd	3	A % 45
	G élab 9		23	Kp		Elem		H % 17
	D élab 2		28,5	Kan	2 (→1)	Frgt		Ban 4
				Kob	1 (→1)	Obj	17	
						Anat	1	
				FC	4	Géo	2	
				CF	2	PI	1	
				C	(→1)	Sc		
						Abstr		
				FE	2	Autres		
				EF		Archi	1	
				E	(→1)	Art	1	
						Pays.	1	
				FClob				
				ClobF				
				Clob	(→1)			
T.Appr.	G D Dd							
T.R.I.	4K// 4 Σ C extratensif mixte dilaté							
F. Compl.	3k// 1 Σ E introversif mixte							
RC %	22							

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	Y portait son violon dans la rue lorsqu'il rencontre un ami qui à l'école se battait avec lui. Ils se sont battus. Il a cassé son violon. Il rentre chez lui. Devant sa partition il sait pas quoi faire. On sait pas très bien si le violon est cassé... Alors il se pose la question. « Que va penser mon père ? »... et pis vu ses yeux, il se... il doit être fatigué. Et puis il réfléchit. J'invente une suite ? On voit pas tellement si le violon est très fort abîmé.
Pl. 2	Là, c'est une petite fille qui était... qui avait des parents... agriculteurs, et... elle est (*rit*) elle est allée étudier à la ville alors que ses parents n'étaient, voulaient qu'elle reste à la ferme pour gérer l'entreprise familiale et elle a laissé sa famille derrière elle avec sa mère qui avait un enfant, pour aller étudier ; son père qui travaille... Je vois pas si c'est la même femme et visiblement...
Pl. 3BM	C'est quoi ça ? C'est un homme ? C'est une dame qui a eu des problèmes et qui doit... qui a eu des problèmes avec son mari qui l'a quittée, ; elle vit pauvrement ; elle a plus de ressources depuis que son mari l'a quittée ; elle veut se tuer ; elle hésite... ou alors elle s'est cognée le genou sur son lit et elle est par terre parce qu'elle a mal à son genou.
Pl. 4	Ce sont deux... hommes qui convoitent une seule femme et l'un a battu l'autre. Seulement, l'autre n'est pas d'accord pour que le premier reste avec la femme ; alors, le premier veut en finir avec l'homme qui convoite son amie ; pendant que la femme le retient parce qu'il veut aller se battre avec l'autre. Ils sont dans un bar, quelque chose comme ça.

Pl. 5	(*Rit…*) Histoire comique ? Ce sont des gens qui sont dans une pièce ; ils font tellement de bruit que ça réveille la voisine. Elle frappe à la porte ; personne ne répond parce qu'ils font trop de bruit pour entendre la porte. Elle ouvre la porte et regarde ce qui se trouve à l'intérieur de la pièce.
Pl. 6BM	Ce sont… le père de cette famille – je suppose qu'il fait partie de la même famille – est mort et personne ne sait qui va prendre en charge ; enfin le fils se pose la question ; est-ce qu'il va prendre en charge la mère ou la mettre dans une maison de retraite ? Ou alors le fils veut partir de sa maison parce que le père est mort, ce qui attriste la mère parce qu'elle se retrouvera toute seule. Ou alors, y a quelqu'un qui arrive et qui connaît quelqu'un qui pourrait mettre en cause l'honnêteté de l'homme. L'homme ne sait pas comment réagir devant sa mère, étant donné que sa mère connaît l'homme qui arrive (*le voit par la fenêtre*).
Pl. 7BM	Ça, c'est le p… c'est le père qui a deux fils… un… un fils qui… un fils qui jalouse l'autre parce que l'autre a fait… alors le père essaie de le réconforter pour lui dire qu'il fera des choses ou n'importe.
Pl. 8BM	C'est un… enfant… un jeune homme… qui rentre dans un… qui a vu deux hommes tuer un troisième et… après quoi ils étaient en train de le déchiqueter et ça l'a traumatisé et il se remémore ; il revoit ce qu'il a vécu. Visiblement, cet homme qui est mort devait être un de ses amis ou de ses parents et il cherche à se venger avec le fusil à côté de lui, alors que c'est passé. Sinon ça pourrait être un homme qui voulait faire la fac de médecine mais qui a été traumatisé par les dissections de corps humains et qui est totalement contre ce genre de dissection.
Pl. 10	Ce sont les retrouvailles de deux personnes qui se sont pas vues depuis longtemps et qui se retrouvent après avoir vécu dans leur jeunesse de folles aventures. Et visiblement, elles doivent faire partie de la même famille car ça a l'air d'être un amour plutôt paternel et amical et ils se retrouvent après…
Pl. 11	Là c'est un… une… ce sont… un groupe d'hommes qui jouent… qui recherchent un autre homme qui court sur le pont seulement, cet homme s'est aventuré sur la contrée qui est le territoire d'un animal chargé visiblement, cette contrée a l'air d'être souterraine ; une bique passe, trois biques passent, alors ils se poursuivent. Et y a le monstre qui apparaît après avoir détruit la paroi qui séparait son terrier de là où se trouvent les hommes, car c'est un monstre très fort… Ça fait penser au *Voyage au centre de la terre*.
Pl. 13 B	Ça c'est un enfant qui était avec ses amis seulement ses amis sont partis sans lui à la pêche alors il est tout seul dans sa maison et il sait pas quoi faire. Alors y fait très chaud. Il attend que ses amis reviennent de la pêche.
Pl. 13 MF	(*Rit.*) Alors c'est un homme qui… a l'air d'avoir… étranglé une femme et qui… ça l'a épuisé visiblement… une femme qui dormait dans un lit et qu'il devait connaître car elle a l'air d'être nue. Il s'essuie le front parce qu'il doit suer, et il est prêt à repartir. Ce doit être la nuit. C'est le crime de minuit. C'est peut-être sa femme, d'ailleurs. Enfin, il a pas de gants.
Pl. 19	(*Rit.*) C'est une… maison, euh… que je décrive ou invente ? C'est un sous-marin qui était normal mais qui est descendu au-dessous des mers et qui s'est trouvé fermé parce qu'il est descendu trop bas et il remonte au-dessus des flots, transformé. Et tout le monde autour de lui s'est transformé… Sinon, c'est comme si un peintre qui était tellement… qui peignait de l'art abstrait et qui à force de peindre de l'art abstrait, tout autour de lui est devenu abstrait et sa maison, tout ce qui l'entourait est devenu tel qu'il l'avait peint dans ses peintures.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 16	Une histoire n'importe ? (*Rit*) C'est les... C'est après l'époque des glaciations ; il faisait tellement froid ; il a neigé tellement ; il a neigé beaucoup que la terre s'est recouverte de neige et les hommes vivent en dessous pour se réchauffer à partir de la technologie qu'ils possédaient et tout est devenu blanc. Comme la terre est blanche, ils ont creusé une sorte de dôme un peu comme un igloo... et c'est le ciel. Sinon, ce sera peut-être... un univers plus tard ; ça se peut ; au lieu d'être noir, ce sera blanc...

2. Justine, 18 ans : échec de la structuration œdipienne[1]

Justine est hospitalisée pour la quatrième fois en deux ans pour épisodes dépressifs avec passages à l'acte impulsifs (tentatives de suicide médicamenteuses à répétition). Elle décrit un mal-être ancien avec un sentiment de ne pas exister sauf lorsqu'elle se fait souffrir.

Les parents séparés depuis dix ans sont restés en bons termes. Justine a vécu alternativement chez l'un puis chez l'autre avec de nombreux changements de lieux de vie. Elle se plaint de difficultés relationnelles avec sa mère alors qu'elle estime avoir un « père parfait ».

Dans son enfance, on relève de nombreuses plaintes somatiques ayant entraîné de multiples explorations.

Justine a choisi de devenir pensionnaire d'un internat en province depuis deux ans, là même où son père a fait ses propres études.

Le Rorschach

Ce protocole à la productivité moyenne est donné dans un temps rapide de 10 minutes. Les temps de latence sont courts sauf aux planches VII et IX à symbolique féminine/maternelle, auxquelles le sujet réagit par un allongement conséquent de la latence (25 secondes). On note également des variations du nombre de réponses par planche : de 1 à 4. Si ces différents éléments signalent la sensibilité à la symbolique du matériel, parallèlement le protocole apparaît inhibé et l'implication personnelle difficile, plus spécialement au spontané. En effet, la verbalisation est plutôt pauvre, les

1. Par Catherine AZOULAY.

réponses laconiques réduites à un ou deux mots, les planches sont très vite expédiées (*c'est tout, voilà*), l'insistance sur le non-savoir ou encore l'accent mis sur l'imprécision des représentations sont fréquents (*genre de, espèces, truc*). La participation corporelle est aussi à souligner (regarde dehors, rit, pianote, pose vite la planche...) alors qu'on ne relève pas de caractéristiques émotionnelles dans la verbalisation : l'ensemble évoque donc une contention des mouvements internes.

L'enquête met en évidence des éléments plus projectifs et plus labiles voire dramatisés et de ce fait personnalise quelque peu le protocole ; l'affectivité absente au premier temps s'y révèle : l'importance du nombre de « tendances » témoigne de l'expression de mouvements pulsionnels et affectifs réprimés auparavant. L'étayage apporté par le clinicien au cours de l'enquête se révèle donc positif pour Justine. On remarque plus particulièrement au long de cette étape deux éléments principaux : d'une part, l'émergence d'une sensibilité dysphorique autour de l'accent mis sur les couleurs sombres mais aussi de tout ce qui relève des couleurs dites achromatiques (blanc, gris, noir) et d'autre part, l'expression d'images animales composites évoquant des représentations « croisées » ou « un mélange » entre différentes images. À côté de cela, émergent des images plus régressives et ludiques susceptibles de faire contrepoids à la massivité de certaines représentations.

L'épreuve des choix permet aussi à Justine de rendre compte de son vécu : ici, elle se laisse davantage aller à des associations plus souples et labiles montrant sa capacité à surmonter l'inhibition initiale.

Au plan quantitatif, les facteurs de socialisation apparaissent faiblement représentés (F + % : 67 %, H % : 9,5 %, Ban : 3, D % : 57 %) mais ne sont pas inquiétants compte tenu de l'âge du sujet. Le A % élevé quant à lui relèverait d'une manifestation défensive de lutte contre une implication, plus affirmée dans des réponses H. Par ailleurs, le pôle sensoriel est plus représenté que le pôle kinesthésique, cette dimension se trouvant confirmée par les tendances, témoignant de l'expression d'une sensibilité affective spécifique.

De ce fait, malgré les premières impressions cliniques évoquant l'inhibition, l'importance du nombre de réponses sous-tendues par des éléments sensoriels ou kinesthésiques (seules quatre réponses n'en possèdent pas) souligne la vitalité du monde interne et la nécessité d'en contenir l'expression.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Processus de pensée

Les modes d'appréhension accordent la prévalence à une approche du matériel simple, sans véritable recherche créatrice. Les réponses globales, nombreuses dans ce protocole, sont plus souvent échouées sur le plan perceptif que les découpes (3GF – pour IDF –). L'enquête, abondante par rapport au spontané, témoigne tout à la fois d'une instabilité perceptive plus ou moins importante, d'une sensibilité aux lacunes blanches ou au contraste noir/blanc, et de mouvements projectifs dont la charge agressive peut apparaître très lourde. L'ensemble de ces manifestations apparaît sur fond de fragilité de l'image du corps retentissant sur la qualité de l'activité de la pensée. Il existe néanmoins des réponses traduisant l'efficacité des processus cognitifs : planche II : *un chemin avec au fond un temple tibétain ;* à l'enquête : *le temple avec la grande porte en gris clair, le chemin blanc parce que ça va vers la lumière,* planche III : *deux hommes, deux serveurs qui passent le ménage, qui passent le truc à poussière, deux majordomes ;* et à l'enquête : *les majordomes parce que c'est leur habit, une veste noire avec un nœud papillon et un pantalon noir.* Ces réponses rendent compte des ressources défensives de Justine et de ses capacités de contention psychique.

Le fonctionnement de pensée oscille donc entre deux mouvements contrastés : la nécessité de parer au risque de désorganisation en lien avec la menace de déstabilisation identitaire et, dans ce cas, l'énergie cognitive est mise au service de la lutte pour la préservation des frontières entre le dedans et le dehors ; la possibilité de mettre en place des défenses efficaces (défenses narcissiques, contrôle objectif) qui, parfois, autorisent une mobilisation créatrice de la pensée.

➤ Traitement des conflits

La représentation humaine semble intègre au premier abord (réponses 6 et 8) ; cependant, l'enquête rend compte d'une discrète fragilisation identitaire à travers d'une part un lien arbitraire établi entre deux réponses à la planche II (*On va dire qu'ils surveillent le temple*) et d'autre part, une sorte de « déplacement/condensation » entre le nœud papillon dans le rouge et le nœud papillon évoqué sur les personnages planche III ([...] *une veste noire avec un nœud papillon* (*montre la poitrine des personnages*) [...] *en fait, je l'imagine plus que je le vois* (*le nœud papillon*)).

La représentation animale pose davantage de problèmes identitaires :

– on note une tendance à la confusion entre deux voire trois représentations à l'enquête de la planche I et, de façon beaucoup plus marquée, à la planche V ce qui renvoie au flou ou au brouillage des limites entre soi et l'autre (V : *c'est un truc* entre *l'escargot et la chauve-souris... avec une tête d'escargot et un corps de chauve-souris*) et à l'enquête le trouble identitaire demeure (*un mélange là... parce que ça a pas de tête de chauve-souris et pas un corps d'escargot*).
– planche IV : la réponse 11 met en avant des difficultés d'organisation dans l'espace suivie, sur question du clinicien, de justifications laborieuses par le perceptif externe et mettant l'accent sur les défaillances de la surface (*il est vu* de derrière *comme s'il était* devant nous, *à ras du sol, à même hauteur...* (*?*) *Y'a trop d'encre, y'a pas assez* de creux, de trous, *plutôt y'a pas assez de blancs... y'a trop de gris*).

La réponse 3 de la planche I souligne, à l'enquête, un trouble des repères spatiaux lié aux difficultés de différenciation d'un dedans et d'un dehors en rapport avec des limites incertaines (les « différentes entrées » de la grotte).

Ces difficultés de repérage identitaire n'entament pourtant jamais l'intégrité de l'image du corps. Cette mouvance des repères internes semble s'articuler étroitement avec une difficulté d'intériorisation du sexuel génital, là où se pose la question des limites entre le sujet et l'objet dans la relation entre les sexes : les références symboliques évoquées par Justine sont révélatrices de cette fragilisation identitaire qui s'origine dans les défaillances de l'accès au génital.

On retrouve, en effet, des identifications humaines essentiellement masculines campées dans des rôles soit surmoïque (II), soit dévalorisant (désexualisant la référence masculine).

Les planches à symbolique sexuelle, IV et VI, véhiculent des représentations très contrastées : retournement de la symbolique de la planche à la IV passant surtout par la position dans l'espace (*à ras du sol*) et opposition de deux mouvements à la VI entre une position exprimant la bisexualité psychique de façon positive et une autre rendant compte de la dangerosité du phallique (*un arbre, non un champignon vénéneux...*). L'enquête aux limites redonne place à la bisexualité dans le jeu entre l'actif/passif et le masculin/féminin.

Les planches à symbolique féminine/maternelle suscitent des chocs et induisent des représentations à connotation essentiellement phallique (*têtes d'éléphants, espèce d'éléphant avec de grandes oreilles, une longue trompe*). À

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

cet égard, la planche IX est l'objet de la projection d'une image maternelle phallique et dont la dangerosité (*monstre*) est tournée en ridicule (*qui louche*). Dans ce contexte (revendication du phallique entraînant angoisse, disqualification réactionnelle et évitement du féminin), la marge de manœuvre identificatoire est très mince et Justine ne peut y trouver que des places instables et précaires.

Les représentations de relations sont très faiblement représentées dans le protocole. Seule la kinesthésie de la planche III met en avant une relation marquée par un mouvement en formation réactionnelle contre la pulsion agressive. Ailleurs, les aspects relationnels sont tous aménagés par l'investissement du regard, sur un mode narcissique d'allure spéculaire (par exemple la planche II : EL : *Ils se regardent*) ou sur un mode surmoïque (par exemple la planche II : ... *ils surveillent le temple.*) La réactivité aux planches II et III, est donc placée sous le sceau de la défense contre les mouvements pulsionnels agressifs et libidinaux telle cette belle dénégation : *C'est un joli papillon, pas un papillon de nuit tout dégueulasse.* À la planche II, l'impossibilité de gérer la dynamique pulsionnelle débouche sur l'expression d'une représentation violemment atteinte par un mouvement de castration. La planche III est mieux aménagée, notamment grâce à la kinesthésie.

Si les planches VII et IX témoignent de l'impossibilité d'accès relationnel à une image maternelle nantie d'une toute-puissance phallique (VII : *quatre têtes d'éléphants*), la réactivité aux couleurs pastel souligne néanmoins la possibilité d'un certain laisser-aller régressif vers des positions plus souples. Cette possibilité survient à l'enquête des planches VIII et X par l'évocation d'éprouvés de plaisir mais demeure tout de même circonscrite en raison du maintien du contrôle formel et de la limitation du nombre de réponses (RC % = 29).

Le TAT

Les récits sont marqués par l'importance des situations relationnelles érotisées qu'ils mettent en scène de façon plus ou moins dramatisée. En effet, presque toutes les planches sont l'objet de récits dans lesquels les personnages « tombent amoureux », sont « plaqués » ou trahis ou même tués (13MF) puis se dépriment, se vengent ou se marient. Tous les ingrédients de la comédie humaine s'actualisent dans ces histoires d'allure excessivement labiles, semblant s'articuler autour d'une problématique œdipienne flamboyante.

Cependant, il semble que cette dimension est très, voire trop présente et que l'investissement libidinal des objets cache difficilement l'angoisse de séparation qui sous-tend, pour Justine, tout investissement objectal. En effet, les mouvements dépressifs, masqués dans la première partie du protocole, deviennent de plus en plus sensibles au fur et à mesure des récits. La répétition des thèmes s'inscrit dans le besoin de représenter un autre toujours « trouvé/perdu » pour combler le vide de la perte. Le récit de la planche 11 est exemplaire à cet égard et renvoie à l'impossible deuil d'un passé (de l'enfance des châteaux et des princesses...) dans lequel le lien père/fille est exacerbé.

> Alors là... c'est après une guerre, y'a un château qui a été complètement dévasté... et... il reste à l'intérieur une femme qui pleure parce que c'était son château, c'était le seul souvenir qu'elle ait gardé de son père. Elle ne veut pas sortir du château et elle meurt à l'intérieur. Voilà ! (*Rit*)

De même, les conflits évoqués ne sont que superficiellement élaborés et l'évitement et la banalisation aboutissent à des projets identificatoires plaqués où l'impossible renoncement aux objets œdipiens se double d'une sérieuse menace dépressive. L'affect de peur, mis en avant à plusieurs reprises, est à entendre du côté de l'angoisse de séparation plus que dans l'expression d'un ressenti phobique.

Ainsi, la réactivation du conflit œdipien suscitée par le matériel entraîne Justine aussi bien dans l'émergence de l'excitation pulsionnelle que dans l'activation de l'angoisse de perte des objets d'amour œdipiens. Dans ces récits s'expriment donc le désir libidinal et agressif à l'égard des images parentales en même temps que la peur insurmontable de leur perte.

La planche 5 rend compte, dans ce contexte, de la mise en avant d'une représentation de relation d'étayage liée à une angoisse de séparation infantile en lieu et place d'un conflit avec une image maternelle surmoïque.

> Alors c'est une femme, une petite fille qui va se coucher et qui pleure dans son lit et y'a sa gouvernante qui l'entend pleurer et qui va la voir... et elle voit qu'elle pleure et elle la console... et c'est en fait parce que la petite fille elle a peur du noir et que sa maman n'est pas encore rentrée et que normalement sa maman elle lui raconte une histoire avant de s'endormir. Alors la gouvernante, après l'avoir consolée, elle lui raconte une histoire à la petite fille et la petite fille s'endort et la gouvernante s'en va (*baille*).

Dans le prolongement de ce qui précède, les planches 13B et 19 traitées sur le mode du figement pulsionnel narcissique assurent la défense contre la reconnaissance du maternel archaïque en évacuant toute référence au

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

contenant maternel. De nouveau, comme au Rorschach, la dimension régressive est évitée comme pour se protéger du danger qui s'y associe. À l'investissement du dedans (maternel) se substitue l'investissement du dehors et du phallique (13B : [...] *il regarde les passants qui passent ;* planche 19 : [...] *quand il est parti au ski, il s'est mis à sa fenêtre, il a regardé la montagne et il l'a peint*).

Les modalités défensives mettent en évidence l'articulation de plusieurs registres défensifs.

Les mouvements labiles occupent une place importante dans ce protocole : ils dynamisent et enrichissent le fonctionnement de Justine. En effet, les récits sont souvent dramatisés et construits à l'aide de défenses labiles dominantes. Les relations sont volontiers érotisées, les affects présents et parfois forts, les représentations peuvent apparaître contrastées dans des allers-retours entre désirs contradictoires, les identifications sont instables avec des hésitations sur le sexe ou l'âge des personnages.

Grâce à cette labilité, le TAT fait apparaître une dimension œdipienne et des capacités d'hystérisation là où le Rorschach se montrait plus contenu. L'étayage relationnel du matériel TAT a, de ce fait, été positif pour le sujet.

Cette dimension névrotique n'est pour le moment qu'une couverture insuffisamment structurante en raison des failles de l'inscription du sujet dans le processus de séparation/individuation propre au travail de l'adolescence. C'est pourquoi, la lutte anti-dépressive se manifeste, en tant que relais en prolongement des mouvements labiles, dans l'expression de la quête d'objets d'amour (à la fois objets d'étayage et objets amoureux) qui ont pour fonction d'éviter la rupture du lien aux objets primordiaux et non pas d'amorcer le processus de changement d'objet.

Les rares émergences du processus primaire apparaissent toujours en relation à la problématique de séparation et à l'échec massif de son élaboration (planches 11 et 13 MF).

Synthèse

Au total, la fragilité du lien avec l'image maternelle et l'angoisse de séparation font obstacle actuellement à la construction d'une véritable névrose. En effet, les images parentales s'avèrent encore importantes comme supports étayants, y compris l'image maternelle dont la « mise à l'index » n'empêche pas l'expression d'un besoin maternel primaire. Leur présence apparaît même indispensable à certains égards dans la mesure où le sujet ne semble

pas disposé à commencer d'aménager une quelconque séparation psychique. La rupture, l'abandon pourrait être vécus sans distance, comme une cassure directement traduite dans le corps. La violence de la séparation, sans inscription psychique effective, devient violence physique.

On peut alors comprendre le sens des tentatives de suicide comme une façon d'agir une rupture imposée comme une contrainte (au lieu d'être inscrite dans l'évolution du processus adolescent). Ces agirs correspondent aussi au retournement de l'agressivité contre soi et témoignent d'une manière de répondre à la culpabilité massive issue de la réactivation œdipienne.

L'extrême sensibilité dépressive est donc sous-tendue ici par l'angoisse de perdre des objets d'amour infantile encore marqués par les idéalisations de la petite enfance.

Les épreuves projectives amènent donc des éléments positifs par rapport à l'histoire symptomatique de Justine et permettent d'envisager qu'une prise en charge adaptée engage cette jeune fille sur le chemin d'une évolution névrotique.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	6"		
1.	Un papillon	Là, comme ça (*suit les contours avec son doigt*), c'est ses ailes et son corps (*?*) un papillon de nuit parce que il est sombre ! (*rit*) et comme c'est croisé avec une chauve-souris et qu'une chauve-souris c'est un animal de nuit et bah... C'est entre les deux... les petites antennes là, les petites mandibules (*Dd sup.*), on pourrait dire aussi que c'est croisé avec une araignée ! (*Pareil ?*) Non c'est trois animaux différents mais là c'est plus un mélange.	G FC' A Ban
2.	Ou une chauve-souris (*Encouragements à retourner.*) (*Ne touchait pas l'image posée devant elle.*) Non, non...		G FC' A
3.	∨ Une grotte ∧ (*Regarde dehors.*)	∨ Cette entrée là (*grand Dbl latéral*) et les petites entrées là (*4 Dbl*) et dans la grotte y a des chauve-souris ! (*ne voit que la grotte*) (*en* G).	Gbl F+ Fgt → C'
II	10"		
4.	Un chemin avec au fond un temple tibétain (*rit*).	(*Dbl + D noir*) Le temple là avec la grande porte en gris clair, le chemin blanc parce que ça va vers la lumière.	Dbl D FC'Pays/Arch → E

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

5.	Et là y a un papillon.	Y a un papillon là (*D rouge inf.*), c'est un joli papillon, pas un papillon de nuit tout dégueulasse ! il a une belle forme (*la couleur ?*) il est rouge. C'est une belle couleur aussi.	D F+ A → C
6.	Et là y a deux espèces de visages de profil, deux visages identiques.	Deux visages de profil là (D *rouge sup.*), des hommes... (K ?) on va dire qu'ils surveillent le temple.	D F+ Hd → kp
7.	∨ Deux écureuils (*rit*) mais tout aplatis genre écrasés hein... Voilà.	∨ Ah oui ! Les écureuils (*D noir + D rouge sup.*), la tête toute petite (*Dd extérieur inférieur lat.*), les quatre pattes. Ils sont tout écrasés et la queue ici en rouge (?) un peu peur, enfin un peu morbide (?) oui, le sang. *EL* Ah oui ! Y a deux chiens, j'avais pas vu, deux têtes de chien (?) Ils se regardent, ils ont les oreilles en arrière. Et voilà. (*DF + A Ban*)	D F– A/ → C
III	5"		
8.	Deux hommes, deux serveurs qui passent le ménage, qui passent le truc de poussière, deux majordomes.	Les majordomes ! parce que c'est leur habit. Une veste noire avec un nœud papillon (montre la poitrine des personnages) et un pantalon noir. En fait, je l'imagine plus que je le vois (le nœud papillon).	G KC' H Ban
9.	Et là y a deux petits singes qui se pendent par la queue.	(*D rouge lat.*) *Add :* Un papillon, mais normal, banal. (*DF + A Ban*)	D kan A
10.	∨ Et dans l'autre sens ça donne deux perroquets. Voilà.	Et les deux perroquets (*D rouge lat.*) ils ont la tête en bas, ils regardent vers le bas. Ils sont rouges.	D FC A
IV	5"		
11.	Un raton laveur, ouais, un raton laveur. ∨ < C'est tout	(G) Il est vu de derrière, comme s'il était devant nous, à ras du sol, à même hauteur... (?) y a trop d'encre, y a pas assez de creux, de trous, plutôt y a pas assez de blancs... y a trop de gris. (*remarque C' et Dbl*)	G F–A
V	8"		
12.	C'est un truc entre l'escargot et la chauve-souris... avec une tête d'escargot et un corps de chauve-souris... ouais de chauve-souris. ∨ (*pianote*). C'est tout.	Un mélange là... parce que ça a pas de tête de chauve-souris et pas un corps d'escargot ! (?) Elle est assez angoissante, je trouve, probablement parce que c'est une chauve-souris et que les chauves-souris me font peur... à cause des vampires ! (*rit*).	D/G F- A/A Ban → Clob

VI	8"		
13.	Une guitare, une guitare électrique.	(G) Là où il y a les cordes (axe) les trucs pour régler (*D sup.*) et la forme de la guitare.	G F+ Obj
14.	∨ Et un champignon... vénéneux (*pose vite la planche*).	(G) Un arbre, non un champignon vénéneux avec sa corolle du champignon vénéneux sur le pied (*demi-cercle du D sup.*). *EL* : Ouais... si... une peau de zèbre ou de girafe... avec les 4 pattes, la tête. (G *FE A Ban*)	G F- Bot
VII	25"		
15.	∨ Y a des têtes d'éléphants, y a quatre têtes d'éléphants et au-dessus d'eux je ne sais pas ce que c'est !	(*1er et 2e tiers des deux côtés*) Et c'est tout... elle m'inspire pas... c'est tout.	Eq. Choc D F+ Ad → refus
VIII	6"		
	Merci...		
16.	Y a deux belettes sur les côtés.	(*D lat.*) Deux petits animaux là... (*?*) ils grimpent.	D F+ A Ban → kan
17.	Et au milieu y a un gros papillon.	(*D rose orange*) Il est très beau, il est coloré, il a une belle forme.	D FC A
	Et l'autre truc je ne sais pas ce que c'est.	J'avais dit n'importe quoi, non je ne vois pas.	
IX	25"		
	Alors là !... ∨.		Eq. choc
18.	Y a deux perroquets.	Je vois rien là... si ! un monstre qui louche (*D rose central*), une espèce	D FC A
19.	Une espèce de monstre qui louche ! (*sourit*) Et voilà.	d'éléphant, il a de grandes oreilles (D *rose entier*) et il a une trompe, une longue trompe (D axe). Il fait pas peur parce qu'il est ridicule, il louche. (*Perroquets ?*) Ah oui, là ! (*D orange*) posés sur une branche. Ils regardent vers le monstre.	D F + (A) → kp
X	3"		
20.	Y a deux petites souris.	(*D gris-brun lat.*) Les deux trucs gris ça a pas du tout la forme d'une souris mais ça me fait penser à une souris !	D F+ A → C

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

21.	Sinon c'est plein d'oiseaux. Voilà ∨.	Et des petits oiseaux un peu partout là (*D jaune lat., D jaune med.*) et là (*D vert lat.*) Ça a pas la forme du tout mais ça a la couleur. Ça fait joyeux, comme un petit oiseau, je ne sais pas, et voilà. *EL* Oui, là (*D bleu Ban*) mais je ne savais pas trop... peut-être des araignées de mer, donc les gris (*sup.*) ce serait des crabes et les bleus des araignées de mer (*lat.*). (*DF + A Ban*)	D/G FC A → Scène

Temps total = 10'

Choix +	III « Je la trouve drôle ! les majordomes ! Ils ont l'air sympathiques. » X « Je l'aime parce qu'elle est colorée et qu'elle est joyeuse.. Les couleurs et les formes, ces petites taches, j'aime bien. »
Choix –	II « Elle est trop triste ! les écureuils écrasés et elle est sale ! Y a du sang et tout. C'est sale ! » VIII « Parce que... j'aime pas les couleurs... et j'aime pas les formes. Les formes ça veut rien dire et les couleurs elles sont fades. » Avis sur le test : « C'est saoulant, c'est trop long, le reste ça varie, ça c'est une demi-heure de même chose ! »

➤ Psychogramme

R 21	G 9 (dont 2 D/G)	G % 43 %	F 12 (8 + ; 4–)	A 11 A/mort 1	F % 57 %
			KC' 1	A/A 1	F+ %67 %
Tps total : 10'	D 12 (dont 1 Dbl/D)	D % 57 %	kan 1	(A) 1 Ad 1	
Tps/rép. 27"			FC 7	H 1	A %67 %
Tps lat. moyen : 10"			(dont 2 FC)	Hd 1	
					H %9,5 %
			→ C' 1	Fgt 1	
			→ C 2	Bot 1	
			→ kp2	Obj 1	Ban 3
T. Appr. G D			→ Clob 1	Pays. Arch 1 → Ban 1	
TRI 1K/4 Σ C			→ E1		
FC 1k/0 Σ E					
RC % 6/21 = 29 %			Eq choc VII–IX		

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	Une histoire ?... C'est un petit garçon qui apprend à jouer du violon et il a pas envie. Non, il a envie mais il est déprimé parce qu'il n'y arrive pas. Faut une fin ? J'ai pas beaucoup d'inspiration. Il doit jouer pour entrer au conservatoire et il a très peur. Et en plus comme il n'y arrive pas, ça lui fait encore plus peur. Et finalement il s'entraîne, il s'entraîne, il s'entraîne et il arrive à rentrer au conservatoire.
Pl. 2	8" – C'est l'histoire de deux personnes complètement opposées. Une fille qui habite en ville et qui passe ses journées à étudier et d'un garçon qui n'a jamais étudié de sa vie et qui préfère passer sa journée à s'occuper de sa ferme, de ses animaux et à labourer ses champs. Et finalement, ils sont amenés à se rencontrer par l'intermédiaire de... d'une, de la mère du garçon et ils font plus ample connaissance et finalement ils tombent amoureux et ils se marient. Voilà.
Pl. 3BM	Merci... 10" C'est une jeune fille qui vient de se faire plaquer... et en fait c'est le garçon, tout ce qu'il voulait c'était coucher avec elle. Après il a cassé alors elle déprime. Et en fait pour se venger... elle sort avec le meilleur copain du garçon avec qui elle sortait et là le garçon qui l'a plaquée, il se rend compte qu'il était amoureux d'elle. Et voilà.
Pl. 4	6" – Ça, ça se passe dans un saloon et y a une bagarre et y a deux amoureux qui sont en train de regarder la bagarre et y a le garçon... et le garçon veut défendre son ami qui est en train de se faire taper. Et sa femme l'en empêche. Et... finalement, il y va et il sauve son ami et la femme est très fière de son mari même si elle voulait pas qu'il se batte au début.
Pl. 5	Merci... Alors c'est une femme, une petite fille qui va se coucher et qui pleure dans son lit et y a sa gouvernante qui l'entend pleurer et qui va la voir... et elle voit qu'elle pleure et elle la console... et c'est en fait parce que la petite fille elle a peur du noir et que sa maman n'est pas encore rentrée et que normalement sa maman elle lui raconte une histoire avant de s'endormir. Alors la gouvernante, après l'avoir consolée, elle lui raconte une histoire à la petite fille et la petite fille s'endort et la gouvernante s'en va (*baillé*).
Pl. 6GF	Merci... 13" C'est une femme qui est assise dans un salon de thé, qui est assise dans un salon de thé, toute seule, elle réfléchit et tout d'un coup y a un monsieur qui l'aborde par-derrière. Alors elle sursaute et au début donc il s'assoit à sa table sans lui demander sa permission et... au début la femme n'aime pas du tout ses manières. Elle le trouve trop brutal et trop sûr de lui. Puis finalement ils continuent à parler et le monsieur l'invite au restaurant. Elle accepte et ils tombent amoureux. Et voilà.
Pl. 7GF	12" – C'est une petite fille et sa marraine qui sont à l'hôpital parce que la mère de la petite fille va accoucher... Donc elles attendent. Elles ont peur et en attendant la petite fille joue avec sa poupée. Puis finalement la mère accouche et tout s'est bien passé. Ils sont contents. Ils rentrent dans la chambre, ils jouent avec le bébé et ils s'occupent de la maman. Et voilà.
Pl. 9GF	.... Je ne vois pas ce que ça représente... Je ne sais pas... Ça me bloque. Je ne sais pas ce que c'est que ce noir (*tronc*). Si c'est un miroir ou un tableau... (*encouragements*) Alors c'est une femme qui est cachée derrière un rocher et qui espionne son mari avec une autre femme. Elle a dans la main plein de lettres que cette femme qui est avec son mari lui a écrit. Et... quand elle les voit s'embrasser, elle sort de sa cachette, elle balance toutes les lettres à la tête de son mari et elle s'en va en pleurant.
Pl. 10	6" – Ça c'est deux amoureux qui s'étaient séparés pendant très longtemps parce que le mari était parti à la guerre et la femme avait très peur que son mari ait été tué... Et finalement, quand elle le retrouve, ils se courent dans les bras l'un de l'autre et ils s'en vont, ils rentrent chez eux, ils parlent de la guerre, de ce que la femme a fait pendant que son mari était absent. Et voilà.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 11	10" – Alors là... c'est après une guerre, y a un château qui a été complètement dévasté... et... il reste à l'intérieur une femme qui pleure parce que c'était son château, c'était le seul souvenir qu'elle ait gardé de son père. Elle ne veut pas sortir du château et elle meurt à l'intérieur. Voilà ! (*rit*)
Pl. 12BG	10" – C'est une petite fille qui a des problèmes avec ses parents et pour s'isoler elle va toujours faire un tour sur le lac qui est à côté de chez elle et elle réfléchit. Et... pendant qu'elle réfléchit, elle se rend compte qu'elle a fait une bêtise et que ses parents ont eu raison de l'engueuler. Alors elle rentre chez elle en pleurant et elle s'excuse et tout s'arrange.
Pl. 13B	10" – C'est un petit garçon qui s'ennuie et pour faire passer le temps il s'assoit toujours sur le pas de sa porte et il regarde les passants qui passent. Et... finalement il a l'idée de les dessiner et ça devient un grand artiste parce qu'il a beaucoup de talent.
Pl. 13MF	10" – C'est un monsieur qui vient de tuer une dame en l'étranglant alors qu'elle dormait. Et finalement il se rend compte qu'il a fait la plus grosse erreur de sa vie parce qu'il aimait cette femme et il s'enfuit très très loin et il devient dépressif et finalement il se suicide.
Pl. 19	Ça se prend dans quel sens ?... C'est un tableau que le petit garçon de tout à l'heure a fait quand il est parti au ski. Il s'est mis à sa fenêtre. Il a regardé la montagne et il l'a peint et voilà. (?) Le petit garçon qui regardait les passants.
Pl. 16	Oh là, là, c'est dur ça !... Qu'est-ce que je pourrais raconter... c'est une fille qui se fait toujours avoir par les garçons, qui tombe amoureuse très rapidement et les garçons s'en foutent, ils se moquent d'elle... Puis finalement, pendant les vacances, elle rencontre un garçon qui tombe amoureux d'elle et... c'est une grande histoire d'amour qui commence. Et voilà ! Temps total : 25' (*Avis* ?) C'est pas facile de raconter des histoires. J'ai l'impression de toujours raconter la même histoire. (?) J'ai bien aimé celle du petit garçon qui regardait, qui était assis à sa porte.

3. Éric 19 ans : les défauts d'aménagements œdipiens dans la psychose[1]

Éric est vu en examen psychologique dans le cadre de son admission en hôpital de jour afin de préciser l'organisation de son fonctionnement psychique.

L'hôpital de jour avait été préconisé à la suite de l'échec d'une tentative de réinsertion scolaire consécutive à une hospitalisation plein temps.

Le début des troubles est situé à l'entrée dans l'adolescence, avec désinsertion scolaire progressive, état dépressif atypique et angoisse corporelle.

Depuis sa naissance, Éric, fils unique, est élevé par une mère célibataire souffrant de troubles dépressifs et entretenant des relations avec des amis successifs.

1. Par Catherine AZOULAY.

Il ne voit son père que rarement mais une relation privilégiée s'est établie avec le grand-père paternel, perçu comme une sorte de « héros délinquant » quasi mythique.

Le Rorschach

Dès la lecture du protocole, on est frappé par le caractère très particulier du discours et du comportement du jeune homme. En effet, le discours rend compte de l'intensité de sa participation personnelle à travers des associations très rapides qui s'évadent souvent hors du matériel perceptif, en particulier au cours de la passation spontanée. L'enquête permet cependant une meilleure contention associative. Les planches pastel sont l'occasion d'un véritable déversement verbal. Le ton est enjoué, l'atmosphère ludique et Éric cherche souvent à faire participer la psychologue à ses productions. La mobilisation comportementale est aussi remarquable : Éric n'a de cesse d'accompagner ses réponses de sifflements, de soupirs ou bâillements bruyants, de rires, de bruits d'animaux ou d'accents spéciaux. Il procède aussi à toutes sortes de manipulations des planches.

Malgré cet aspect maniaque, repéré d'emblée, la productivité est relativement modérée (vingt-trois réponses) et certaines planches ne sont que très peu développées. Par ailleurs, les facteurs de socialisation ont particulièrement chutés : en dépit d'un surinvestissement des limites (F % : 83), l'adaptation perceptive s'effondre (F + % : 37) et les références socialisées (A % : 21) s'effacent derrière des contenus primaires (Anat, Sexe) ou pseudo-intellectualisés (Géo).

Les données quantitatives inquiètent surtout par rapport à la faiblesse des déterminants kinesthésiques et sensoriels (pôle K = 1, pôle S = 1), ce qui contraste fortement avec l'impression initiale d'une particulière vitalité psychique.

➤ Les processus de pensée

Les réponses globales sont de deux ordres : les deux réponses qui sont associées à des contenus humains sont l'objet d'une désorganisation spectaculaire (III et IV). Parallèlement, les quatre autres réponses globales (dont trois sont de bonne qualité formelle) correspondent à des représentations simples, stables et dénuées de mouvement maniaques.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les découpes apparaissent toutes simples au plan perceptif. Elles semblent mises en place pour contenir une excitation susceptible de déborder à tout moment dans un registre sexuel cru ou bien dans la perte des repères identitaires. Si dans la première partie du protocole, l'utilisation de ces détails peut aussi revêtir une fonction bénéfique d'isolation entre représentations (réponses 5, 7, 11), elle relève en revanche, aux planches pastel, d'interprétations en chaîne par associations par contiguïté.

La seule kinesthésie du protocole (planche III) renvoie à un doute identitaire qui se prolonge dans un mouvement destructeur cru. Par ailleurs, le champ d'investigation du matériel apparaît plutôt réduit si l'on tient compte du peu de diversité des modes d'appréhension, déterminants et contenus.

Enfin, la défaillance du cadre perceptif accentue d'autant le sentiment d'inefficacité des processus de pensée, soumis à la nécessité de contenir idées et représentations pour en prévenir la fuite hors du réel, mais aussi hors de la psyché. C'est plus spécialement aux planches où l'excitation est à son comble (planches rouges, planche VII et pastels) que la pensée se révèle dominée par une problématique identitaire sur fond de mouvement dissociatif.

➤ Le traitement des conflits

La représentation de soi est caractérisée par le défaut majeur d'intégrité. Les trois réponses humaines sont toutes sous-tendues par la confusion des règnes qui s'exprime sous l'effet d'une hyper-associativité verbale. Seules trois réponses animales semblent parfaitement unitaires (*papillon, chauve-souris, peau de renard*) au milieu d'un ensemble de contenus massivement désorganisés. L'importance des réponses « sexe » traduit un mode d'identification à des objets partiels prégénitaux, en même temps qu'une excitation débridée, impossible à canaliser.

Parallèlement, les contenus géographiques également très nombreux, traduisent aussi la scission interne de l'image du corps dans des références au dédoublement (planche VII : *C'est l'Espagne retournée, c'est bizarre parce qu'il y en a deux... je ne sais pas quoi vous dire, ça manque d'unité, c'est séparé comme ça, c'est pas normal*).

L'identité profondément instable et menacée de dissociation ne permet pas à Éric d'accéder à la différence des sexes : et pourtant, le jeune homme tente de s'inscrire, tout au long du protocole, dans une quête identificatoire incessante, questionnant la sexualité de toutes les manières possibles, jusque dans ses origines même (*Est-ce que c'est un homme, est-ce que c'est une femme, va*

savoir ? c'est tout le mystère de la création ; Peut-être est-ce le fruit de la femme... ; des hermaphrodites ; Y'a le sexe à la place de la tête, alors je comprends pas...). Cette hypersensibilité à la question du sexuel semble surgir au confluent de plusieurs courants psychiques : la résurgence pulsionnelle de l'adolescence, l'extrême excitabilité psychique d'allure maniaque et un questionnement identificatoire exacerbé qui risque de demeurer sans réponse.

Les mouvements relationnels sont quasi inexistants : la planche III met en scène une représentation de relation d'ordre spéculaire qui échoue dans un mouvement envahi par la destructivité avant d'amorcer une récupération dans une mise à distance salutaire.

Les planches associées à une problématique maternelle (VII et IX) suscitent un malaise en lien avec une « dualité » qu'Éric ressent comme gênante. Malgré les efforts de mise à l'écart de ce sentiment, le malaise prend la forme d'une menace de dissociation qu'il parvient à verbaliser de façon très explicite : *toujours cette dualité, c'est ça que je comprends pas, c'est comme si on était séparé en deux.*

Les mouvements pulsionnels font effraction aux planches rouges sur un mode libidinal et agressif dans un registre primaire, voire archaïque destructeur. Les couleurs pastel ne sont pas plus contenantes : la faible tentative d'instaurer un écran pare-excitation à la planche VIII (*un caleçon, une espèce de veste... ça n'a pas de consistance, c'est transparent*) demeure sans suite et de nouveau, les frontières entre dedans et dehors se dissolvent (*nous voyons un bassin... parce que la chair n'apparaît pas...*). Et la dernière planche, pourvue de cinq réponses, déverse un chapelet de références géographiques de mauvaise qualité perceptive, qui ne tardent pas à s'associer arbitrairement à un discours décousu et sans fin, comme si la séparation n'était pas envisageable.

Le TAT

Les récits sont marqués par la massivité des mouvements projectifs qui rendent compte de l'importance de l'implication et de l'intensité de l'activité du monde interne. Là aussi, comme au Rorschach, la forte participation comportementale accompagne les mouvements psychiques. La façon de manipuler la planche comme si celle-ci était un objet réel et vivant illustre, par l'agir, la perte de distance entre sujet et objet. L'actualisation corporelle d'un repli narcissique dans le sommeil aux planches sollicitant des mouvements dépressifs (planche 3BM, planche 13B) rend bien compte de la substitution

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

de la mentalisation par l'acte. Par ailleurs, Éric fait souvent appel au clinicien, surtout dans la quête d'un recadrage, et de ce fait s'inscrit activement dans la relation.

La réactivité face au matériel est extrêmement contrastée, en accord avec le contenu symbolique : en effet, les sollicitations latentes des planches suscitent des émergences massives du processus primaire mais aussi parfois des mouvements nuancés, joliment poétiques (12BG : *C'est un pêcheur, l'arbre est beau. Détente champêtre. Symphonie pastorale égayée de couleurs mélancoliquement douces qui évoquent le printemps*).

Les modalités défensives, majoritairement inscrites dans le processus primaire, rendent compte de l'impact symbolique du matériel sur l'identité du sujet. C'est ainsi que l'on retrouve le plus souvent, tout au long des récits, des modalités du discours témoignant de la désorganisation des repères identitaires et objectaux (tous les procédés de la série E 3). Le jeune homme met régulièrement en scène des personnages auxquels il attribue des prénoms ou des nationalités comme s'il s'agissait d'affermir une identité menacée de confusion ; ou encore, il situe ses histoires dans un espace géographique et temporel à la fois mouvant et persévératif comme s'il était besoin de stabiliser un espace psychique dangereusement déséquilibré.

La persévération du thème de la Seconde Guerre mondiale (Allemagne nazie ou Italie fasciste, famille juive, collaboration...) durant la moitié du protocole pose la question d'un sentiment de persécution compulsif difficile à canaliser et sous-tendu par une activité délirante entraînant des fabulations hors image (E2 1). Le positionnement des scènes dans cet espace-temps frappé du sceau de la répétition, demeure énigmatique. Toutefois, comme pour toute émergence délirante, il peut s'agir pour Éric de chercher à redonner un sens à une réalité qui n'en possède plus, en l'occurrence, pour lui, dans une quête d'historisation.

Les relations sont imprégnées de mouvements pulsionnels violents, auxquels s'associent des expressions crues, autour de thèmes de vengeance, d'humiliation, de souffrance qui rendent parfois le discours flou et inintelligible. L'agressivité destructrice est au premier plan de la relation alors que les mouvements libidinaux semblent évités ou inhibés : la planche 10 est refusée malgré la perception de la « situation sentimentale » et la planche 13MF, teintée en filigrane par un fantasme incestueux, engendre une angoisse insurmontable.

Enfin, les récits fournis aux planches à sollicitation dépressive illustrent l'incapacité fondamentale de se confronter à la situation de perte. Celle-ci débouche sur un envahissement projectif majeur se prolongeant dans le

corps, ou sur un déni de la reconnaissance de la dépression : 3BM : *Allemagne nazie ou Italie, pays fasciste. On lui a enlevé son gosse, alors elle chiale et c'est tout.* (*S'endort, malaise...*)

La dernière planche, comme au Rorschach, est l'objet d'une surenchère défensive maniaque où le discours traduit, malgré la désorganisation de la pensée, l'impossibilité d'assumer la séparation.

Synthèse

Ainsi, on retrouve au TAT comme au Rorschach une problématique identitaire traduite par la recherche pathétique d'un sentiment d'existence propre, au sein d'identifications capables d'en assurer la permanence. L'impossibilité de maintenir une cohérence identitaire, en raison du défaut de repères internes, entrave l'accession à un aménagement structurant des désirs agressifs et libidinaux. Ceux-ci font alors effraction dans le système défensif, entraînant une excitation désordonnée de la pensée d'allure maniaque. Ces mouvements de désorganisation semblent revêtir une fonction anti-dépressive permettant d'éviter la confrontation à la perte tout en maintenant la pensée dans le champ de la vie.

Ces difficultés identitaires et dépressives semblent s'inscrire dans l'évolution d'une histoire où le défaut d'intériorisation d'une imago paternelle structurante s'articule à la présence d'une imago maternelle dépressive. Les épreuves projectives rendent compte à la fois de la quête d'une représentation paternelle forclose et de la défense contre la menace dépressive maternelle.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	5" J'arrive pas à mettre des mots sur ce qui me vient... franchement... c'est-à-dire que je pense à un truc et pendant que je vais vous le dire je vais oublier de le penser... qu'est-ce que c'est, c'est curieux, franchement. 1' 05"		

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1.	C'est la partie osseuse du bassin humain... Est-ce que c'est un homme, est-ce que c'est une femme, va savoir, c'est tout le mystère de la création quoi (*rit*) (*fait tourner la planche sur elle-même en sifflant*). On a droit à plusieurs interprétations ou une seule suffit ? Quand j'étais gosse, je les faisais des Rorschach, je les inventais et je les faisais passer à mes camarades, c'était sympa, je leur demandais ce qu'ils voyaient... non c'est tout.		G F+ Anat
II	Franchement, je sais pas... (*sourit*). 40"		
2.	Peut-être est-ce le fruit de la femme, pour moi ça représente le fruit féminin... voilà quoi... c'est tout quoi... (*retourne la planche*).	Je n'aime pas quand c'est décortiqué comme ça (?) y'a un manque quelque part, c'est comme un parchemin qui a été mouillé par l'eau, y'a des trucs qu'on voit. *Rep Add* : Maintenant y'a le sexe masculin (*D sup. med.*) et le sexe féminin. (*Partie claire du D sup. med.*) (*D F+ Sex*) (*Dd F- Sex*)	D F- Sex/Symb
III	5"		
3.	C'est curieux là ça représente... c'est deux personnes qui, c'est curieux, c'est comme le miroir, c'est quelqu'un qui est en face de lui-même. C'est deux hommes ou deux femmes, elles ont les caractéristiques des hommes ou des femmes, c'est curieux, quelque chose que j'arrive pas à définir, qui se disputent, qui s'arrachent quelque chose, mais quoi ?	Et là on arrache le foie des gens, c'est des hermaphrodites qui s'arrachent avec des têtes de chien, qui ont des seins qui n'ont pas la beauté que ça a, finalement ils n'ont rien compris, pourtant y'a quelque chose de bon, tout en s'opposant ces gens se respectent, y'a comme une pureté de l'âme (?) c'est la droiture avec laquelle ils se regardent (?) je n'en montre qu'un, ils sont parents, c'est Castor et Pollux. (*D med.*)	G K H (Ban)
4.	Ça fait penser encore au bassin de tout à l'heure mais pourquoi, des foies, les foies des personnes quoi... Quelque chose comme ça, je sais pas, je peux pas dire.	(?) Comment ça, ou ça ? (*D rouge central*) les choses évidentes.	D F- Anat
5.	Y'a un papillon au milieu, je sais pas ce qu'il fait là mais il est là en tout cas.		D F+ A Ban
IV	10" (*Baille bruyamment.*)		
6.	C'est des bottes de sept lieues, voilà.	(*D lat.*) (*Tapote sur la planche.*) *Rep. Add* : On dirait un truc, vous savez qu'on mange pas quand on mange le lapin, quoi (*D inf*).	D F+ (Obj.)

7.	Ça je me demande ce que c'est ça, y'a le sexe à la place de la tête, alors je comprends pas, y'a quelque chose qui n'est pas logique (*prend l'accent corse*)… (*siffle*)…	(?) Oui, mais, encore une fois on évolue. (?) je vois un type, un monstre, j'appelle ça un monstre, tout ce qui n'a pas figure humaine est un monstre, il a des bottes et des têtes de chien. Y'a comme une coupe longitudinale de l'appareil génital féminin (*D sup. mais a du mal à préciser*), l'ensemble, mais ça a un caractère plus profond.	D/G F Clob (H) → K
V	20"		
8.	C'est une chauve-souris qui va prendre son envol ou qui peut pas… (?) une chauve-souris, quelque chose comme ça. (*Repose la planche et replace les planches ensemble avec bruit*)	*Rep. Add* : des crocodiles aux extrémités. (*D lat.*) (*Jette la planche.*) (*D F + A*)	G FC' A Ban → kan
VI	5"		
9.	C'est un renard qui s'est fait étaler là, c'est une peau de renard dans une maison rustique, pauvre renard, je comprends pas là (*tapote sur la planche*).	Une peau de renard, quelque chose étalé sur un truc. *Rep Add* : Ça on pourrait dire que c'est le sexe masculin (*D sup.*) mais je laisse ça à d'autres, je suis du métier (*rit*). (*D F + Sex*)	G F+ A/PeauBan
10.	Je sais pas, c'est la France, tiens, tiens, tiens, tiens.		G F– Géo
11.	C'est venimeux aussi, comme le scorpion.	∨ Ça c'est les pinces du scorpion ça c'est les glandes venimeuses (*Dd inf. cent*) mais c'est à l'arrière, c'est comme le pot d'échappement des voitures.	Dd F– Ad
VII			
	∨ ∧ ∨ ∧ Ah, celle-là je l'ai déjà vue Y'a quelque chose qui me gêne, c'est cette dualité-là…	Le fameux caleçon.	
12.	Merde alors, je comprends pas, c'est deux petites filles, c'est très curieux (*prend l'accent corse*) elles ont les caractéristiques de la grand-mère, elles ont les caractéristiques de la petite fille, je comprends pas.	Deux petites filles, vieilles filles, on dirait qu'elles font partie des contes de fées (2^e *tiers*) en même temps des casseroles parce qu'on peut les tenir (*même localisation*).	D F+ H (H)
13.	C'est l'Espagne retournée quoi, c'est bizarre parce qu'y en a deux, ça va pas. Attendez, je voudrais dire un truc quand même parce que je sais pas… +++ (*soupire fort*) Non parce qu'y'a toujours une dualité et quelque chose de central, alors ça contraste plus (*regarde la planche*). Je sais pas quoi vous dire, ça manque d'unité, c'est séparé comme ça, c'est pas normal.	(2^e *tiers*) *Rep. Add* : sexe féminin. Ce qui me gêne c'est qu'il semble ne pas avoir de personnalité et il contraste avec le short, qui symbolise… le short, ça évoque une californienne en short quoi… et le contraste là comme ça devrait être l'inverse. (*D F + Sex*)(*G F – Vêt*)	D F– Géo

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

VIII	10"		
14.	Y'a un caleçon (*rit*).	(D *bleu*) la couleur comme ça.	D F+ Vêt → E
15.	Y'a une espèce de veste, ma parole, on n'a jamais vu ça, c'est curieux parce que ça n'a pas de consistance, c'est transparent quoi (*reprend la VII en disant cela*).	Tenue de soirée (*D rose-orange*) taillé sur mesure. C'est quelque chose fait pour être porté par des artistes, elle est dans sa loge, elle reçoit quelques amis, y'a une ambiance très amicale, très affective, elle n'est pas du tout pédante... c'est la femme-enfant quoi.	D FC Vêt
16.	V Encore une fois ici nous voyons un bassin, je dis un bassin parce que ici la chair n'apparaît pas quoi, donc voilà quoi (*repose la planche, la reprend*). On va trop vite là, je sais pas... Y'a une cage thoracique qui est tellement large, là ou alors ça peut être autre chose (*tapote des doigts et siffloté*) j'ai oublié de dire qu'on retrouvait le même caleçon que tout à l'heure, ah non c'est la même chose, tiens, c'est curieux y'en a en couleur et en noir et blanc.	(*D gris sup.*) Un bassin féminin, on pourrait évoquer une toison pubienne, excusez-moi et toujours un caleçon en filigrane et là en haut c'est la couleur de la star, c'est Marilyn Monroe. *Rep Add.* Deux castors. (*D F + A Ban*)	D F– Anat
17.	Y'a encore le sexe féminin qui se retrouve en arrière-boutique, excusez-moi l'expression.		Dd F– Sex
X			
18.	Y'a pas de sens ? ∨ ∧ C'est une vache, j'aime bien l'assurance des vaches, elles font (*fait le bruit de la vache*), je sais pas le faire, elles respirent par les naseaux, comme les taureaux. (*Inaudible*) (*Comment ?*) Pourquoi ? C'est ça le truc quoi... toujours cette dualité, quoi, c'est ça que je comprends pas, c'est comme si on était séparé en deux, y'a un philosophe chinois qui disait que les courants contraires en Chine divisaient la Chine, alors que d'autres disaient que les opposés peuvent se compléter. Pour toute chose il faut un équilibre.	Un rhinocéros, une vache. (*Dblint*) (*Imite le bruit*)	D F+A
X	5'		
19.	(*Sifflote.*)	Des couleurs à profusion.	
20.	Ah tiens, voilà l'Italie,	Italie et un soutien-gorge : montre partout	DD F- Géo
21.	maintenant, la Corse,		
22.	la Sardaigne, y'a tout quoi.	la Corse (*D marron inf.*) dans son insularité	D F- Géo

23.	Y'a aussi, comment ça s'appelle, Ceylan, y'a toujours des bassins, va savoir pourquoi Y'a l'Angleterre, y'a beaucoup d'îles. Nous voyons la Corse qui se profile en deux exemplaires, l'Italie avec un soutien-gorge, vous avez déjà vu l'Italie avec un soutien-gorge (*rit*), vous avez déjà vu 20 000 F qui passent sous la porte... (*rit*). (*à voix basse*) excusez-moi de vous déranger, je peux vous emprunter un kleenex (*sifflote*) Corsica...	Sardaigne : en jaune (*ne sait plus*) ça ressemble plutôt à des reins. Ceylan : en vert (*D sup.*) (*Ne retrouve plus l'Angleterre.*) *Rep. Add* : Ça on dirait des testicules d'animal (*D orange sup. med.*) mais des testicules un peu piquants. (*DF-Ad/Sex*)	D F- Géo D F- Géo D F- Anat

Choix –	« Déjà je vous le dis tout de suite, je préfère la couleur au noir. » IV « parce que c'est un monstre »
Choix +	VII « parce que c'est nuancé, ce que j'aime bien » VIII « le rose » II « peut-être que j'aime bien ça, je sais pas » VI « Celle-là a une personnalité forte, on voit ici le phallus. »

➤ Psychogramme

R23	G 5	F = 19(7 + ; 12 –)	A3	F % 83 %
	D/G 1 (26 %)		Ad1	F + % 37 %
	D15(65 %)	K1	A/peau 1	
		FC'1	H 1	A % 21 %
	Dd 2 (9 %)	FC1	(H)1	H % 13 %
			H → (H) 1	
		FClob 1		Ban = 3
			Anat 4	(Ban) 1
			Sex/Symb 1	
TRI 1K/1 Σ C			Sex 1	
F. Compl. 0k/0 Σ E			(Obj) 1	
RC % 10/23 = 43 %			Géo 4	
			Géo/Obj 1	
			Géo (→ Anat) 1 Vêt 2	

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	9" – Ouais (*prend la planche, la retourne, lit derrière*). 27" – C'est un petit garçon qui est en train de chercher une idée pour composer un morceau sur... le violon, quoi ! Il cherche, il a pas l'air malheureux du tout, il a l'air pensif... je sais pas... j'ai pas autre chose... c'est un Allemand, un Français, un Italien... ou un Suisse... C'est un Suisse allemand, un petit Français d'Alsace-Lorraine, il va manger sa quiche après... Je l'appellerais Henri ou Théodore, quelque chose dans ce goût-là, je sais pas. 3'
Pl. 2	C'est pas facile, faut l'avoir en tête. Va savoir, va savoir, va savoir.
Pl. 3BM	15" – Ça doit se passer en Europe centrale ou en Israël. Le père est parti à la guerre, le fils il est là pour travailler, la mère elle est encore enceinte, encore. La fille elle fait des études, avocate, dans la magistrature. Elle fait des études mais le fils il travaille aux champs et la mère elle est encore enceinte, encore. C'est en Europe centrale. Ça se lit dans les yeux de la fille que c'est en Europe centrale. C'est pendant la Deuxième Guerre mondiale. 3'
Pl. 3BM	2" – Allemagne nazie ou Italie... pays fasciste. On lui a enlevé son gosse, alors elle chiale et c'est tout. (*S'endort, malaise...*) 60"
Pl. 4	16" – Qu'est-ce que je peux dire ? Ça se passe en France, dans les années vingt, dans les quartiers populaires. C'est un maquereau qui a été humilié et sa femme le retient mais lui il veut répondre. Il a été insulté mais il veut répondre et elle, elle le retient. Années trente/40, il est accusé de collaboration, de dénoncer les juifs. Peut-être accusé ou, merde, je sais pas (*plusieurs fois*), c'est à peu près ça quoi. 2'
Pl. 5	Rien, c'est dur pour l'instant. 20" – Ça se passe en Allemagne. Elle s'appelle Ingrid, c'est une mère de famille qui fait des ménages dans les années trente. Elle vient d'apprendre une nouvelle bonne ou mauvaise, je sais pas, elle vient l'apprendre à son mari qui est médecin en train de travailler dans la pièce, ça colle pas, si elle fait des ménages, elle doit rester à la maison, et peut-être que si c'est comme ça... voilà. 3'
Pl. 6BM	10" – T'en fais pas maman ça se passera bien, faut que je le fasse. Bah ça y est je vous ai répondu, vous écrivez. Le fils veut venger son père ou sa mère, la mère a peur de perdre son fils, il veut venger le père. Ça doit être en Italie du Nord dans les années cinquante, c'est peut-être pas son père, c'est son frère qu'il veut venger, il doit aller... Il tient à ce que ce soit fait. C'est tout. 2'
Pl. 7BM	5" – C'est bizarre... (*plusieurs fois, très bas*)... C'est une famille aristocratique, une famille juive aristocratique, suisse allemande. Hitler est arrivé au pouvoir en 33, ils sont en train de se demander ce qu'ils vont faire. Le père est médecin, le fils veut faire avocat. Il est amer et dans sa tête il pense : ces minables brutes arrivent au pouvoir, ils n'ont aucun sens des valeurs, enfin, voilà... C'est pas la même chose (tout bas) le père s'appelle Jory, le fils Junger ou Hans, difficile à dire. Je sais pas. 3' (*Prend la planche dans les mains, la garde*).
Pl. 8BM	5" – Jorik, son père a un ulcère de l'estomac, il rêve que des mecs lui ouvrent le ventre pour lui enlever ces saloperies... de quelle nationalité il est... je sais pas, on est tout pareils. Europe centrale... Italie... on est tous pareils. Vous n'osez pas répondre !... (*Intervention et encouragements*). Ah ouais, je vois pas quoi de plus, y a le fusil bien sûr... Vous voyez ce que je veux dire... il se demande s'il doit tuer son père pour abréger ses souffrances ou bien les types qui lui font ça. 4'
Pl. 10	10" – Vous dites rien... (*Intervention et encouragements*). Une histoire, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. Y a rien à dire. C'est leur histoire, je vais pas me mêler de leur vie. Ils font ce qu'ils veulent, c'est une situation sentimentale. Y a rien à dire. 2'

Pl. 11	5" – Je vais les dire, je vais pas les raconter. J'en ai tellement raconté, bah ! dites, dites... (*Qu'est-ce que vous dites, vous Éric ?*) Un éboulement de pierres, un éboulement de pierres, un éboulement de pierres... et pis ça se passe dans les Cévennes, dans le Gard... Y a des ponts, c'est une vision apocalyptique, alors que c'est une belle région, c'est apocalyptique. (*Fait glisser la planche d'un seul coup sur la table en la renvoyant*). 3'
Pl. 12BG	...+++ (*encouragements*). Y a rien... c'est difficile à dire, c'est un pêcheur, l'arbre est très beau. Détente champêtre. Symphonie pastorale égayée de couleurs mélancoliquement douces qui évoquent le printemps, non l'automne, non le printemps. Les bourgeons qui deviennent des fleurs. Le propriétaire de la barque va bientôt venir pour retirer les poissons de leur belle eau. (*Tend la planche*). 3'
Pl. 13B	5" – Go ouest... C'est du country, musique country, années trente, ferme dans le Middle West. C'est le frère, le petit John, son père boit, sa mère étend le linge, ce qui m'énerve chez les français d'un côté les pubs de cons de l'autre côté les femmes, c'est humainement sain de faire la cuisine, faut bien faire la lessive sinon on va crado. On me demande de raconter des histoires. Je perçois ça solennel, c'est moi. En province c'est pas comme ça, à Paris on est stressé, surtout si on n'est pas adapté à la mentalité parisienne. (*S'endort bras croisés sur la table*). Y a rien de mieux qu'une famille heureuse quoi ! 5'
Pl. 13MF	7" – Je pige pas là. Je comprends pas là... il pleure ou quoi. Qu'est-ce qu'y fait. Cachez ce sein que je ne saurais voir, je pige pas, je pige pas. C'est le matin ou c'est le soir, il est habillé, je pige pas. C'est sa sœur ou c'est pas sa sœur ouais (*se met à nouveau bras croisés, tête dans les bras*). Il est coincé, qu'est-ce vous dites ? (*Intervention et encouragements*). C'est une jeune fille fraîchement éclose, 17-21 ans, franchement c'est traumatisant de voir ça, c'est bizarre, il est un peu figé quoi, merde, merde. Remarque... il fait allemand... c'est un étudiant on le voit tout de suite, elle attend et puis lui j'sais pas ce qu'y fait. 4'
Pl. 19	Y'en a encore dix 6" – C'est une maison dans les neiges quoi... c'est tout (*baillé*) pardon. C'est traumatisant de dire pardon quand on fait quelque chose de naturel... vaut mieux une bousculade franco, et vous qu'est-ce que vous voyez ? (*Intervention*). Vous écoutez votre cœur parler. Je vois les yeux d'un fantôme, voilà, c'est surréaliste. 3'
Pl. 16	3" – C'est dur ça. C'est l'angoisse de la planche blanche (*retourne la planche*). C'est une jeune fille qui a 16 ans, c'est comme la fille de tout à l'heure avec le gars qui tourne la tête (*retourne la planche, lit derrière en anglais avec l'accent américain… chante, se retourne le pouce...*) I don't say, je sais pas... (*plusieurs fois*) Je veux pas raconter une histoire, je veux la vivre, pour vivre une histoire faut déjà l'imaginer... ++ je crois que je vous l'ai déjà dit, je vous la raconterai pas l'histoire à moins d'être certain de la vivre, quelle heure il est (*midi moins le quart*) on a le temps... on a le temps... (*chante*).

DEUXIÈME PARTIE

Les problématiques narcissiques de l'adolescence[1]

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1. Par Michèle EMMANUELLI.

Rappels théoriques

Sommaire

1. Adolescence et narcissisme ..... Page 100

2. Articulation entre narcissisme et œdipe ..... Page 102

3. Narcissisme et problématique de séparation ..... Page 104

4. Bipolarité du narcissisme ..... Page 105

La complexité de la notion de narcissisme vient de sa polyvalence. À partir de son introduction dans la théorie psychanalytique, Freud l'a considérée au fil de son œuvre selon des perspectives différentes, qui servent de support chez ses successeurs à des développements ultérieurs parfois divergents. Malgré l'importance de la notion, certains auteurs, comme Annie Birraux (1996) considèrent que la théorie du narcissisme reste encore à construire.

Il ne s'agit pas ici d'entrer dans un débat portant sur l'existence et la définition du narcissisme primaire ou sur le statut et la composition du narcissisme, mais d'utiliser à partir de certains développements théoriques ce qui permet d'appréhender des faits cliniques dont les manifestations à l'adolescence sont patentes.

On peut considérer qu'il s'agit d'un élément constitutif indépassable et permanent du sujet humain, et penser avec Daniel Widlöcher en termes de positions narcissiques liées à certaines problématiques, à certains rapports avec soi-même et avec le monde (Widlöcher, 1978, p. 26). Dans cette optique il s'agit, plutôt que de qualifier le narcissisme du sujet, de chercher à comprendre quel type de rapport réel et fantasmatique celui-ci aménage avec lui-même et avec autrui, et d'apprécier la manière dont ceci participe à l'organisation de son fonctionnement mental. Ces positions varient au cours de la vie, en fonction des aléas de celle-ci. L'adolescence en particulier verra se modifier la position narcissique des sujets. Selon André Green les changements qui concernent le narcissisme s'opèrent selon une temporalité lente, à séquences longues, qui diffère de la temporalité rapide de la lignée objectale. Mais tout changement significatif des relations objectales implique une révision préalable du narcissisme, « comme si, pour accepter le changement de la relation, il était nécessaire de procéder à un remaniement narcissique de telle sorte que les assises du moi devraient d'abord consolider ses fondations avant de modifier ses relations avec les objets » (1992, p. 228).

On peut aussi, afin d'éviter le débat sur des points théoriques classiques, choisir, comme le font Philippe Jeammet et Elisabeth Birot (1994), de parler d'assises narcissiques plutôt que de narcissisme primaire, entendant par là un processus constitutif du soi puis du moi. Dans cette optique qui prend en compte les effets structurants des interactions précoces mère-enfant mises en évidence par des auteurs tels que Lebovici, Spitz, Stern, ainsi que les travaux de Laplanche sur la notion d'étayage, « les autoérotismes constitutifs du soi naissent du temps second de l'étayage par retournement sur soi du plaisir de la satisfaction d'un besoin par l'objet » (1994, p. 108). Le point

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

souligné par Jeammet et Birot, et qui constitue un fil fondamental pour la compréhension de ce qui se joue à l'adolescence, est la place tout à la fois essentielle et particulière de l'objet dans la constitution du narcissisme. En effet, il s'agit dans cette optique d'un objet dont le rôle structurant tient à son adéquation aux besoins de l'enfant ; cette adéquation permet à ce dernier de maintenir l'illusion de son omnipotence, de méconnaître suffisamment longtemps sa dépendance vis-à-vis de l'entourage. De la sorte, les assises narcissiques se constituent en deçà de la différenciation moi-objet, de manière a-conflictuelle, et donnent au soi puis au moi une marge d'autonomie par rapport au pouvoir d'attraction exercé par les objets. À l'inverse, la prise en compte trop précoce par l'enfant de son impuissance et du besoin qu'il a de l'environnement pour le satisfaire retentit négativement sur l'instauration des assises narcissiques. La fragilité narcissique qui en découle aboutit à la mise en place de défenses importantes vis-à-vis de l'objet ou, inversement, entraîne un accrochage majeur à l'objet externe.

1. Adolescence et narcissisme

L'avènement pubertaire constitue de multiples façons un facteur de fragilisation des assises narcissiques des adolescents. Les transformations physiologiques qui s'y déroulent, parfois sans grand délai temporel, touchent aux limites corporelles, induisant des sentiments d'étrangeté, de non-reconnaissance de soi, fugaces ou durables. L'image du corps tout comme la représentation de soi doivent en effet se modifier pour s'accorder à ces transformations qui remettent en jeu les limites du moi : corps et psyché, depuis les origines, évoluent en étroite correspondance. Or la transformation du corps précède la transformation des relations à autrui, et entre les deux s'inscrit la réorganisation narcissique, qui doit permettre la psychisation en narcissisme des modifications corporelles ouvrant au changement dans les relations d'objet. C'est un point, souligne André Green, sur lequel butent les adolescents souffrant de troubles alimentaires et qui, par le recours au narcissisme négatif omnipotent, visent le gel de la sexualisation du corps et des relations objectales.

Les caractéristiques mêmes de la période d'adolescence inscrivent dans la normalité la perturbation du développement libidinal qui fait se rapprocher un temps les adolescents des sujets décrits par Freud en 1914, pour illustrer sa présentation du narcissisme. Le travail psychique imposé par les

bouleversements de l'adolescence, comme le souligne Catherine Chabert, explique que « le repli narcissique, au sens pulsionnel du terme, c'est-à-dire le retrait partiel des investissements objectaux au profit des investissements narcissiques, constitue une obligation, une contrainte majeure » (1990, p. 188): l'adolescence induit la centration narcissique, elle agit comme un révélateur de la qualité et de la solidité des assises, elle les provoque, les somme de contenir l'effervescence pulsionnelle et d'assurer la cohésion psychique du sujet si bien qu'elle constitue un moment privilégié pour l'analyse des liens entre conflits pulsionnels et mécanismes de régulation narcissique. Cette « contrainte narcissique » peut se révéler déstabilisante, fragilisante, mettant à jour avec brutalité une vulnérabilité jusque-là dissimulée, mais peut également avoir des effets bénéfiques par l'effet de recentration sur les limites, sur l'identité, qu'elle sollicite. Dans cette phase critique, où se jouent des remaniements dont les turbulences apparentes sont parfois plus positives que le silence trompeur d'adolescences « blanches », les épreuves projectives doivent permettre de faire la part du positif et du négatif, en approchant la qualité des fondements narcissiques de la personnalité ainsi que les registres et l'efficacité des défenses narcissiques des jeunes sujets, et en prenant en compte les effets des relations d'objet sur l'axe narcissique.

L'adolescence représente un moment au cours duquel les relations entre ces deux axes sont susceptibles de se conflictualiser : s'amplifient deux mouvements contradictoires, l'ouverture vers autrui (l'adolescent a faim d'objets, écrit Peter Blos) et le souci aigu d'indépendance et d'autonomie. L'issue de ce qui est pour certains un conflit, générateur de pensée et d'affects, et pour d'autres un paradoxe susceptible de sidérer les processus de pensée, dépend des modalités relationnelles ancrées dans la petite enfance et sur lesquelles s'étayent les assises narcissiques. Daniel Marcelli, utilisant la distinction pertinente entre objet du désir et objet du besoin pour parler des premières relations, souligne la difficulté à supporter le besoin objectal que connaissent les adolescents dont les assises ont été fragilisées par des défaillances précoces ou des discontinuités dans ces relations, Rappelant la notion d'accordage affectif entre mère et nourrisson, il souligne le lien antagoniste entre affect et sensation qui se met en place, du fait de défaillances dans cet accordage :

> L'échec ou les défaillances répétées dans les accordages affectifs, des ruptures répétées de maternage risquant d'aboutir à ces défectuosités narcissiques dont la caractéristique essentielle, me semble-t-il, consiste en l'absence d'un tissage d'émotions inscrit dans la continuité pour faire place à des trous, des manques que seules les sensations viendront combler : un

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

> passé vide d'émotions doit être comblé par un présent plein de sensations (1996, p. 124).

Il oppose alors les adolescents chez qui la prise de conscience des liens, de la dépendance aux êtres chers, fait naître des émotions, la nostalgie propre à cet âge, à ceux chez qui cette prise de conscience actualise une sensation ou un manque de sensation, un trou, le vide qui, intolérable, doit être comblé par un objet concret dont la quête se renouvelle insatiablement.

Les épreuves projectives vont nous permettre de mettre en évidence ces mouvements si différents face aux sollicitations du matériel : réactivité affective liée à des représentations, chez les uns, et passage à l'acte ou plutôt recours à l'agir chez les autres, par le vide au lieu des représentations, l'utilisation concrète du matériel, la description factuelle en lieu et place des associations.

2. Articulation entre narcissisme et œdipe

Le conflit œdipien est remis en jeu à l'adolescence dans un contexte qui le rend plus brûlant et de ce fait plus périlleux pour le narcissisme. La protection implicite procurée, dans le temps premier de l'œdipe, par l'immaturité fonctionnelle, disparaît avec les remaniements pubertaires. Grunberger a proposé l'idée que la constitution du surmoi a pour l'enfant une fonction de préservation narcissique, en substituant un interdit au constat d'incapacité face aux réalisations œdipiennes. Au moment de l'adolescence, l'abandon nécessaire des positions narcissiques de toute-puissance s'accompagne d'une prise en compte du principe de réalité : surgit un temps déterminant de négociations entre illusion et réalité, négociations dont l'issue est cruciale pour la suite du développement. Le risque encouru face à l'inceste est celui de la désintégration des repères identitaires : risque majeur qui entraîne un sentiment d'inquiétante étrangeté, chez les adolescents qui ne retrouvent pas dans leur environnement un appui interdicteur suffisamment ferme. Plus que jamais à cette période, réalité interne et réalité externe voient se moduler ou s'amplifier leurs effets réciproques.

Mais, comme le soulignent François Ladame et Maja Perret-Catipovic (1997, p. 236), la question de l'inceste et du parricide n'en exige pas moins une solution, ces désirs ne pouvant être perdus. Le recours au refoulement offre une issue favorable : au renoncement conscient aux objets œdipiens répond leur maintien dans l'inconscient. Dans le même temps le passage de

l'autoérotisme à l'investissement objectal donne à cette solution un aspect satisfaisant au plan économique.

Les issues pathologiques relèvent de l'incapacité du jeune sujet à accepter le renoncement aux satisfactions apportées par la toute-puissance infantile, refus qui conserve leur actualité aux vœux incestueux. Le clivage du moi et le déni sont alors le recours nécessaire devant le danger qu'apporterait la conjonction du maintien des illusions narcissiques omnipotentes et de la reconnaissance de la réalité d'un corps mature, conjonction qui rendrait effectifs inceste et parricide.

Par ailleurs, le passage des investissements autoérotiques aux investissements objectaux ne peut s'effectuer que si le jeu autoérotique a été librement permis durant l'enfance et si les deux courants, narcissique et objectal, n'ont pas été conflictualisés par les interférences de l'objet réel. Sans quoi l'adolescence, qui remet en jeu la problématique de dépendance tout en la rendant insupportable du fait des connotations incestueuses réveillées par l'objet œdipien, conflictualise l'intrication entre narcissisme et libido d'objet et entrave l'issue du conflit. Dans ces cas où, pour l'adolescent, désirs et besoins, étroitement liés à l'objet, en viennent à constituer une menace narcissique, du fait même de l'intensité de l'attachement et des défauts d'autonomisation, l'attaque contre les liens objectaux, présente dans bien des troubles de l'adolescence, s'inscrit dans un narcissisme négatif préoccupant pour l'avenir du jeune sujet.

Sur tous les plans, on voit combien l'adolescence est une période cruciale de remise en jeu des acquis antérieurs, et combien les troubles qu'elle voit apparaître, tout en trouvant leur spécificité dans le processus actuel, ont partie liée avec les premiers temps.

L'angoisse de castration réveillée par la résurgence œdipienne a des effets d'autant plus perturbants pour le narcissisme qu'elle s'articule, chez certains adolescents, à une faille narcissique antérieure : c'est ce que souligne Raymond Cahn (1991) en reprenant l'étude du conte d'Hoffmann, *L'Homme au sable,* menée par Freud.

En outre, les difficultés identificatoires liées à l'œdipe entraînent parfois des troubles de l'identité lorsque l'adolescent, pris dans le conflit, rejette tout à la fois les parents et les imagos parentales, sapant ainsi les bases même de sa sécurité.

L'identification au parent du même sexe, au sortir de l'œdipe, avait en effet permis à certains l'établissement d'un idéal du moi structurant et apporté une réassurance narcissique permettant de lutter contre l'angoisse de castration que cette remise en cause vient raviver à présent. Le conflit identificatoire

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

institué sous la pression du conflit œdipien, et qui s'accompagne bien souvent d'un rejet de soi-même en tant qu'être sexué, retentit gravement sur le sentiment d'identité. Lors des remaniements dans les relations avec les objets internes et externes, l'adolescent se trouve confronté au sentiment de perte de ses objets internes, avec le risque de désorganisation identitaire que cette perte procure lorsqu'elle advient dans une organisation psychique aux repères mal assurés.

3. Narcissisme et problématique de séparation

Une autre raison de la sollicitation privilégiée du narcissisme au cours de cette période du développement tient au fait que le processus de séparation est au premier plan du travail psychique de l'adolescent. On retrouve ici l'intrication constante des problématiques fondamentales à l'adolescence. La capacité à traiter psychiquement la perte d'objet réactivée durant cette période dépend pour une grande part de la qualité et la solidité des assises narcissiques du sujet, ou en d'autres termes :

- du sentiment de continuité d'exister, du sentiment d'estime de soi qu'ont su lui assurer la continuité et la qualité des soins maternels ;
- de l'établissement affirmé de limites entre dedans et dehors et, à partir de cet espace interne délimité ;
- de l'intériorisation des objets, vécus comme bons et fiables et comme susceptibles d'être protégés *par le sujet lui-même* de ses mouvements destructeurs.

Inversement, « le narcissisme heureux d'un sujet est mis en péril non par un excès d'investissement libidinal narcissique, mais par une perte d'investissement libidinal objectal, ce qui libère un investissement létal » (Chiland, 1976, p. 226). Le travail de séparation inhérent à l'adolescence met donc en péril ce « narcissisme heureux » et peut constituer le point de butée à partir duquel s'organise un fonctionnement narcissique pathologique.

Daniel Widlocher, réfléchissant sur les caractéristiques de l'organisation narcissique, émet l'hypothèse qu'il existe une corrélation négative entre le travail de deuil et le narcissisme :

> Je me demande [...] si ce ne sont pas ceux qui ne savent pas ou qui n'ont pas pu faire un travail de deuil durant leur enfance ou leur adolescence qui s'organisent sur le mode narcissique. Ce qui est frappant chez des

> « patients narcissiques » c'est leur incapacité à vivre leur expérience de deuil, je veux dire à se détacher de l'objet car il continue à exister, idéalisé dans leur système, et à intérioriser certaines attitudes de l'autre, à les faire leurs, c'est-à-dire à construire des introjects (1986, p. 13).

On peut considérer aussi, dans une telle optique, que ces difficultés particulièrement évidentes à l'adolescence reflètent l'articulation étroite entre constitution du narcissisme et élaboration de la position dépressive durant l'enfance. En effet, pour les sujets qui évolueront sur un mode marqué par la pathologie du narcissisme, le passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive est, on le sait, rendu difficile par l'intensité de l'agressivité et les difficultés d'élaboration de l'ambivalence. Le sentiment de ne pouvoir réparer l'objet maternel mis à mal par les attaques fantasmatiques, comme l'a mis en évidence Melanie Klein à partir des psychanalyses précoces, constitue non seulement un facteur d'angoisse mais aussi une blessure narcissique pour l'enfant.

4. Bipolarité du narcissisme

L'adolescence met donc à l'épreuve le narcissisme des sujets. Or, après une évolution qui a vu le passage d'une centration sur les effets négatifs du narcissisme à une focalisation sur ses aspects positifs, on s'accorde à présent à reconnaître que celui-ci comporte deux versants antagonistes : les aspects trophiques y côtoient les dangers. C'est l'évaluation respective de ces deux aspects qui permettra de comprendre ce qui se joue et quels sont les risques encourus.

Certains auteurs ont souligné le danger qu'il y aurait à prendre trop à la lettre les notions de normal et de pathologique proposées en particulier par Kernberg, arguant que leur systématisation risque de donner à la normalité un statut exemplaire. C'est plus en termes de narcissisme de vie d'une part et de narcissisme de mort, ou encore de travail du négatif, d'autre part, que l'on préfère penser chez les psychanalystes français. Toutefois, si la crainte de stigmatiser à partir de catégorisations hâtives en termes de normativité ou de pathologie est légitime, il n'en reste pas moins que la question du normal et du pathologique se pose de manière particulièrement aiguë avec les adolescents. Ladame et Perret-Catipovic, prenant la suite des interrogations posées sur ce sujet par d'autres psychanalystes d'adolescents, consacrent à ce thème un chapitre de l'ouvrage sur l'adolescence qu'ils dirigent (1997).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pour Otto Kernberg, il existe un narcissisme normal (« investissement libidinal du soi ») et un narcissisme pathologique, et la différenciation entre l'un et l'autre à l'adolescence constitue un problème pratique important. L'augmentation des manifestations du narcissisme relevées durant cette période est à comprendre non seulement en termes quantitatifs mais aussi en termes qualitatifs, selon le *continuum* des différentes constellations d'investissements de soi et d'objet telles qu'elles apparaissent dans la structure intrapsychique de l'adolescent. Pour cet auteur, et ceci se trouve confirmé par ce que nous observons dans les protocoles de projectifs, l'augmentation de l'investissement narcissique normal relève essentiellement du facteur quantitatif, alors que les changements narcissiques, plus pathologiques, se décrivent plutôt en termes qualitatifs. Le narcissisme pathologique, dans sa perspective, rend compte d'un investissement libidinal non dans une structure du soi normalement intégrée, mais dans une structure du soi pathologique. Le soi grandiose pathologique « contient les représentations du soi réel, du soi idéal et de l'objet idéal » (1989, p. 25). Au plan des défenses, on constatera le recours à des mécanismes spécifiques : déni, projection, identification projective, idéalisation, qui servent à renforcer le clivage. Par ailleurs, le contrôle omnipotent, la dévalorisation et le retrait narcissique sont utilisés pour lutter contre une envie taraudante.

Si l'on peut, comme le fait Jacques Hochmann à la suite de l'intervention de Kernberg, souligner le risque que pourrait constituer le parallélisme faisant correspondre descriptions comportementales et constructions métapsychologiques dans l'approche des adolescents, il n'en reste pas moins que cette approche du narcissisme nous est utile dans la clinique projective, axée exclusivement quant à elle sur l'étude du fonctionnement psychique. Il s'agit de faire la part, chez les adolescents, de ce qui représente un investissement narcissique temporaire, même s'il est extrême, de ce qui peut s'inscrire dans un enfermement, une rétraction du narcissisme qui vise à exclure l'objet, pour mieux se protéger de l'aspect insupportable du désir, de l'excitation. La présentation de cas cliniques proposée respectivement par Bernard Brusset et par Catherine Chabert au cours d'un colloque sur le narcissisme à l'adolescence (1989) illustre la nécessité de prendre en compte la dimension temporaire d'un narcissisme négatif qui n'implique pas pour autant l'inscription de distorsions irrémédiables. Ceci permet, dans le travail thérapeutique, de soutenir les mouvements du narcissisme positif de manière évolutive. Dans le cas de Blanche, présenté par Catherine Chabert, la question se pose de savoir s'il s'agit d'une organisation narcissique de la personnalité, structurale, d'une régression narcissique massive, ou d'une

problématique qui – c'est le cas chez cette adolescente – sert de défense vis-à-vis du conflit œdipien et de l'aspect trop dangereux des relations d'objet.

Aspects positifs

Les *aspects positifs du narcissisme,* ce sont ceux qui permettent au sujet de maintenir son unité psychique et de se dégager de la dépendance par rapport à l'objet sans pour autant se couper radicalement de la relation à ce dernier. Le retrait libidinal, conjointement à l'idéalisation et au dédoublement, contribue à affermir et structurer l'appareil psychique. La fonction même de l'activité mentale qui « maintient la cohésion structurale, la stabilité temporelle et la coloration affective positive de la représentation de soi » (Stolorow, 1975) est narcissique. La centration narcissique est nécessaire et positive dans les activités de pensée, et nous avons pu observer, chez des adolescents particulièrement doués, la présence concomitante de cette centration et de la créativité dans les épreuves projectives, si bien que l'investissement narcissique a pu apparaître, à l'adolescence, comme une étape préalable à la sublimation (Emmanuelli, 1994). Et inversement, comme le souligne Philippe Jeammet, « l'activité symbolique suppose des assises narcissiques suffisamment solides pour que le sujet puisse s'engager dans un processus différenciateur d'avec l'objet sans que son identité en soit menacée » (1989, p. 1765), si bien que cette créativité même apparaît comme le signe d'un narcissisme positif.

Le narcissisme positif se déploie favorablement lorsqu'il admet le paradoxe que constitue l'exigence concomitante du besoin d'autonomie et du besoin de lien objectal. Chez le jeune enfant « capable d'être seul » en présence de la mère, le moi se trouve fortifié par l'introjection de celle-ci. La même capacité est remise en jeu à l'adolescence lorsque le sujet, tout en quêtant la présence, l'intérêt et l'investissement de l'adulte, a besoin de retrouver en lui-même une aire de solitude abordée sans angoisse mais transformable en aire de jeu et de pensée. Plus qu'à aucun autre moment, les désirs contradictoires de communiquer et d'être trouvé tout en préservant un *self* intime qui ne communique pas sont au premier plan[1]. C'est sans doute la raison pour laquelle les épreuves projectives, permettant tout à la fois l'expression des

1. D. W. Winnicott, 1963, p. 160 : « C'est un jeu élaboré de cache-cache dans lequel se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe. »

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

problématiques et leur déguisement, constituent pour les adolescents des moyens d'expression privilégiés : chez les jeunes gens qui font face sans trop de difficultés aux changements qu'apporte cette période, ces tests et tout particulièrement le Rorschach, offrent une zone transitionnelle qui leur permet de fonctionner de manière créative.

Le narcissisme en effet « assure la cohérence de l'appareil psychique en favorisant un regroupement des forces pulsionnelles, un mouvement centripète qui évite l'éparpillement peut-être morcelant des investissements » (Chabert, 1986, p. 16). Ce regroupement des forces pulsionnelles est essentiel à un moment où celles-ci sont si violemment sollicitées qu'elles font craindre aux adolescents la perte de la cohésion de soi. C'est pourquoi leur créativité est souvent exacerbée, au Rorschach, par l'impact de cette épreuve sur le narcissisme.

Dans l'optique de Freud, « tout ce qu'on possède ou qu'on atteint, tout reste du sentiment primitif d'omnipotence que l'expérience a confirmé, contribue à augmenter le sentiment d'estime de soi » (1914, p. 102). La période d'adolescence, avec les fluctuations auxquelles elle soumet le sujet dans ses possessions, dans ses visées et dans ses réussites et ses échecs verra ce sentiment se dilater à l'extrême dans des mouvements d'élation, puis se restreindre avec « la perception de son impuissance, de sa propre incapacité d'aimer », qu'aggravent les vicissitudes des relations d'objets. Le sentiment d'estime de soi tient, pour une part, au reste du narcissisme infantile, pour une autre part à la satisfaction de la libido d'objet et, enfin, pour la dernière part à l'accomplissement de l'idéal du moi.

L'idéal du moi, substitut du narcissisme perdu de l'enfance selon Freud (1914), présente à l'adolescence des aspects positifs en ce qu'il permet au jeune sujet de projeter dans l'avenir une représentation positive de lui-même, constituant un objet libidinal pour le moi, tout en maintenant les liens aux objets. Ce qui a incité le sujet à former l'idéal du moi, en effet, c'est l'influence critique des parents, à laquelle s'est ajoutée ensuite celle des divers éducateurs. Janine Chasseguet-Smirgel souligne ces aspects positifs en remarquant combien l'idéal du moi implique l'idée de projet ou de promesse : il s'inscrit dans une prise en compte du principe de réalité puisqu'il admet les délais et les ajournements ; il amène l'enfant – soutenu au début par sa mère – à projeter son idéal sur des modèles de plus en plus évolués. Il a une fonction maturative, en conduisant le sujet à acquérir un moi ayant intégré toutes les phases de son évolution (Chasseguet-Smirgel, 1990, p. 152). Cet auteur insiste néanmoins sur la différence entre idéal du moi, héritier du narcissisme primaire, et surmoi, héritier du complexe

d'Œdipe, pour souligner que le surmoi amène le sujet à accepter ses limites, à « se résigner à n'être qu'un homme », tandis que l'idéal du moi maintient les illusions narcissiques de toute-puissance. On l'observe à l'adolescence dans le conflit qui oppose idéal du moi et surmoi, et qui pousse l'adolescent vers des idéaux grandioses. La distinction entre des modalités différentes de l'idéal du moi, maturatif pour certains ou marqué par la grandiosité pour d'autres, ce qui laisse supposer qu'il s'agit plutôt de l'expression du moi idéal, selon la distinction qu'ont maintenue certains auteurs, mérite d'être retenue.

Aspects négatifs

Les *aspects négatifs du narcissisme* se donnent à voir dans l'accentuation de la coupure avec l'extérieur, susceptible d'entraîner un désinvestissement du monde objectal et, dans la défense contre celui-ci, un appauvrissement du moi dont les conséquences se lisent dans le défaut de fantasmatisation. Lorsque la lutte contre la proximité des objets s'intensifie, compte tenu de la dimension insupportable de l'excitation qu'ils procurent et de la blessure narcissique qu'impose la confrontation à la différence, on peut assister à un « détournement par rapport à l'objet qui fait obstacle à l'investissement des traces qu'il a pu laisser dans la psyché, entraînant un immobilisme et parfois même une sorte de paralysie fantasmatique très invalidante » (Chabert, 1986, p. 16). Quant au surinvestissement des limites qui assure positivement les limites entre soi et l'autre, il aboutit lorsqu'il est excessif à un défaut de circulation entre moi et non-moi, au risque d'une coupure entre le moi et les objets externes tout comme entre le moi et ses objets internes, entraînant le recours au clivage.

La clinique nous a permis depuis quelques années de comprendre et d'étudier ce qu'il en est des manifestations pathologiques du narcissisme, ou des marques dans la psyché de troubles du narcissisme : ils aboutissent à des tableaux psychotiques lorsque, à l'adolescence, la confusion entre l'intensité nouvelle des pulsions et la nature excitante de l'objet se télescope avec celle liée à la reviviscence de ce qui s'est joué de pathologique dans un premier vécu narcissique (Cahn, 2000). Ils se conjuguent chez les sujets limites avec des angoisses d'intrusion dues à la fragilité des limites internes et externes, et avec une angoisse de perte d'amour de l'objet, du fait de l'envie haineuse que celui-ci suscite et qui génère des attaques anxiogènes.

Dans une optique qui tend à moduler et nuancer la description des tableaux cliniques, on peut aussi étudier ce qu'il advient du narcissisme

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

dans les névroses. La perspective actuelle tend en effet à décloisonner et assouplir la nosographie. Catherine Chabert s'est intéressée à la place du narcissisme dans la névrose obsessionnelle, et a montré, à partir du cas d'un grand adolescent, combien l'investissement des limites, majeur chez ce dernier, relève d'une érotisation de la limite (1992). La rigidité, voire la fixité de son fonctionnement comme de son apparence, évoque une fragilité narcissique nécessitant le maintien d'une carapace protectrice inamovible. Le conflit qui déchire le sujet, celui de l'impossible choix d'un objet d'amour, s'accompagne de l'impossibilité de choisir une identité sexuelle, si bien qu'au plan narcissique il n'y a pas de perte, l'angoisse de castration se trouvant ainsi contournée. De manière très spécifique, par le biais de la pulsion d'emprise, qui enserre le sujet avant de maintenir la contrainte sur l'autre, la pulsion de mort asservit l'obsessionnel de l'intérieur, dans un système d'autoprotection très narcissique.

Le travail de Monika Boekholt (1986) portant sur les mécanismes de régulation narcissique au Rorschach met à jour la précarité de l'homéostasie narcissique au cœur de l'hystérie, précarité qui s'accentue dans les pathologies qui se situent à la frange de l'hystérie et d'autres modalités de fonctionnement (limite, psychotique). La fragilité que l'on décèle chez nombre d'hystériques peut se comprendre en suivant Masud Khan lorsqu'il décrit une modalité de fonctionnement qui se met en place très tôt :

> L'hystérique, lors des premières années de son enfance, répond aux défaillances d'un maternage suffisamment bon par un développement sexuel précoce (1974).

Il semble donc pertinent de s'attacher à l'étude des modalités du narcissisme dans la névrose car cette focalisation affine le diagnostic différentiel. Une étude portant sur des adolescents (Emmanuelli, 1998) a permis de mettre en évidence à partir des épreuves projectives les différences qui existent entre les problématiques et les modalités d'investissement narcissique dans la névrose franche, dans les névroses graves ou les pathologies qui font suspecter une évolution non névrotique, et dans les protocoles d'adolescents appartenant à un groupe témoin. À l'adolescence, les manifestations de l'investissement du narcissisme s'avèrent, dans les projectifs, des indices positifs qui tendent à disparaître en s'asséchant dans les pathologies du registre psychotique.

Reste enfin à prendre en compte l'interaction possible ou non entre narcissisme et libido objectale.

Contrairement au point de vue exprimé par Freud dans « Pour introduire le narcissisme », et rejoignant en cela Bêla Grunberger[1] et d'autres auteurs, Kernberg considère que l'accroissement de l'investissement libidinal de soi s'accompagne de l'accroissement de l'investissement libidinal de l'objet, de la « capacité d'aimer et de donner, de ressentir et d'exprimer de la gratitude, de se préoccuper du sort des autres, de la capacité d'amour sexuel, de sublimation et de créativité » (1976, p. 134). Le mouvement de centration sur soi que provoque tout naturellement l'adolescence peut, s'il aboutit à un investissement de soi positif, entraîner un accroissement de la libido objectale ainsi qu'un surplus de libido utilisable pour la sublimation.

Dans la temporalité abrégée que proposent les épreuves projectives, on peut observer cet indice diagnostique important : l'existence de mouvements d'oscillation positive entre investissement narcissique et investissement objectal, ou au contraire l'enfermement sur des positions narcissiques marquées par l'autarcie et la grandiosité, ou par des relations d'objet dénuées de potentialité érogène, exclusivement destinées à l'étayage, l'idéalisation sans nuances en positif ou en négatif, et sans reprises vers la prise en compte des objets, ou encore l'abrasion et le retrait narcissique massif.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1. B. Grunberger, *Le Narcissisme,* Paris, Payot, 1975, p. 19 : « Plus l'homme est capable d'investir son propre moi sur un certain mode et plus il dispose de libido pour le monde objectal. »

CHAPITRE
6

Approche du narcissisme dans les épreuves projectives

Sommaire

1. L'investissement des limites ..... Page 116
2. L'investissement libidinal de la représentation de soi ..... Page 126
3. Les effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet ... Page 135
4. L'utilisation de défenses narcissiques et les effets de ces défenses . Page 140

Si les préadolescents abordent le matériel projectif en recourant à des modalités défensives restrictives telles que contention, répression voire inhibition, très présentes surtout face au Rorschach, mais aussi au TAT, les Rorschach d'adolescents se caractérisent par une surenchère des modalités d'investissement narcissique, en liaison avec la nécessité de traitement de l'excitation œdipienne réactivée par cette épreuve. La contrainte à penser, à représenter, dans une visée de contenance des sollicitations pulsionnelles, trouve ici un champ de déploiement du fait de l'effet paradoxal du Rorschach, qui fonctionne en écho au paradoxe de l'adolescence.

Les épreuves projectives nous permettent d'apprécier la qualité des assises narcissiques de l'adolescent, d'évaluer les éventuelles fragilités dans ce domaine et de les situer dans le continuum allant du normal au pathologique.

Il s'agit au cours de cette période de savoir distinguer les manifestations passagères d'exacerbation narcissique, qui traduisent le rabattement de la libido destinée à satisfaire un moi en quête d'investissements, des troubles du narcissisme, conséquences de distorsions précoces, qui surgissent avec violence après le relatif silence de la latence.

Ces troubles eux-mêmes restent à évaluer : maladie du narcissisme de la psychose ou des troubles limites ; pauvreté révélée en contraste avec la floraison normative comme avec les défenses pathologiques, chez les adolescents dont on peut craindre une évolution vers le registre psychosomatique.

L'approche du narcissisme s'appuie sur des indices traduisant l'investissement des limites, l'investissement libidinal de la représentation de soi ainsi que ses conséquences sur la relation d'objet. Certains de ces indices se retrouvant dans plusieurs de ces rubriques, nous ne les évoquerons qu'une fois pour éviter les effets de répétition. Cette focalisation doit permettre d'évaluer la fragilité narcissique de l'adolescent dans ses aspects ponctuels voire vivifiants pour la psyché, ou dans ses perspectives plus préoccupantes pour le devenir du jeune sujet.

Par ailleurs, les épreuves projectives permettent de mettre en évidence le recours par l'adolescent à des défenses narcissiques, recours qui constitue souvent une modalité défensive accrue au cours de cette période. Dans le souci toujours présent de faire la part des manifestations normales et des signes pathologiques, il importe d'en repérer les moments d'apparition, l'articulation avec les problématiques qui les appellent et avec les autres

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

registres défensifs, et d'en évaluer les effets positifs ou négatifs sur l'adaptation au réel, la qualité des processus de pensée et sur la reprise des relations d'objet.

1. L'investissement des limites

Au Rorschach

L'investissement narcissique nécessite tout d'abord, pour le sujet, de se reconnaître comme une unité nettement séparée d'autrui, avec des limites positivement investies, mais sans excès, sans rigidité. Cette capacité à établir des limites entre l'intérieur et l'extérieur semble constituer la base minimale de la cohésion identitaire.

Un certain nombre de facteurs permettent, au Rorschach, de révéler les modalités de ce type d'investissement. Cette épreuve est en effet considérée, de par ses caractéristiques formelles (symétrie des taches, alternance de planches compactes et de planches bilatérales, couleurs peu nettes, diluées, avec interpénétration de certaines d'entre elles), comme une mise à l'épreuve des limites.

Les réponses globales, et en particulier les G simples, signalent l'établissement d'une identité stable dans un environnement distinctement reconnu comme réalité externe.

Les déterminants formels ou dominés par la forme témoignent de la centration sur la forme des engrammes, sur leur contour (F % et F % élargi), donc de l'investissement des limites ; le F + % qui rend compte du type de contour dominant des représentations données (vague, adéquat, ou non conforme à la réalité perceptive) nous renseigne sur l'efficience de cet investissement. Rappelons que si la fragilité du F + % va souvent dans le sens d'un défaut préoccupant de délimitation soi/non-soi, l'excès de F comme la surenchère de F + révèlent un surinvestissement défensif, dans des contextes variables.

Au plan des contenus, l'existence de limites psychiques différenciatrices et souples permet au sujet d'inscrire les représentations données dans des contours majoritairement continus, intègres, et dans des registres unitaires. Il convient de distinguer la présence, fréquente à l'adolescence, de références humaines ou animales déréelles, telles que lutins, fées, gnomes, de réponses traduisant une interférence des règnes, ou encore figurant des représentations corporelles tronquées, partielles. Les premières s'inscrivent dans un processus

de mise à distance soutenu par l'imaginaire et l'intellectualisation, et appuyé sur des références culturelles qui imprègnent la littérature et les jeux adolescents. Les autres peuvent révéler, lorsqu'elles sont prévalentes, les difficultés de maintien des limites moi/non-moi, ou les fluctuations d'une représentation de soi non cohérente.

Les réponses « peau » renvoient à un investissement de la surface qui limite dedans et dehors ; cet investissement souvent associé à l'idéalisation négative ou positive, dans des réponses telles que « un habit en loque », « un manteau de princesse », se retrouve fréquemment dans les protocoles d'adolescents. On peut toutefois considérer leur surenchère comme un indice de fragilité des barrières interne/externe.

Dans l'optique de recherches sur l'image du corps et la personnalité, Fisher et Cleveland (1958) ont proposé une cotation portant uniquement sur le contenu des réponses et aboutissant à un score Barrière/Pénétration. L'évaluation se fait sur un mode quantitatif, en appréciant les qualités de solidité ou la vulnérabilité de l'enveloppe figurant cette image sur un mode plus ou moins métaphorique[1].

On cote Barrière :

- tout contenu aux structures ou aux limites précises ;
- ce qui implique la notion de cacher, recouvrir, protéger, être protégé ;
- ce qui délimite ou structure un espace ;
- ce qui est mécaniquement attaché au corps (bijoux, gargouilles) ;
- ce qui possède des qualités particulières de surface.

On cote Pénétration :

- les réponses qui se réfèrent à des limites endommagées, traversées, ou à une communication entre l'intérieur et l'extérieur ;
- les contenus dont les limites sont vagues (nuage), perméables, fragiles.

Dans l'esprit des auteurs, un score Barrière élevé traduit une image de soi bien intégrée, ce qui, métaphoriquement, peut rendre compte d'un moi dont les limites sont établies. À partir de ces travaux, destinés à évaluer les représentations imaginaires de l'image du corps chez des patients psychosomatiques, la référence au narcissisme et à son articulation avec le développement de l'appareil psychique semble évidente. Anzieu évoque leur ouvrage lorsqu'il élabore la notion de moi-peau, lequel « répond chez

1. Les critères détaillés de cotation se trouvent dans l'ouvrage de ces auteurs.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'enfant au besoin d'une enveloppe narcissique ». Rappelons la définition du moi-peau : « Une figuration dont le moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps » (1985, p. 39).

Chez les adolescents, nous avons pu observer que le score Barrière/Pénétration s'élève considérablement en comparaison des normes établies par Fisher et Cleveland (4B > 2P), en particulier chez les adolescents pris dans le processus d'adolescence, à partir de 14 ans. Cet indice, utilisé comme point de comparaison dans l'étude des processus de pensée à l'adolescence (Emmanuelli, 1994), s'est révélé très riche en données cliniques. En effet, chez les adolescents sans problèmes particuliers, l'investissement important des réponses donnant lieu à une cotation en termes de Barrière ou de Pénétration s'opère en conservant la répartition B > P, mais avec une élévation notable des deux scores. Chez les adolescents plus fragiles, mais susceptibles d'investir leurs processus de pensée sur un mode créatif dans les épreuves projectives, l'élévation des deux pôles s'accompagne d'une inversion du score : B < P. Dans les deux cas, cette élévation va de pair avec l'investissement important des processus de pensée, au service de l'élaboration, ou du moins de la symbolisation d'une vulnérabilité narcissique souvent articulée avec la reprise du conflit œdipien ; cette vulnérabilité semble jouer un effet positif au plan de la créativité, par l'activation des processus de symbolisation qu'elle met en jeu. Les différences constatées entre les adolescents du premier et du second groupe, les seconds étant des adolescents consultant pour des troubles apparus à l'adolescence, mais qui semblent mobilisables, reflètent les différences en termes de vulnérabilité et surtout en termes de qualité du système pare-excitation, efficace chez les premiers, et mis en défaut par l'intensité de l'excitation chez les seconds. Lorsque les difficultés psychiques s'accentuent, que les adolescents sont enfermés dans des problématiques plus difficilement gérables, le score Barrière/Pénétration s'assèche, rejoignant la norme ou s'en écartant par défaut, cette fois. Ceci semble aller de pair avec une fragilité des limites qui demande le recours à des défenses renforcées, souvent du registre de l'inhibition. Le manque de souplesse des échanges entre dedans et dehors et entre instances évoque le défaut de fonctionnement d'un préconscient trop rigide (barrières surinvesties, appauvrissement) ou inefficace (barrières effractées, envahissement fantasmatique).

• Les réponses Couleur dont la cotation tient compte de la plus ou moins grande prégnance de la forme, voire de son absence, traduisent assez bien la

manière dont le sujet investit les limites : à l'excès lorsque le pôle Couleur du TRI est inexistant, de manière souvent fragile ou insuffisante lorsqu'il est dominant. On constate d'ailleurs une forte liaison positive entre les réponses K et le score Barrière, les réponses C et le score Pénétration.

D'une manière générale, un fort investissement des limites apparaît comme une constante à l'adolescence, chez les jeunes gens non consultants comme chez ceux qui présentent des troubles de registres divers. Les sollicitations du Rorschach font écho à la problématique adolescente et induisent une centration sur les limites qu'il s'agit de ne pas confondre avec des manifestations pathologiques. Quand peut-on considérer que les modalités de réponses observées s'inscrivent dans un registre positif, et quand relèvent-elles de registres plus préoccupants ? L'accent doit être mis, une fois de plus, sur la nécessité de travailler les protocoles dans une perspective dynamique qui suive le fonctionnement psychique des sujets, évoluant au fil de l'épreuve ; les indices dégagés ici sont donc à repérer pour leur signification, mais à mettre constamment en relation avec tous les autres indices qui renvoient aux autres registres de fonctionnement. Seule cette approche permet, passant d'une centration pointue à un réajustement dans la globalité, de pondérer le poids des divers éléments repérés. C'est en maintenant le souci de ce va-et-vient entre détails et totalité que l'on peut s'autoriser à utiliser les premiers pour en faire des critères diagnostiques.

Pour revenir sur les caractéristiques de l'investissement des limites : en ce qui concerne l'approche globale, par exemple, on note à partir de l'étude d'un grand nombre de protocoles issus d'une recherche portant sur la réactualisation des normes au Rorschach (Azoulay *et al.,* 1999) que le type d'appréhension est modifié par rapport aux normes anciennes. Le pourcentage des D est en diminution cependant que celui des G a augmenté, si bien que les deux sont à présent équivalents dans la tranche d'âge des plus jeunes (43 %). On trouve même assez souvent des protocoles d'adolescents dans lesquels le recours aux réponses globales dépasse légèrement le recours aux détails : c'est le cas à partir de 16 ans jusqu'à 24 ans.

Le Rorschach d'**Yvonne, âgée de 14 ans 10 mois**, offre une illustration de l'investissement des limites à l'adolescence dans ses aspects positifs pour le narcissisme. Au plan des facteurs relatifs aux limites, elle montre un surinvestissement des réponses globales (82 %) qui s'inscrit par ailleurs dans un travail de pensée d'une grande richesse, manifesté par des réponses élaborées, des K, des contenus symboliques. Si le formel est investi, c'est sans excès, et c'est plutôt dans les modalités d'accompagnement de la projection ou de l'intégration du sensoriel (F % : 52 ; F % élargi : 82). Les réponses

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

peau, présentes a minima, traduisent les mouvements défensifs (*un masque,* planche I), ou l'échec ponctuel de la défense vis-à-vis d'une thématique d'angoisse de castration (*une tortue avec un petit bout de carapace enlevé,* planche I) qui se révèle pleinement au cours du protocole, et en particulier à la planche II. Le score Barrière/Pénétration est élevé (9B > 7P), comme c'est le cas chez les adolescents non consultants que le Rorschach sollicite sur un mode créatif. Les réponses appartenant aux deux pôles de ce score relèvent d'une symbolisation qui permet de jouer avec les représentations d'atteinte et de protection, en lien chez cette adolescente avec la réactivation œdipienne et son impact sur le narcissisme. Nous donnerons l'exemple de la planche II :

Pl. II	Un *hématome* sali avec de la boue et le sang a été *recouvert* par cette boue et de la terre (*Pénétration* et *Barrière*). Ça, ça fait un *volcan* un peu, en *éruption* (le volcan part ; c'est une explosion et le cratère. Trou profond. On pense que tout est calme et ça s'agite. *Barrière* et *Pénétration*).

Aux planches VIII et IX, le recours aux réponses Barrière, d'un niveau de symbolisation remarquable, participe au mouvement défensif contre les sollicitations des planches pastel qui induisent tout particulièrement un ébranlement des limites à l'adolescence.

Pl. VIII	Moi je penserais à un tableau d'art abstrait. Un grand bouclier d'un chevalier plein de couleurs pour représenter sa gloire (Barrière). Un bateau qui se dirige dans cette direction, la coque, les voiles de différentes couleurs (Barrière). Une grande mère qui prend ses deux enfants dans ses bras, les deux enfants dans le rose, la mère au milieu qui les prend dans ses bras, chacun dans un bras (je voyais deux enfants qui s'amusaient dans les bras de leur mère) (Barrière). Un continent perdu au milieu de la mer (les formes des pays et le blanc, la mer, qui s'infiltre comme un bouleversement. Barrière et Pénétration). À un plateau de fruits avec tous les fruits de chaque espèce d'un côté, enfin de différents côtés (Barrière). Là je vois un être méchant (rose, orange) qui tient en esclavage toute une série de personnes et qui les dédaigne, qui les regarde de haut.
Pl. IX	*L'entrée* d'un *château* avec l'aile nord (*pointe orange*) et là (*Dbl*) c'est la grande allée et là (*vert*) c'est les jardins fleuris avec les allées qui divergent (orange) (*Pénétration et Barrière*). Un drapeau aussi, trois couleurs dominantes. La *bombe* à Hiroshima avec tout *le gaz qui remonte* (*Pénétration*). Un éléphant (*D rose*) avec les deux yeux, la trompe qui descend (*D méd.*). La tête d'un homme avec une *grande barbe* (*Barrière*).

Yvonne, dont on voit ici la richesse des problématiques puisqu'elle montre une sensibilité à la séparation, puis à nouveau à l'excitation pulsionnelle, utilise de manière quasi exclusive à ces planches des réponses globales, où elle intègre la couleur avec un recours souple au support formel.

Le recours au formel est de bonne qualité mais sans excès, l'appui sur les données sensorielles est fréquent, si bien que dans l'ensemble l'investissement des limites se fait avec souplesse. Les représentations humaines et animales sont intègres et cohérentes.

Une recherche centrée sur la place du narcissisme dans l'évaluation de la névrose à l'adolescence (Emmanuelli, 1998) porte sur l'analyse des projectifs de trois groupes d'adolescents : les premiers consultent pour difficultés scolaires de type névrotique, les seconds ont des troubles névrotiques symptomatiques, et les troisièmes constituent le groupe témoin. Cette recherche a permis de montrer que l'attachement aux données du narcissisme affine le diagnostic de névrose et permet en particulier de mieux prévoir révolution des adolescents.

L'exemple de **Norbert, âgé de 16 ans,** dont les difficultés scolaires trouvent leur origine dans une problématique obsessionnelle, illustre les modalités positives d'investissement du narcissisme dans la névrose. Les données vont dans le sens d'un fort investissement des limites : G %, F % et F % élargi sont élevés, et les couleurs sont très peu utilisées. Toutefois, le F + % est dans la zone inférieure de la norme, ce qui va dans le sens d'une capacité à abaisser la garde défensive, signe d'une circulation entre instances non verrouillée. L'étude des réponses est ici nécessaire pour comprendre le sens de l'accrochage au formel : elles relèvent en très grande majorité du registre phallique et témoignent du conflit qui se joue autour de l'agressivité, s'exprimant dans ces contenus symboliques et se contient par le frein mis aux interactions humaines ou animales. D'autres réponses traduisent des préoccupations concernant l'intégrité des attributs phalliques de ces représentations. Le protocole, contenu, comporte vingt et une réponses données avec concision. Il débute à la planche I par :

Pl. I	Un papillon (les ailes, les mandibules). Un vaisseau spatial.

Il se poursuit planche IV :

Pl. VI	Un monstre avec une grosse queue des grands pieds et des petits bras. [...] Un objet volant, je sais pas quoi. (On dirait un peu comme des ailes, y a la tête et là c'est les bras ( ), je ne sais pas, un animal sans la queue.) [...] Une arme à feu. Un vaisseau spatial.

Il se termine planche X par une seule réponse :

Pl. X	Un combat spatial avec les obus qui éclatent là (D bleu lat.), et les vaisseaux spatiaux qui sont attaqués (D rose et D gris).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les représentations humaines et animales sont de bonne qualité.

Le score Barrière/Pénétration (6B > 1P) reflète le rétrécissement défensif qui empêche le jeu avec les représentations de fragilité, trop angoissantes, et rigidifie le fonctionnement. La dimension assez répétitive de la thématique phallique (*vaisseau spatial, objet volant, combat spatial*) s'inscrit dans cette rigidité défensive et dans la prévalence de la problématique obsessionnelle d'agressivité et de défense contre celle-ci.

Chez les adolescents qui présentent des troubles symptomatiques obsessionnels relevant de la névrose, la configuration est assez semblable, mais les représentations sont particulièrement répétitives : la compulsion de répétition est à l'œuvre dans son aspect mortifère. Alain, 13 ans, propose itérativement à des planches différentes l'image d'une enveloppe abîmée : *une peau de bête découpée, un morceau de cuir déchiré, une peau de loup déchiquetée, un drap déchiré.* Ces réponses, cotées à la fois Barrière et Pénétration, condensent sur le mode névrotique investissement narcissique et lien objectal, ce dernier apparaissant dans le sadisme suggéré (*déchiqueté, déchiré*). Les représentations de relations, dans le Rorschach comme dans le TAT, sont marquées par la violence et le souci de maîtrise, qui prennent le pas sur l'expression libidinale. Mais si dans son protocole, paradigmatique du fonctionnement obsessionnel, dont le but est de détruire l'autre en tant que sujet désirant, l'objet ainsi maîtrisé tend à disparaître, il demeure néanmoins très présent, contrairement à ce qui se passe chez les sujets narcissiques.

Les protocoles les plus préoccupants sont ceux qui sont restrictifs dans le registre de la figuration narcissique : la pauvreté des représentations liées à la vulnérabilité et à la défense semble alors un signe de fragilité qui amène à relativiser la dimension névrotique du fonctionnement. Dans les cas de troubles névrotiques symptomatiques, le registre obsessionnel sert alors de rempart contre une fragilité fondamentale. La représentation humaine dénuée d'intégrité est un autre indice négatif qui demande à être étudié de près : ponctuelle, imagée, sans désorganisation morbide, elle relève des variations du normal. Importante, accompagnée de troubles de la pensée, elle constitue un signe alarmant.

Au TAT

Au TAT, on peut repérer les modalités d'investissement des limites à partir de la présence et de la fréquence du recours à certains procédés, tels que la description détaillée avec attachement aux détails (A1/1), l'insistance sur le

repérage des limites et des contours (CN/4) et la référence plaquée à la réalité externe (CF/1), ou l'appui sur le percept et/ou sur le sensoriel (CL/2). Ces procédés, appartenant à des registres différents, rendent compte de modalités diverses d'appui sur une réalité externe qui peut, selon les cas, s'inscrire dans un jeu souple interne/externe, se substituer à une réalité interne inexistante dans un système où les instances connaissent un collapsus, ou servir de délimitation entre un dedans et un dehors toujours en risque de confusion. Lorsque la confusion existe apparaissent certains procédés du registre E.

Dans la population d'adolescents tout-venant tout comme chez les adolescents entrant dans le cadre de la névrose, on ne relève pas au TAT un fort investissement des limites, contrairement à ce qui se donne à voir au Rorschach : c'est donc la spécificité même du Rorschach qui fragilise les limites corporelles et entraîne un mouvement défensif sollicitant les modalités de fonctionnement décrites plus haut.

Au TAT, les procédés narcissiques investis par les adolescents relèvent régulièrement de modalités défensives permettant la défense vis-à-vis du pulsionnel (gel du pulsionnel par le recours au spéculaire, à la mise en tableau, à l'instantanéisation des récits) et nous verrons plus loin les particularités de leur usage.

Le protocole de TAT d'**Yvonne,** dont nous avons évoqué le Rorschach, s'appuie sans excès sur les procédés Al/1, et rebondit à partir de ceux-ci dans des récits qui font appel au fictif et prennent en compte les conflits suggérés par le matériel.

Pl. 1	Totalement inventée ? Je sais pas, moi, j'imagine le petit garçon qu'on a mis sur une table pour écrire la partition. Il a son violon pour l'aider mais ça n'a pas l'air de le captiver. Alors il reste rêveur devant son violon +++ (?) Je sais pas, j'ai pas tellement d'imagination.
Pl. 6GF	La jeune fille a l'air très effrayée ++ L'homme, c'est peut-être son père qui vient lui annoncer la nouvelle... peut-être assez grave... Veut peut-être la marier de force et... elle a l'air très surprise. Elle va peut-être s'y refuser.
Pl. 10	C'est une mère qui embrasse son fils, qui lui demande de faire très attention. Il va partir à la guerre sur le front et elle a très très peur, elle s'inquiète beaucoup pour son fils.

Dans ces récits, on voit combien à partir de limites assurées, qu'elle ne se sent pas contrainte de renforcer, Yvonne peut se saisir des sollicitations du TAT pour utiliser la réalité au service de l'imaginaire, en intégrant des affects adaptés à ses récits, et en s'autorisant même une liberté par rapport au percept (une mère *qui embrasse* son fils).

Lorsque l'accrochage aux limites se fait intense au TAT, il va généralement de pair avec des procédures de fonctionnement peu souples, une évacuation du conflit, ou constitue une alternative à des procédés rendant compte de

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'atteinte des limites, si bien qu'il s'inscrit parmi les signes de troubles du fonctionnement. C'est ainsi que certains protocoles recourent de manière prévalente aux procédés Al/1, CN/4, CL/2 ou C/Fl sans être accompagnés de procédés appartenant aux registres A et B. Ils relèvent pour certains d'une inhibition qui vise la mise hors circuit des conflits, et donnent à s'interroger sur l'évolution de l'adolescent.

Nous en donnerons pour exemple quelques planches du protocole de **Sacha, 15 ans** qui fonctionne dans l'agir, fuyant ainsi toute activité intellectuelle et surtout toute possibilité d'être confronté à son mode interne :

Pl. 1	Ben... le garçon... y regarde son violon en se disant, euh, qu'il est très beau. Faut détailler ?
Pl. 2	C'est une étudiante qui... qui regarde quelque chose et qui va ou qui revient du collège. Et elle se trouve devant un champ où y'a un homme et une femme qui sont en train de labourer le champ.
Pl. 10	C'est un homme qui embrasse une femme parce que voilà, elle a l'air un peu malheureuse.
Pl. 12BG	Elle se prend comme ça l'image ? Alors on voit un pont, à gauche des pierres et dans le ciel on a l'impression de voir un dragon, une espèce de dragon, et des gens qui traversent le pont. Et des falaises aussi.
Pl. 12BG	Y a une barque qui est posée sur l'herbe à côté d'un arbre et en face y a une petite rivière (histoire ?). On pourrait penser que l'homme à qui appartient la barque l'a posée sur l'herbe pour pas qu'elle s'en aille.
Pl. 13B	Il y a un petit garçon assis au rebord d'une porte qui est en train de rêver ou de regarder quelque chose de précis
Pl. 19	On voit une espèce de fumée qui passe en bas de l'image et derrière au fond sur une espèce de plate-forme un peu comme une maison... c'est assez vague, y'a pas.

Dans ce protocole marqué par les défenses du registre de l'inhibition et par l'isolation, on voit l'importance du recours aux procédés renvoyant à l'accrochage au formel (A), à l'investissement des limites (CN) : les repérages spatiaux (devant, à gauche, en face, à côté, sur, au rebord) occupent une place prévalente et se substituent souvent aux représentations de relations, ou encore alternent avec un lien univoque ancré sur le regard, avec un objet indéfini (planche 2 : *qui regarde quelque chose ; elle se trouve devant un champ ou y a un homme et une femme ;* planche 13B : *un petit garçon assis au bord d'une porte qui est en train de rêver ou de regarder quelque chose de précis*). Par ailleurs, à la planche 19, la difficulté à s'appuyer, cette fois, sur une représentation ferme et délimitée nous interroge sur la qualité des objets internes de Sacha. Si la qualité toujours maintenue de l'ancrage dans la réalité, et la possibilité d'évoquer planche 10 un affect dépressif apparaissent comme des indices positifs, il n'en reste pas moins que le protocole est assez préoccupant par l'intensité de l'évacuation des conflits.

Mais, dans certains protocoles, à l'inverse, c'est l'absence de procédés marquant l'investissement des limites, et la présence d'indices traduisant le

flou des repères et les confusions de la pensée, qui constituent un faisceau de signes relevant de troubles du registre psychotique.

Clément, 20 ans, donne des récits dans lesquels, de manière répétitive, l'appui sur le perceptif est à peine utilisé car ce dernier ne s'institue pas comme un ancrage dans la réalité : les éléments du réel sont dépulsionnalisés à l'extrême, rendus abstraits, à l'image de la pensée déréelle de l'adolescent et du défaut de continuité de son moi.

Pl. 1	C'est un enfant qui est attiré par la musique. On dirait qu'il est obnubilé par la musique, il regarde son instrument mais d'une façon. En fait il est attiré par la musique, ça doit être son dada. C'est un enfant qui est attiré par la musique en fait.
Pl. 6BM	La réflexion humaine, un regard obscur.
Pl. 11	II est flou, très très flou. Peut-être la renaissance d'un nouveau monde. Au départ la terre était une petite étoile et quand elle a explosé elle s'est reconstituée par des milliers de cellules. La renaissance de quelque chose de nouveau qui reviendrait.

On voit dans ces quelques planches la perte majeure des repères identitaires qui sont mis en défaut par la confrontation au désir, à la pulsion, à la relation, mais aussi à la solitude. La pensée procède par désincarnation, abstraction, et se perd dans ses tentatives d'accrochage aux repères (*la renaissance* de quelque chose de *nouveau*).

La présence de certains procédés E signe, par ailleurs, l'effraction de l'enveloppe corporelle, la confusion des limites entre soi et l'autre, ou encore les troubles de la pensée : c'est le cas des procédés E1/4, E3/1 et E3/2.

Sylvie, 20 ans, présentée dans les vignettes cliniques, donne à voir à la planche 6GF la manière dont le mouvement de désir désorganise le rapport à la réalité et entraîne un vacillement identitaire :

Pl. 6GF	Ça c'est compliqué... apparemment c'est une femme du monde quoiqu'un peu jeune... il l'a surprise quoi... de qui c'est ? Vous savez pas de qui c'est ça ? Apparemment ils peuvent se connaître malgré tout, on pourrait croire qu'ils se connaissent pas, mais *d'après la deuxième face de son visage qui est plus dans l'ombre* on peut penser qu'il y a quelque chose qui les a déjà réunis, bref on peut penser que c'est le coup de foudre, j'en sais rien.

Citons également la planche 10 de **Clément,** qui révèle la confusion identitaire induite par le rapproché suggéré par le matériel :

Pl. 10	Bon alors, celui-ci, c'est l'amour mais entre une femme et un homme. Ils se serrent. Ils sont corps à corps. Un amour qui voudrait dire une unification. Pour le bien et pour le mal... pour le pire.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

2. L'investissement libidinal de la représentation de soi

Il implique dans son aboutissement aussi bien l'intégration d'images de soi bonnes et mauvaises que celle de représentations d'objets bonnes et mauvaises. L'absence de soi intégré, si l'on suit les descriptions d'Otto Kernberg (1976), se décèle par l'existence d'états du moi contradictoires, dissociés ou clivés, et par des représentations d'objets caricaturales, toutes bonnes ou toutes mauvaises. Un investissement positif se traduit donc par une représentation de soi qui, tout en étant valorisée, ne requiert pas le recours excessif à l'idéalisation, et des représentations d'objet souples, intégrant des aspects positifs et des aspects négatifs. Il existe en effet un lien étroit et un effet d'interaction entre le narcissisme et la relation d'objet.

Quant à l'idéal du moi, « héritier du narcissisme infantile », selon Freud, il repose sur les identifications. Janine Chasseguet-Smirgel écrit à ce propos : « Chez l'enfant, l'accomplissement des identifications à des objets supports de l'idéal du moi lui permettra d'acquérir une bonne estime de soi : son moi sera identifié aux bons objets idéalisés, se rapprochant ainsi de son idéal et pouvant en même temps s'offrir à l'amour du ça » (1990, p. 131).

Au Rorschach

Il peut être mis en évidence à partir de l'étude de la planche V. Cette dernière est en effet considérée comme étant la planche de la représentation de soi et de l'identité. La réponse banale à cette planche traduit la possibilité minimale d'investissement des limites du corps et de la représentation de soi. Chabert considère que cette planche renvoie à une problématique d'identité comprise au sens psychique du terme, à la notion de self, ce qui explique sa sensibilité à ce qui relève de la fragilité narcissique chez les sujets (1983, p. 69). Dans cette perspective, on examinera les réponses à cette planche sous l'angle :

– de la valorisation de la représentation, l'image pouvant être valorisée, non qualifiée ou dévalorisée ;
– du mouvement exprimé, qui se traduit par la présence de kinesthésies. La dimension projective dont rend compte la kinesthésie exprime, en effet, la proximité identificatoire du sujet par rapport à la représentation évoquée. De ce fait, le type de mouvement proposé qui, à cette planche,

peut exprimer relation (*un oiseau qui prend son envol*), la contemplation narcissique (*un faon qui se regarde dans un cours d'eau*), l'atteinte (*une espèce de déchéance à cause des ailes tombées, comme ça, et puis la faiblesse, une impression de faiblesse*) ou encore, quoi que plus rarement, l'interaction libidinale ou agressive (*un combat de taureaux qui sont nez à nez*) peut nous informer sur les différentes modalités de l'investissement narcissique de la représentation de soi.

La plupart du temps, et quelle que soit la qualité des assises narcissiques du sujet, il est difficile aux adolescents de maintenir une représentation de soi valorisée. Ils adoptent parfois une curieuse neutralité dans les représentations, donnant à la planche V des réponses brèves, cantonnées à la banalité, sans qualificatif, ou encore ils oscillent entre des représentations très contrastées, qui traduisent la difficulté à adopter sur soi un point de vue constant ; les aspects positifs et négatifs de la représentation de soi, ainsi proposés en alternance, semblent dépendre du regard d'autrui et fluctuent d'autant plus que les objets investis sont multiples. Les préoccupations narcissiques, présentes chez tous les adolescents, apparaissent, chez les sujets les plus libres dans l'expression de leurs problématiques, au décours de représentations très claires.

Joséphine, 13 ans 10 mois donne la réponse suivante à la planche V :

Pl. V	On dirait un papillon qui sort de son cocon, qui a pas encore les ailes déployées, qui est maladroit (il a la forme ; il a les ailes qui tombent).

Armelle, âgée de 16 ans 10 mois, donne à la planche V cette séquence associative, qui illustre le travail psychique sur la représentation de soi dans ses aspects de fragilité et de défense narcissique, mobilisé par la problématique adolescente, et mis en évidence au Rorschach :

Pl. V	Une chauve-souris (le petit corps et les ailes noires). Alors là c'est un papillon d'un autre côté (la forme des ailes, les petits bouts d'ailes ici). (Rit.) Un... quelqu'un qui essaie d'apprendre à voler sans avion (Les jambes, la tête, un corps qui a l'air tout frêle et des grandes ailes immenses qui traînent par terre. Il y arrivera pas). Une femme avec un manteau de fourrure énorme (manteau très volumineux qui veut faire chic. La Castafiore). Deux escargots amoureux (D inf. : les corps des escargots qui sont l'un contre l'autre).

L'une comme l'autre, chacune à sa manière, rend compte d'une préoccupation face au devenir adulte (*qui sort de son cocon ; qui apprend à voler sans avion*) qui peut trouver le recours à la symbolisation pour se dire, et l'appel à des ressources narcissiques (*cocon ; manteau de fourrure énorme*) pour se moduler.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

À l'inverse, l'unique réponse de **Jean-Marie, 17 ans,** traduit une défaillance narcissique majeure, dont les effets sur l'adaptation au réel et sur les processus de pensée se révéleront plus particulièrement face au TAT, du fait de l'intrication chez cet adolescent de la problématique œdipienne ingérable et de la problématique dépressive.

Pl. V	Là, ça me ferait plutôt penser, comme un animal mort ; on verrait les deux pattes, les quatre pattes (ah oui, mon loup, mon loup kaputt !).

Les autres facteurs à prendre en considération pour l'évaluation de l'investissement narcissique de la représentation de soi sont :

– l'intégrité de la représentation humaine : celle-ci s'évalue à partir de la qualité formelle des réponses humaines (F + ou F –), la proportion de Hd et la présence ou l'absence de réponses Anat (anatomie) humaines. On considère en effet que la possibilité de donner des réponses humaines entières, de bonne qualité, et un nombre modéré de représentations partielles (Hd) ou de réponses Anat rend compte, chez le sujet, d'une représentation intègre de soi – base minimale pour l'investissement narcissique positif. On peut étudier les réponses animales selon les mêmes critères : en effet, les travaux de Boizou *et al.* (1978) ont bien montré que l'identification ne passe pas exclusivement par l'expression de formes humaines ;
– le degré de réalité ou de vie de ces représentations : s'agit-il de réponses H (humain), (H) (humain irréel, tel que lutin, fée) ou statue, marionnette, cotées Objet ? Il s'agit cette fois d'évaluer les possibilités de projection dans des représentations vivantes, en acceptant le mouvement de la pulsion. Les travaux de Chabert ont montré, en effet, la présence d'une mortification des représentations dans les cas de narcissisme pathologique, mortification qui renvoie à la mort pulsionnelle, traduction de la « mort narcissique ».

Le plus souvent les protocoles d'adolescents montrent une préoccupation importante au sujet des représentations humaines, qui peuvent faire l'objet, au cours du protocole, de traitements très variés pour permettre au jeune sujet l'investissement projectif puis la mise à distance. Dans cette perspective, la présence de réponses appartenant à des registres différents, telles que H ; (H) ; A ; (A), Objet, rend compte chez les sujets de la souplesse de leurs capacités de traitement identificatoire.

Autres indices :

– la valorisation de l'image humaine et de l'image animale, examinées à toutes les planches, ces images pouvant être valorisées, non qualifiées, ou dévalorisées ;
– l'investissement narcissique de la représentation sexuée : les réponses données aux planches à symbolique masculine (IV et VI) et à symbolique féminine (VII et IX) nous éclairent sur ce point, par leur accord ou leur écart avec ces symboliques. On y trouve en effet des réponses aussi diverses *qu'une flaque d'eau, de la fumée, un géant tout-puissant,* données à la planche IV, ou encore *deux cuisses arrière de lapin, deux petites filles avec une queue-de-cheval en l'air, qui se regardent face à face,* à la planche VIL

L'étude se poursuit et se complète en prenant en compte tous ces éléments qui peuvent être cohérents, nous donnant alors des indications particulièrement marquées sur un investissement narcissique positif ou négatif, mais qui contrastent le plus souvent, à l'image des hésitations et des fluctuations adolescentes sur ce point.

Jean, âgé de 15 ans et demi, propose dans un très long protocole des représentations humaines et animales qui appartiennent à des registres très variés mais maintiennent leur aspect unitaire, leur adéquation formelle, et reflètent une représentation de soi intègre. Ces images sont tantôt valorisées, tantôt neutralisées ou porteuses a minima d'idéalisation négative (*ange, cochon, chauve-souris, vampire, homme ou femme, bretonne, égyptienne, danseur russe, sorcière, cavalier sur son cheval*) *:* par leurs contradictions mêmes, elles révèlent chez cet adolescent les difficultés identificatoires actuelles, liées au refus d'abandonner les fantasmes de bisexualité. Il lui est difficile de camper les représentations féminines et masculines dans des rôles univoques : les images féminines et masculines sont nanties des attributs des deux sexes. Voici ses réponses à la planche VII :

Pl. VII	Ah ben ça me fait penser à deux Bretonnes, ou en tout cas deux femmes (les espèces de... coiffes), mais aussi, d'après leurs bras, on dirait deux Égyptiennes, en tout cas, elles sont sœurs jumelles parce qu'elles se ressemblent beaucoup. Dans l'autre sens, ah, ben alors là ! ça me fait penser à... les danseurs russes, c'est bizarre. Deux danseurs russes avec leurs grands chapeaux (surtout le chapeau. On dirait qu'ils font quelque chose de difficile à faire). Ou alors une femme et des danseurs, danseurs genre Folies Bergères et tout ça (on dirait qu'elles ont une espèce d... plein de trucs sur la tête).

Cette séquence illustre l'investissement narcissique de la représentation sexuée qui occupe actuellement le premier plan du travail psychique de Jean, au cœur du processus d'adolescence.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Fabien 20 ans, qui présente un fonctionnement névrotique de type obsessionnel, donne un protocole assez restreint, dans lequel les images identificatoires sont déplacées sur des animaux ou des objets porteurs d'une symbolique agressive (*forteresse volante, loup, fouine*). Le A % est très élevé (67 %) le H % un peu bas (12 %) mais dans les deux cas les réponses unitaires prédominent. Les réponses données aux planches à symbolique sexuée appartiennent de manière prévalente au registre phallique : on pourrait dire que, contrairement à ce qui se joue chez les adolescents plus libres psychiquement la névrose restreint chez Fabien la gamme des registres identificatoires. L'ensemble révèle un investissement narcissique de la représentation de soi ancré sur les identifications phalliques, sur un mode défensif dû à l'importance de la charge agressive et à l'impact de la problématique de castration que celle-ci entretient :

Pl. IV	Là ça me fait penser à une face de sanglier ; je vois assez sa tête en haut mais pas très bien ces parties-là (D lat. inf.). Un espèce de monstre ; sa tête mais surtout l'ensemble contrairement au sanglier. Je vois bien un sanglier de face avec des oreilles pendantes, c'est tout.
Pl. VI	Ça me fait penser à un cormoran (en vol là aussi quand il déploie ses ailes). Ça me fait penser à un T à l'envers. Ou à un avion aussi. Je crois que c'est tout.

Isabelle, 20 ans, dont les modalités de fonctionnement relèvent d'un registre limite, investit les représentations humaines au Rorschach (H % = 21) :

Pl. IV	Je dirais... pas un monstre, un genre de géant assez grand qu'on voit comme si on était en dessous... mais de face vraiment une créature grande de forme. Y'a ni la tête mais je le vois devant moi, y a pas de main, je vois les pieds, les jambes... c'est tout.
Pl. VI	Alors là une feuille vue d'en.. à l'envers... y'a que ça... ça me dit rien du tout. Ou peut-être une carpette d'animaux. Je verrais un vieux chat... dépec... qu'on a retiré la peau, tout vieux... un vieux chat... la tête aplatie. J'ai vu mon chat écrasé en carpette ou même un loup à la rigueur, je me suis tout de suite vue aplatie... le corps, les quatre pattes... les moustaches... fines pour l'ouïe ou l'odorat. Beaucoup de poils au niveau du museau.)
Pl. VII	Des cuisses de grenouille, à l'envers. (Tout. Le haut de la cuisse et le bas. Déjà la forme, le milieu, un os pour séparer les deux cuisses.) Sinon deux têtes, à l'endroit deux têtes d'enfants avec un genre de chapeau pointu. Ça peut être aussi des nuages.
Pl. IX	Là sur ce dessin je distingue pas les formes mais les couleurs me font penser à la verdure, aux plantes... en gros comme un champ visuel on peut pas décrire là je passe à l'imaginaire, ce serait pas du bon... deux narines, quelqu'un derrière un masque... quelqu'un qui sort du masque, des dents, des mâchoires, pas morbide mais monstrueux).

Les réponses humaines, comme nombre des évocations animales, sont le plus souvent dévalorisées, endommagées et angoissantes. Les difficultés de gestion des pulsions, l'intensité des mouvements projectifs, entraînent des

attaques des représentations animales et humaines et entravent l'investissement narcissique des représentations sexuées.

Au TAT

L'idéal du moi se dégage à partir des identifications, que ce matériel, de par sa construction, met enjeu pratiquement à chaque planche. La planche 1, qui confronte le sujet à l'objet du désir dans un contexte d'immaturité fonctionnelle, est particulièrement propice à révéler les modalités de cet idéal. Lorsque la problématique de castration mobilisée par le matériel est intégrée, le conflit se joue en termes de désir et d'interdit, et une des issues consiste dans l'identification à un tiers pouvant servir de modèle. Chez les sujets qui ne peuvent assumer les limitations imposées par cette problématique, on voit apparaître les manifestations d'un moi grandiose, sous la forme d'identification à un enfant prodige, virtuose déjà tout-puissant.

Par ailleurs, dans l'ensemble du protocole, la présence d'un certain nombre de procédés du discours permet d'approcher l'*investissement narcissique de la représentation de soi* dans ses aspects positifs, pour les premiers, et ses défaillances, pour les derniers.

La représentation de soi s'appuie, dans le registre des procédés B, sur les capacités identificatoires, lesquelles révèlent l'existence d'une identité stable, ou sur l'investissement de détails narcissiques qui s'insèrent dans un contexte de relations objectales (B3/2 : attachement aux détails narcissiques à valeur de séduction). Lorsqu'elle est assurée et sujette aux seules fluctuations de l'adolescence, elle permet la création de récits qui mettent en jeu – ou tout au moins exposent – le conflit, au sein de relations entre des personnages clairement différenciés.

David, 20 ans, étudiant particulièrement brillant, donne les récits suivants :

Pl. 7BM	Là ça se passe en Allemagne. Non, à Vienne en 1903. Et alors c'est un père et un fils qui sont en train de parler et... et en fait... en fait le père est très inquiet de l'avenir de son fils, parce que son fils vient de lui déclarer que désormais il consacrerait sa vie au piano. Et il est d'autant plus inquiet qu'il avait fait faire des études de maths à son fils ; et en fait il est vraiment catastrophé parce qu'il a déjà eu dans les mains des compositions de son fils et que ce sont des compositions purement mathématiques avec une déstructuration totale des univers tonaux ; et le fils s'appelait Schoenberg. Donc il avait pas à s'inquiéter.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 8BM	En fait ça se passe pendant la guerre, la guerre de 14, en France. Non pendant la guerre de 40 plutôt, en France. Et en fait le père est un maquisard et ils viennent d'être blessés dans une embuscade. Dans une embuscade très étonnante car personne ne connaissait l'itinéraire qu'ils allaient suivre. Et là il est en train d'être opéré par le médecin de manière rudimentaire, avec un couteau, et il a peu de chances de s'en sortir. Et au premier plan, qui est-ce ? C'est son fils qui n'a pas vraiment l'air consterné pour quelqu'un dont le père va mourir. Parce que c'est lui qui a dénoncé son père. Et il va s'en aller en Allemagne dans les Jeunesses hitlériennes. Et il va mourir.

Au cours de ces deux récits, grâce en outre à l'humour et à la distance qu'il introduit, les procédés labiles permettent à David d'aborder les sollicitations latentes des planches en prenant en charge les conflits qu'elles suscitent. Les personnages sont clairement campés, dans des rôles marqués, où ils sont des héros, positifs ou négatifs. Le retournement de rôles qui fait du fils, génie à la planche 7BM, un traître dans le récit suivant alors que le père, peu perspicace tout d'abord, est décrit à la planche 8BM sous les traits du héros, rend compte de la souplesse identificatoire et des mouvements d'investissement narcissique qui passent par l'identification tantôt à un protagoniste et tantôt à l'autre.

Tous les adolescents n'ont pas la liberté associative de David. Mais, malgré les angoisses névrotiques qui freinent certains d'entre eux et aboutissent à des récits entravés par le poids du conflit, les capacités d'investissement narcissique de la représentation de soi demeurent généralement présentes dans les fonctionnements tout venant et névrotiques. Elles se donnent à voir dans le choix de représentations objectales dont la consistance, malgré les fluctuations identificatoires souvent liées aux mouvements d'ambivalence dans la névrose, révèle une base minimale d'investissement narcissique.

Joseph, 13 ans 6 mois, est en échec scolaire depuis peu, sous l'effet d'une problématique névrotique agissante. Les récits du TAT, tout en montrant l'intensité du conflit désir/défense et des vœux parricidaires et la lourdeur des défenses qui s'y opposent (planche 6BM), rendent compte de la recherche d'un idéal du moi structurant et de l'appui sur des bases identitaires assurées (planche 7BM). Si les identifications semblent claires, leur investissement dans un scénario œdipien est freiné par la défense contre le rapproché mère/fils ou père/fils.

Pl. 6BM	Le monsieur est hébété ! Et elle, elle a l'air de s'interroger. Je sais pas ce qui peut leur arriver ! Peut-être qu'il apprend une mauvaise nouvelle, n'importe qui ; la dame n'a pas l'air de lui parler. Peut-être que quelqu'un de son entourage est malade, au monsieur ; la dame je vois pas réellement ce qu'elle peut faire dans l'histoire. Peut-être que c'est quelque chose d'inattendu car elle a l'air étonnée ; ça pourrait se terminer par, une semaine plus tard peut-être, que son ami soit guéri.

Pl. 7BM	On dirait... des... il a l'air d'avoir confiance ; dans son regard on a l'impression qu'il a confiance en lui (le plus vieux a confiance dans le plus jeune). Comme si l'autre, le brun, avait les mêmes opinions que lui. On dirait peut-être des espèces de chercheurs, des scientifiques. Il a l'air de pas vraiment (le plus vieux) le féliciter, mais le féliciter sans lui dire. Il a l'air de penser au fond de lui-même que ce qu'il vient de dire (le jeune) c'est bien. Je sais pas pourquoi, j'ai l'impression que c'est des chercheurs, qui cherchent quelque chose. Je sais pas, à cause de leurs habits. Celui-là vient de prouver (le jeune) une des théories de l'autre. Voilà : ça pourrait se terminer par une annonce à la radio : deux chercheurs ont trouvé un nouveau médicament, un nouveau vaccin. Ils viennent juste de réussir à faire quelque chose ; lui a l'air de se dire : « Enfin, on a trouvé ; depuis le temps qu'on cherchait » (le jeune). C'est tout.
Pl. 13B	C'est un petit garçon sur le pas de la porte : peut-être qu'il attend quelqu'un ; j'ai l'impression qu'il attend quelque chose ou quelqu'un. Peut-être qu'il attend que ses parents rentrent. Il doit attendre ses parents, sûrement, peut-être pour manger. Ils vont pas manger beaucoup. Il a pas l'air très riche ; il est pieds nus ; son pantalon a l'air long ; c'est peut-être à son frère aîné, qui ne peut plus le porter ; en faisant un pli ou deux, ça lui va. Il est pieds nus parce qu'il a envie de marcher pieds nus et peut-être que s'il a un pantalon trop grand, c'est parce qu'il a acheté un pantalon trop grand pour qu'il lui serve longtemps. Ou peut-être qu'il attend ses copains pour jouer dans la cabane. Il pourrait jouer aux indiens et aux cow-boys, faire de la cabane un quartier général. Pour finir, il pourrait rentrer chez lui après s'être amusé tout l'après-midi.

Les sollicitations latentes de la planche 13B, qui le confrontent à l'absence d'objet, font résonner une thématique de précarité (*il a pas l'air très riche ; il est pieds nus ; son pantalon a l'air long*). Celle-ci, éveillée par la problématique d'abandon, fait écho chez lui à l'angoisse de castration rendue d'autant plus agissante qu'elle touche les images parentales (*ils vont pas manger beaucoup*). On voit néanmoins comment Joseph peut s'appuyer sur l'investissement de relations d'objet déplacées pour reconstituer ses identifications narcissiques (*il attend ses copains ; il pourrait jouer aux indiens et aux cow-boys*).

Chez certains adolescents, la situation de test remet en cause la représentation de soi de telle manière qu'il leur faut passer par la construction d'histoires narcissiques pour tenter de l'assurer. La fragilité que l'on découvre dans leurs récits, malgré le recours à des procédés narcissiques tels que la centration narcissique (C/Nl) et les autres procédés du registre CN destinés à protéger le sujet de ces remises en cause, est parfois colmatée par le surinvestissement défensif d'une représentation idéalisée (C/N2).

Dans de tels récits, comme l'a montré Françoise Brelet (1986), on perçoit la fragilité à travers le blanc, le vide désespéré qui se devine sous l'inflation des images-prothèses ou sous le surinvestissement d'une référence personnelle qui sonne creux. Le TAT de **Gilbert, 17 ans,** en donne une illustration.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 1	Ça peut ressembler à mon histoire ? C'est quand j'ai reçu mon violon. Quand j'étais petit, j'étais blond ; c'est des choses qui arrivent ; il me ressemble un peu. Il a reçu son violon. Ses parents font la fête, et lui il est content d'avoir son violon. Ensuite, ses parents vont partir ; il prend le violon dans la chambre, il le regarde (?) C'est peut-être avant de jouer, ou après avoir joué. Il doit avoir l'esprit vide, il doit le regarder bêtement ; il doit regarder la couleur ; il doit essayer de se souvenir du son ; peut-être qu'il a regardé à l'envers pour voir si c'était une marque connue. J'ai pas menti quand j'ai dit que j'étais blond, car souvent on ne me croit pas.
Pl. 13B	C'est un petit garçon qui doit être en vacances, parce qu'il y a du soleil, il fait chaud, il a rien à faire ; il attend quelqu'un et il regarde la mer... Ce qui est étonnant c'est que j'avais un peu cette tête-là quand j'étais petit ; j'avais la même forme de pieds, de mains. Il doit pas avoir de pensées bien sérieuses ; il doit pas avoir de soucis. Il doit penser à ce qu'il fera quand il sera grand... il fera des études... il sera ingénieur, par exemple ; oui, chimiste, ou alors., il doit se demander où sont ses parents, qu'est-ce qu'il va manger, ce qu'il va faire.

Dans ces deux planches, le recours intensif aux procédés C/Nl ne parvient pas à constituer un support pour la mise en route d'histoires conflictualisées, libidinalisées : les références personnelles servent de rempart contre le vide sous-jacent, vide ancré sur le défaut d'intériorisation de la représentation de soi et des relations d'objet, et sous-tendu par l'intensité des pulsions agressives.

Enfin, certains procédés révèlent l'échec de l'investissement narcissique de la représentation de soi. Ils rendent compte de l'absence d'unité et d'intégrité de cette représentation, ce qui traduit en retour l'absence de permanence des objets privilégiés. C'est le cas des procédés E1/4 : perception d'objets détériorés ou de personnages malades, malformés ; E3/1 : confusion des identités-télescopage des rôles ; E3/2 : instabilité des objets.

La planche 8BM met en défaut le rempart défensif narcissique de Gilbert et laisse apparaître les moments de désorganisation et de déliaison, et le vacillement identitaire :

Pl. 8BM	C'est une vieille opération chirurgicale, un peu primaire, dans un bateau. Non, pas ça, la personne au premier plan n'a pas la tête d'un marin... chez un médecin. Peut-être que c'est pendant la guerre ; les nazis qui torturaient un juif (rit). Au premier plan, c'est un nazi ; ça peut pas être un nazi, il est pas en uniforme... En réalité on ne sait pas si c'est un homme ou une femme, car il a les traits de visage très ambigus ; c'est un être humain, qui est apparemment beau ; c'est un médecin. Si c'est une femme médecin, c'est pas étonnant qu'elle soit habillée comme ça.

3. Les effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet

Ceci constitue un point essentiel à repérer dans le fonctionnement des adolescents, afin de distinguer un narcissisme qui ne sert pas – ou difficilement – de tremplin vers l'investissement objectal, d'un narcissisme plus constructif, moins refermé sur soi. Les adolescents sans problèmes psychiques majeurs parviennent généralement à passer de représentations narcissiquement investies à des représentations d'objet prises dans une dynamique libidinale ou agressive. L'accès à l'ambivalence, qui permet de traiter l'un et l'autre de ces registres est, il faut le souligner, relativement rare à l'adolescence.

Au Rorschach

Afin d'observer les *effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet,* on peut examiner dans le fil des associations l'alternance éventuelle des centrations narcissiques et de la reprise des relations humaines ou des relations animales, ce qui permet d'observer les capacités de déplacement de l'investissement narcissique sur l'investissement des relations d'objet.

La relation d'objet au Rorschach peut apparaître comme existante et inspirée par une dynamique libidinale ou agressive conflictuelle ; comme entachée d'une agressivité destructrice ; elle peut se figer dans la spécularité, lorsque le mouvement pulsionnel se trouve empêché ; elle peut, enfin disparaître totalement. La comparaison entre ces modalités relationnelles et les modalités de l'investissement narcissique nous semble revêtir une grande importance, aussi bien au plan de l'évaluation qu'à celui de la prédictivité.

Le protocole de Rorschach de **Joseph,** dont le TAT est évoqué plus haut, est marqué par l'ambivalence aussi bien au plan des relations d'objets qu'à celui de l'investissement de la représentation de soi. L'étude des diverses réponses se rapportant à ces registres rend compte de l'existence d'un ancrage narcissique positif, souvent freiné par les angoisses de castration, mais qui permet le déplacement sur les relations d'objet investies tout à la fois par la pulsion agressive et par la libido.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. I	Ça pourrait être une espèce de papillon. Un insecte.
Pl. II	On dirait deux hommes qui se tapent la main, qui dansent, je sais pas. C'est tout.
Pl. V	Une espèce d'oiseau (des ailes bizarres, avec de grosses bosses. En fait, ça pourrait faire un canard avec des pattes fines, en train de traîner avec ses ailes sur les côtés ; sur le côté une espèce de crocodile).
Pl. VII	Deux personnages en train de danser, ou qui se regardent. Peut-être des Bretonnes avec des chapeaux sur la tête.

Myriam, 15 ans 10 mois, adolescente non consultante, donne une superbe séquence associative à la planche V.

Pl. V	Un lapin qui se regarde dans un miroir ; dans un demi-miroir, un miroir à double face, ou alors une course de lapins. Deux lapins qui se rentrent dedans. Ou alors, un lapin au milieu qui court, qui fait de la poussière et deux autres qui volent dans sa poussière. Un animal qui vole... Chauve-souris à grandes oreilles.

On y observe le jeu modulé de l'investissement narcissique, qui, avec l'appui de défenses spéculaires, sert de préambule à l'évocation d'une relation agressive, voire libidinale dans le double sens du terme « rentre-dedans ». Le rabattement sur une représentation de soi nantie (*chauve-souris à grandes oreilles*) permet à nouveau la prise de distance vis-à-vis de relations d'objets investies de manière très libidinalisée.

Clarisse, 19 ans, dont l'anorexie grave relève d'un fonctionnement limite, donne un protocole de Rorschach marqué par la fragilité des limites, très menacées d'effraction par les planches rouges et pastel, et très défaillant au niveau des identifications et du narcissisme.

À la planche III, elle ne peut voir les personnages, et s'en tient à une réponse paysage très imprégnée de sensorialité et visant l'établissement des limites.

Pl. IV	Ça me fait penser à une tête de rat déformée, un peu bizarre, ça c'est le corps, les jambes, les bras et au loin derrière c'est la queue qui avancerait comme ça (fait le geste), ouais, c'est une tête d'animal enfin c'est ses pattes on dirait des pattes d'araignées, ses bras là (geste).
Pl. IX	Comme ça, ça me fait penser à deux bébés, pas vraiment une tête de bébé, c'est la couleur, là, une tête un peu déformée qui serait collée, comme des siamois (des bébés mais pas finis, qui seraient pas à terme, têtes, corps. Ils sont collés, des siamois ou alors un reflet, plus collé, là il y a du rose comme si c'était collé...). Là ça me refait penser à des poumons un peu éclatés pas très... pas très sains d'ailleurs vu leur couleur.

Dans ces associations, on peut voir la dimension négative des identifications mal différenciées, liées à la projection d'une imago maternelle archaïque qui court tout au long du protocole.

Le protocole est saturé de réponses marquant l'attaque de soi et de l'objet, dans des mouvements de lutte contre le risque d'indifférenciation entre

l'un et l'autre. On ne trouve aucune représentation humaine entière, et les représentations animales, par lesquelles passe le jeu des identifications, oscillent entre le maintien d'une intégrité qui demande le refus de la pulsion, et les mouvements d'attaque (*un animal dépecé, c'est dégoûtant,* planche VI) ou de dépression non formulée (*un papillon de nuit ; à une chauve-souris. La forme et la chauve-souris est noire, du moins sombre, et là très sombre,* planche V). On voit ici combien le narcissisme défaillant de cette adolescente est en étroite résonance avec la mise à mal d'un objet tout à la fois défaillant et persécuteur.

Au TAT

Les effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet se déduisent de la présence de procédés rendant compte de la dynamique relationnelle. C'est le cas principalement de trois registres de procédés.

➤ **Dans les registres « labilité » et « rigidité »**

On trouve les procédés B1/1 : accent porté sur les relations interpersonnelles ; B3/2 : érotisation des relations ; A2/4 : aller et retour entre l'expression pulsionnelle et de la défense. Ils traduisent l'existence de relations investies libidinalement et/ou agressivement. Leur absence signale la dimension a-relationnelle ou non libidinale des protocoles.

Citons la planche 6BM de **Romain, 20 ans,** adolescent non consultant :

Pl. 6BM	Un... un jeune homme qui est chez lui, qui annonce à sa mère qu'il va se marier et qu'il va partir de la maison, qu'il va s'installer assez loin et qu'ils se verront quasiment plus jamais. Et les deux sont tristes mais le jeune homme a vraiment envie de partir s'installer et la femme, la mère, tout en étant triste, sait que cela doit se passer ainsi. Et tout en s'aimant ils se reverront très peu pendant leur vie.

On observe ici un remarquable traitement de la relation œdipienne qui implique, à l'adolescence, le renoncement au rapproché mère/fils, afin d'investir d'autres liens. Les assises narcissiques assurées de Romain lui permettent l'accès à l'ambivalence qui autorise la séparation (*ils sont tristes mais il a vraiment envie de partir*) *;* l'appui sur la représentation d'un objet maternel susceptible de survivre sans colère à cette séparation (*tout en étant triste,* (*elle*) *sait que cela doit se passer ainsi*) contribue à assurer l'investissement narcissique de la représentation de soi, et à permettre le déplacement de la libido vers des objets.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pour **Laurent, 20 ans,** étroitement enserré dans un fonctionnement obsessionnel, les modalités de l'investissement narcissique apparaissent comme très conflictuelles, du fait de leur association avec la problématique de castration et surtout avec l'agressivité majeure qui entache le lien aux objets identificatoires. On peut néanmoins, dans ce contexte, considérer comme positive car traduisant la vivacité des mouvements pulsionnels, la possibilité qu'il montre, tout au long du protocole, d'articuler libido narcissique et libido objectale.

Pl. 1	Histoire qui s'est passée, qui se passe ou qui va se passer ? Garçon jeune, soit privé de faire du violon, soit il fait du violon, soit il va en faire. Vu son attitude, assez triste, ça exprime peut-être un refus, je ne sais pas. On ne sait pas si cet instrument a appartenu à son père qui serait peut-être décédé, je ne sais pas. C'est une table ou un linge blanc, qu'il y a là ? Je pense que c'est un drap blanc, à mon avis ce drap a son importance et ce violon a peut-être appartenu à un proche de cet enfant qui est décédé ou qui est parti, je ne sais pas. Ou peut-être qu'il en a assez de faire du violon, parce que ça ne lui plaît pas. À mon avis, l'hypothèse la mieux, un refus de ses parents de faire du violon, et lui veut devenir un virtuose... En cherchant comme ça, je peux trouver différents cas de figure, je pense que je les ai tous dits. Je ne vois pas la signification de ce drap blanc, peut-être en signe de deuil... ici mouchoir qui a servi... Ou cet enfant joue, ou ses proches, père ou mère, en jouent. Cet enfant me fait penser à un violoniste actuel, assez vieux... comment il s'appelle ? Ça n'a aucun rapport avec un violoniste actuel ? Me fait penser à Menuhin.

Le récit est magistralement exemplaire de l'association inconsciente des fantasmes parricidaires aux souhaits d'accomplissement de la réalisation du désir. Laurent, entravé par la culpabilité que suscite une telle association, hésite en remâchant entre pouvoir et ne pas pouvoir, désirer et refuser de désirer, figurations diverses du désir et de la défense. L'identification idéale (*virtuose ; Menuhin*) qui lui permet une issue a-conflictuelle, rend compte du maintien de l'investissement narcissique de la représentation de soi en dépit de l'intensité du conflit. Cet idéal est clairement situé dans une lignée identificatoire ; on voit ici combien narcissisme et relation objectale restent étroitement liés.

➤ Dans le registre narcissique

Le procédé CN/5, renvoie aux relations spéculaires. La spécularité, qui rend identiques les personnages, permet d'éviter par le repli narcissique tout à la fois la représentation de la différence (donc la confrontation au manque) et l'introduction de la pulsion au sein de la relation.

➤ **Dans le registre des émergences des processus primaires**

Le procédé E2/3 traduit l'expression d'affects ou de représentations massifs. Lorsqu'il s'applique aux représentations de relations, il implique souvent des mouvements d'agressivité débordante.

Le protocole de TAT de **Chloé, âgée de 18 ans,** illustre l'incapacité à investir des relations d'objet à « bonne distance » d'une adolescente dont le narcissisme est gravement carentiel. Cette carence fait écho à la projection sur l'imago maternelle d'un défaut de holding. Les mouvements d'idéalisation de l'objet restent plaqués, et les défenses narcissiques protègent mal de confusions identitaires. Les relations d'objet sont creuses, vidées d'affect, ou portent le sceau de la massivité, sans pouvoir jamais occuper une position intermédiaire.

Pl. 7GF	C'est les petites filles modèles. Non, c'est la nourrice et l'enfant, et l'enfant qui tient un enfant dans ses bras. Mais elle a l'air de pas s'occuper d'elle, pas s'occuper de l'enfant. Y'a aussi la nourrice qui lui raconte une histoire. Alors elle lui dit d'arrêter et elle décide de s'occuper ailleurs parce que c'est quelqu'un qui s'ennuie beaucoup.
Pl. 13B	Ça me rappelle les jours de grande chaleur où on est tellement flasque qu'on n'arrive pas à faire quelque chose. Le petit garçon suce son pouce et est dans le soleil et y a une immense porte au-dessus de lui. La porte elle est tellement immense, je pense qu'il s'ennuie.
Pl. 13MF	Y'a, c'est l'homme qui a étranglé sa femme. Puis voilà, puis il regrette, puis il va décider de partir, il va retourner chez ses parents. Il va mourir dans l'œuf (?) dans le cocon.

Les procédés narcissiques et limites sont présents pour tenter de dénier la représentation d'abandon (*les petites filles modèles :* CN/5 et CN/2), pour mettre à distance le conflit et les sentiments dépressifs (*qui s'ennuie beaucoup ; je pense qu'il s'ennuie :* CN/1) ; pour figurer par des représentations concrètes ou sensorielles ce qui ne peut s'exprimer en affects faute de l'existence d'objets investis (*grande chaleur ; flasque ; dans le soleil, une immense porte au-dessus de lui*) et finit par rendre le discours illogique (*la porte est tellement immense, je pense qu'il s'ennuie*). Ils traduisent des mouvements de repli narcissique qui se substituent sans plaisir à l'absence de relations objectales (*le petit garçon suce son pouce et est dans le soleil et y a une immense porte*). La planche 13MF, qui sollicite directement les représentations de relations, fait émerger la pulsion agressive qui s'exprime abruptement, sans véritable prise en compte de l'objet malgré les apparences : la fin du récit, où la logique et le sens s'altèrent, évoque un repli vers le narcissisme négatif.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

4. L'utilisation de défenses narcissiques et les effets de ces défenses

Une certaine fragilisation narcissique relève du processus même de l'adolescence ; toute la question est de savoir quel impact a cette fragilisation sur le fonctionnement psychique des adolescents. En effet, elle a chez certains un effet stimulant, qui se manifeste tout particulièrement au Rorschach par la mise en jeu des processus de pensée à des fins de symbolisation ouvrant la voie à l'élaboration ultérieure des problématiques. Chez d'autres adolescents, le système défensif rigide qui leur permet de faire face au mieux aux vicissitudes de l'adolescence, tout en maintenant des investissements scolaires et extrascolaires efficaces, freine légèrement ce travail psychique, en particulier au TAT, mais ne l'entrave pas. Enfin, selon des modalités diverses, on peut observer dans les épreuves projectives l'impact déstabilisant des problématiques réactivées.

Les défenses utilisées par les adolescents pour faire face au surcroît d'excitation éveillé par les planches du Rorschach et du TAT sont révélatrices de leur mode d'organisation défensive. S'y ajoute en outre le recours aux défenses narcissiques comme une modalité qui pour certains n'est que ponctuelle, destinée à faire face à la contrainte narcissique qu'ils subissent durant cette période.

Il nous semble même que le recours possible à des défenses de cet ordre, lorsqu'il vient en appoint aux registres défensifs prévalents, et lorsqu'il s'inscrit dans l'ouverture à un travail psychique, est de bon aloi à cet âge. Il s'agit donc d'observer la présence et l'efficacité de ces défenses, en particulier sur la gestion de la réactivation pulsionnelle, sur la reprise de la dynamique relationnelle et sur l'abord des conflits.

Ces défenses, prévalentes chez les sujets présentant un fonctionnement narcissique, permettent de lutter contre les réactivations pulsionnelles (lesquelles comportent un risque de débordement vécu comme une effraction) et contre la représentation des relations d'objet. Ces dernières ont, en particulier à l'adolescence, une dimension excitante dont il convient de se protéger. Elles confrontent également certains sujets à la différence, laquelle peut être lue comme révélant le manque par rapport à l'autre. Les défenses de ce type ont donc une double visée : nier la source interne de la pulsion, protéger de l'envie naissant de l'altérité ainsi que de l'angoisse de castration née de la reconnaissance de la différence.

Les travaux sur le narcissisme dans les épreuves projectives (Lerner et Lerner, 1980 ; Chabert, 1986, 1987 ; Boekholt, 1986 ; Brelet, 1986) mettent en évidence trois défenses principales qui concourent à ces opérations : le gel des mouvements pulsionnels, le dédoublement et l'idéalisation. La première a pour visée essentielle de nier la source interne de la pulsion. Les deux autres interviennent, dans les fonctionnements narcissiques, de manière concomitante. L'idéalisation du moi permet de satisfaire le fantasme d'autosuffisance et de tenir à distance l'idée de dépendance vis-à-vis de l'objet. L'idéalisation de l'objet, qui intervient dans un mouvement d'identification projective, concourt, dans ce système, à l'idéalisation du sujet. Elle s'accompagne, à cet effet, du dédoublement, par lequel toute différence est niée.

Au Rorschach

Le *gel des mouvements pulsionnels* se traduit par l'absence de kinesthésies relationnelles libidinales ou agressives et l'absence d'intégration de la couleur rouge aux planches II et III.

Le *dédoublement est marqué par la présence de* K narcissiques (spécularité, gel de la relation, réponses renvoyant à l'apparence, insistant sur le rôle ou la fonction sans laisser deviner le soi réel) ; les représentations spéculaires (jumeaux, miroir) ; l'insistance sur la symétrie, le reflet.

Le *recours à l'idéalisation* se donne à voir à partir de certaines particularités des représentations humaines et animales. P. et H. Lerner ont proposé pour cette épreuve des échelles d'idéalisation et de dévaluation (1980), Catherine Chabert (1987) les présente dans son ouvrage en regroupant les deux échelles.

- au premier niveau apparaissent les représentations humaines sans distanciation dans l'espace et le temps. Les percepts sont décrits de manière positive ou négative mais restent adaptés ;
- au second niveau, les caractéristiques sont semblables mais les figures projetées sont présentées en termes excessivement positifs ou négatifs ;
- au troisième niveau, les représentations humaines montrent une distorsion de la qualité formelle des engrammes, avec ou sans distanciation dans l'espace. Si le percept est décrit positivement ou négativement, la modération domine cette description ;
- au quatrième niveau, les caractéristiques sont les mêmes qu'au troisième, mais l'image est donnée en termes exagérément positifs ou négatifs ;

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

– au cinquième niveau, la qualité d'humain réel disparaît, mais est reconquise à travers une image parahumaine ou irréelle ou représentée par une fonction décrite en termes positifs, négatifs ou neutres.

L'*évaluation des effets positifs de ces défenses* est mise en évidence par une étude dynamique qui permet d'observer, tout au long du protocole, les séquences qui suivent l'utilisation éventuelle de défenses narcissiques. On s'attachera en particulier à repérer la présence de K relationnelles, dynamiques, libidinales et/ou agressives, l'intégration possible ou non de la couleur, à la suite de mouvements de repli défensif narcissique.

Le protocole de **Myriam, 15 ans 10 mois,** dont nous avons déjà évoqué la planche V, donne à voir à plusieurs reprises le passage par des défenses narcissiques qui servent de mise à distance ponctuelle face aux sollicitations pulsionnelles, et qui débouchent ensuite sur des reprises dynamiques en K ou kob, ou sur l'intégration du sensoriel.

Pl. II	Deux petits ours avec les pattes comme ça, face à face.
Pl. III	Deux personnes qui font... de la cuisine, ou alors deux personnes qui se battent, qui s'arrachent quelque chose +++. Peut-être un nœud papillon au milieu.
Pl. VII	On dirait deux petites filles avec une queue-de-cheval en l'air, qui se regardent face à face [...].
Pl. VIII	On dirait deux animaux, un animal qui est en train de marcher sur... au bord d'un lac et qui se reflète dedans. Un animal qui marche dans des taches de peinture.
Pl. IX	Là on dirait deux jets d'eau... deux jets de quelque chose qui partent [...].

Il s'agit là du protocole d'une jeune fille qui fait face avec souplesse aux problématiques œdipiennes, narcissiques et dépressives réveillées par l'adolescence.

Dans les fonctionnements engagés dans la névrose, on a vu que cette souplesse se restreint généralement. Le recours aux défenses narcissiques, et en particulier lorsqu'il débouche sur une reprise dynamique, apparaît alors comme signe prédictif d'une évolution positive, si l'on parvient à mobiliser l'adolescent avec une prise en charge psychothérapique.

Frédéric, 22 ans, consulte pour des conduites obsessionnelles envahissantes qui invalident notablement ses études jusque-là brillantes.

Son protocole de Rorschach est relativement restreint (vingt réponses), mais porte les signes de la réactivité : le TRI est de 5 //3,5 Σ C et la formule complémentaire de 6 k//1 Σ E. Les réponses humaines sont vivement investies, et s'inscrivent dans deux modalités de fonctionnement qui alternent : frein porté au pulsionnel par des réponses spéculaires marquées de la défense contre la sexualité (*face à face, dos à dos*), et séquences libidinales

qui leur succèdent de manière très répétitive, voire compulsive. En voici les passages essentiels :

Pl. I	[...] Deux lutins qui se font face ou deux pères Noël, si l'on veut, avec une hotte sur le dos. On distingue le bonnet, les mains. C'est tout. Ce qui est le plus frappant, ce sont les deux lutins qui dansent.
Pl. II	[...] Des personnages en train de danser, mains l'une contre l'autre, lutins, comme tout à l'heure. Jambes en bas. En tenant compte de l'ensemble, c'est tout ce que je vois.
Pl. III	Je vois essentiellement une image, deux personnages qui se font face, jeunes africaines en train de malaxer quelque chose dans un récipient [...].
Pl. VII	Là on peut voir deux lapins dos à dos et qui se regardent en tournant la tête. Ou encore une fois deux personnages qui danseraient dos à dos toujours [...].

On voit ici combien la lutte contre les représentations homosexuelles occupe une place importante et nécessite l'appel itératif au dédoublement et au gel pulsionnel (*deux lutins, deux Pères Noëls ; deux personnages ; deux lapins ; se font face ; se regardent*) ; la poussée pulsionnelle ramène aussi régulièrement le mouvement libidinal (*qui dansent ; en train de danser ; ils danseraient dos à dos*), inscrivant ces séquences dans le jeu répétitif du désir et de la défense.

Par contre **Clarisse, 19 ans,** dont le protocole de Rorschach est évoqué plus haut, ne peut recourir, pour freiner parfois les mouvements de désorganisation, qu'à l'idéalisation négative marquée et, dans un registre limite, aux références sensorielles, à l'investissement des nuances, de l'aspect brillant, de la surface. Il s'agit là de défenses fondamentales contre le risque de dilution des limites, constamment en jeu chez cette adolescente, et qui n'impliquent jamais des relations, même sur un mode figé ou dédoublé. En outre, ce qui apparaît comme un indice négatif, ces moments de repli qui, en tant que tels, sont des temps d'arrêt, ne peuvent jamais après coup servir d'appel à des reprises dynamiques, à l'évocation de relations et à l'accès tempéré à la libido.

Au TAT

Ce test représente également un outil précieux dans l'évaluation des défenses narcissiques des sujets, grâce aux items C/N et C/M de la feuille de dépouillement. Nous relèverons la présence de certains procédés afin de mettre en évidence ces défenses :

– le *gel des mouvements pulsionnels* se donne à lire à partir des procédés CN/1 : accent porté sur l'éprouvé subjectif ; CN/3 : affect-titre, mise en tableau ; posture signifiante d'affects ;

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

– le *dédoublement* est marqué par le procédé CN/5 : relations spéculaires ;
– l'*idéalisation* apparaît avec le CN/2 : idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet.

L'effet positif des défenses narcissiques, signalées par la présence de procédés du registre N, débouche sur une reprise de la dynamique relationnelle, libidinale ou conflictuelle, permise par les procédés A ou B traduisant l'expression du conflit intrapsychique.

Il s'agit essentiellement, dans la série A, des procédés A2 (investissement de la réalité interne) et dans la série B des procédés B2 (dramatisation). Le conflit, en rapport avec le contenu latent de la planche, peut être évoqué et intégré dans un récit que le sujet parvient à mener à bien.

Le travail sur des protocoles d'adolescents tout venant montre qu'ils utilisent moins les défenses narcissiques au Rorschach qu'au TAT. Ce dernier suscite plus régulièrement des mouvements d'inhibition, une relative restriction face à la mise en scène des conflits, et le recours à des défenses rigides qui n'exclut pas l'exposition des conflits mais freine leur élaboration. Toutefois, l'appel aux défenses narcissiques, très marqué au Rorschach et très ponctuel au TAT, s'avère généralement trophique. Dans les protocoles de sujets consultants ou hospitalisés, on constate tout à la fois un recours plus important aux défenses narcissiques que chez les adolescents non consultants, et une moindre efficacité de ces défenses pour la reprise de la dynamique conflictuelle.

Le protocole de TAT de **Myriam, 15 ans 10 mois,** donne une illustration des modalités tout à la fois modérées et positives d'utilisation de défenses narcissiques chez une adolescente dont les capacités d'abord des conflits, soutenues par des défenses psychiques variées, sont remarquables. Son TAT est présenté longuement au chapitre suivant ; nous citerons ici deux planches.

Pl. 10	Alors ici ça me fait penser à un père et son fils. Sur leurs deux visages on voit quelque chose... un sentiment de bonheur... On dirait qu'il y a un très fort, un lien très très fort, beaucoup beaucoup d'amour entre les deux... Ce... l'image, on dirait, c'est pas... on pourrait penser que le père récompense le fils, mais c'est pas, y a pas un sentiment de récompense ou de félicitation dans l'image, y a le sentiment de démonstration d'un affectif.

Le recours à la spécularité (*sur leurs deux visages on voit*) et à l'idéalisation de la relation (*un sentiment de bonheur ; un lien très très fort*) est très étroitement associé à la dynamique relationnelle qui permet d'inscrire le lien dans des affects partagés et désexualisés (*d'amour entre les deux ; démonstration d'un affectif*).

Pl. 13B	(Sourit.) Alors là ça se passe au bord de la plage, dans une petite baraque en bois. Y fait très beau, y fait peut-être pas très chaud parce que l'enfant est quand même assez vêtu... Là l'enfant est venu s'asseoir ici juste pour s'amuser, pour regarder... pas dans un but précis... on dirait qu'y a quelque chose qui l'intrigue là-bas, dans ce qu'il voit... Il est bien, il est tout seul, il est... il observe ce qu'y a autour de lui. Peut-être que toute sa famille (rire) enfin ses parents sont en train de le chercher partout, mais lui, ça lui passe au-dessus.

Les défenses narcissiques diverses sont sollicitées ici par les caractéristiques du matériel et la confrontation à la solitude qu'il provoque : l'insistance sur les limites (*au bord de la plage, dans une baraque ; assez vêtu*) et la référence aux qualités sensorielles (*y fait très beau ; peut-être pas très chaud*), l'accent porté sur l'éprouvé subjectif (*il est bien, il est tout seul*), servent souplement de tremplin à l'évocation des relations d'objet qui se mettent en place peu à peu (*quelque chose l'intrigue ; il observe ; toute sa famille, enfin ses parents sont en train de le chercher*).

Lionel, 22 ans, adolescent consultant, utilise au TAT des procédés du registre narcissique et anti-dépressif pour nier l'existence d'un conflit entre les protagonistes masculins de la planche 7BM, évocatrice d'un rapproché père-fils :

Pl. 7BM	Ça c'est très beau, ça ! C'est un maître avec un élève, ça pourrait faire croire qu'ils font de la musique et le maître a l'air très fier de son élève, sûr de lui-même à travers son élève. C'est une vision instantanée. Je vois pas comment on peut créer une histoire.

La relation spéculaire et l'idéalisation n'empêchent pas la dérive vers la confusion des identités (*sûr de lui-même à travers son élève*). Aucune relation véritable ne s'instaure. Le mouvement de désorganisation s'accentue à la planche suivante, et Lionel passe de fausses perceptions (*je vois des pianos*) à des représentations massives (*il est déjà mort, le couteau est déjà enfoncé*), sans qu'aucune mise en scène relationnelle ne puisse être mise en place.

Pl. 8BM	Je vois des pianos partout ! Je vois un piano, regardez ! (Montre le fusil) mais en dessous, je vois une salle d'opération ! C'est pas normal. Un jeune garçon, je vois pas ce qu'il fait là, et derrière y a soit une salle d'opération, je vois pas comment faire une histoire. Ça peut être un étudiant qui assiste à une opération, un étudiant en médecine, il est bien jeune (piano ?). C'est peut-être ce qu'il voit dans le couvercle de son piano, je pourrais pas dire que c'est une carabine parce que c'est un truc de piano, ça, et c'est pas un meurtre parce qu'il est déjà mort et le couteau est déjà enfoncé.

Chez une jeune fille de 18 ans, consultante, le protocole de TAT présente une surabondance de procédés labiles qui pourraient donner à première vue l'illusion d'un fonctionnement hystérique. Mais les mises en relation hyper-sexualisées, les détails narcissiques inscrits dans un contexte de séduction, l'apparente dramatisation apparaissent comme une façade qui

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

ne peut se maintenir sous la pression de l'excitation pulsionnelle excessive. Celle-ci entraîne régulièrement des dérives en processus primaires témoins d'un débordement maniaque, de pertes de distance vis-à-vis du matériel, de confusions des identités. Les défenses narcissiques sont ici insuffisantes pour jouer leur rôle de mise à distance vis-à-vis de l'excitation : elles sont trop régulièrement entachées par l'érotisation excessive, qui ne peut cependant réellement s'inscrire, malgré les apparences, dans le jeu des mises en relations.

Pl. 2	Elle va réussir, celle-là, elle est belle, très mignonne, sa mère l'envoie à l'école pour qu'elle soit pas une paysanne, mais une demoiselle. Il est beau l'homme, de dos on voit rien, mais elle, elle sera pas satisfaite, il faut absolument qu'elle quitte la ferme et qu'elle parte mais c'est quand même beau là où elle est, c'est très beau, il y a la mer, mais elle aura d'autres mers, sa mère, elle a rien connu mais elle est peut-être très contente, il y a beaucoup de gens qui ne bougent pas, mais elle est belle, elle a de beaux yeux, j'ai envie de porter le truc qu'elle a, c'est très joli.

CHAPITRE
7

Problématiques narcissiques. Illustrations cliniques

Sommaire

1. Mariette, 15 ans 2 mois : un exemple d'investissement positif du narcissisme dans le contexte du conflit œdipien ..... Page 149

2. Félix 14 ans 10 mois : fragilité narcissique dans la pathologie limite Page 161

3. Annabelle 19 ans : fonctionnement psychotique avec aménagements narcissiques positifs ..... Page 175

1. Mariette, 15 ans 2 mois : un exemple d'investissement positif du narcissisme dans le contexte du conflit œdipien[1]

Mariette vient, poussée par sa mère, pour connaître les causes du fléchissement que connaissent ses performances scolaires : après avoir été une excellente élève, elle trouve ses résultats un peu en baisse et s'inquiète de la possibilité de suivre la filière qu'elle a choisie. Cette interrogation qui porte précisément sur son intelligence relève d'une inquiétude englobant plus largement ce qu'elle a ou n'a pas, ce qu'elle risque de perdre.

Mariette est une jolie jeune fille brune qui parle d'elle avec prolixité, tout à la fois anxieuse et complaisante. Très ambivalente, elle interroge puis refuse la réponse, sollicite le conseil tout en le repoussant.

L'entretien avec la mère est extrêmement révélateur du rôle joué par celle-ci dans le développement de cette inquiétude. Madame M. affirme en effet clairement que ce qu'il lui faut connaître, c'est le QI de sa fille. Cette dernière, selon elle, travaille trop (Mariette de son côté, nous a dit passer à son travail un temps qui nous semble être le minimum pour une élève de son âge). Le problème est donc simple : ou l'on est intelligent – et dans ce cas on n'a pas besoin de travailler – et l'on peut envisager de poursuivre des études ; ou on ne l'est pas (c'est le cas en deçà de 140 de QI selon les journaux bien informés) ce qui impose de travailler mais rend toute l'entreprise vaine. L'adolescente, reprenant à son compte ce discours, ne voudra connaître qu'une chose : le chiffre exact de son quotient intellectuel.

Celui-ci n'atteint plus 136, comme c'était le cas lorsque Mariette avait 8 ans et demie et que la mère lui avait fait passer un bilan psychologique « pour voir », en même temps que l'on examinait sa jeune sœur pour une demande de passage anticipé en CP[2]. Sept ans plus tard, mais, il est vrai, avec un test étalonné plus sévèrement, les résultats de la WAIS révèlent « seulement » un bon niveau intellectuel (QI verbal : 125, QI performance : 124 ; QI total : 126) dont l'homogénéité n'est qu'apparente.

1. Par Michèle EMMANUELLI.
2. À l'époque, la NEMI attribuait à Mariette un âge mental de 11 ans 9 mois, soit plus de 3 ans d'avance sur son âge réel.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Le Rorschach

Son protocole de Rorschach abondant (53 réponses) est donné de manière très impulsive : l'entrée dans chaque planche se fait sans latence. Ceci ne l'empêche pas d'explorer ensuite le matériel en le retournant. Le discours fait alterner des phrases concises, qui semblent descriptives, des formules faisant référence à la conscience d'interpréter, et des commentaires. On note, même lors du recours aux réponses personnelles, comme les kinesthésies, le souci de justifier ses réponses par des détails.

Dans l'ensemble, le matériel suscite une participation tant associative qu'émotionnelle. Cette dernière s'exprime dans la réactivité aux couleurs, et peut aussi se formuler directement (*qui rigole, qui font peur*). Les choix reposent sur des affects très contrastés (*je l'adore ; joyeuses et agréables ; ça me démoralise de voir ça*).

➤ Les processus de pensée

L'impulsivité, tout comme la grande réactivité de Mariette au matériel, si elles traduisent une régulation affective marquée par la labilité, n'empêchent pas la créativité ni la mise enjeu des capacités d'organisation. On trouve en effet de nombreuses réponses globales élaborées et des K qui signent l'investissement de la pensée à des fins tout à la fois dynamiques, et de contrôle : ce dernier passe beaucoup, chez elle, par l'utilisation de ces facteurs. En outre, les indices signalant l'adaptation au réel sont positifs : le F % est bas mais le F + % comme le F + % élargi tout à fait satisfaisants, ce qui va dans le sens d'une efficacité de ce contrôle.

Les processus de pensée, qui semblent pour une part investis dans une visée défensive, sont en même temps stimulés de manière créative par les problématiques éveillées par le matériel, tout particulièrement par les sollicitations œdipiennes et leur impact sur le narcissisme.

La variété des réponses, l'utilisation d'une gamme étendue de déterminants, confirment cette créativité.

➤ Le traitement des conflits

Dans le registre narcissique, tous les indices vont dans le sens d'une identité assurée. Les limites sont investies mais ceci va de pair avec une ouverture vers l'extérieur, une réceptivité qui signe la souplesse dans les échanges

interne/externe : le TRI extratensif mixte dilaté (8 K//11,5 Σ C) en rend compte, de même que le score Barrière/Pénétration, de 11B > 7P.

L'investissement narcissique est très présent, mais la représentation de soi donne lieu à des mouvements contrastés de valorisation et de dévalorisation. Ceci s'exprime par des évocations discrètement opposées, comme à la planche V : *un papillon de nuit,* d'un registre négatif, un peu dépressif, suivi *d'une sorte de fée, un petit lutin qui s'envole,* dynamique et positive.

Par ailleurs, au travers de certaines réponses (*fourmilier, limace,* à la planche IV) semble se dessiner une image du corps dont certaines zones sont fortement investies de fantasmes associant érotisme et dégoût.

Les représentations sexuées reposent aussi sur des images idéalisées tantôt négativement, tantôt positivement. C'est le cas à la planche IV : *un homme habillé avec des lambeaux ; ça me fait penser à un bougeoir.* Les identifications, tant masculines que féminines, font appel à des représentations antagonistes dans le registre de l'activité/passivité (planche IV : *une tache d'essence dans de l'eau ; un monstre ;* planche VI : *la peau d'un chat. La peau d'un ours, la peau d'un animal vous savez, qui se met en tapis ; une explosion nucléaire ;* planche VII : *deux femmes africaines qui dansent avec leurs petites robes et ayant les deux bras en arrière ; un fer à cheval largement déformé ; un trou dans la glace*).

Une sensibilité dépressive s'exprime chez elle sur un mode narcissique, à partir de réponses C' et E. On peut la mettre en relation avec l'intense quête identificatoire et avec le difficile travail d'élaboration de l'agressivité.

Les représentations de relations rendent compte d'un abord ambivalent des conflits. On voit se succéder des mises en scène érotisées et des évocations liées à l'agressivité (planche II : *à deux Indiens qui dansent ; évidemment on a mis des taches rouges pour savoir si ça faisait penser à du sang ;* planche III : *une des deux sœurs dit, c'est un bouquet de fleurs qu'elles tiennent, et l'autre dit deux femmes qui se battent pour avoir un homme*).

Les mouvements défensifs sont mis en place pour lutter contre les sollicitations sexuelles et agressives. Le refoulement opère à l'aide de réponses souvent dynamiques, érotisées, le retour du refoulé transparaissant dans des contenus à tonalité angoissée (*cataclysme, fin du monde*).

Les défenses narcissiques interviennent fréquemment, tantôt pour traduire la fragilité (planche IV : *un homme habillé avec des lambeaux*), tantôt pour embellir la représentation de soi (planche V : *une sorte de fée* , *un petit lutin qui s'envole*). Elles épongent parfois un mouvement pulsionnel trop intense. Dans la séquence de la planche II, après l'évocation d'un mouvement libidinal, puis agressif, et à nouveau libidinal, le gel du pulsionnel et

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

le dédoublement interviennent pour désexualiser, et figer les motions pulsionnelles : deux gens qui dansent en se tenant la main comme ça ; deux fantômes. Ou des fantômes qui se regardent dans une glace, ça revient au même. Ces défenses narcissiques peuvent aboutir à une reprise dans un registre pulsionnel et relationnel, montrant ainsi leur efficacité (planche VII : un trou dans le ciel ; un faux ciel blanc où Von voit le gris des nuages, et toujours deux femmes qui dansent).

Les planches pastel voient alterner les mouvements relationnels et les temps de retrait narcissique, ce qui aboutit dans l'ensemble à une heureuse gestion des problématiques. En effet, le déplacement qui s'opère sur ces planches atténue la vivacité de la réactivité pulsionnelle et permet de l'exprimer. Nous donnerons l'exemple de la dernière réponse de la planche IX : *Une peinture d'un peintre avec un violon au milieu, des couleurs autour et puis deux hommes déguisés avec des masques qui font peur et qui dansent pour une exécution ou quelque chose de ce genre, parce qu'ils ont une drôle de tête.*

Cette réponse qui lui permet de combler le vide central, et d'organiser un scénario qu'elle investit labilement, apporte un dégagement efficace par rapport à la représentation archaïque évoquée tout d'abord (une tête de fourmi ou d'abeille). On voit comment, à partir d'assises narcissiques assurées, Mariette peut s'autoriser des plongées régressives dans lesquelles elle aborde un aspect négatif de l'imago maternelle, avant d'utiliser des identifications phalliques à des fins cathartiques. On retrouve à la dernière planche la même capacité à jouer d'un registre à l'autre, à investir les mouvements pulsionnels et à les moduler par des mouvements régressifs assortis du recours à l'idéalisation : *Un festival avec des feux d'artifice et tout ; des fleurs de toutes les couleurs ; des dames avec des plumeaux, qui dansent comme majorettes ; autrement, c'est bête, mais peut-être un fond sous-marin idéal, avec plein de couleurs.*

Le TAT

Les récits sont, dans l'ensemble, joliment maîtrisés, la souplesse de son registre défensif lui permettant d'évoquer les conflits au plus près des sollicitations latentes des planches, sans qu'elle se trouve débordée. Les procédés labiles sont utilisés de manière prévalente et efficace. Les procédés rigides interviennent ponctuellement autant comme référence discrète au cadre que comme appel à des mécanismes de défenses tels que l'annulation, le doute, qui relaient parfois les défenses labiles. Enfin, le recours aux

défenses narcissiques, sans être massif, est présent : Mariette utilise surtout l'idéalisation, qui, associée aux procédés labiles, s'intègre aux récits à rebondissement en permettant une distance par rapport aux situations œdipiennes trop proches. C'est le cas à la planche 2, où l'idéalisation positive de la fille (*elle était très intelligente*) s'inscrit en contrepoint de l'idéalisation négative des parents (*elle les trouvait très primaires*) et permet d'introduire l'idée d'une séparation entre eux (*c'est triste d'être plus intelligent que sa famille ; on s'en détache*).

La représentation de soi est investie par le biais d'identifications labiles qui traduisent des prises de position souples. Les procédés labiles tels que l'attachement aux détails narcissiques à valeur de séduction sont souvent utilisés ; ils contribuent à la dramatisation des récits et à leur mise en scène conflictuelle.

La question du désir et de ses impasses est au premier plan des préoccupations, l'intervention de tiers dans le mouvement d'investissement de l'objet entraînant un désinvestissement difficile à négocier (planche 1 : *C'est un enfant qui voulait absolument... un violon, et puis un jour sa mère en a acheté un pas neuf en tout cas, à un homme qui en avait un assez vieux* [...] *Un jour il l'a posé sur la table et il a dit : oh là là, je sais pas ce qui m'arrive ; j'ai plus envie*). L'angoisse de castration intervient ici pour freiner l'activité de l'idéal du moi : le projet identificatoire, lorsqu'il connaît une amorce de réalisation, doit être abandonné. On peut lire aussi ce récit dans une perspective éclairée par la problématique de castration féminine : c'est la mère qui offre à sa fille le violon qu'elle désire absolument. Or (n'en ayant pas elle-même ?) elle l'achète à un homme qui *en avait un assez vieux..*

L'angoisse semble liée au retentissement sur le narcissisme d'un sentiment d'insuffisance, projeté sur la mère, et qui fait retour sur l'enfant en un second temps, par le biais de l'extinction du désir.

Les relations au sein du couple sont érotisées mais tumultueuses, marquées par l'incompréhension, la duplicité, la trahison, et aboutissent à la désillusion. La relation à l'image paternelle paraît établie sur un registre très œdipien, ce qui entraîne parfois la nostalgie d'un rapprochement sur le mode du compagnonnage désexualisé (planche 10). Le lien à l'image maternelle est fort ambivalent : tout à la fois dévalorisée et recherchée (planche 5), celle-ci suscite des mouvements d'agressivité qui ne peuvent s'élaborer (planche 9GF), à la suite de flottements identificatoires qui contribuent à annuler jalousie et agressivité. Cette difficulté à assumer les mouvements agressifs contribue à freiner la possibilité, pour la jeune fille, d'opérer un mouvement identificatoire sans trop de culpabilité. Le thème de la recherche

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

d'une identité propre – impliquant la différence avec les autres et provoquant de ce fait un douloureux sentiment d'isolement – transparaît à deux reprises dans ses récits (planches 2 et 19).

Si l'accès à l'ambivalence est possible, et que la reconnaissance de la perte d'objet peut s'intégrer dans un récit labile fort bien mené (planche 3BM), le versant narcissique de la perte apparaît clairement à la planche 13B, rattaché explicitement à la nécessité de quitter le paradis de l'enfance (*C'est l'histoire de Niels Olgerson qui est revenu chez lui et à chaque fois il se dit : que j'étais heureux si petit*).

Synthèse

Pour conclure, il s'agit d'une adolescente intelligente, qui parvient à manifester de manière étonnante pour son âge des capacités de déplacement et de symbolisation appuyées sur l'investissement d'un narcissisme positif. Elle semble actuellement légèrement entravée dans son fonctionnement scolaire par une culpabilité qui se joue par rapport à sa mère, et qui se trouve prise dans ses difficultés identificatoires. Ses préoccupations – fort adolescentes – centrées sur le thème de la rupture, contribuent sans doute à accentuer ses sentiments de culpabilité. L'attitude maternelle, qui la met au défi de faire la preuve de ses dons tout en la dévalorisant, cache mal une rivalité qui s'organise autour de la prédominance intellectuelle. L'enjeu implicite relève de l'identification féminine, et celle-ci, dans le discours parental (le père adoptant les thèses maternelles, sans doute dans une position défensive contre-œdipienne) paraît difficilement conciliable avec un fonctionnement intellectuel de haut niveau. Le choix de la scolarité comme secteur de défaillance paraît donc orienté par l'interaction avec les parents. Le cas de cette adolescente illustre la problématique féminine, décrite par Chasseguet-Smirgel. Pour Mariette – qui a visiblement idéalisé l'image du père, ce qui constitue un moteur pour la sublimation – réussir, « c'est faire quelque chose de plus que la mère » (1964, p. 166).

Néanmoins, la mise en jeu de défenses relativement souples permet à Mariette d'élaborer avec une certaine efficacité les problématiques auxquelles elle est confrontée. Ces dernières paraissent provoquer aux épreuves projectives une effervescence intellectuelle destinée à les affronter. Son fonctionnement défensif, essentiellement labile, mais qui peut aussi recourir au registre narcissique, autorise la créativité aussi bien au Rorschach qu'au TAT. On relève toutefois l'intensité de l'excitation que traduit bien la mise

enjeu de tout cet arsenal défensif ainsi que l'importance des deux pôles du TRI. Le score Barrière/Pénétration (11B > 7P) est révélateur de la fragilité de l'enveloppe et du travail de protection auquel celle-ci donne lieu. Il nous semble que c'est cette fragilité, non colmatée par un système défensif rigide, qui tout à la fois ouvre la voie à la sublimation et met en défaut le travail de la pensée dans le domaine scolaire.

Dans un tel contexte, l'échec de Mariette semble exemplaire d'une certaine catégorie de défaillance scolaire, celle que nous rencontrons chez les adolescents qui maintiennent une « santé » psychique et des capacités sublimatoires de bon aloi à partir de l'ancrage sur des assises narcissiques solides. Nous l'interprétons comme le prix à payer pour une culpabilité inscrite dans le conflit œdipien, prix grâce auquel se maintiennent le relatif équilibre, le plaisir à fonctionner dans les secteurs extrascolaires, et la joie de vivre qui constituent, chez les adolescents, des présages positifs.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	2"		
	Faut dire à quoi ça me fait penser ?		
1.	Un masque.	Les yeux, les oreilles.	Gbl F+ Masque
2.	J'aurais pensé un peu à une tête de renard peut-être.	Surtout arrondi lat., typique du renard.	G F+ Ad
3.	Ça peut faire penser aussi à deux têtes qui sont l'une derrière l'autre comme un miroir.	Tête appuyée à un miroir. Son reflet.	G F+ Hd
4.	Une trace de pattes sur de la boue. (*La remue*.)	Sur fond noir ; d'un animal qu'on connaît pas.	Dbl FC' Frag
5.	∨ Ça me fait penser à un A		G F+ Obj.
6.	retourné ; donc, à la tour Eiffel (*rit*). ∧		G F+ Archi.
7.	Pis ça me fait penser un peu à des pays ; et là, on voit des mains qui	Contour : à une terre.	G F± Géo.
8.	dépassent ; la tête qui dépasse.	*Dd sup*.	Do F+ Hd
9.	La fin du monde un peu... Je suis plutôt pessimiste. Et avec ça, on découvre la personnalité !... 1'25		G clob Symb.
II	2"		
10.	À deux Indiens qui dansent.		G K H
11.	Deux ours	Comme les hommes, parce que volumineux ; surtout la masse.	G F+ A Ban
12.	Un pique (*D médian*) as de pique		Dbl F+ Obj.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

13.	Évidemment, on a mis des taches rouges pour savoir si ça faisait penser au sang.	(*D rouge : têtes*)	D C Sang
14.	Deux gens qui dansent en se tenant la main comme ça ; deux fantômes.	Deux têtes de chien (*DF+ Ad*).	D/G K (H)
15.	Ou des fantômes qui se regardent dans une glace ; ça revient au même.		G K (H)
16.	∨ Une crevette ou plutôt une seiche, quand c'est retourné ! C'est tout. 1'35	Écrevisse... crevette. *Dbl* (corps) *rouge inf.* : tête (forme et couleur).	Dbl/D FC– A
III			
	Ah non, je la connais ; je l'ai vue dans un film : *Meurtre dans un miroir* ; une des deux sœurs jumelles dit : c'est un paquet de fleurs qu'elles tiennent et l'autre dit deux femmes qui se battent pour avoir un homme.	∨ Deux indigènes qui jouent avec un bout de bois – (« jambe ») D K H.	
17.	C'est vrai ; je penserais deux femmes qui tiennent un panier avec	Toujours une tête, un peu triste, yeux, nez (*rouge médian*), les sourcils	G K H Ban
18.	un petit papillon autour, mais je suis influencée.	(« jambes »).	D F+ A Ban
IV			
19.	Ça me fait penser à une tache d'essence dans l'eau.	Un peu en relief.	G EF Frag.
	Un monstre.	Monstre : avec le fourmilier, ça fait un monstre.	
20.	Un fourmilier (la tête là).	Un fourmilier vu de haut ; on est tout en bas ; (c'est un peu brouillé d'ailleurs), et y a les grosses pattes, la queue. Je sais pas s'il en a.	D/G F clob – A
21.	∨ Une limace.	*D médian*	D F+ A
22.	∧ Les pattes, ça me fait penser à la Grande-Bretagne.	Un tout petit peu (*partie* G).	D F+ Géo.
23.	Un orage.	Parce que tout est noir et formes de nuages un peu.	G C'F Élemt.
24.	À un homme habillé avec des lambeaux.	Habits déchirés : Toujours le même homme (trou dans *D lat.*, côté déchiqueté des pattes).	G F+ H
25.	∨ Ça me fait penser à un bougeoir... 1'40	Le fait qu'il y ait trois surfaces pour mettre des bougies.	D F+ Obj.
V	5"		
	Je m'en rappelle.		
26.	Bon, une chauve-souris.		G F+ A Ban
27.	Un papillon de nuit ; enfin...		G FC' A
28.	Un, une sorte de fée ; un petit lutin qui s'envole.	Les pattes et la tête.	G K (H)
29.	Un animal avec les deux pattes de derrière, qui s'envole aussi ; toujours qui s'envole.	C'est mignon ces deux petites pattes.	G Kan A
	∨ Un papillon. 55"		

VI	3"		
30.	Bof. C'est... la peau d'un chat. La peau d'un ours, la peau d'un animal, vous savez, qui se met en tapis.	Les moustaches, et là, un peu les taches.	G FE A Ban
31.	Un sapin de Noël.		G F– Bot./Symb.
32.	∨ Une explosion nucléaire. Ça doit en dire sur ma personnalité.	Tout part. Y a eu une explosion (D *inf.*) et tout part ; ça remonte (*Dsup.*).	G kob Expl.
33.	Un gros nuage.	Parce que c'est noir.	G C'F Frag.
34.	Un chat qui est comme ça, la tête levée et qui crie dans un buisson ; un chat siamois. 1'10	*D sup.* Siamois parce que noir et blanc. *D inf.* : buisson. ∨ Là, on dirait deux petits lions dos à dos. (D F + A)	G kan A/Scène → C'
VII	2"		
35.	Deux femmes africaines qui dansent avec leurs petites robes et en ayant	Je le vois aussi de l'autre côté, avec leurs grandes chevelures.	G K H
36.	les bras derrière ; donc, deux Égyptiennes peut-être.		G K H
37.	Un fer à cheval largement déformé		G F± Obj.
38.	Un trou dans la glace ; le blanc, c'est la glace.	Un trou et on voit l'eau noire ; dedans, ça fait peur... l'eau gelée.	Gbl C'F Frag
39.	Un trou dans le ciel ; un faux ciel blanc où on voit le gris des nuages et toujours deux femmes qui dansent. 1'10	Ciel : *blanc.* Gris : *le ciel noir.*	Gbl C'F Frag.
VIII	2"		
40.	Deux ours qui montent sur une montagne, euh, sur un sapin.	D *rose.* Grimpent. Le tout.	G FC A/Scène Ban → kan
41.	∨ Ah, un masque de l'autre côté, d'un homme qui rigole avec une moustache, avec les cheveux roux et une barbe.	Il a les cheveux roux, une tête plus ou moins aplatie.	G FC– Hd/Obj.
42.	Un homme avec des lunettes vertes, des cheveux verts et une barbe rose... orange. 1'10		G FC Hd
IX	5"		
43.	Deux dragons qui se regardent, avec le feu.	Y sont jaunes ; ça fait penser à du feu, et cette tête à la tête d'un dragon.	D FC (A)/Feu
44.	Une tête de, de fourmi ou d'abeille ; c'est la même chose.	Ne retrouve plus. Tout : *yeux, Dbl dans le ver* Antennes : *D orange.* Langue (*D médian*) *Rose* : le corps qui va continuer.	G F– A
45.	∨ Un violon ici (*Dbl*).	*Dbl plus un peu du D rose.*	Dbl F+ Obj.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

46. 47.	∧ Une peinture d'un peintre avec un violon au milieu dans la couleur autour et puis deux hommes déguisés avec des masques qui font peur et qui dansent pour une exécution ou quelque chose de ce genre, parce qu'ils ont une drôle de tête.	*Avec couleurs gaies*. Hommes : *un de chaque côté*. Masque : *D orange*.	Dbl/G CF Art G KC H/Scène
X			
48.	Deux petites têtes d'escargots en haut.	Le gris. Les petites antennes ; c'est mignon.	DF– Ad
49.	Un festival avec des feux d'artifice et tout.	Les couleurs et surtout D bleu, une fleur qui éclate.	G kob C Feu artif.
50.	Des fleurs de toutes les couleurs...		G CF Bot.
51.	Des dames avec des plumeaux, qui dansent comme des majorettes.	Majorette : rose et gris. Ce que je vois le moins bien (*surtout à cause des D bleus*) : plumeaux	D/G K H
52.	Autrement, c'est bête, mais peut-être un fond sous-marin idéal, avec plein de couleurs...		G CF Pays.
53.	∨ De l'autre côté, un homme avec une face très longue. Avec deux petits cotons roses sur chaque côté et pis barbe et sourcils.	Rien à dire d'autre. *D jaune* : antennes : deux petits animaux avec pattes en arrière, phoques ou lions. *Vert* : vers... luisants. *Gris brun* : des crabes.	D FC Hd

Choix +	VII « Je l'adore, j'aime ces petites femmes ; j'aurais été tentée de dire III mais j'ai été influencée. » VIII « Les ours et les deux têtes d'homme joyeuses et agréables. » V « Aussi, j'aime bien les petites pattes. J'adore cet animal, cet oiseau. »
Choix –	IV « D'abord. » I « Ça me démoralise de voir ça, la fin du monde, la grosse tête noire énorme. »

➤ Psychogramme

		Nbre	%					
R : 53	G	40	74	F = 21	{ F + = 16	A 13	F %	39
Refus :	D	9	17		{ F– = 3	Ad 2	F + %	81
Tps total : 11'50"	Dd	1	1,8		{ F± = 2			
Tps/réponse : 13"	Dbl	3	5,5			H 10		
Tps lat. moyen : 4"	Do	1	1,8	K	9	Hd 6	A %	30
	G élab	9	22,5	Kp		H % 30		
	D élab	1	11	Kan	2	Elem 1		
				Kob	2	Frgt 5	Ban	6
						Obj 5		
						Anat		
				FC	5+2'	Géo 2		
				CF	3+4'	PI		
				C	1	Sc		
					(2→)	Abstr		
				FE	1	Autres		
				EF	1	Bot. 2		
				E	(1→)	Sg. 1		
						Expl. 1		
				Fclob		Feu artif. 1		
				ClobF		Art 1		
				Clob	1	Pays. 1		
						Symb. 1		
						Archi. 1		
						Masque 1		
T. Appr.	G D Dd Dbl							
T.R.I.	8K// 11,5 Σ C extratensif mixte dilaté							
F. Compl.	5k//1,5 Σ E introversif mixte							
RC %	26,4							
Score Barrière/Pénétration : 11 B > 7 P								

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	4" – C'est un enfant qui voulait absolument... un violon et un jour, sa mère en a acheté un... pas neuf, en tout cas, à un homme qui en avait un assez vieux et pis il a énormément joué. Et pis un jour, il l'a posé sur sa table et il a dit : « Oh là, là, je sais pas ce qui m'arrive ; j'ai plus envie. » Parce que d'avoir trop envie, des fois, après, on a plus envie. Alors, il sait plus ; il sait pas ce qu'il va dire à sa mère... Il va être obligé maintenant de se forcer à jouer. 1'30
Pl. 2	Ben ça, tout de suite, ça me fait penser à *Autant en emporte le vent*. Ça a été dit ? Je vais inventer... C'est une jeune fille ; elle était petite et on a remarqué qu'elle était très intelligente ; on a... tous les espoirs de la famille ont été sur elle ; on l'a envoyée à la ville ; elle est devenue une très bonne élève et des fois, elle revenait à la ville ; elle expliquait comment c'était, et ils étaient fascinés. Elle était de plus en plus éloignée d'eux ; elle les trouvait très primaires. Et un jour, elle est venue avec ses bouquins ; personne la voyait, et elle les a regardés et elle s'est dit : « Mon Dieu, comme c'est triste d'être plus intelligent que sa famille ; on s'en détache. » Elle était triste d'être différente de sa famille ; elle était comme entre deux mondes. 2'10

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 3BM	C'est quoi ça ? (*D* « *pistolet* »). – 20" – C'est l'histoire d'une jeune femme qui vivait avec son mari, mais ça n'allait pas trop bien ; elle était trop jalouse ; elle faisait énormément souffrir son mari et ils se disputaient tout le temps ; ils ameutaient la foule ; ça allait pas. Elle, elle adorait son mari ; elle l'aimait plus que tout, mais lui, il en avait assez. Un jour, il est rentré du bureau ; il a commencé à faire ses valises et elle, comme elle montait l'escalier, elle le voyait, elle lui dit : « Mais qu'est-ce que tu fais ; tu es donc fou ? Tu pars en vacances ? » Et d'un air dédaigneux, il lui répondit : « Tiens, voici les clefs de la maison », et il les jeta dans l'escalier et se sauva rapidement. Alors, la jeune fille ébahie tomba les quelques marches qu'il y avait pour aller à l'étage au-dessous, les clefs à côté d'elle, et fondit en larmes, ne croyant pas à ce qui venait d'arriver. Elle se vengerait ; elle se vengerait ! Non ; elle l'aimait trop ; mais qu'est-ce qui lui était arrivé ? Et... je sais plus... Il est parti si vite, et elle regrettait tout ce qu'elle lui avait fait subir. 4'
Pl. 4	4" – C'est l'histoire d'un homme, non, d'une femme qui est mariée par intérêt, et non parce qu'elle aime son mari. Alors, elle le trompe et un jour, son mari rentre chez lui plus tôt et la surprend. Son amant veut, veut se battre contre le mari, mais la femme le retient. 1'
Pl. 5	C'est l'histoire d'une famille qui vit comme les autres et y a la servante, mais un jour elle n'était pas là et s'absenta longtemps ; alors, tous s'affolèrent et voulurent la rechercher ; ils s'éparpillèrent dans toute la ville, chez son oncle, chez sa famille, pour savoir où elle était, quand une heure après, celle-ci arriva, trouva la maison vide et se demanda ce qui se passait. Elle voulait leur dire qu'elle avait été coincée dans un ascenseur et qu'elle ne pouvait pas leur tél.... communiquer avec eux, et elle était venue en courant, mais ils étaient déjà partis. Cette fois-ci, c'est eux qu'elle chercherait (elle qui les chercherait). 2'05
Pl. 6GF	10" – C'est l'histoire d'une femme qui est très prétentieuse et qui vit seule. Et un jour, un ma... un homme lui fait la cour, mais elle le dédaigne et pourtant, il réussit à s'infiltrer chez elle et la surprend en lui disant : « Comment ça va ? » Et elle, elle se retourne et est très étonnée. Comment est-il venu ici ? 1'15
Pl. 7GF	Tout ça encore ! 7" – C'est l'histoire d'une femme qui a eu plusieurs enfants ; son mari est mort. Elle se remarie et a encore un tout petit enfant, mais accidentellement ; elle ne le voulait pas. Alors, elle veut, elle ne veut pas s'en occuper et le laisse à la charge de la nourrice et d'une de ses filles qui reste avec l'enfant dans ses bras, sans savoir comment s'en occuper. (C'est la fille qui reste.) (*Sur l'image ?*). La bonne et la fille qui ne sait plus quoi faire. La bonne lui dit un livre disant : « Il faut coucher l'enfant à telle heure. » Et elle berce l'enfant. C'est un enfant au moins ? C'aurait pu être une poupée !
Pl. 9GF	10" – C'est dans une école de fe... de fi... de jeunes filles, très sévère. Il y en a une qui est très belle, qui est plus belle que les autres et qui est adorée par l'école, sauf par une qui la déteste et qui est jalouse ; elle essaie de lui faire le plus de mal possible et un jour, en se promenant sur la plage, elle la voit, alors... qui va rencontrer un amant ; alors que c'est interdit. Rectifie : elle croit qu'elle va rencontrer un amant et décide de la nuire et de ra... et de divulguer la nouvelle, alors que ceci était faux... de lui nuire... 2'05
Pl. 10	C'est une femme ça ? (*personnage de gauche*). 5" – C'est l'histoire de deux... couples qui partent en vacances. Ils sont très amis et très approchés l'un de l'autre et un jour, les deux femmes se promènent sur la route et elles seront écrasées par une voiture (grimace) ou ont un accident, toujours... alors, les deux hommes fondent en larmes et se racontent tous leurs malheurs, et se soulagent en racontant tous leurs malheurs. Là, ils sont en train de se serrer en se disant : « Mon Dieu, on a perdu nos femmes, et tout... » 1'20
Pl. 11	C'est quoi ? 10" – Ben c'est, c'est une route... qui a subi une explosion... et elle est, elle a explosé et est complètement détruite et les animaux s'en approchent au fur et à mesure, petit à petit. 35"

Pl. 13B	(*Rit.*) – 8" – C'est l'histoire de Niels Olgerson qui est revenu chez lui et à chaque fois, il se dit : « Que j'étais heureux si petit ! » 35"
Pl. 13MF	C'est celle-là qu'il y avait dans le film. Soit il a tué sa femme, soit il se lève, s'étire et attend qu'elle se réveille et il ne sait plus quoi faire. (*Tuée ?*) C'est l'histoire d'un homme qui se rend compte que sa femme l'a trompé et il ne sait plus quoi faire. Il hésite entre la fuite et le pardon. 50"
Pl. 19	2" – Un petit enfant adore dessiner. Un jour, il devient très bon dessinateur, mais il ne dessine pas comme les autres. Un jour, il dessine, un dessin que personne ne comprend ; celui-là, qui pour lui représente le monde idéal et pour les autres, ne signifie rien. Alors, il se rend compte qu'il est le seul à penser comme il pense. 1'05
Pl. 16	Oh, mais moi je sais pas. (Dit qu'elle a abrégé les histoires précédentes car elle croyait qu'il y avait tout le paquet.) 35" – Je vais faire le retournement du monde. Les hommes se croyant les plus forts et les plus intelligents perfectionnent les robots. C'est le truc le plus connu, mais tant pis. Mais un jour, ils se font surpasser par eux, et les robots commenceront à prendre le dessus et à les maîtriser. Ils auront acquéri (*sic*) une intelligence parfaite. Alors, ce sera la fin du monde ; une guerre entre humains et robots aura lieu, mais la terre explosera sans être pour autant totalement détruite. – Je sais, je suis pessimiste. – Quelques animaux survivront et la vie pourra recommencer. Quelques milliers d'hommes aussi auront survi (*sic*), des hommes sages et vertueux ; ils renouvelleront le monde et le rendront le paradis que l'on s'imagine. (Explique ensuite qu'elle veut dire tel qu'on imagine à présent le paradis.) Et l'homme finalement viva (*sic*) heureux, sans guerre ni rien. 3'35

2. Félix 14 ans 10 mois : fragilité narcissique dans la pathologie limite[1]

Félix consulte pour une chute assez récente de ses résultats scolaires : il obtient des résultats médiocres, ce qu'il a du mal à supporter, d'autant qu'il est menacé de redoublement. Lui-même évoque des difficultés de concentration. L'anamnèse nous apprend qu'il a eu de graves troubles du sommeil durant sa petite enfance, accompagnés d'énurésie et d'encoprésie jusqu'à 4 ans. Il a encore souvent du mal à s'endormir. Les difficultés d'alimentation ont duré jusqu'à 10 ans. Les débuts au CP ont été difficiles, mais il est ensuite devenu un excellent élève, au cours du primaire.

Grand garçon à l'air ouvert, Félix établit facilement le contact, et participe de bout en bout aux épreuves, malgré la réticence que, selon la mère, il avait manifestée à l'idée de cet examen. On note un grand souci de réussir et de plaire, souci qu'il masque sous une apparence désinvolte. Il tente de maintenir le contrôle de la situation dans les épreuves d'efficience, supportant

1. Par Michèle EMMANUELLI.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

difficilement d'être à la merci de l'autre. Il s'agit d'un adolescent intelligent, avec un net décalage en faveur de l'échelle verbale. Toutes les épreuves qui mettent en jeu les capacités d'abstraction sont très bien réussies, de même que les épreuves impliquant les acquisitions scolaires et culturelles.

Le Rorschach

Félix s'engage dans les interprétations avec un manque de distance qui, dès l'entrée dans le test, est révélatrice de son mode de fonctionnement. Les associations provoquées par cette première planche introduisent une thématique prévalente, qui organise l'ensemble du protocole : l'entrelacement étroit du mort et du vif, sous l'égide de la destructivité. Les images se succèdent, séparées par le clivage, et donnent à voir à la lecture le lien dénié qui les unit : *une feuille* morte, *un insecte* plutôt Carnivore, de proie, de chasse *qui se cacherait dans le fond où l'eau stagne, avec vase au fond, détritus de feuilles ; sorte de peau, de carapace ; ça* fait à la fois vivant mais ça fait aussi mort ; *ça fait cadavre en décomposition* [...]

Les détails achèvent de souligner la dimension narcissique de la problématique ainsi révélée : une feuille morte... ça s'émiette ; impression que si on touche, comme un vieux papier carbonisé, ça va se mettre en miettes.

Nous sommes au cœur des troubles narcissiques : insistance sur la peau, l'enveloppe, la protection, la carapace, l'apparence, mais aussi, et avec quelle intensité, sur leurs aspects fragiles, friables, marqués par le travail du négatif figuré ici par la décomposition, la vieillesse, la mort, thèmes qui reviennent tout au long de ce Rorschach, de manière particulièrement frappante compte tenu du jeune âge de Félix. Ces thèmes sont appelés par l'intensité de la haine qui, comme le souligne Catherine Chabert (1987), sous-tend intensément les protocoles des fonctionnements limites, masquant la peur de perdre l'objet.

La complaisance avec laquelle il donne à voir les scénarii marqués par l'agressivité, avec laquelle il exhibe les attaques du narcissisme et de l'objet, évoque les descriptions que fait Françoise Brelet de patients limites et narcissiques.

Autre particularité notable : Félix associe à ce manque de distance, à ce fonctionnement très projectif, un ancrage dans le réel qui se maintient globalement, grâce à diverses modalités de contrôle qui coexistent avec la participation sensorielle. De plusieurs manières, le protocole reflète ce double courant, projectif à l'extrême et adaptatif, qui s'inscrit dans un

ensemble de signes révélant l'hétérogénéité du fonctionnement, typique du fonctionnement limite.

➤ Les processus de pensée

On trouve ce contraste dans les données quantitatives qui renvoient pour certaines à un ancrage correct dans la réalité (F + % élevé, nombre de Ban suffisant) et pour d'autres à une fragilité de l'adaptation au réel (D %, F + % élargi et A % inférieurs aux normes). Nous pouvons entrevoir dès alors le contraste entre la carapace adaptative de cet adolescent et la fragilité de ses barrières psychiques : en effet, les sollicitations sensorielles suscitent souvent des réponses inadéquates (3 FC' sur 4 sont en F –) ; les mouvements de désorganisation les plus prononcés apparaissent à la planche III, révélant l'effet de rupture occasionné chez Félix par le surgissement pulsionnel.

Les processus de pensée sont cependant investis par Félix dans une visée de contention de la pulsion agressive et de la préoccupation narcissique que celle-ci fait naître. L'utilisation prévalente des G, qui dépasse largement les normes, traduit ce souci de contention. On trouve plusieurs réponses organisées, en G et en D ; mais le recours à ces procédures de mises en rapport de différents éléments de la planche, qui vise le contrôle de la projection, est souvent miné par l'intensité du mécanisme projectif, si bien que les réponses se dégradent en cours d'association, passant d'une représentation partielle correcte à une représentation globale en mauvaise forme (réponse 8 : *on dirait un cœur qui éclate* (*D inférieur*) *; les yeux aussi éclatent un peu ; ça fait aussi mort, le visage de quelqu'un mort*). De telles ruptures, ou encore des glissements, confusions d'un règne à l'autre, d'une image à l'autre, apparaissent à plusieurs reprises, traduisant la perte fugace des repères (réponse 9 : ça fait *aussi feuille morte* (rire) ; ça fait pas insecte (le truc noir). La *personne est morte.* Le noir en plus et c'est aussi découpé. Planche VI : ça fait *un peu avion ;* ça a l'impression d'être complètement plat ; *ça a des moustaches*).

Les kinesthésies, données en un premier temps sous une forme perceptivement correcte, se dégradent parfois au fil des associations (planche III : *on dirait deux personnes qui dansent [...] on dirait des poules : ces personnages ont l'air très abjects* [...] *et puis totalement identiques, ces personnes, comme des fourmis ;* planche IV : *On dirait un ours* [...] *une queue très grande aussi sur laquelle il s'appuie* [...] *à la fois hibou et ours. On dirait que ça a un bec. C'est très poilu*).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les capacités de symbolisation sont soutenues plus souvent par les références culturelles et par l'intellectualisation que par le jeu du déplacement, permis lorsque la distance vis-à-vis du pulsionnel est suffisante. Chez Félix, on peut parler de capacités d'expression des problématiques, d'engagement des processus de pensée dans une visée d'exposition de ces dernières, mais on observe souvent des mouvements de dénivellation qui le font passer d'une réponse symbolisée et organisée à une réponse marquée par la concrétude, signes de l'hétérogénéité des registres de fonctionnement due au clivage spécifique des fonctionnements limites. C'est le cas par exemple du passage de la réponse déjà évoquée, planche III : *on dirait deux personnes qui dansent, avec des lumières autour et des gens plus loin qui dansent* (*une fête très ordonnée, rituelle, comme hommage à un Dieu qui serait le four ; ils le nourriraient de je sais pas quoi*), à la réponse qui suit un peu plus loin : *on dirait des poules.*

➤ Le traitement des conflits

Le protocole de Félix montre les marques de l'investissement des deux pôles par le biais des kinesthésies et des réponses sensorielles ou, plus largement, de la réceptivité au sensoriel, exprimée par les nombreuses tendances couleur et estompage.

Dans le registre narcissique, les indices renvoyant à la cohésion de la représentation humaine sont pour certains préoccupants. Si le H % est élevé, il est constitué de seulement 6 % de réponses humaines entières et véritables. Les autres appartiennent à un monde irréel et surtout sont marquées par le mélange de règnes, les interférences vivant/non vivant, les dégradations des représentations humaines qui se retrouvent dans les références animales. Il s'agit non pas de marques de la lutte contre le morcellement, mais des traces du défaut du sentiment de cohésion de soi lié au sentiment d'incomplétude narcissique, fortement ébranlé par les attaques haineuses contre l'objet. L'idéalisation, parfois positive et le plus souvent négative, imprègne fortement ces représentations. La représentation de soi porte la trace de ce mouvement : la planche V en donne une illustration. Le premier temps semble porté par l'investissement d'une représentation intègre et positive (*on dirait un oiseau, chauve-souris*). Puis, l'insatisfaction narcissique appelle le recours à des détails phalliques (*de grandes oreilles*) ; l'inflation qui suit traduit l'incapacité à se satisfaire d'une représentation saisie par l'enflure narcissique, du fait de sa dimension postiche : *très grandes ailes, démesurées, petite tête. On dirait aussi une sorte d'elfe avec des pattes de cerf.* Le commentaire qui suit : *là aussi c'est magique,* confirme le sentiment

d'illusion face aux artifices de l'idéalisation. Les références à l'apparence, sous forme de carapace, aspect de machine, déguisement, vont dans le même sens, et renvoient à l'existence d'un faux self qui donne au sujet un sentiment d'imposture et le coupe de ses affects authentiques.

Les représentations sexuées, qui servent de support aux identifications, rendent compte des mêmes difficultés : les représentations de puissance phallique, lorsqu'elles sont évoquées (planche IV : *on dirait un ours. Quelque chose qui a des gros, des grosses jambes. Une queue très grande aussi, sur laquelle il s'appuie*) sont attaquées par la dévalorisation (*avec de tout petits yeux encastrés dans les orbites et des pinces qui font pied, à la fois hibou et ours ;* planche VI : *ça fait un peu avion ; ça a l'impression d'être complètement plat*). Les identifications féminines sont inabordables et laissent la place à nouveau à des objets postiches investis de magie ou à des hybrides à l'apparence masquée (planche VII : *un gant qui dirigerait notre main ; une sorte de petit bonhomme, une sorte de fantôme qui flotterait dans l'air avec une sorte de cagoule ;* planche IX : *on dirait un extraterrestre avec une trompe [...] il est habillé. Il a l'air d'être assez fort*).

La sensibilité au sensoriel est intense, et révèle l'impact très excitant des sollicitations externes, ainsi que les difficultés de contention de cette excitation, faute d'un pare-excitation psychique efficace.

Les défenses utilisées relèvent de registres divers puisque l'on observe des défenses rigides, narcissiques et le recours fréquent à la projection et au clivage.

Contrairement à ce qui se joue pour les jeunes gens pris, comme Mariette, dans des problématiques non gravement pathologiques, le recours aux défenses narcissiques ne constitue pas un temps de repos qui permet ensuite le rebond vers les investissements libidinaux. Félix reste bien souvent figé dans la représentation qui sert d'exhibition à un narcissisme atteint (planches I, VIII), ou de tentative de protection (planche IX), sans pouvoir déplacer ses investissements du pôle narcissique au pôle objectal.

Le TAT

Le protocole est beaucoup plus contenu que celui de Rorschach et porte les traces de l'inhibition. Face à des planches qui sollicitent vivement les représentations de relations dans des contextes conflictuels, Félix reconnaît la situation et sa tonalité générale, mais ne peut la prendre en charge sur un mode conflictualisé.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les procédés utilisés sont variés : Félix recourt aux registres rigide, labile et à l'évitement du conflit, avec de nombreuses expressions d'affects ou représentations massifs, et des traces d'instabilité des objets. On retrouve dans son protocole l'hétérogénéité du fonctionnement déjà observée au Rorschach. En effet, cette variété dans l'abord des procédés renvoie à des modalités de fonctionnement défensif variées mais peu homogènes, et non pas à une palette défensive souple et cohérente. Le passage de récits contenus, inhibés, à des récits dans lesquels s'exprime la haine sans motif, la violence non suivie de remords, rend compte de deux modes de fonctionnement qui coexistent sans se connaître, exemplaires du clivage. La succession des récits aux planches 8BM et 10 en est un exemple.

Les procédés labiles et rigides n'appartiennent pas à ceux qui traduisent l'existence d'un conflit intrapsychique. Les évocations d'affects négatifs sont fréquentes, mais souvent non explicitées, non liées à une cause (*désarroi,* planche 1, *malheur,* planche *2, effroi,* planche 5, *haine,* planche 8BM, *malheur,* planche 10, *malheureux,* planche 13MF, *cauchemar,* planche 16). Ces mises en avant des affects peuvent donner l'illusion d'un fonctionnement labile, mais l'analyse des planches montre que les affects, décalés par rapport aux sollicitations latentes, traduisent l'existence de sentiments dépressifs qui ne peuvent être pris en charge au sein de mises en scènes intégrant le conflit : ils suscitent des mouvements d'inhibition qui protègent Félix de la reconnaissance de l'angoisse de perte d'objet, toujours présente et toujours violemment repoussée, non abordée (planche 6BM : *et cette femme, un peu absente, elle sait pas ce qui va arriver, elle est un peu… dans les nuages*) voire déniée (planche 13B : *il attend un loisir pour s'amuser ou bien quelqu'un qui va l'aider à s'amuser*).

La problématique se lit dès la première planche : la confrontation à la limitation entraîne une défense narcissique qui lui permet de contourner la reconnaissance de la castration (*il sait à peu près s'en servir*). L'agressivité contre l'objet de désir, agressivité qui tient à la dépendance que le désir implique, se lit tout aussitôt dans la séquence suivante (*il l'a abîmé, il a cassé le bout*). L'atteinte narcissique ainsi déplacée sur l'objet entraîne un mouvement dépressif et l'appel à une relation d'étayage qui escamote désir et conflit (*il est triste ; c'est une sorte de compagnon*).

Les situations œdipiennes suscitent une défense majeure vis-à-vis de la sexualité et de l'envie face au couple parental (planche 2), ou mettent enjeu une relation organisée par le jeu de l'idéal. C'est ainsi qu'à la planche 6BM la relation mère-fils oppose les idéaux maternels (*elle a toute confiance*) à l'échec filial (*il avait raté quelque chose*). Les relations restent duelles : la séquence

suivante, qui évoque la mort du père, évacue le fils. La planche 7BM oppose deux représentations idéales, celle du père (*plutôt bon*) et du fils (*plutôt méchant, on dirait un gangster*).

Les planches informelles, de manière caractéristique dans les troubles limites, laissent Félix démuni : sans support figuratif, il ne peut se soutenir qu'un temps du recours itératif à l'idéalisation (planche 11 : *comme si y faisait un exploit, y battait un monstre, une sorte de taureau mythologique*). Face aux planches 19 et 16, le recours aux défenses narcissiques montre son inefficacité. L'évocation frappante du vide, vide à ressentir et à penser hors de la présence de l'objet, fait écho au récit de la planche 13B. La situation de solitude y laisse Félix sans recours, faute de bons objets internes : l'enfant de son récit, sur lequel il projette sa situation interne, ne peut faire appel à un objet privilégié et s'ennuie.

L'investissement narcissique est marqué par ce vide, par ce défaut d'existence d'objets privilégiés : les représentations sont peu consistantes ou caricaturales, les relations situées dans le passé ou évitées, les personnages semblant fonctionner dans des univers parallèles.

Les défenses narcissiques contribuent à maintenir une adaptation au réel assez efficace, mais ne permettent jamais une reprise débouchant sur la mise en scène des conflits.

Synthèse

Les qualités intellectuelles de Félix et la richesse de ses ressources jouent un rôle positif en lui permettant d'investir sa pensée pour mettre en représentations sa problématique narcissique au Rorschach, et pour maintenir défensivement les conflits à distance au TAT. L'intensité de l'expression de la haine dans les deux épreuves apparaît plutôt comme un signe positif, ouvrant la voie vers une prise en charge possible, compte tenu de ses capacités d'abord des affects et des représentations.

Malgré l'aspect très adolescent de certaines de ses réponses, du fait de l'investissement de l'excès, qui pourrait ressembler à de la provocation, et du fait du passage par des thèmes liés à l'imaginaire et la culture de cette tranche d'âge (violence, bande dessinée, science-fiction), les protocoles de Félix diffèrent des protocoles d'adolescents tout venant par leur manque de souplesse, par l'intensité de la destructivité, par la dimension dépressive contre laquelle il se défend et qui infiltre la problématique œdipienne. La configuration œdipienne a un statut particulier chez lui : même si elle est

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

reconnue, c'est sur le mode de relations duelles que Félix l'aborde, grâce au recours à des défenses majeures telles que l'isolation (planche 2 et 6BM) voire le clivage.

Compte tenu de l'inconsistance des relations qu'il montre au TAT (planche 13MF : il se demande qui est cette femme), de l'absence de lien libidinal entre les personnages, de l'intensité de la haine et des difficultés de traitement des planches renvoyant à la perte d'objet, on peut considérer que l'angoisse de perte d'objet, toujours évitée, est toujours présente. Elle entraîne le recours à des défenses extrêmes pour la dénier.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	2"		
1.	Ça me fait penser à une feuille morte.	Ça s'émiette ; forme découpée.	G F+ Bot.
2.	À un insecte plutôt Carnivore, de proie, de chasse, à l'affût.	Insecte : Sorte de mandibules, yeux, corps, carapace (D *médian*). Pas ailé, qui se glisse par terre ou qui nagerait, se cacherait dans le fond où l'eau stagne, avec vase au fond, détritus de feuilles.	D/G F+ A → E
3.	Ça me fait penser à une tache d'encre.	Tache d'encre repliée.	G F± Tache
4.	À un masque. Quelque chose d'étrange, une sorte de peau, de carapace. Ça observe (l'insecte). Ça fait à la fois vivant, mais ça fait aussi mort, parce que trop découpé, trop symétrique.	Forme pour cacher quelque chose. → Toujours un peu l'insecte.	G F+Masque
5.	Ça fait cadavre... en décomposition. Et puis aussi, ça a pas l'air matériel ; on n'a pas l'impression à travers cette image de pouvoir le toucher. 1'45	Impression que si on touche, comme un vieux papier carbonisé, ça va se mettre en miettes.	G EF Anat.
II	Ah tiens, ça me rappelle quelque chose.		

6.	Alors... on dirait un visage, un visage... humain (*rit*).	Yeux ensanglantés (*D sup.*) ; du sang partout ; la bouche (*D inf.*) du sang qui ressort. Me fait penser à une BD, une colonie sur Mars, arbres très solides qui perforaient tout : des pommes qui mordaient, plantaient une graine, alors, un arbre ressortait très vite, poussait partout, ressortait par les yeux, la combinaison. ? Le sang et la figure du type qui mourait ; il avait des grosses joues comme ça et une moustache fine.	G FC– Hd/Bless.
7.	On dirait qu'il a reçu quelque chose dans le poumon et puis y bave son sang par la bouche.		D C Sang
8.	On dirait un cœur qui éclate. Les yeux aussi éclatent un peu. Ça fait aussi... mort ; visage de quelqu'un mort... quelqu'un qui est mort mais en souffrant.	Cœur : *D inf.* La vie qui était en lui éclate complètement, se désintègre.	G FC– Hd/Anat.
9.	Ça fait aussi feuille morte (*rire*) ; ça fait pas insecte. 1'25	Le truc noir. La personne est morte. Le noir en plus, et c'est aussi découpé.	D FC' – Bot.
III			
10.	On dirait... deux personnes qui dansent, avec des lumières autour et des gens plus loin qui dansent.	Une fête très ordonnée, rituelle, comme hommage à un Dieu qui serait le four ; ils le nourriraient de je sais pas quoi.	G K H/Scène Ban → C
11.	Impression qu'ils tiennent une sorte de panier, qu'ils approchent ce panier d'une sorte de, je sais pas quoi, de four (D *inf.*).		D F+ Obj.
12.	On dirait des poules.	Poules : ces personnages ont l'air très abjects ; ont pas l'air de s'exprimer vraiment ; y'a pas de moi ; n'ont pas l'air de personnes ; quelque chose qui ne pourrait pas s'exprimer ; une machine un peu ; quelque chose de froid ; pas de sentiments, pas de bouche, pas d'yeux. Et puis, totalement identiques ces personnes, comme des fourmis.	D F– A/Obj
13.	On dirait une fête, sorte de feu d'artifice. On dirait qu'ils allument un feu. Ça a l'air aussi très rituel. Je pense que c'est tout. 1'20		D CF Feu d'artif.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

IV			
14.	On dirait un ours. Quelque chose qui... qui a des gros, des grosses jambes. Une queue très grande aussi, sur laquelle il s'appuie. Quelque chose qui fait des bonds, avec de tout petits yeux encastrés dans les orbites et des pinces qui font pied, à la fois hibou et ours. On dirait que ça a un bec ; c'est très poilu. Ça a l'air de se déplacer très vite. Ça... quelque chose qui chasse et qui fait peur (*rire*). Ça a aussi un aspect... magique, comme une sorte de symbole, symbole de peur et puissance.	Ça fait monstre ; toute forme, tête, les yeux, grandes pinces. Impression qu'il bondit pour attaquer. Poilu : ça a pas de forme. On peut pas savoir ce qu'il a dessous ; on peut pas savoir si c'est un déguisement	G kan-(A) → E → clob
15.	On dirait une vision de cauchemar. C'*est tout* 2'05		(G clob lmpr. cauchemar)
V			
16.	On dirait un oiseau, chauve-souris. Des grandes oreilles ; un oiseau qui va se poser, plutôt une chauve-souris qui va s'poser ; très grandes ailes, démesurées, petite tête.		G kan A Ban
17.	On dirait aussi une sorte d'elfe avec des pattes de cerf. Là aussi c'est magique, mais ça symboliserait autre chose, parce que dans le cas où c'est une chauve-souris, ça représenterait plutôt l'espoir et si c'est un elfe, plutôt le bonheur, la joie, la fête. 1'25	Elfe : pattes très fines, comme cerf et petites oreilles. Faudrait ailes plus petites. Pattes de cerf : comme sorciers.	D F+ (H)/Ad symbole
VI			
18.	Ah ! On dirait une peau de renard étalée en carpette. La tête fait très vivante. ... Une peau de renard... tendue sur, au pied d'un lit comme tapis, ou bien au mur.	Truc écarté comme une peau et la tête avec grandes oreilles	G F+ A Ban
19.	∨ Ça fait aussi un arbre un peu dans l'autre sens	Arbre : tronc, herbes, autour.	G F+ Bot.
20.	avec une petite bête qui se cache en haut.	Petite bête : les petits yeux (*Dd inf.*) ; petite bête qui espionne, pas méchant.	Dd F+ Ad

21.	∧ Ça fait un peu avion. Ça a l'impression d'être complètement plat. Ça des moustaches. Je vois pas... rien d'autre à dire. 1'50	Avion car plat ; pas d'épaisseur	G F+ Obj.
VII			
22.	On dirait une main, un gant, signe d'habileté, de force, impression d'être vivant ; ça peut bouger.	Deux pouces et petits doigts, sorte de gant pour combattre. Ceci, cette forme (*D inf.*) au Moyen Âge, pour ceux qui se battaient avec épées, Trois mousquetaires. (*Dbl ?*) Comme un miroir cette main. Ici, comme si ça s'effaçait et qu'on voyait quelque chose. Aspect bénéfique, et quand va s'attaquer le miroir, disparaît et ça se contracte. Comme un gant qu'on enfilerait et qui dirigerait notre main.	GbI F– Hd/Obj. → kob reflet
23.	∧ On dirait une... une sorte de petit bonhomme avec petits bras, grandes oreilles, qui flotterait, une sorte de fantôme qui flotterait dans l'air, avec une sorte de cagoule, comme des moines qui se retirent.	Un bonhomme avec les oreilles (*D sup.*), les bras (*D médian*), le bas (*inf.*) ça flotte dans l'air comme un petit fantôme. Le blanc en fait partie ; c'est l'expression de soi-même, comme un miroir. (?) Masque blanc au niveau des yeux, veut pas qu'on voie son visage. Deux personnes (une de ce côté).	Gbl FC'(H) reflet
24.	∨ On dirait un pont.		G F+ Archi.
25.	On dirait aussi des gens qui dansent une danse un peu... tropicale. 1'50		G K H
VIII			
26.	On dirait un... Un visage qui s'cacherait derrière un cas que. Quelqu'un qui s'cache, derrière un casque, pas seulement pour se protéger, mais parce qu'il veut cacher quelque chose ; il est triste.	Dans une BD, y avait un maître japonais qui avait été tué ; on l'avait décapité, on avait mis son masque sur sa tombe. Visage triste, grand casque. À l'agonie, parce qu'avait ce visage éteint. Aussi quelque chose de vieux	Dbl/D F+ Hd → C
27.	Aussi des animaux ; ce casque est formé d'animaux ; sur les côtés, on dirait des sortes de loutres ou de crocodiles. On dirait un guerrier hors du temps... Impression qu'il est à l'agonie. ∨... C'est tout. 1'35	*D. inf.* La forme et les couleurs vives	D F+ A/Obj. Ban

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

IX	∨ ∧ ∨		
28.	On dirait un extraterrestre avec une trompe, grandes oreilles, court sur pattes, avec un abdomen très très large, un petit nez, très fin, des sortes de défenses. Il donne une impression de calme. Il est habillé. Il a l'air d'être assez fort. C'est tout. 1'10	C'est Babar qui m'y a fait penser ; tête d'éléphant, une veste et pantalon. Extra-terrestre : mi-éléphant, mi-homme, c'est gentil. Fort et gentil. La forme, surtout la tête.	G F+ (A)/(H)
X			
29.	∨∧ On dirait un feu d'artifice avec la lumière partout.	Tout, sauf le gris. Trucs qui éclatent, fusent, couleur. Le rose : comme une fumée de démarrage, éclairé de ces couleurs.	G kob C Feu d'artif.
30.	Y'a une sorte de calmar qui décolle avec la fumée, de la lumière.	La forme. Il est gris.	D kan C' (A).
31.	Une sorte de village avec des incendies, des cris d'horreur, cette sorte de chose, un peu intrus, ça exprime la joie, puis la terreur. On dirait un animal des grands fonds marins qui chasse. ∨∧ Je vois rien d'autre à dire. 1'30	Village qui flambe, terreur, petites lumières en bas (*jaune*). *J'y ai pensé en pensant à machine de guerre qui attaque*. Gris *: le calmar qui chasse*.	G CF Scène Impr.

Choix +	IX « Ça... un personnage joyeux, qui a pas de problèmes. » « Quelque chose sur quoi on peut compter. » « J'ai dit VIII aussi ? » VII : « Quelque chose de vivant, mais pas malsain ; une main, un organe dont on se sert tous les jours. Sorte de gant ; ça fait une protection, une main tendue. »
Choix –	« Détesté, pas aimé... » IV « Ça fait penser, c'est un monstre un peu difforme, qui fait peur, qui détruit. » I « Ça fait déchet ; ça fait détritus ; ça fait cadavre ; ça fait Gainsbourg ; ça fait des tas de choses. »

➤ Psychogramme

		Nbre	%				
					{ F + = 13	A 13	F % 39
R : 31	G	21	68	F = 17	{ F – = 3	Ad 3	F + % 81
Refus :	D	8	26		{ F± = 1		F % él 77
Tps total : 15'30"	Dd	1	3			H 2	F + % él 68
Tps/réponse : 30"	Dbl	1	3			Hd 4	A % 29
Tps moyen : 4"	Do	1	1,8	K	2		H % 19
	Gélab	3	14	Kp		Elem	
	Délab	2	25	Kan	3	Frgt	Ban 4
				Kob	1	Obj 2	
						Anat 1	
				FC	2+1'	Géo 2	
				CF	2	Pl 3	
				C	1	Se	
					(2→)	Abstr	
				FE		Autres	
				EF	1	Masque 1	
				E	(2→)	Sg. 1	
						tache 1	
				Fclob		Feu artif. 1	
				ClobF		Impr 1	
				Clob	1		
T. Appr.	G D Dd Dbl						
T.R.I.	2K// 5 Σ C extratensif mixte dilaté						
F. Compl.	4k//1 Σ E introversif mixte						
RC %	19 %						
Score Barrière/Pénétration : 13 B > 8P							

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	Qu'est-ce que c'est ça ? Un violon. 5" – Un enfant à qui on a offert un violon ; y sait à peu près s'en servir et puis il a pas fait attention dans un mouvement de désarroi, il l'a abîmé, il a cassé le bout. Il est triste ; ça fait longtemps qu'il l'a ; c'est une sorte de compagnon. Alors là, il est triste ; il se demande ce qu'il va faire. 45"
Pl. 2	Alors... Ah tiens !... – 8" – Ce sont des gens plutôt paysans, qui labourent, avec la jeune fille qui rentre avec des livres, qui doit rentrer d'une sorte d'étude et pis y a une sorte de message qui arrive et l'homme là, tourne la tête ; ce doit être des guerriers qui viennent le chercher, car y a la guerre ; c'est au Moyen Âge. Alors, une sorte de surprise, de malheur qui arrive. 1'
Pl. 3BM	Ah tiens... – 4" – Alors, ce serait quelqu'un qui se serait disputé, qui pleurerait, serait triste. Quelqu'un qui a dû se disputer ; la personne avec qui il s'est disputé est partie, et pis il est pas content de ce qui s'est passé ou elle ; c'est une femme... et, de désarroi, elle est tombée par terre et pis elle pleure. 45"
Pl. 4	6" – Ah ! Tiens, on dirait un film avec... « Y faut qu'j' y aille ». « Non, n'y va pas ». Quelqu'un qui doit faire quelque chose et puis... franchement, je vois vraiment pas... On dirait qu'elle le retient un peu et lui, y veut partir ; il regarde quelqu'un qu'il veut rejoindre. 50"

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 5	Ah ! – 6" – Ben c'est une grand-mère qui viendrait voir son petit-fils dans sa chambre, parce qu'il vient de se réveiller ; il a dû faire un cauchemar et elle est très étonnée ; il doit être par terre, en sueur, et elle est très étonnée, un peu d'effroi, quand elle rentre dans cette pièce. 35"
Pl. 6BM	6" – Ça serait une mère là, qui aurait toute confiance en cette personne là, qui serait son fils et cette personne aurait quelque chose à lui annoncer, comme s'il avait raté quelque chose, qu'il avait raté son examen ou s'était fait virer de son boulot. Et la femme, elle a toute confiance ; elle sait pas ce qu'il va lui annoncer. Comme si une personne étrangère à cette maison venait lui annoncer que son mari qui fait un métier dangereux, un policier, avait été tué. Et cette femme, un peu absente, elle sait pas ce qui va arriver ; elle est un peu... dans les nuages. 1'30
Pl. 7BM	Ah ! – 5" – On dirait un père et son fils qui se ressemblent pas du tout. Le père est plutôt bon, des bonnes intentions ; le fils, il est plutôt plus méchant ; on dirait un gangster. Et le père a l'air assez fortuné. Et le père dit : « Dommage qu'il me ressemble pas plus ; j'aurais aimé qu'il soit comme moi. » Le fils dit : « Oh, qu'est-ce qu'il a à toujours me critiquer, à être toujours dans mes pattes. » Le fils a une sorte de haine, de jalousie pour le père. Le père, l'homme plus âgé, serait supérieur, aussi bien par sa connaissance que par ses actes. 1'30
Pl. 8BM	Ah ! – 20" – On dirait une sorte de salle d'opération ; quelqu'un qu'on va opérer, quelqu'un qui se penche avec une sorte de couteau, des lumières. Ah, non ; c'est pas du tout ça ; j'avais pas vu. C'est deux personnes qui sont allées chasser, mais des personnes qui avaient peut-être de la haine l'une pour l'autre et puis y'en a une, apparemment, qui a pris une balle dans le ventre, et on le ramène au château, au manoir, et là, c'est une des deux personnes (*premier plan*), qui est allée chasser, y a de la haine entre eux ; il a l'air complètement désintéressé de ce qui arrivera ; il a peut-être tiré dessus sans faire exprès, ou exprès ; il a l'air complètement désintéressé. La personne a l'air de souffrir beaucoup ; celle qui est allongée. 1'30
Pl. 10	(*Moue.*) – 2" – Ce serait... deux personnes... une personne (*haut*), qui aurait beaucoup d'affection pour l'autre là, et cette personne (*deuxième*), serait très triste parce qu'il lui serait arrivé malheur. Et l'autre, le ou la console. 45"
Pl. 11	Ah ! – 6" – On dirait un chemin de montagne entre des ravins et y a une sorte d'homme là-bas (*droite*), qui est éclairé comme sur une scène, comme si y faisait un exploit ; y battait un monstre, une sorte de taureau mythologique et qui allait le précipiter dans le vide, comme s'il accomplissait un exploit d'une force, d'une bravoure très grande. 45"
Pl. 13B	Oh ! – 2" – Alors, je vois un petit garçon qui attend près d'une porte, d'une cabane, qui attend peut-être la venue de quelqu'un, qui s'ennuie ; il a rien à faire ; il s'ennuie ; il attend quelque chose, un loisir pour s'amuser, ou bien quelqu'un qui va l'aider à s'amuser. 45"
Pl. 13MF	6" – C'est quelqu'un qui se réveille le matin ; y sait pas très bien où il est ; il a dû coucher avec cette femme-là. Peut-être il est sorti ; il était malheureux, il buvait ; peut-être il s'est rendu compte de rien. Et là, y se demande où il est, qui est cette femme. 45"
Pl. 19	... Je vois vraiment pas... 20" – Sorte de dessin... caricature... qui ne représenterait rien. Un dessin accroché au mur... fait par un enfant jeune. (*Rien ?*). Si, peut-être une sorte de bateau avec une cheminée, là, des fenêtres, ou une falaise avec une petite maison, et une sorte d'arbre terrassé par le vent, par la tempête, avec des fantômes qui apparaissent dans les arbres, dans la nuit lugubre. 1'30

Pl. 16	Bon ! C'est le vide. C'est une sorte de coma. Y'a une vision de cauchemar, tout est blanc. Vide et là-dedans, y a pas de sentiment. Comme une sorte de brume ; quand on rentre là-dedans, on a l'impression de traverser quelque chose de laiteux, pas laiteux, solide, mais on rentre dedans comme du beurre ; ça emprisonne ; y'a pas de bruit là-dedans ; ça résonne énormément ; totalement isolé. 1'20

3. Annabelle 19 ans : fonctionnement psychotique avec aménagements narcissiques positifs[1]

Annabelle a été admise dans un hôpital de jour après quelques tentatives échouées de réinsertion scolaire et de prise en charge psychothérapique.

Décrite comme une enfant « modèle » jusqu'à l'âge de 6 ans, Annabelle présente des terreurs nocturnes jusqu'à 12 ans. À ce moment, apparaît un échec scolaire important ainsi que des mouvements d'agressivité de plus en plus marqués à l'égard de sa mère. Cette adolescente souffre aussi depuis quelques années de troubles dysthymiques à dominante dépressive ayant abouti à une tentative de suicide médicamenteuse à 16 ans.

La mère très anxieuse face au comportement de sa fille se dit débordée par la situation. Après trois ou quatre courtes hospitalisations en service psychiatrique, la prise en charge dans un hôpital de jour est proposée afin de permettre de contenir et d'apaiser la tension familiale.

L'examen psychologique est demandé quelque temps après son admission pour préciser l'organisation du fonctionnement de la jeune fille.

Le Rorschach

L'approche de ce protocole saisit d'emblée par une impression d'hermétisme de la pensée lié aux nombreuses réponses abstraites ou symboliques hors du sens commun et par l'idée que les réponses se succèdent indépendamment de tout lien associatif. Le déroulement des réponses face aux planches peut aussi être préoccupant : toutes les planches débutent par des réponses rendant compte d'une implication dynamique qui se délite au fur et à mesure des interprétations jusqu'à disparaître, au profit d'abstractions totalement déconnectées du pulsionnel.

1. Par Catherine AZOULAY.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

La productivité est relativement faible (dix-neuf réponses) et les réponses réduites parfois à un seul substantif soulignent l'importance de l'inhibition. À cela s'ajoute la nécessité de ponctuer la fin de l'interprétation des planches par un « c'est tout », « c'est fini » ou même « stop » semblant traduire le besoin de rupture avec le matériel.

Les données quantitatives font état dans un premier temps de l'effondrement des facteurs d'adaptation (F + % : 33 %, D % : 26, A % : 21 %, H % pur : 0, Ban : 1) évoquant la perte de contact avec la réalité socialisée.

En revanche, les modes d'appréhension plutôt variés, les quelques déterminants kinesthésiques, les six réponses additionnelles et les contenus pulsionnels primaires mais « vitalisants » attestent de la présence d'une vie psychique effective ; ces mouvements contrastent avec l'importance des abstractions pures et des contenus dépulsionnalisés qui étouffent et appauvrissent la dynamique interne. Le sentiment qui se dégage de ce protocole renvoie à un fonctionnement psychique luttant pour sa survie, sachant que la réalité externe n'offre plus de repères tangibles.

Les processus de pensée apparaissent majoritairement saturés par les manifestations de la pathologie psychotique : en effet, sur l'ensemble des réponses globales, deux réponses confabulées (planches I et VIII) ainsi que deux G dominés par l'abstraction témoignent de la défaillance des contenants de pensée. Deux autres Globalités relèvent d'une compulsion de répétition (II, III) sous-tendue par l'échec du contrôle formel.

Il reste néanmoins trois réponses apparaissant de meilleure qualité, car elles sont colorées d'émergences pulsionnelles canalisables : planche IV : *Barbe Bleue et le Chat Botté,* planche V : *un volcan en éruption ;* planche VI : *encore un chat !* (*rit*) *avec ses moustaches. Il s'est fait écraser.*

Cependant, ces trois réponses, positives par l'investissement cognitif qu'elles supposent et la capacité de mettre en place des limites contenantes entre le dedans et le dehors, sont toutes relayées par des références abstraites comme autant de mouvements d'extinction pulsionnelle coupant la pensée de ses sources d'énergie vitale internes.

Les Détails ne sont guère différents des réponses globales si ce n'est qu'ils apparaissent tous aux planches couleurs (rouges ou pastel) peut-être dans une tentative pour circonscrire le danger pulsionnel.

Quant aux Dbl, ils renvoient à la menace d'engloutissement dans le vide à partir d'une référence maternelle archaïque malfaisante : planche I : *Pis y'a un trou aussi,* (*trou : il est dedans la sorcière*), planche IV : *ma mère et l'infini,* planche V : *le vide* (Dbl extérieur). Vide du contenant maternel ou

contenant maternel tellement dangereux qu'il s'agit d'en annihiler le sens, même au prix de sa propre pensée ?

Enfin, la déliaison est à l'œuvre dans l'effacement de la trace psychique entre le spontané et l'enquête et dans les associations courtes confinant à l'hermétisme de la pensée.

➤ Le traitement des conflits

L'analyse de la représentation de soi met en évidence l'importance des troubles de l'identité marqués par la confusion des règnes (*sorcière avec du venin*) ou l'indistinction entre deux images (*Barbe Bleue et le Chat Botté, tout le dessin, ça me fait penser aux deux en même temps ; Un diable et un ange qui se ressemblent ; j'ai dû dire qu'il y avait deux contraires ou deux semblables plutôt.*)

La problématique identitaire s'exprime également dans les abstractions qui révèlent, entre autres choses, l'impossibilité d'incarner conflits, affects et pulsions au sein de représentations vivantes (*ma mère et l'infini ; l'envol et l'écrasement ; le coupement et la peine ; un dédoublement de personnalité...*). L'appel au contraire renvoie au processus dissociatif correspondant à la division identitaire. Enfin, l'instabilité de l'identité comme des objets se repère dans des réponses qui ne peuvent se graver sur le plan psychique (enquête aux limites planche III : *Deux femmes ou deux lutins, je dirais maintenant, je vois des homosexuels*).

Les réponses animales méritent que l'on s'y attarde quelque peu : ces réponses sont presque toutes référées au même animal (sauf *araignée* planche X) en l'occurrence, un chat : planche II : *Un chat en train de crever,* planche III : *toujours un chat ;* à l'enquête : *Le chat il est là, pas partout mais enfin si partout ;* planche IV : *le Chat Botté ;* planche VI : *Encore un chat !* (*rit*) *avec ses moustaches. Il s'est fait écraser.*

Ces réponses reviennent aussi à l'épreuve des choix, assorties d'un affect positif : VI : *Parce qu'il y a un chat,* III : *Aussi parce qu'il y a un chat, j'aime bien.*

Il s'agit là d'une compulsion de répétition hermétique car difficile à atteindre au plan de la compréhension symbolique. Ces représentations ne sont cependant pas tout à fait persévératives. Elles sont sous-tendues par des affects positifs ou négatifs et par des mouvements pulsionnels exprimant la souffrance (*en train de crever, écrasé*). L'hypothèse que nous avançons est qu'Annabelle s'identifie à cette image afin d'exprimer une souffrance personnelle qu'elle ne peut dire autrement ou ailleurs. Il s'agirait pour elle

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

de projeter sur cette représentation une part d'elle-même avec laquelle elle pourrait rester émotionnellement en contact et qui engloberait aussi les aspects positifs de sa relation au maternel.

C'est ainsi que les modalités de traitement des relations s'articulent davantage à la sensibilité différenciée aux couleurs qu'elles ne se révèlent dans les représentations.

Néanmoins, dans un premier temps, on ne peut qu'être frappé par la dangerosité de l'image maternelle dont l'omnipotence, sans limites (planche IV : *ma mère et l'infini*), atteint de plein fouet le sujet au cœur même du sentiment d'existence. C'est ainsi que l'abstraction émerge en lieu et place de la violence relationnelle, là où sujet et objet s'entraînent mutuellement dans une sorte de néantisation psychique.

Par-delà la tentative d'annihiler les liens relationnels se mettent en place des mouvements d'ordre narcissique qui authentifient la présence d'objets internes. C'est ainsi que l'enquête de la planche VII réintègre un objet maternel qui ne subsistait auparavant que sous forme abstraite et parcellaire (*un dédoublement de personnalité, des regards envieux ou anxieux, une cravate*). Cette représentation maternelle émerge dans une image spéculaire, même si elle s'efface ensuite sous l'effet de l'instabilité identitaire (*Ah oui ! là c'est au milieu et aussi sur les côtés, en fait elle se voit.* (*?*) *La femme, on dirait même un caniche, ça me fait penser aux 101 Dalmatiens.*)

Dans le même registre, le traitement des couleurs aux planches VIII et IX est tout à fait singulier : Annabelle fait montre d'une ultrasensibilité à la couleur à ces deux planches (planche VIII : *Des couleurs mortelles... moi ça m'aveugle,* planche IX : *Toujours l'aveuglement. Ah je passe c'est stressant*). Ces références à la couleur rendent compte davantage du ressenti d'une sensation, au demeurant vivement dramatisée, que d'une excitation effractante. Il s'agit pour Annabelle d'organiser une défense contre des représentations sous-jacentes dangereuses, en recourant à des défenses narcissiques primitives qui investissent le sensoriel. L'« aveuglement » par « des couleurs mortelles » permet d'éviter la violence de l'impact pulsionnel au-dedans en maintenant la sensation à la périphérie de la psyché. C'est bien ce que nous confirme la jeune fille à l'enquête de la planche IX lorsqu'émerge enfin la représentation initialement écartée : *Puis parce que là y'a sa tête et puis des flammes qui sortent de sa tête, ou une éclipse parce que je voulais pas le voir plus longtemps.* Image maternelle brûlante, infernale, face à laquelle il s'agit bien de trouver une échappatoire en l'éclipsant et/ou en s'éclipsant.

Il semble que cet aménagement défensif permette de lutter efficacement contre l'effraction par la couleur et le risque d'éclatement corollaire. La

problématique identitaire demeure toujours aussi massive mais la menace de morcellement est actuellement écartée.

Les planches grises VI et VII font l'objet de l'expression d'une sensibilité au *noir* dépourvue de représentation. C'est aussi à la planche VI que Annabelle avance cette donnée abstraite : *le coupement et la peine.* Ces aspects soulignent le caractère irreprésentable d'une problématique dépressive qui ne peut probablement même pas s'éprouver émotionnellement. Ils représentent néanmoins la trace affective déposée par l'objet dans la psyché.

Le TAT

Les récits sont brefs, émaillés d'interruptions associatives nécessitant l'intervention de la psychologue, en même temps qu'ils apparaissent très chargés au plan fantasmatique. L'inhibition apparente masque en réalité l'expression d'authentiques mouvements internes traduisant l'importance de l'implication personnelle d'Annabelle.

Cette implication se manifeste notamment dans la différence de facture entre la première et la deuxième partie du protocole : en effet, si les premières planches véhiculent des mouvements relationnels soumis à l'évitement conflictuel et susceptibles de faire basculer le rapport à la réalité, les dernières planches, à partir de la 10, mettent à jour une dimension dépressive particulièrement vive.

C'est en effet, à la planche 10, supposant l'activation d'une expérience de rapproché intime avec un objet investi, que se manifeste une dimension que l'on pourrait qualifier de dysthymique : (se balance sur sa chaise) *Là c'est un type qui a beaucoup fait rire l'autre mais qui après coup se met à pleurer.* (*?*) *Parce qu'il se rend compte que sa plaisanterie, malgré tourner ça en drôlerie, que c'est affreux.* Dès lors, l'expérience relationnelle sera systématiquement vécue sous l'angle d'une perte irrémédiable jusqu'au sentiment de déréliction quasi mystique de la planche 16 : *Alors déjà Dieu n'existe pas, il s'est enfui, je ne vois pas d'ange non plus sur la feuille...*

L'expression possible de ce sentiment de vide existentiel témoigne néanmoins de la quête d'un objet idéal dont les traces sont toujours et encore actualisables.

L'évitement souligné auparavant peut alors prendre sens en tant que défense contre une hypersensibilité dépressive évoquant parfois un vécu de perte quasi mélancolique.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

C'est dans ces mouvements dépressifs et la lutte qui s'engage contre eux, que l'image maternelle semble se situer, à mi-chemin entre la projection de la haine et la recherche d'étayage. La planche 19, qui met en scène une représentation maternelle qu'il s'agit de pétrifier pour en écarter la dangerosité mortifère, est exemplaire du combat psychique mené par Annabelle : *C'est un glacier enfin disons plutôt que c'est la mer qui s'est gelée, elle se punit d'avoir noyé tellement de personnes, d'avoir tué tellement de personnes.*

Déjà, à la planche 7GF, le holding maternel s'était révélé très défaillant et la rupture des liens mère/enfant avait dû se mettre en place pour éviter le sentiment dépressif : *Ben là c'est une fille qui tient son petit frère dans ses bras. Au début j'ai confondu avec* un chat *et elle est prête à le laisser tomber,* pourtant sa mère a l'air reposé...

C'est pourquoi la problématique dépressive primaire, bien mieux exprimée qu'au Rorschach, se noue autour d'une image maternelle dont la présence relationnelle réactive la douleur mélancolique de la perte.

Cependant, des défenses labiles et narcissiques peuvent être utilisées par Annabelle pour se protéger de l'effondrement dépressif.

C'est ainsi que l'idéalisation de la représentation de soi dans sa valence positive (CN 2), s'inscrit dans un mouvement de réassurance narcissique d'allure parfois mégalomaniaque (*elle ressemble à Madonna... il croit qu'il vient de tuer un mythe*) et dont la fonction de lutte anti-dépressive est très claire. Dans le même registre, la sensibilité aux qualités sensorielles du matériel (CN 4) rappelant les réactions aux planches pastel du Rorschach, est spécialement mise en avant aux planches où ne figure qu'un ou pas de personnages (planche 11, 12BG, 13B, 19). Dans ces récits, l'accent porté sur la lumière, le soleil, le gel, assure les limites dedans/dehors tout en exprimant sur un mode narcissique la lutte interne entre vie et mort.

À la planche 1, c'est dans le registre du comportement que se manifeste la recherche de limites corporelles passant par l'investissement narcissique du corps (à la fin de son récit, elle se lève pour se regarder dans la glace et baisser sa jupe qui, dit-elle, ne veut pas descendre.) Et c'est encore par le biais d'un éprouvé subjectif (CN 1), et de l'investissement de la posture ou de la sensation corporelle (CN 3) qu'Annabelle évite, à la planche 3BM, les conséquences internes de l'affectivité dépressive : *Alors là, la jeune fille elle vient de se piquer, en fait non ouais... pis alors elle est complètement avachie [...] en fait elle a eu un malaise.*

Si les modalités défensives narcissiques sont efficaces pour lutter contre une plus grande désorganisation, les mouvements labiles participent aussi du même combat : les représentations de relations (B1 1), parfois sous-tendues

par la dramatisation (B2 1) et l'introduction de personnages non figurant sur l'image (B1 2), s'avancent pour faire obstacle à la rupture des liens et à la dévitalisation du fonctionnement. Ils s'inscrivent alors comme des manifestations de la lutte anti-dépressive.

Bien entendu, les processus primaires sont régulièrement convoqués dans les récits, et plus spécialement ceux qui relèvent des troubles de la pensée et des liens associatifs (E4), de la massivité de la projection (E2) et de l'altération de la perception, surtout en raison des scotomes d'objets manifestes (E1 1 : planches 1, 2, 19). La rareté des troubles identitaires comparativement au Rorschach (planche 2 uniquement) pourrait se comprendre par la capacité de mettre en place des défenses narcissiques permettant une meilleure délimitation sujet/objet.

Synthèse

Ainsi, grâce aux sollicitations relationnelles de l'épreuve, le TAT a permis de mettre à jour une problématique de perte qui s'amorce du côté de la reconnaissance pathétique de la dépendance à l'objet maternel sur fond de mouvements dépressifs d'allure mélancolique.

En deçà, le Rorschach a montré que la rupture de contact avec la réalité et/ou avec l'objet pouvait s'avérer nécessaire dans le but d'effacer souffrance et sentiment d'abandon quand ceux-ci sont impossibles à prendre en charge.

Dans ce contexte, la possibilité de recourir à des défenses narcissiques constitue une authentique protection contre la menace de déstructuration identitaire et contre le danger de fusion avec un objet maternel mortifiant.

Le risque de décompensation schizophrénique est actuellement bien réel en lien avec l'importance des aspects dissociatifs au Rorschach. Toutefois, ce risque peut être également nuancé par les dimensions narcissique et labile des protocoles assurant le maintien d'une certaine autonomie et vitalité psychique et faisant contrepoids à la menace d'envahissement par la pulsion de mort.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	5"		
	Ah ça y est, je m'en rappelle (*sourit*).		
1.	Alors une sorcière qui a deux bras et du venin...	(*D med.*) Venin c'est tout ce qu'il y a autour, (forme uniquement, Clob ? non).	DG F– (H)
2.	Pis y'a un trou aussi...	(*?*) (*Dd central*) Il est dedans la sorcière.	Ddbl F ± Fgt
3.	Y'a une étoile. C'est tout.	(*?*) (*Dd ext à droite*) (*?*) Quelque chose de très tirant (*?*) tout ce qu'il y a sur le côté.	Dd F ± Fgt
II	5"		
4.	Un chat en train de crever.	(G) Tout, je le vois comme ça.	G F – A
5.	Du sang... qui dégouline et deux contraires. Et c'est tout.	(*D inf. central*) C'est simple, c'est là. (*?*) Je sais pas où j'ai vu ça. *Rep. Add.* un tunnel (*Dbl central, forme d'une ouverture + couleur*). (*Dbl FC'Tunnel*)	D C Sang
III	8"		
6.	Toujours un chat...	J'ai dû dire qu'il y avait deux contraires ou deux semblables plutôt (ange = *D rge sup. gauche* ; diable = *D rge sup. droit*) et le chat il est là (*geste d'ensemble*) pas partout mais, enfin si partout. *EL* : Deux femmes ou deux lutins je dirais maintenant je vois des homosexuels (*hommes ou femmes ?*) hommes. (G K H Ban)	G F – A
7.	accompagné d'un diable et d'un ange qui se ressemblent. C'est fini.		DF – (H)
IV	2"		
8.	Barbe Bleue et le Chat Botté.	Tout le dessin, ça me fait penser aux deux en même temps, Barbe Bleue parce que c'est un personnage impressionnant et le Chat Botté ben c'est relié à Barbe Bleue. Rep Add. des pinces (*D lat sup.*) (*D F + Obj*)	G K (H/A)
9.	Ma mère et l'infini. Stop.	(*Ma mère ?*) J'ai dit ça ? (*Et l'infini ?*) C'est ce qui reste de blanc qui me fait penser à l'infini (*tout le fond blanc*)	Dbl Abst
V	2"		
10.	Un volcan en éruption.	(*?*) Ah oui, là c'est la lave qui commence à sortir (*D sup.*)	G kob Volcan
11.	Le vide.	(*?*) (Dbl ext.)	Dbl Abstr.

12.	L'envol et l'écrasement. C'est tout	Alors là c'est tout, tout, tout. *EL* (*une chauve-souris ?*) Oui, là un peu partout (*G FC'A Ban*).	G Imp kan Symb
VI	2"		
13.	Encore un chat ! (*rit*) avec ses moustaches. Il s'est fait écraser.	Ah oui, là il est complètement écrasé, il est coupé en deux, enfin presque. Au départ c'est juste les moustaches et la couleur un peu noire.	D/G F + A → C'
14.	Et puis le coupement et la peine. Voilà.	(*la peine ?*) Ça je ne peux pas vous dire (*sourit*).	G Abstr.
VII	5"		
	Des nuages	(*Ne se rappelle plus, ne peut pas montrer ni décrire.*)	
15.	Et un dédoublement de personnalité.	*Rep. Add.* Ah oui là c'est au milieu et aussi sur les côtés, en fait elle se voit (*?*) la femme on dirait même un caniche, ça me fait penser aux 101 Dalmatiens je sais pas (*sourit*). (Elle pourrait se voir comment ?) par les antennes là (*D sup.*) (*DG F – H/A/Abstr.*)	G Abstr.
	Et des regards... envieux ou anxieux, je sais pas.	(*Regards ?*) Non là je vois plus.	
	Puis du noir... du noir, c'est tout.	(*Du noir ?*) (*Dd inf. central.*)	CN
	Ah et puis aussi une cravate.	J'ai dit ça par rapport au noir, je sais pas (ne peut préciser sur la planche).	
VIII	5"		
16.	Une ruche. Ah c'est « chelou » comme dessin ! vraiment louche. Des couleurs mortelles je dirais. Ça fait bizarre comme ça de voir un dessin colorié. Moi ça m'aveugle... C'est tout.	(*Ne se rappelle plus.*) (*?*) Ah oui, peut-être qu'il y avait un peu de orange (*?*) aux abeilles. À partir de la couleur mais c'est partout que j'ai vu une ruche.	DG F– C Obj Rem. subj.
IX	2"		
17.	Oh là, un épisode et puis une éclipse. Toujours l'aveuglement. Ah je passe c'est stressant.	(*Ne se rappelle plus.*) (*Un épisode ?*) *Rep. Add.* Puis parce que là y'a une tête et puis des flammes qui sortent (*?*) de sa tête (*Dbl + orange*) ou une éclipse parce que je voulais pas le voir plus longtemps. (DblD FC → kob Hd/Elem.) (*Aveuglement ?*) Ah oui, les couleurs ça me tue ces couleurs.	D Abstr.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

X 18. 19.	Imm. Un escalier. Puis c'est tout. Avec des tout. Araignées. C'est tout.	(*?*) Ah oui, là (*D rose*) la forme. Là (à *droite*), non plutôt du côté gauche (*D bleu lat.*) (*la forme*).	D F – Obj D F+ A Ban

Choix +	VI « parce qu'il y a un chat » III « Aussi parce qu'il y a un chat, j'aime bien. »
Choix –	IX et VIII « à cause des couleurs agressives » NB : à l'enquête, Annabelle a de grandes difficultés à retrouver ses réponses sans l'aide du clinicien (aide signalée ici par un point d'interrogation).

➤ Psychogramme

R19	G 9 (dt 2 DG)	G % 47 %	F 9 (7– ; 2± ; 2+)		F % 47 %
(+ 1 CN)	D6	D % 32 %		A 4	F+ % 33 %
Tps lat moyen 4"			K1	H 3 dont 2 (H)	H % 16 %
			Kob 1	et 1 (H/A)	
	Dd1	Dd % 11 %	Imp kan 1		A % 21 %
	Ddbl 1	Dbl % 11 %	C 1	Abstr. 5	
	Dbl 2		FC 1	Fgt2	
			5 Abstr.	Obj 2	Ban 1
				Sang 1	
				Volcan 1	
				Symb 1	
TRI 1K/2ZC					
F. compl 1Imp kan/0					
RC % 4/19 = 21 %					

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	5" – C'est un petit garçon qui se demande s'il sera pas connu plus tard. Alors il médite sur la manière dont il va y arriver (*se lève pour se regarder dans la glace et baisser sa jupe* « qui ne veut pas descendre »). C'est bon, excusez-moi.
Pl. 2	15" – Elle lit des romans et elle s'imagine si elle pouvait être l'héroïne d'un de ces romans, quoi. (?) L'histoire d'une jeune fille pendant la guerre... Puis y'a un cheval... et le cheval il tourne la tête vers l'horizon et il s'imagine qu'il va ou qu'il est plutôt un cheval sauvage. Et c'est tout.
Pl. 3BM	Imm. Alors là, la jeune fille elle vient de se piquer, en fait non, ouais... pis alors elle est complètement avachie parce qu'elle est bien et en même temps elle est désespérée. En fait, elle a eu un malaise... Voilà.
Pl. 4	(*Se balance doucement sur sa chaise*.) 25" Ben la fille elle veut retenir un homme mais cet homme il a déjà les yeux autre part... c'est tout.
Pl. 5	20" – Alors là je dirais que c'est une histoire avec Maupassant. C'est sa gouvernante qui vient lui ouvrir la porte... En fait elle ressort parce qu'en fait elle vient d'allumer la lumière et de poser un pot de fleurs. (*Voit mon paquet de cigarettes*.) Je peux vous piquer une légère ? Voilà c'est tout.
Pl. 6GF	5" – Alors ici y'a une femme qui joue l'ingénue... Face à un homme qui fume la pipe et qui a besoin d'elle... mais c'est au cinéma...
Pl. 7GF	20" – Ben là c'est une fille qui tient son petit frère dans ses bras. Au début j'ai confondu avec un chat et elle est prête à le laisser tomber, pourtant sa mère a l'air reposée. Voilà l'histoire, ils sont en famille quoi.
Pl. 9GF	5" – Alors là c'est une voleuse qui s'enfuit mais y a une femme qui surveille mais la voleuse va quand même pouvoir s'enfuir.
Pl. 10	(*Se balance*.) 25" Là c'est un type qui a beaucoup fait rire l'autre mais qui après coup se met à pleurer (*?*) parce qu'il se rend compte que sa plaisanterie malgré tourner ça en drôlerie, que c'est affreux.
Pl. 11	5" – Là c'est un pays sans soleil, y a que de la lumière blanche et y a que des femmes qui habitent cette partie de la terre. Pis c'est tout.
Pl. 12BG	10" – Alors là y'a une fille qui vient juste de se noyer et le bateau par le courant doucement il a été ramené sur la berge et il est protégé du soleil par un arbre fleuri. La fille elle est déjà morte.
Pl. 13B	Imm. Là c'est un petit garçon qui joue de l'harmonica. Il fait ça en attendant que son père revienne à la maison. C'est dans une ferme. Pis il est un peu triste parce que son cheval est parti... pis y a le soleil qui finit de l'achever... pis il est pieds nus pour bien avoir les pieds sur terre.
Pl. 13MF	5" – Alors là y'a un homme qui vient de tuer... la fille elle ressemble à Madonna, en fait il croit qu'elle est morte mais elle est pas morte, parce qu'ils étaient en train d'écouter Cure donc ça l'a protégée... Mais l'homme il est un peu hystérique parce qu'il croit qu'il vient de tuer un mythe...
Pl. 19	13" – Ça se passe en Norvège... C'est un glacier enfin disons plutôt que c'est la mer qui s'est gelée, elle se punit d'avoir noyé tellement de personnes, d'avoir tué tellement de personnes et puis y a deux horribles yeux de robot qui vérifient qu'elle reste bien gelée et pis y a un fantôme qui s'amuse derrière. Lui il reste là pour hanter les lieux.
Pl. 16	Alors déjà Dieu n'existe pas, il s'est enfui, je ne vois pas d'ange non plus sur la feuille, ça devrait représenter la pureté mais ça ne peut pas. En fait c'est plein de blouses blanches, y en a tellement tellement, elles prennent tellement de place qu'on voit que les blouses sur la feuille et qu'on n'a plus le droit d'en placer une... et ça finit par un internement. Voilà mon histoire.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

TROISIÈME PARTIE

La réactivation de la perte d'objet[1]

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1. Par Catherine AZOULAY.
Pour un développement théorique spécifique à la clinique projective, nous renvoyons le lecteur à la nouvelle édition du livre de Catherine Chabert, *La Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach* et plus particulièrement au chapitre 3 « Figures de la dépression : les fonctionnements limites ». Le début de ce chapitre traite de « la problématique de perte d'objet : vers une métapsychologie de la situation projective au Rorschach ».

CHAPITRE
8

Rappels théoriques

Sommaire

1. Perte et travail de deuil : positions freudienne et kleinienne ..... Page 191

2. Spécificité de l'adolescence : positions actuelles ..... Page 195

1. Perte et travail de deuil : positions freudienne et kleinienne

La réactivation de la perte d'objet constitue la troisième grande caractéristique de la traversée de l'adolescence. Comme pour les mouvements œdipiens ou narcissiques, les manifestations de ce que l'on nomme la perte d'objet s'expriment avec plus ou moins d'acuité selon les individus. Mais ce n'est pas tant ce qui s'exprime à l'extérieur que ce qui se vit à l'intérieur qui est important pour l'adolescent. En effet, la perte, au sens général, relève de multiples situations auxquelles l'adolescent va se confronter pendant plusieurs années et qu'il va devoir surmonter avec plus ou moins de difficultés pour s'engager dans le devenir adulte : perte du corps d'enfant, qui pouvait encore être considéré comme bisexué, impliquant le renoncement définitif à l'autre sexe ; perte de l'idéal de toute-puissance parentale ; perte du sentiment de sécurité de l'enfance ; perte des rêves et des promesses d'avant...

Ce sont ces sentiments de perte que le processus de deuil a pour tâche d'élaborer. Anna Freud (1968) a en effet comparé la situation interne de l'adolescent à celle d'un sujet en deuil ou en proie à un chagrin d'amour :

> Sa libido est sur le point de se détacher des parents et de s'attacher à de nouveaux objets. Un certain deuil des objets du passé est inévitable. [...] Un certain degré de retrait narcissique est aussi inévitable : il permet la transition avec des périodes pendant lesquelles aucun objet extérieur n'est investi (p. 252).

Gédance, Ladame et Snakkers (1977) évoquant à ce propos une dépression qu'ils considèrent comme normale à l'adolescence, avancent l'idée que l'on rencontre en réalité deux temps de dépression au cours de cette période. Le premier, qui accompagne la phase de puberté, survient du fait de la perte de la source de sécurité que constituait le soutien parental. Il s'agit d'une dépression qui « accompagne le deuil du refuge maternel, deuil non voulu mais imposé, non vécu comme une libération mais comme un abandon » (p. 259).

Cet abandon par l'imago maternelle est symétrique dans le fantasme d'un abandon de celle-ci, si bien que le deuil est aggravé par la culpabilité. La seconde phase de l'adolescence apporte un nouveau deuil : celui des aspects œdipiens des parents en leur présence. Ceci s'accompagne d'un nouveau mode d'investissement des imagos parentales.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Le travail de deuil est donc considéré par de nombreux auteurs comme une des tâches essentielles de l'adolescence. « En renonçant à ses parents œdipiens, l'adolescent subit une perte réelle et il fait l'expérience du vide intérieur, de l'accablement, de la tristesse qui accompagnent toute espèce de deuil » (*id.,* p. 257).

Dans son texte célèbre « Deuil et mélancolie », Freud (1917) définit le deuil comme « la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. » (p. 148), qui se manifeste par une dépression douloureuse, la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité (comme dans la mélancolie qui en diffère uniquement par l'existence de reproches et d'accusations tournées contre soi et d'une baisse de l'estime de soi). Le travail de deuil, quant à lui, consiste à admettre la réalité et en reconnaissant la perte de l'objet aimé, à « retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet ». Cette tâche s'accomplit lentement, requiert du temps et une grande dépense d'énergie. C'est seulement une fois ce travail accompli que le moi redevient libre et sans inhibitions.

Quelques années plus tard, Karl Abraham (1924) mettra l'accent sur la généralisation du processus d'identification décrit par Freud pour la mélancolie :

> Une expérience des plus récentes m'a fait entrevoir ce que je cherchais depuis longtemps et m'a appris que la perte réelle d'un objet est également temporairement suivie d'une introjection de la personne aimée (p. 267).

Au cours du deuil pathologique ou de la mélancolie, l'introjection exprime un conflit d'ambivalence dont le moi se dégage en retournant contre lui-même les mouvements agressifs destinés à l'objet. Dans le deuil normal à l'inverse, l'identification apporte une compensation à la perte subie en assurant la survie de l'être aimé : « L'objet aimé n'est pas perdu car maintenant je le porte en moi et ne le perdrai jamais. »

À la même époque, Freud (1923) rend compte dans « Le moi et le ça » d'une manière de voir similaire. Cette fois la mélancolie n'est plus qu'un exemple de la façon dont le moi s'adapte à l'abandon de l'objet :

> Qu'un tel objet soit abandonné, par obligation ou nécessité, il n'est pas rare qu'alors, à la place, survienne la modification du moi qu'il faut décrire, ainsi que dans la mélancolie, comme érection de l'objet dans le moi [...]. Peut-être le moi, par cette introjection qui est une espèce de régression au mécanisme de la phase orale, facilite-t-il ou rend-il possible l'abandon de l'objet. Peut-être cette identification est-elle la condition nécessaire pour

> que le ça abandonne ses objets. En tout cas le processus, surtout dans les phases de développement précoces, est très fréquent et peut rendre possible la conception selon laquelle le caractère du moi est un précipité des investissements d'objets abandonnés, contient l'histoire de ces choix d'objet (p. 273).

Dans ce texte, l'identification est présentée par Freud comme une réponse constante à l'abandon de l'objet, abandon qui n'est pas forcément accompagné d'une disparition réelle.

Nous sommes donc au cœur de la situation vécue par l'adolescent qui doit négocier des pertes et des abandons et trouve, comme dans le processus de deuil, la voie de l'identification pour y parvenir, renouvelant en cela ce qui advenait à l'issue de la crise œdipienne. Il s'agit aussi bien de retirer les investissements attachés à l'objet que d'installer l'objet perdu à l'intérieur du moi.

Melanie Klein (1934) s'est appuyée sur les réflexions de Freud et d'Abraham pour élaborer sa conception de la position dépressive infantile (étape de développement précédée par la position schizo-paranoïde). C'est en effet, au cours de cette période que le tout petit enfant découvre ce que Melanie Klein appelle « l'objet total » : il reconnaît sa mère indépendamment des autres personnes de son entourage et comme séparée de lui-même. Cette personne centrale dans sa vie est peu à peu perçue comme étant tout à la fois pourvoyeuse de nourriture, de chaleur et de soins mais aussi source de frustrations de ses désirs. Cette mère procure aussi bien du plaisir que du déplaisir, elle est donc l'objet unique et unifié de l'amour et de la haine de l'enfant. Et dans le même temps, l'enfant expérimente la solitude loin de l'objet aimé et découvre sa détresse et son extrême dépendance à l'égard de cet objet. Parallèlement à la découverte de la totalité de l'objet, il s'effectue un processus d'unification au sein du moi : le clivage et la projection s'atténuent au profit de mouvements d'intégration et d'introjection accompagnés de conflits impliquant la propre ambivalence de l'enfant. Cette ambivalence le renvoie au sentiment que sa haine a détruit le bon objet ressenti alors comme perdu. Il s'ensuit un vif sentiment dépressif où se mêlent le deuil et la nostalgie. Hanna Segal (1964) expose ainsi le vécu du bébé : « Au comble de son ambivalence, le nourrisson est exposé au désespoir dépressif. Il se souvient qu'il a aimé sa mère, et sans doute l'aime-t-il encore, mais il sent qu'il l'a dévorée ou détruite de sorte qu'elle ne lui est plus accessible dans le monde extérieur » (p. 72). Les sentiments dépressifs activent aussi secondairement les désirs de réparation des dommages que, dans son omnipotence, l'enfant croit avoir causés. Si la haine peut détruire l'objet, l'amour peut le reconstruire.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

L'enfant est alors aux prises avec un conflit dépressif qui mobilise la lutte entre pulsions destructrices et pulsions réparatrices. La réussite des mouvements de réparation entraîne une récupération des bons objets internes et externes et la disparition progressive des angoisses dépressives. Ainsi, l'accès à la position dépressive permet à l'enfant de reconnaître et d'aimer des personnes séparées et différenciées. Mais comme le souligne Hanna Segal :

> [...] la position dépressive n'est jamais complètement élaborée. Les angoisses provoquées par l'ambivalence et la culpabilité, de même que les situations de perte, qui réveillent des expériences vécues de dépression, ne nous abandonnent jamais. Les bons objets externes dans la vie de l'adulte symbolisent toujours le bon objet primaire, interne et externe, et en contiennent des aspects, si bien que toute perte ultérieure fait revivre l'angoisse de perdre le bon objet interne et, avec elle, toutes les angoisses éprouvées originellement dans la position dépressive. Si le nourrisson a pu, avec une assurance relative, se constituer un bon objet interne dans la position dépressive, les situations d'angoisse dépressive ne conduiront pas à la maladie, mais à une élaboration fructueuse menant à un enrichissement et à une créativité ultérieurs (*id.,* p. 84).

Ainsi, pour Melanie Klein (1940), le travail de deuil n'amène pas le sujet à installer l'objet perdu pour la première fois mais à le réinstaller :

> Pour moi, je pense que la personne en deuil ne se contente pas de placer à l'intérieur de soi (de réincorporer) l'être qu'elle vient de perdre, mais qu'elle réinstalle aussi ses bons objets intériorisés (c'est-à-dire en dernière analyse ses parents aimés) qui font partie de son monde intérieur depuis les stades les plus anciens de son développement. Chaque fois que nous éprouvons la perte d'une personne aimée, ce sont eux également, pensons-nous, qui succombent et qui sont détruits. Là-dessus, la position dépressive précoce, et avec elle les angoisses, la culpabilité, l'affliction et la sensation de perte provenant de l'allaitement, du sevrage, de la situation œdipienne, de toutes les autres sources, sont activées à nouveau (p. 351).

Cette description des sentiments et des défenses qui accompagnent le processus de deuil nous semble correspondre à ce qui permet le travail de détachement décrit au cours de l'adolescence :

– la haine du sujet en deuil se retourne contre la personne qu'il aimait et qu'il a perdue ;
– cette haine s'exprime par un sentiment de triomphe sur cette personne et entraîne une culpabilité accrue ;

– lorsque la haine l'emporte, escortée de sentiments de triomphe, la confiance dans l'objet diminue et le processus d'idéalisation est entravé ;
– c'est en retrouvant peu à peu sa confiance dans les objets externes que le sujet parvient à raffermir sa confiance dans l'objet perdu.

> [Il] peut alors supporter de nouveau l'idée que cet être n'était pas parfait, sans pour cela perdre la confiance et l'amour qu'[il] ressent à son égard, ni craindre sa vengeance. Lorsque cette étape est atteinte, de grands progrès ont été faits dans le travail du deuil et celui-ci est près d'être surmonté (*id.,* p. 353).

On pourrait décrire ainsi l'évolution qui attend le sujet au cours des quelques années que recouvre la période d'adolescence, la dernière phase représentant l'étape où le grand adolescent, abandonnant la haine qui lui a été nécessaire pour achever de se séparer des images parentales, accepte celles-ci dans leur réalité et consent de nouveau à échanger avec eux de l'amour.

Pendant la phase intermédiaire, ce que Klein appelle la « nostalgie » de l'objet d'amour perdu prend le pas sur la persécution ouvrant la voie aux mouvements de réparation. La nostalgie diffère de la dépendance (fondée sur la persécution) en ce qu'elle laisse advenir l'amour de l'objet mais également l'amour de soi et le regain d'intérêt pour la vie, tout ceci se fondant sur l'approfondissement des relations avec les objets internes et le bonheur de les retrouver après les avoir perdus.

2. Spécificité de l'adolescence : positions actuelles

Cependant, certains auteurs contemporains, spécialistes de l'adolescence, se sont penchés sur les différences et les points communs entre dépression et deuil à cette étape spécifique de la vie et dépression et deuil dans la conception classique.

Philippe Jeammet (1985) notamment rend compte d'une différence fondamentale entre le deuil consécutif à la perte d'un objet d'amour réel et le deuil de l'enfance vécu par l'adolescent : cette différence concerne la capacité de « faire une dépression ». Pour cet auteur, l'adolescent n'est pas

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

en mesure d'extérioriser son vécu dépressif et si tel est le cas, cela témoigne de l'aboutissement du travail psychique relatif à l'élaboration de la perte :

> L'adolescence présenterait cette spécificité d'être le moment privilégié de passage d'une réponse à un vécu ou une situation dépressogène par des équivalents dépressifs à une réponse par une dépression proprement dite. Moment qui correspondrait à une meilleure individuation, à une organisation plus différenciée du surmoi et de l'idéal du moi et à une séparation progressive des plans objectaux et narcissiques. Mais cette capacité à élaborer psychiquement un vécu dépressif reconnaissable et exprimable comme tel signerait plus l'achèvement du processus développemental entrepris à l'adolescence qu'elle ne concorderait avec la période chronologique habituellement admise pour la fin de l'adolescence. Elle ne serait donc acquise que progressivement et avec des résultats très variables selon la personnalité de l'adolescent et sa structure sous-jacente (*id,* p. 308).

Dans un autre texte (1995), ce même auteur accentue cette position en considérant avec Elliot Jacques que l'adolescence est davantage « un aménagement et une tentative de sortie de la position schizo-paranoïde qu'une confrontation à la position dépressive, celle-ci étant davantage le fait de la crise du milieu de la vie » (p. 139). Ainsi, il s'agit plus pour l'adolescent d'opérer un mouvement de déplacement d'investissement vers des objets sensiblement différents que d'effectuer un travail de renoncement aux objets, comme c'est le cas dans le deuil.

Marcelli et Braconnier (1983) considèrent également qu'il existe trop de différences entre la position de l'adolescent et la position du sujet endeuillé pour que l'on puisse les assimiler et penser que l'adolescence correspond à une « simple » période de deuil et/ou de dépression.

Retenons que pour ces auteurs, « le travail de l'adolescence par rapport au deuil se différencie en ce sens que les pertes y sont multiples et simultanées [...], que le travail y est plus complexe, plus riche et répond à des significations et des déterminations fort diverses... ». Dans le même ordre d'idées, « par rapport à la dépression, le travail de l'adolescence se différencie en ce sens [...] qu'y persistent des possibilités dynamiques alors que le déprimé est immobile devant les restes de son bonheur perdu » (p. 251).

Ce qui fait dire aux auteurs que toute manifestation affective d'ordre dépressif (ennui, morosité, humeur dépressive) doit être considérée à l'adolescence « plus comme un signal d'alarme ou des défenses vis-à-vis de la dépression que comme des états dépressifs proprement dits » (*id.*) Pour eux, il s'agit donc d'être attentif aux manifestations caractéristiques de l'adolescence

susceptibles de protéger contre le danger potentiel de dépression plutôt que de rechercher les traits d'« une dépression-adolescence ».

Ils concluent sur l'idée partagée par de nombreux auteurs que « l'adolescence oscille entre deux positions : à un pôle, l'expérience de perte et donc la mise en place d'un travail de deuil, à l'autre pôle le danger potentiel surtout en raison de la gravité des régressions narcissiques d'un état dépressif cliniquement repérable » (*id.*)

Daniel Marcelli (1990) distingue trois formes de difficultés dépressives rencontrées chez tout adolescent : l'ennui, la morosité et l'humeur dépressive. Ces trois dimensions affectives correspondent à des formes spécifiques à l'adolescence de ce que l'auteur appelle l'« affect dépressif de base », affect commun à tout sujet dans le mode de réponses apporté au danger de ruptures des liens d'attachement :

– à l'adolescence, l'ennui est une sensation beaucoup plus fréquente qu'à n'importe quel autre âge de la vie. Si l'ennui peut être considéré comme une protection contre des émotions ou des pulsions vécues avec une trop grande intensité, il peut aussi, poussé à l'extrême, entraîner un surcroît de désinvestissement objectal. Dans ce contexte, l'ennui peut correspondre à « une tentative de mise à distance de l'objet » et à « une défense contre la dépression ». En tant qu'érotisation du sentiment de la durée et que tentative de maîtrise anale du temps, l'expérience de l'ennui au même titre que l'intégration de la temporalité demeure, pour Marcelli, essentielle à l'adolescence ;
– la morosité chez l'adolescent a été décrite par Pierre Mâle (1964) comme « un état qui manifeste un refus d'investir le monde des objets, des êtres » mais qui reste « compatible avec une énergie apparemment conservée ». Le point commun entre ennui et morosité, c'est déjà que ce sont deux éprouvés caractéristiques de l'adolescence et qui s'inscrivent dans une sorte de paradoxe entre désintérêt pour le monde environnant et attente vague et diffuse de quelque chose en provenance de l'autre ;
– l'humeur dépressive correspond à un sentiment de tristesse accompagné de quelques symptômes discrets (tels qu'une légère anxiété, des difficultés d'endormissement, un vécu d'incapacité...) surtout sous-tendu par des sautes d'humeur, le sujet passant de la tristesse à l'excitation au gré des événements.

Dans tous les cas, l'accent doit être mis sur la brièveté des troubles et leur caractère labile et changeant. Daniel Marcelli relève néanmoins que « si la tristesse, l'ennui et la morosité n'appartiennent pas, à proprement

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

parler, au champ de la pathologie, en revanche ces états peuvent y mener rapidement... » (*id.,* p. 37).

Si, comme le formulent Daniel Marcelli et Alain Braconnier, « il n'y a pas d'adolescence sans dépression » (*id.,* p. 247), l'adolescence se terminerait avec l'engagement clair du sujet dans la voie de l'élaboration de la position dépressive.

CHAPITRE
9

Les modalités d'évocation de situations dépressives aux épreuves projectives

Sommaire

1. Les aménagements positifs de la situation de perte ..... Page 201

2. Accès à l'ambivalence ; liaison entre affects et représentation ... Page 206

3. Sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, tonalité affective dépressive et/ou évocation d'une situation dépressive ..... Page 209

4. Utilisation de modalités défensives en tant que négociation des mouvements dépressifs, appréciation de la souplesse de ces défenses Page 213

À L'AIDE des méthodes projectives, nous montrerons dans les pages qui suivent ce qu'il en est, pour l'adolescent, de cette capacité à s'engager sur la voie de l'élaboration de la perte. Nous indiquerons ici les situations les plus couramment rencontrées dans la pratique de la clinique projective, à savoir les manifestations dépressives témoignant de potentialités d'aménagement de la perte, les manifestations dépressives pathologiques, l'absence de manifestation dépressive et les équivalents dépressifs.

Néanmoins, chaque fois que nous sommes confronté à une situation convoquant la notion de mouvements dépressifs chez l'adolescent, il nous faut garder à l'esprit l'âge réel du sujet : nous ne pourrons avoir le même regard sur des représentations de perte dans un protocole d'un sujet âgé de 12 ou 13 ans et dans celui d'un sujet âgé de 18 ou 19 ans. Il est évident que l'on s'attend à ce que la tendance à l'élaboration soit plus affirmée à 18 ans qu'à 13 ans, même si l'on sait en l'occurrence que ce n'est pas l'âge réel qui clôt l'adolescence mais bien la maturation psychique.

1. Les aménagements positifs de la situation de perte

Au Rorschach, il est très rare de trouver des représentations directes de la perte d'objet car le matériel ne s'y prête pas, contrairement au TAT. Nous faisons plutôt face à des mouvements psychiques susceptibles de renvoyer implicitement à des situations de perte ainsi qu'à des potentialités ou à des capacités effectives de traitement de la dépression.

Certains paramètres au Rorschach peuvent en rendre compte mais, comme le souligne Catherine Chabert (1992*b*) c'est au travers de l'ensemble du fonctionnement psychique que l'on pourra déterminer le degré de difficulté de confrontation à la perte :

> [...] il nous importe de définir la place et la fonction du manque d'objet ainsi que les aménagements qui en permettent l'élaboration. En d'autres termes, il s'agit de saisir la qualité des problématiques dépressives au sein de l'organisation psychique du sujet.
> Les indices les plus classiques de la dépression : inhibition, inertie psychique, sensibilité spécifique au noir ou au blanc, tonalité référentielle des contenus, ne constituent pas les seuls critères significatifs d'un état ou d'un moment dépressif. L'ensemble du fonctionnement psychique à

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

> travers l'analyse du processus associatif, des problématiques et des stratégies défensives, doit être pris en compte, si l'on veut véritablement saisir les aménagements établis pour permettre d'éviter la confrontation à la perte d'objet. On peut définir, dans une visée opérationnelle, la traduction de l'élaboration des problématiques de perte d'objet dans la capacité – à travers les projectifs – à associer, à lier l'affect de souffrance et une ou des représentations de perte (p. 33-34).

Or nous rappellerons une fois de plus qu'à l'adolescence, l'élaboration de la problématique de perte d'objet ne peut être attendue dans la mesure où c'est au cours de cette période même que le sujet met en place les jalons nécessaires au dépassement de la dépression.

Deux recherches récentes utilisant la méthodologie projective sont susceptibles d'argumenter notre propos :

- Michèle Emmanuelli (1991) s'interroge sur les raisons de l'échec scolaire chez des adolescents intelligents. Elle utilise les méthodes projectives pour comparer le fonctionnement psychique d'adolescents (de 12 à 18 ans répartis suivant trois tranches d'âge) en échec scolaire avec ceux qui réussissent scolairement. Une de ses hypothèses de recherche repose sur l'idée que la difficulté d'élaboration de la position dépressive réactivée à l'adolescence est susceptible d'entraver les processus de sublimation nécessaires à la réussite. Pour explorer cette hypothèse, elle a établi une échelle d'évaluation de l'élaboration de la position dépressive aux épreuves projectives du Rorschach et du TAT.

  Au Rorschach :

1. Au meilleur niveau : accession à l'ambivalence (représentations donnant à voir l'investissement libidinal et le jeu avec l'agressivité).
2. Possibilité de traitement pulsionnel libidinal ou agressif.
3. Manifestations d'une sensibilité dépressive vécue sur le mode narcissique (images valorisées ou dévalorisées, forte dépendance par rapport à l'objet, insistance sur le lien).
4. Manifestations d'une forte sensibilité dépressive (chocs aux planches noires ; verbalisation du malaise, de la tristesse ; sensibilité au blanc, au noir et au gris – traduite par la présence de C et de E).
5. Signes révélant une dépression non élaborée (verbalisation pauvre ; diminution du nombre de réponses ; perte de la sensibilité à la couleur ; perte de la capacité d'identification ; investissement des éléments de la réalité externe) ou absence de sensibilité dépressive.

Au TAT, Michèle Emmanuelli propose une échelle de cotation de l'élaboration de la position dépressive en six points :

1. Évocation de l'absence ou de la perte d'un objet avec présence d'un objet réparateur ou substitutif de l'objet perdu.
2. Évocation de l'absence ou de la perte d'un bon objet, représenté dans son intégrité et dans son autonomie.
3. Évocation de l'absence ou de la perte d'un bon objet qui garde un caractère partiel et ne peut être représenté dans son intégrité.
4. Sentiment de déperdition narcissique modérée sans lien avec l'absence ou la perte d'un objet ; banalisation avec atteinte légère.
5. Évocation d'un sentiment de déperdition narcissique massive (d'ordre physique ou psychique), sans lien avec l'absence ou la perte d'un objet.
6. Déni du manque, de l'atteinte.

L'utilisation de cette échelle fait ressortir un certain nombre d'éléments intéressants :

– chez les sujets en échec scolaire, l'évocation d'une situation dépressive comme la liaison représentation/affect est possible pour un grand nombre de sujets d'âge intermédiaire (de 14 à 16 ans) et est moins fréquente chez les jeunes et les plus âgés ;
– chez ceux qui réussissent, on constate une progression par tranches d'âge, les sujets les plus âgés obtenant le plus fréquemment des résultats positifs, ce qui semble aller dans le sens de ce qui est attendu. « En effet, le travail de deuil auquel sont confrontés les adolescents nécessite, pour pouvoir opérer son effet et permettre la réélaboration de la position dépressive, qu'un certain temps s'écoule entre la réactivation de la perte et le moment où le sujet peut s'en dégager. »

En ce qui concerne les résultats des sujets en échec, elle conclut « qu'ils peuvent rendre compte du fait que les adolescents les plus âgés de ce groupe sont plus souvent que les autres confrontés à de graves difficultés qui s'inscrivent peut-être chez eux de manière plus durable que chez les plus jeunes ».

Enfin, Michèle Emmanuelli relève que la comparaison entre ces deux groupes de sujets concernant la question de l'élaboration de la perte n'est pas significative et ne permet pas d'en opérer une distinction valable. Ce qui débouche sur le fait que « nous ne pouvons affirmer que les difficultés dans cette élaboration constituent le facteur majeur d'échec de la sublimation

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

lorsque nous lions celle-ci aux réalisations scolaires ». Mais, poursuit-elle, « si nous ne pouvons affirmer que la réussite scolaire dépend de la qualité d'élaboration de la position dépressive, nous pouvons par contre constater que la qualité des processus de pensée et les activités de sublimation « en liberté » paraissent en être solidaires ».

C'est pourquoi, la recherche de Michèle Emmanuelli sur la perte à l'adolescence ainsi que l'analyse d'un grand nombre d'autres protocoles d'adolescents de groupes témoins de thèses, rendent compte du fait que le travail normal de l'adolescence relève de l'élaboration de la position dépressive.

Cette démonstration prouve que l'élaboration de la position dépressive est un processus long et coûteux que l'on ne peut sans doute considérer comme réalisé que dans la post-adolescence.

Dans un article récent (2000), l'auteur réinterroge la question du processus d'élaboration de la position dépressive sous l'éclairage des épreuves projectives, et à l'aide d'une étude finement détaillée de la clinique de l'adolescence.

- Une autre recherche utilisant la méthodologie projective mérite d'être rappelée : Rausch de Traubenberg et coll. (1993) ont procédé à une comparaison en fonction du sexe (trente-sept filles et trente-six garçons) de protocoles de Rorschach d'adolescents normalement scolarisés de 16 à 19 ans. Leur étude montre qu'il existe une différence nette dans le traitement des dix planches du Rorschach selon que les sujets sont filles ou garçons.

En voici deux exemples donnés par la présentation condensée en fin de texte des prises de position des filles et des garçons aux planches I et VII ; les conclusions de nos collègues à ces deux planches nous semblent intéressantes pour notre propos :

> Planche I :
> *Filles :* « Face à l'inconnu de la situation, les filles mobilisent des capacités d'adaptation maximales non sans manifester par la tonalité émotionnelle passive, dépressive et les modalités de fonctionnement elles-mêmes, une vulnérabilité de l'image narcissique pouvant renvoyer, sous certaines conditions, à l'image maternelle archaïque. »
> *Garçons :* « Les réactions affirmées, d'adaptation objective, rendent compte de la projection d'une image corporelle unitaire vécue facilement comme atteinte dans sa puissance. La sensibilité à l'atteinte peut devenir vulnérabilité narcissique tellement les expressions verbales chargées renvoient à la toute-puissance négative ou au besoin de protection. »

Planche VII :
Filles : « Difficultés à utiliser la situation comme support d'identification sexuelle franche du fait de la réactivation d'une problématique de fusion/défusion et de fantasmes de relations symbiotiques. Présence très nette de représentations élémentaires de la symbolique maternelle. »
Garçons : « Plus de productivité et de vigilance ici, besoin de projeter la force tout en montrant la sensibilité émotionnelle, confrontation nette à une problématique génitale à travers la mise en scène de représentations féminines diversifiées et préoccupations nettes autour de la sexualité féminine. Agressivité souvent déplacée et isolée dans le contexte renvoyant à des fantasmes du corps féminins dangereux » (p. 34-35).

Dans l'ensemble, cette étude ne met pas l'accent sur les modalités d'expression de la dépression liée à l'adolescence. Il semble, en effet, que la tonalité dépressive évoquée par nos collègues, s'inscrit au sein d'une pluralité d'éléments d'une grande richesse projective et plus particulièrement dans un contexte de fragilité ou d'atteinte narcissique. Globalement, on retrouve tout de même une sensibilité dysphorique aux planches noires et « un environnement sensoriel positif » aux planches pastel même si celui-ci est accompagné de crainte d'agression ou autre menace de destructivité interne (pour les filles) et de sentiment de persécution (chez les garçons)[1].

Ainsi, si l'on ne peut attendre de l'adolescence proprement dite une authentique élaboration de la perte, il est souhaitable de pouvoir relever des indices témoignant de potentialités « en devenir » de cette élaboration.

Ces indices permettent de situer le sujet sur un continuum d'évolution vers le dépassement de la position dépressive et sont les suivants :

– l'accès à l'ambivalence des sentiments témoignant de l'intégration d'un objet total à la fois bon et mauvais et de l'intrication des mouvements pulsionnels agressifs et libidinaux ; la liaison entre affects et représentations ;
– la sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, la tonalité affective dépressive et/ou l'évocation d'une situation dépressive rendant compte de la reconnaissance d'un vécu interne de perte ;

1. Concernant la clinique du normal à l'adolescence nous renvoyons le lecteur à deux autres recherches réalisées par cette équipe :
– Martin M. , Bloch-Lainé F., Duplant N., Poggionovo M.P., Rausch de Traubenberg N., « Expression actuelle au Rorschach du fonctionnement psychique d'adolescents normalement scolarisés », *Rorschachiana,* XVII, n° 64, ECPA, 1990, p. 313-319 ;
– Rausch de Traubenberg N., Bloch-Lainé R, Boizou M.-R, Martin M., Poggionovo M.P., « Étude psychologique des adolescents vietnamiens. Apport du Rorschach », *Enfance,* 1988, 41, 1, p. 95-104

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

– l'utilisation de modalités défensives en tant qu'indices de lutte contre la dépression révélant les ressources psychiques mises en place par le sujet pour négocier la souffrance dépressive.

À ces trois éléments caractéristiques s'associe le préalable indispensable d'une différenciation sujet/objet effective, repérable par la qualité de la représentation de soi et la solidité des assises narcissiques.

2. Accès à l'ambivalence ; liaison entre affects et représentation

Au Rorschach

La présence de ces éléments fondamentaux au sein d'un protocole de Rorschach révèle la référence à un objet total et laisse supposer de ce fait un accès structurant à la position dépressive sans que cela ne préjuge en rien de son dépassement.

La mise en avant des kinesthésies sous-tendues par le conflit d'ambivalence, l'expression de contenus symboliques investis d'une charge pulsionnelle et l'émergence de mouvements affectifs tolérables traduisent de façon indirecte l'abord de la position dépressive.

Voici l'exemple du protocole de **Claire, 15 ans,** dont nous avons extrait les kinesthésies et les références les plus chargées au plan symbolique :

Pl. I	< ∨ > ∨ Je sais pas, des petites pattes là, des ailes, un petit monstre.
Pl. II	Oh là là ! Ah ! Deux petits éléphants avec leur trompe là qui se réunissent, les petites oreilles là, leurs pattes.
Pl. III	Alors deux hommes qui portent un petit chariot non pas un chariot un panier. (Le noir, le dos courbé, les fesses en arrière, cambrées, la tête avec le nez, les pieds là et le panier, ils portent tous les deux avec leurs mains là.)
Pl. IV	Une grenouille (tout sauf ça. *D med.*). Une tête de hérisson en haut, non, peut-être pas un hérisson, un animal avec un museau noir et blanc, un museau allongé. (La tête avec le museau et les poils hérissés là.) ∨ Je vois une tête d'escargot avec les deux cornes.
Pl. VI	Des plumes d'Indien. > ∧ Des yeux de loup là des petits yeux une tête qui ressort, un regard rusé.
Pl. VII	Deux têtes de femmes qui se regardent avec un chapeau à plumes comme on faisait au XVII[e] siècle, ben leur corps là, on dirait qu'elles sont sur les genoux, enfin courbées comme siamoises. ∨ ∧ Comment on appelle ça, une machette, un truc coupant, je ne sais pas comment ça s'appelle, un ustensile coupant qui sert peut-être à scier le bois.

Pl. VIII	Deux lézards là avec une queue, des pattes, la tête, le museau, l'œil, l'autre côté c'est pareil. Une espèce de vaisseau qui se pose sur le sol, un peu spatial qui se pose sur le sol avec des trucs. ∨ Une tête de... avec des yeux méchants, pareil, un regard un peu rusé, un masque comme portaient les partisans du Ku Klux Klan, une cagoule noire où on ne voit que les yeux ressortir. Un petit fantôme volant avec des ailes.
Pl. IX	Des yeux là. Là des crabes avec des, comment ça s'appelle, des parties piquantes, des pinces oui des pinces.
Pl. X	La tour Eiffel. Je dirais deux crabes, pareils avec des pinces mais bleus. Un pince-nez orange là. Un animal de mer comment ça s'appelle, un cheval, ça s'appelle un cheval, je sais plus trop. Une petite tête d'écureuil avec les deux yeux et le nez, le petit museau. > Ça me fait penser à l'Amérique du Sud avec la Terre de Feu en bas. ∨ Là un petit homme qui est en l'air qui fait du parapente, qui est suspendu en l'air, qui vole.

Ces exemples de réponses, dans un protocole qui en compte quarante-neuf, montrent bien l'émergence des mouvements pulsionnels dans un contexte où l'affirmation phallique et la projection de l'agressivité s'inscrivent en référence à une image maternelle dangereuse et puissante. Cependant, l'oscillation entre agressivité et libido, entre activité et passivité, entre désirs et défenses, témoigne de l'accès à l'ambivalence des sentiments, articulée à la problématique de castration. Cette analyse traduit implicitement l'accès à la position dépressive ; toutefois, dans ce protocole de Rorschach, on ne peut relever de manifestations de la réactivation de l'angoisse de perte ou de séparation comme si le sujet mettait davantage en avant des préoccupations internes plus sensibles.

Nous tenterons un peu plus loin de revenir sur la question de l'absence de manifestations dépressives dans les protocoles de projectifs d'adolescents et de la différenciation, dans ce cas, entre pathologie et normalité.

Au TAT

La capacité à rendre compte de l'efficacité du traitement pulsionnel au sein du fonctionnement psychique s'entend sur l'analyse de l'ensemble du protocole. En effet, certains récits peuvent mobiliser davantage la défense et d'autres l'expression des désirs libidinaux et/ou agressifs, et de ce fait, c'est sur la totalité des planches que se fera l'évaluation des modalités d'élaboration des problématiques.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Au cours de cette analyse, on sera plus attentif à la mise en place structurante de certains procédés du discours soulignant le conflit (A2 et B2 en particulier) ainsi qu'à l'expression de mouvements émotionnels rendant compte d'une liaison authentique entre affects et représentations (B1 3, B2 2).

Voici quelques planches extraites du protocole de **Fanny, 18 ans,** dont les défenses narcissiques, très présentes dans les deux premiers récits, laissent place par la suite à une dimension conflictuelle clairement œdipienne, alternant entre des mouvements de dramatisation et de refoulement.

Pl. 1	On invente une histoire ? +++ C'est l'histoire d'un petit garçon. Je le nomme ? Qui a entre 7 et 10 ans. Oui, puis alors il a pris ses cadeaux. Parmi ses cadeaux, il a trouvé un violon et ça l'intrigue. Ça lui paraît quelque chose d'assez beau et respectable. Il le contemple. Il pense au violon et il se dit le violon c'est mon avenir, mon échappatoire. Ou alors, il se dit qu'est-ce que je pourrais en faire. Mais il est admiratif parce que c'est simple un violon et comment on peut en tirer de tels sons. (?) C'est un rêve, il vit son rêve. Le violon qui joue tout seul, mélodieux, beau. Puis, il joue avec le violon. Il joue et il se voit grand violoniste, acclamé dans une salle de concert. En ce moment, il est romantique, rêvant sur ce violon.
Pl. 2	Ça se situe dans la campagne. C'est euh... ça commence par une petite fille, elle est petite, elle va à l'école... continuellement. Puis, là elle est adolescente et elle rêve parce que le paysage est très très beau et elle a un regard assez vide. Elle est toujours sur le chemin de l'école. Puis derrière ce serait après. Elle continue sa vie de campagne, elle va rencontrer un paysan. Le second plan, c'est la suite de sa vie. Elle se marie avec le paysan et elle est enceinte. C'est la vie qui continue. Le paysan travaille la terre et elle, elle donne la vie à un enfant. C'est le mouvement perpétuel. Les champs s'enfoncent, on ne sait pas trop où ça va. C'est une histoire qui se finit comme d'autres puisque c'est le mouvement perpétuel. Ça s'arrêtera là où ça commence pour l'enfant.
Pl. 3BM	C'est une jeune fille dans sa chambre, assez jeune, adolescente, 15, 16, 17 ans. Elle s'est engueulée avec des gens qui lui tenaient à cœur. Elle est sur le bord de son lit. Elle pleure, ça la soulage, ça la vide mais en même temps elle est amère. C'est pas son lit d'ailleurs, plutôt un canapé... plutôt un tableau que...
Pl. 4	Ça fait très film style production américaine. C'est une femme avec son mari, son mari veut faire quelque chose, elle le retient. Il veut faire... oui, il a de la haine et ça risque de mettre sa vie en péril. Elle, elle le retient. C'est la même derrière ? Oui, c'est une photo d'elle... peut-être une artiste, juste après la Seconde Guerre. (*Fin ?*) C'est impulsif... bien ou mal, elle pourra pas l'empêcher de partir, ça dépendra du metteur en scène... Si c'est la période ou les gens aiment la mort, il sera mort, si c'est une période où les gens ont pas envie de pleurer, il mourra pas. C'est toujours la femme très tendre et le mari très mâle.
Pl. 5	C'est une femme qui entre dans une pièce puis qui est étonnée. Puis, elle voit... elle voit quelque chose auquel elle s'attendait pas. Ça peut être tout. Elle voit son enfant qui travaille le soir alors qu'il devrait être couché ou n'importe quoi...
Pl. 6GF	C'est pas des scènes reprises dans des films ? C'est un homme qui parle à une femme avec une pipe dans la bouche (*rit*). Cet homme inquiète un peu cette femme par ses propos. Il est un peu intrigant. Il lui apprend des choses qui lui font peur. Lui, en dit un peu trop exprès, ça fait partie de son jeu. Les habits sont dans les années cinquante.

	C'est une fille qui est avec son instit. Elle est rêveuse. L'instit lui lit sa leçon et elle, elle est à côté, elle rêve des rêves d'enfant très beaux, très purs. Elle a sa poupée dans ses bras, ce qui facilite le rêve. Elle est à côté de ce que lui raconte la bonne femme. Elle est dans ses rêves, elle évite la contrainte, elle est dans ses rêves, dans ses joies.
Pl. 9GF	C'est deux sœurs et... la première, celle du haut, est plus âgée que celle du bas qui court pour retrouver quelque chose. Et l'autre est jalouse, elle l'épie parce que la plus jeune aura quelque chose de plus qu'elle. Elle l'épie, c'est le suspense. Elle aurait très bien pu partir de chez elle, alors qu'elle n'y avait pas droit, et l'autre s'en servira contre elle puisqu'elles sont en lutte.
Pl. 10	C'est la chaleur d'un père avec son fils ou sa f... Quoi c'est deux personnes qui s'aiment. Une qui connaît plus la vie, qui a plus de chaleur et réconforte l'autre Je sais pas si c'est un homme ou une femme. L'autre a l'air perdu. La personne plus petite a besoin de l'autre. Ces dix planches du protocole de Fanny rendent compte de l'acuité des désirs œdipiens : fantasme incestueux dirigé vers le père et conflit de rivalité à rencontre de l'image maternelle. La liaison entre affects et représentations, tout à fait efficace, permet d'aborder assez souplement un mouvement de perte qui se heurte néanmoins à l'extrême difficulté de renoncement à l'objet d'amour œdipien (planches 2 et 10).

3. Sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, tonalité affective dépressive et/ou évocation d'une situation dépressive

Au Rorschach

Cet aspect de la mise en évidence des potentialités d'élaboration de la position dépressive au Rorschach constitue une étape marquée par une amorce de reconnaissance du vécu dépressif interne ou même par son intégration effective. Dès que s'enclenche ce processus d'acceptation de la perte par l'émergence d'une sensibilité dépressive, l'adolescent s'engage sur le chemin de son élaboration. Il s'agit là sans doute d'un tournant décisif pour l'évolution ultérieure du sujet. Encore faut-il que cette dimension dépressive ne prenne pas le devant de la scène psychique mais laisse aussi place, comme nous le verrons plus loin, à l'expression nuancée des défenses anti-dépressives ainsi qu'à d'autres modalités d'expression de la prédominance des mouvements de vie.

Voici quelques exemples de réponses en rapport avec cette sensibilité spécifique :

Tiffany 20 ans

Pl. VII	Un trou dans une feuille brûlée.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Thérésa 20 ans

Pl. IV	Je vois aux extrémités deux arbres, pas un saule pleureur mais deux arbres morts avec les branches qui tombent. (Je sais pas si on peut dire morts parce qu'ils ont encore leurs racines mais peut-être que le noir me fait penser à quelque chose de mort.)

Tanguy 21 ans

Pl. VI	Là je vois un clochard, enfin une silhouette assez inquiétante, un clochard la nuit avec des chaussures assez bizarres. (Clochard car les chaussures seraient abîmées, les yeux à même le trottoir.) [...] Des feuilles ondulées sous la pluie (comme une feuille qui serait tombée d'un arbre et qui serait pliée par la pluie). (Planche choisie en choix négatif : Celle qui m'a suggéré le noir, la tristesse.)

Tatiana 21 ans

Pl. VIII	Au milieu ça peut faire penser à des pétales de fleurs fanées

Pierre 17 ans

Pl. XI	Ça fait penser à des arbres, toute une forêt et au bout, il y a un paradis perdu. C'est une allée et puis un grand espace. (Comme si c'était une allée qu'on voyait de haut, ici ça forme une coupole, la fin et ça fait un peu mystérieux, ça laisse présager quelque chose d'inconnu.)

Comme on peut le constater, ces exemples sont issus de protocoles de grands adolescents ou même de jeunes adultes pour lesquels le processus d'élaboration de la perte est d'ores et déjà amorcé. En revanche, comme on peut s'y attendre, il est très difficile, sinon impossible de trouver ce type d'exemples très représentatifs chez les adolescents les plus jeunes de 12/13 ans.

Dans ce groupe d'âge de jeunes adolescents, on peut cependant dégager parfois des éléments particuliers témoignant de l'impact affectif du stimulus, sachant que ceux-ci sont presque toujours imbriqués dans une problématique de castration narcissico-œdipienne :

Michel 12 ans 9 mois

Pl. IV	(Rit) ∨ Alors là je vois ∧ un géant vu par les pieds qui est pas très normal > ∧ > ∨ ∧ ou c'est peut-être la fumée d'une explosion. Non, la fumée plutôt ∨, non, rien, de la fumée ∧. C'est tout. (C'est les pieds qui m'ont fait penser, sans ça... et la tête et ça c'est des bras, non on peut pas dire que c'est des bras, des trucs qui pendent. La fumée qui part et qui redescend, c'était noir, c'était pas des traits droits.)

Alexis 12 ans 3 mois

Pl. IV	Sur le côté, on dirait deux pingouins... et puis... sur un tronc d'arbre, ici, au milieu, ça fait comme assis... non, appuyés enfin un peu fatigués.

Joséphine 13 ans 10 mois

Pl. I	Un truc qui va plonger sur toi et te tuer, un machin menaçant qui va t'égorger... c'est vraiment pas gai (un diable avec des cornes).
Pl. IV	On dirait un papillon qui sort de son cocon, qui a pas encore les ailes déployées, qui est maladroit. (Il a la forme, il a les ailes qui tombent.)
Pl. VIII	C'est un dessin qui veut être gai par les couleurs mais qui l'est pas. C'est même pas de l'abstraction qui t'inspire des sentiments, hop, on a plié et hop, on a rouvert et ça te donne ça. (Refus.) Choix + = ∨ : C'est triste ce papillon qui arrive pas à déployer ses ailes.

Joseph 13 ans 6 mois

	∨ Une espèce d'oiseau, des antennes. C'est tout. (Des ailes bizarres avec de grosses bosses. En fait, ça pourrait faire un canard avec des pattes fines en train de traîner avec ses ailes sur le côté.)

En ce qui concerne l'adolescence proprement dite, correspondant à la phase intermédiaire entre les deux groupes précédents, il est possible de retrouver des mouvements inscrits dans tous les cas de figures repérés précédemment, de l'inhibition massive de toute expression signant une quelconque sensibilité à la perte à des mouvements fins et nuancés, tels que ceux que l'on peut rencontrer chez les plus âgés.

Au TAT

La sensibilité à la perte se révèle naturellement aux planches qui sollicitent cette problématique – les planches 3BM et 13B dont les contenus latents se réfèrent au manque, à l'absence, voire à l'abandon. Mais nous pouvons aussi mettre l'accent sur les planches 11, 19 et 16 dont l'absence de représentation humaine invite le sujet à chercher un support identificatoire en recourant à ses objets internes. Ainsi, les défaillances de la mise en place de la position dépressive s'inscrivent également à ces planches particulières.

Cependant, nous ne manquerons pas de rappeler que l'ensemble des planches du TAT participe de la mise en perspective de l'élaboration de la position dépressive. Par ailleurs, Catherine Chabert (1998), dans une récente élaboration des contenus manifestes et latents du matériel TAT, insiste sur « la double orientation des problématiques sous-jacentes : celle qui réfère à l'organisation œdipienne (développée par Shentoub et Debray) ; celle qui réfère à la problématique de perte d'objet » (p. 57)

Le TAT de **Jean, adolescent de 15 ans 5 mois,** illustre positivement l'articulation entre mise en place de l'élaboration du conflit œdipien et

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

reconnaissance de la problématique de perte qui s'y associe. Nous en avons extrait quelques planches dont les sollicitations latentes renvoient à la sensibilité à la perte.

Pl. 3BM	Qu'est ce que c'est que ça ? Alors là c'est une femme oui c'est une femme qui... est très triste parce que son mari vient de mourir et elle vient d'apprendre ça... et elle a eu une dépression nerveuse... et comme elle a eu cette dépression nerveuse personne ne peut la toucher, elle est un peu folle. On dirait une paire de ciseaux... Peut-être qu'elle a essayé de tuer quelqu'un avec des ciseaux et elle l'a raté. Toutes les images, elles disent pas des histoires gaies. C'est tout ce que j'ai...
Pl. 11	Ah ! ben je sais. C'est une expédition qui va dans la Cordillère des Andes car, en fait, ils ont découvert une nouvelle vie Inca. Et là c'est le début de l'expédition. On voit surtout des ânes. Ah je sais ! Y sont tous tombés dans le précipice. Il en est resté qu'un. Il est resté avec les ânes, c'est une chance. Et il va à la rencontre de la cité et il la trouvera sûrement. Ah oui ! l'éboulement a fait découvrir une faille. [Nombreux rebondissements au récif] Ah j'ai mieux ! Il faut une femme ! Il va découvrir une jeune Inca, non une jeune Péruvienne qui avait été kidnappée par le dragon. Bien sûr il en tombe amoureux. Il la sauve. Ensuite ils doivent trouver le secret de la cité. Y'a plein d'embûches et après y découvrent le secret. Je vais pas dévoiler la fin quand même mais tout va bien se terminer.
Pl. 13B	C'est dans une famille très pauvre, de paysans américains et c'est vraiment la canicule. Et y fait très très très chaud. Y fait si chaud que les récoltes ont été détruites. C'est la canicule. Et tout le monde est resté à l'intérieur, sauf le petit garçon qui, lui, supporte mieux la chaleur parce qu'il ne craint pas les insolations. Et il a très faim. Et son père est parti gagner de l'argent dans la carrière de pierres. Mais comme c'est un métier très difficile et qu'il fait très chaud, la mère se demande s'il va survivre, alors elle pleure toute la journée et le petit garçon est tout seul car ses deux sœurs sont parties chercher du travail à la ville. Et c'est quand même la canicule. Alors y reste tout seul, il a très faim et y se demande ce qu'y va faire de la journée parce qu'il peut pas faire les moissons, elles sont fichues, son père est pas là, ses sœurs sont pas là, sa mère fait que pleurer.

On remarque d'emblée aux planches 3BM et 13B la capacité de confrontation aux représentations ainsi qu'aux affects de perte dans un contexte dramatisé et triangulaire, mieux aménagé cependant à la 13B qu'à la 3BM.

Les planches non figuratives (11, 19 et 16) suscitent une véritable frénésie associative emplie d'un imaginaire richement peuplé d'objets et de mouvements pulsionnels hautement symboliques. L'hyper-productivité, imaginaire et discursive, à ces trois planches, rend bien compte de la qualité d'un monde interne habité par des objets investis d'une forte charge libidinale en même temps qu'elle traduit par son excès, l'impérieuse nécessité pour le sujet de combler exagérément un vide identificatoire lourdement ressenti.

Les potentialités d'élaboration de la perte se trouvent abordées dans cet extrait de protocole sous différents angles : sous l'angle de la reconnaissance d'une représentation de perte et des affects qui y sont associés, sous l'angle de la dynamique œdipienne et des mouvements pulsionnels libidinaux et

agressifs référents et enfin sous l'angle de la fiabilité d'objets internes vivants et disponibles.

4. Utilisation de modalités défensives en tant que négociation des mouvements dépressifs, appréciation de la souplesse de ces défenses

Au Rorschach

Les défenses permettant la négociation des mouvements dépressifs sont multiples. Nous en retiendrons principalement quatre qui nous semblent les plus importantes et sont du reste très souvent corrélées : un fonctionnement à coloration hypomaniaque, la réactivité spécifique aux planches pastel et surtout à la planche X, l'émergence kinesthésique et les contenus à valeur de lutte anti-dépressive.

Au premier plan, on peut donc souligner *la dimension hypomaniaque du fonctionnement* repérable notamment en raison de l'importance de la productivité (plus de quarante réponses) et des commentaires accompagnant les réponses, de la rapidité associative, de l'insistance particulière sur les planches « euphorisantes » avec pour corollaire, l'évitement de la confrontation au déplaisir et par conséquent à tout ce qui se rapporte à la dépression. Ce sont ce que l'on appelle traditionnellement des protocoles labiles mais dont la labilité est exacerbée et où le dynamisme psychique est mis au service de la lutte anti-dépressive.

Le protocole d'**Armelle, 16 ans**, pourvu de soixante-treize réponses (dont treize à la planche X) en est un exemple tout à fait illustratif dont nous produisons les trois premières planches.

Pl. I	1. Je vois un scarabée (rit). 2. Je vois un renard, je sais pas si c'est un renard. 3. Chauve-souris (rit) Je peux la tourner. 4. ∨ Un goal (Je voyais ses jambes, ses bras. La tête, je me suis pas occupée.) 5. Je verrais bien ça pour une scène chez le dentiste mais... (rit). (À cause de la bouche ouverte.) 6. Un papillon. 7. Une scène de music hall. (Deux danseurs, y en avait sûrement un derrière et y soulèvent quelque chose et en haut, les notes de musique.) En tout cas, je vois un visage, mais je sais pas de quoi... 8. Une valse (parce que c'est très mouvementé). 9. Un gorille.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

	10. < Deux commères (à cause du nez pointu, seulement le nez). Faut que j'en dise beaucoup ?
Pl. I	11. Des lutins qui jouent au jeu du miroir (l'air malicieux un peu). 12. Deux rhinocéros (corne contre corne). 13. Comment s'appelle cet animal... ? Un loir ou un blaireau, je sais pas exactement, (la forme touffue, la tache blanche au milieu, ce qui me gêne, les corps). 14. > ∨ C'est... quelqu'un qui transporte quelque chose mais je sais pas quoi. Un tas de pierres bizarrement sculptées. 15. Une langouste (à cause de la couleur et des points). 16. ∧ Des veaux (a comme des oreilles). 17. Une toupie. 18. ∨ ∧ Une navette spatiale, je pense que c'est tout (la forme, le feu dessous).
Pl. III	19. Un rire (la bouche). 20. Un espion (à cause des lunettes noires). 21. ∨ Je sais pas très bien comment je pourrais dire ça. Les petits personnages qu'y a dans les bandes dessinées pour enfants avec un nez pointu, qui discutent, qui font un discours compliqué. 22. Un chat. 23. Avec un nœud papillon. 24. ∧ Des génies dans des lampes (lampes (D med.) des génies qui sortent). 25. ∨ Oui, les animaux (rep. 21) au nez pointu ont de la fumée qui leur sort des naseaux. 26. Des smurfeurs (un bras, un bras, le corps, un peu tordu et la tête).

Les protocoles possédant un grand nombre de réponses peuvent aussi s'inscrire à l'adolescence dans le souci de contrôler la réalité externe afin que rien n'échappe au sujet. Ces protocoles sont plus « froids » sur le plan affectif, la verbalisation apparaît intellectualisée et les défenses sont alors davantage mobilisées pour exercer la maîtrise sur le réel et lutter contre l'émergence des émotions.

Exemple, ce protocole de soixante-dix réponses donné par une **jeune fille de 19 ans.**

Pl. I	Un masque. Deux personnes. Un tapis. Une tache... Une radiographie. Si on prend les détails, des fenêtres ouvertes. Et encore deux personnages. Globalement une carte de géographie.
Pl. II	En prenant un détail en particulier un papillon. En envisageant uniquement la partie noire, une danse rituelle chinoise ou deux ours, enfin des personnes debout, une danse ou un combat. En envisageant uniquement le centre du dessin, un papillon diurne. Sur l'ensemble, la partie d'une fleur rapprochée de très près. Sur l'ensemble, on peut aussi voir un fond marin, des roches et du corail, et sur la tache blanche, un personnage de BD des comics américains des années 70.

Pl. III	Sur la jointure supérieure des deux parties noires, une plume de papeterie. Deux personnages qui se font face, une danse ou qui se livrent à une activité traditionnelle telle piler du mil ou quelque chose comme ça. Chacune des taches rouges supérieures, l'Amérique du Sud ou une guitare électrique. La tache rouge centrale, un nœud papillon. La tache noire au centre, peut-être la tête d'un insecte. Sur les taches rouges peut-être un vaisseau sanguin.

Tant que ces défenses demeurent suffisamment souples pour ne pas faire obstacle à la dynamique associative et aux mouvements adaptatifs, le fonctionnement reste inscrit dans le cadre des variations de la normale comme c'est le cas pour Armelle.

En revanche, la présence d'un grand nombre de réponses à chaque planche peut aller dans le sens d'une difficulté de séparation de l'objet/planche jusqu'à caractériser, dans les cas extrêmes, une adhésivité au matériel marquant l'intensité de la dépendance du sujet à l'objet investi. Nous tenterons d'approfondir plus loin ces cas relevant de la pathologie dépressive.

Dans le registre des modalités de lutte contre la dépression, on peut souligner également *l'élévation conséquente de la productivité aux planches pastel et plus particulièrement à la planche* X, source de mobilisation des défenses contre l'angoisse de séparation. La capacité à réagir par des mouvements de surenchère labile voire hypomaniaque à cette dernière planche rend bien compte de l'impact du stimulus sur le sujet et de sa sensibilité à la perte ; cette réactivité spécifique permet également d'apprécier la qualité des ressources défensives mises en place face à cette problématique.

Nous présentons ci-dessous quelques exemples.

À la planche X, **Tiffany, 20 ans** (dont les réponses dans tout le protocole traduisent une inhibition pulsionnelle) est en mesure de réagir positivement à l'approche de la séparation par des mesures anti-dépressives efficaces.

Pl. X	∨ Un bouquet de fleurs (couleurs partout, vives). Un feu d'artifice (qui part du bas et qui s'élargit vers le haut, couleurs et formes qui vont partout qui montent et retombent). Le visage d'un clown (qui sourit à cause des couleurs). Un soufflet. La tour Eiffel.

Armelle, 16 ans (dont les trois premières planches ont été rapportées plus haut), s'engage, à la planche X, dans une surenchère de réponses

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

kinesthésiques (sept sur treize) révélatrices de défenses hypomaniaques joliment associées à l'aménagement de castration :

Pl. X	Y'a un chapeau haut-de-forme sur le haut. Et en bas, de belles moustaches, enfin, un visage avec de belles moustaches. Le type avec le chapeau haut-de-forme, on dirait... on dirait quoi... une espèce de docteur un peu comme dans Molière, sauf que lui il a pas le bonnet pointu, il a le chapeau haut de forme et les lorgnons. Alors là, c'est le général de Gaulle, du coup... (en rose avec son menton, son nez). Une danse échevelée. Une femme qui s'envole. ∨ Une espèce de crabe. Une danseuse. Non, une marionnette (bras et position de pointe et fils qui la tiennent). ∨ un rocher avec quelqu'un assis. Un joueur de cornemuse, enfin deux joueurs de cornemuse (l'air anglais, y souffle dans quelque chose qui part dans tous les sens). Deux hommes qui se tiennent la main au dessus... je sais pas... au-dessus d'un fossé (falaise, vide, les deux hommes en bleu). < ∨ > < ∧ des cosmonautes (leur tête, la forme, l'air aérien un peu, ils ont l'air de flotter).

La présence de kinesthésies permet d'animer positivement le fonctionnement psychique en imprimant la marque de la lutte de la vie contre les mouvements dépressifs. C'est bien ce que souligne Chabert (1992) lorsqu'elle considère que « le représentant du vivant, comme figure du soi au Rorschach, ce sont les réponses kinesthésiques dans leur dimension mobile en tant qu'elles traduisent ce qui bouge, ce qui meut les formes. [...] Enfin, le verbe qui en constitue le critère d'existence en tant que représentant d'un mouvement, inscrit l'engramme dans un espace relationnel si bien qu'on retrouve dans la kinesthésie cette double dimension attribuée au Soi : espace vivant et indispensable dont l'objectalité constitue la visée majeure » (p. 28). Voici les différentes séquences kinesthésiques d'une jeune fille de 20 ans :

I.	Deux personnes qui s'en vont, ce sont des hommes, ça fait des cha-peaux, des tricornes.	Deux personnes qui au début paraissaient des hommes mais en fait ce sont des femmes (D lat).	DKH
	On peut voir aussi des jets d'encre.	Ça part du centre avec principa-lement quatre jets, forme triangulaire.	G kobC'Fgt
	On a vraiment l'impression que c'est une force qui s'écarte, y'a un mouvement, un énorme mouvement dans l'image. En fait, je trouve quand même que ça ressemble plus à deux femmes.		Impres. K

II.	(Sourit.) Deux personnes qui tapent dans une main et deux bonnets.	Deux petits Père Noël, enfin deux nains qui se touchent la main avec leur bonnet, ils se regardent, ils sont trapus.	G K H Ban
III.	Y'a deux personnages qui se regardent avec j'allais dire des valises mais en fait ils sont autour d'une source, d'un puits. Ils sont curieux ces personnages, on dirait un phallus de chaque côté et des seins et leur nez est très visible cette fois-ci. Ce sont les personnages qu'on voit le mieux qui sont très dessinés.	(Sexe ?) Non. Source (D cent) : les mouvements concentriques.	G K H Ban
IV.	(Rit.) Ça c'est un corps pris de face allongé et on a pris une perspective par les pieds, y'a deux énormes pieds devant.		G K H
V.	(Rit.) De ce côté-là on voit un lapin qui salue avec un manteau sur ses épaules, il salue la foule avec un énorme manteau sur ses épaules oui (rit) « a standing ovation ».	Ce sont les bras écartés, comme un geste de salut, l'ampleur du dessin un petit peu.	G K A/Scène
VI.	Aussi à deux peaux qu'on va arracher, ça va être douloureux mais on a déjà commencé à arracher ces deux peaux.	Ça me faisait penser à des chairs, j'ai pris ces deux éléments-là (Dd lat.) et aussi le dégradé de couleurs m'a fait penser à un mouvement.	Dd/G F – Peau → kp → E
VII.	(Rit) On dirait deux petites filles avec leurs couettes qui sont dressées sur la tête, leur bras en arrière et elles sont collées par leur jupe. Y'a beaucoup de mouvement car leurs visages se rapprochent, tout leur abdomen fuit et le bas du corps se rapproche encore plus que leur visage.	Deux petites filles, la forme, à cause de la queue-de-cheval et de l'air bête.	G K H
IX.	Y'a deux faciès tout à fait torturés. Ils me font penser au peintre qui faisait des visages avec des fruits, et là c'est tout à fait ça, un visage de branches et il rit sadiquement. Ah mais non, ce sont deux robes, deux jeunes filles en vert avec des cheveux au vent qui dansent en levant leur robe.	(D orangé) Juste les formes.	D kp (Hd/obj) D K H

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

X.	On voit aussi un magicien en haut.	(D gris sup.) Forme pointue vers le haut et aussi la couleur grise du chapeau du magicien.	D K H
	À gauche et à droite on voit deux signes du zodiaque qui vont se livrer bataille.	Ruée des deux groupes de chevaliers avec leur étendard vert (D bleu lat.)	D K H/Symb.

Sur un total de quarante réponses dans ce protocole, onze sont kinesthésiques ou à connotation kinesthésique dont neuf K humaines. On remarque donc chez cette jeune fille la nécessité d'expression de la représentation de soi (avec le surinvestissement du corps) et de la représentation d'objet : les mouvements relationnels sont variés (objectaux – inscrits aussi bien dans la libido que dans l'agressivité – narcissiques, fusionnels). Mais aussi, l'importance qu'elle accorde aux mouvements à travers des verbes actifs richement diversifiés (*s'en vont, tapent, salue, se rapprochent, fuit, dansent, livrer bataille*) ou par le biais d'impressions de mouvements (*énorme mouvement dans l'image, beaucoup de mouvement*) rendent compte de la qualité et de la vitalité du fonctionnement interne. Ici, le dynamisme psychique participe de la lutte contre l'angoisse de castration au sein d'une problématique d'identification sexuelle non encore résolue. Cependant, l'activité et la richesse associative permettent de témoigner en faveur de réelles potentialités de défense contre la dépression et contre la séparation, dont on peut repérer la problématique notamment à la planche VII.

Les contenus ou les qualificatifs associés marquent aussi de façon spécifique la sensibilité dépressive retournée en son contraire :

Pl. III	Un rire.
Pl. VI	Une grenouille joyeuse.
Pl. VIII	Un bouledogue sympa.
Pl. X	Un feu d'artifice ; le visage d'un clown.
Pl. IX	Deux petits vieux qui rient.

Enfin, nous évoquerons rapidement *le recours au comportement* le plus courant dans la clinique projective : *le rire,* que Ton peut considérer, sous certaines conditions, comme étant un mouvement défensif comportemental contre l'activation d'une sensibilité dysphorique. Lorsque le sujet se met à rire face à certaines planches ou au cours d'une réponse à valence dépresso-gène, on peut considérer qu'il agit une défense contre la dépression.

Ces diverses modalités défensives de lutte contre la perte peuvent être utilisées de façon plus ou moins souple et nuancée. Entre l'absence totale de ces mouvements et leur participation extrême, il existe toute une variété de degrés qu'il s'agira d'apprécier en lien avec l'organisation psychique du sujet.

Au TAT

Nous pouvons rendre compte de la qualité des aménagements défensifs aidant à négocier la dépression à l'adolescence d'après deux critères spécifiques : d'une part, en raison de la présence suffisante dans le protocole de procédés du discours labiles et dramatisés attestant de la vitalité psychique, de la présence intériorisée des objets et du jeu conflictuel entre le désir et la défense ; d'autre part, en raison de l'émergence de problématiques mettant en jeu une sensibilité à la perte associant l'affect de tristesse à la représentation de perte, sensibilité ni envahissante, ni déniée, apparaissant en particulier aux planches qui la sollicitent (3BM, 13B, 16 et indirectement 12BG et 19).

La planche 16 (dernière planche, planche blanche où le sujet est invité à raconter l'histoire de son choix) en tant que symbolique de la séparation qui s'annonce aussi bien avec l'objet-test qu'avec le clinicien, constitue une véritable épreuve de séparation directe dans l'ici et maintenant de la passation et à laquelle l'adolescent va souvent répondre par une surenchère défensive. Ces mouvements défensifs (inhibition ou discours fleuve, ironie, dérision, pirouette maniaque...) vont témoigner en faveur de la qualité des manifestations de protection mises en place contre l'expérience vécue de la perte.

Toutefois, il faut admettre que ces critères ne sont pas toujours présents, loin s'en faut, chez les adolescents, surtout chez les plus jeunes, qui recourent très souvent à l'inhibition pour éviter la confrontation aux mouvements conflictuels ou à la souffrance psychique. Par ailleurs, il arrive fréquemment que les adolescents se montrent inhibés au Rorschach et prolifiques au TAT ou inversement, ce qui invite à analyser finement les deux épreuves et les différences de réactivité en fonction des stimuli offerts[1].

Nous nous limiterons donc à illustrer ces aspects par un exemple comprenant une partie du protocole de TAT dont nous avons dégagé les récits les plus représentatifs.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

1. Les exemples que nous proposons s'attachent à illustrer une ou plusieurs particularités du fonctionnement psychique des adolescents. C'est pourquoi nous nous en tenons à l'étude de séquences de protocoles à l'intérieur des chapitres et réservons les analyses complètes de cas à la fin de chaque chapitre et en dernière partie de l'ouvrage.

Myriam 15 ans 10 mois

Pl. 2	Alors là c'est une... c'est une famille de deux gens qui travaillent la terre depuis des générations sans doute. Ce sont des gens qui ont toujours travaillé la terre. Et puis y'a une fille de cette famille qui a envie de faire autre chose, qui veut étudier... et qui est rejetée, elle est à l'écart du reste de la famille. Et elle s'en va, elle ira de son côté. Elle est rejetée par les siens, quand on voit le visage des deux derrière.
Pl. 3BM	Là c'est quelqu'un qui est désemparé, désespéré... Il est seul. Y se sent tout seul certainement. Y pense peut-être même à se suicider parce qu'on pourrait deviner une arme à côté de lui... en fait c'est quelqu'un qui, qui est... qui est complètement enfermé dans la solitude et y supporte plus cette solitude.
Pl. 4	Là on dirait des retrouvailles !... Des retrouvailles ou alors un départ mais y'a quelque chose, c'est pas... Lui est déterminé. Et elle, elle est très attachée à lui... Lui veut partir on dirait. Mais il veut partir sans elle visiblement (*petit rire*). Il a un regard qui se tourne vers quelque chose de plus grand, d'ailleurs complètement détaché de ce qu'il y a autour de lui. Elle en revanche, elle est passionnée. [...]
Pl. 13B	(*Sourit.*) Alors ça se passe au bord de la plage, dans une baraque, une petite baraque en bois. Y fait très beau, y fait peut-être pas très chaud parce que l'enfant est quand même assez vêtu... Là, l'enfant est venu s'asseoir ici juste pour s'amuser, pour regarder... pas dans un but précis... on dirait qu'y a quelque chose qui l'intrigue là-bas dans ce qu'il voit... Il est bien, il est tout seul, il est... Il observe ce qu'il y a autour de lui. Peut-être toute sa famille (*rit*), enfin ses parents sont en train de le chercher partout mais... ça lui passe au-dessus.
Pl. 13MF	Là... on peut imaginer que ça se passe au chevet d'une femme malade. C'était une femme qui était très, très malade et elle vient de mourir... Et son mari vient de réaliser, vient de découvrir qu'elle était morte... Il est désemparé, désespéré, il n'ose même plus la regarder.
Pl. 19	Là... on peut imaginer une petite maison dans un endroit où y'a beaucoup, beaucoup de neige et de la glace en hiver... Y'a de la glace, plus que de la neige d'ailleurs, de la glace, des blocs de glace qui sont fixés... Y fait nuit certainement... et à l'intérieur de la maison il fait chaud, il fait bon. On dirait que tout est mort autour de la maison et qu'y a que dans la maison qu'y a de la vie.
Pl. 16	C'est une jeune fille qui arrive aux États-Unis pour la première fois... elle est partie pour... parce qu'elle cherche un mode de vie et un idéal qu'elle n'a pas trouvés là où elle était avant. Elle est partie malgré le... malgré tout ce qui la retenait d'où elle venait, elle est partie parce qu'elle croyait qu'il fallait qu'elle parte... elle ne sait même pas ce qu'elle va faire dans... en Amérique, aux États-Unis, mais ce qu'y a d'important pour elle c'est d'y être et puis après elle verra. Finalement aux États-Unis, elle travaille, elle reste pendant quelques années, puis finalement elle se rend compte que c'est pas ça qu'elle cherchait, alors elle repart. Puis, chaque fois qu'elle arrive quelque part, elle repart encore parce qu'elle trouve jamais ce qu'elle veut... et puis ça se termine.

Ce protocole de TAT est particulièrement riche sur le plan de la variété des modalités défensives mises en œuvre. En effet, on observe des mouvements labiles inscrits dans la dramatisation (planches 2, 3BM, 4, 13MF) et sous-tendus par des aménagements conflictuels œdipiens clairement représentés ; des manifestations d'ordre narcissique discrètes en référence à l'image maternelle (planche 19) ; et des mouvements dépressifs en référence à l'ambivalence des désirs face à la séparation (3BM : 77 *supporte plus cette solitude ;* 13B : *Il est bien, il est tout seul ;* planche 16 : récit où Myriam exerce sa capacité à tolérer le mouvement de séparation/individuation). Ces

différents aspects témoignent de l'inscription positive de la jeune fille dans le déroulement du processus de l'adolescence, grâce à la mise enjeu bénéfique et à la souplesse de l'articulation des problématiques spécifiques réactivées.

À partir de ces exemples, on peut souligner l'aspect positif de la présence d'une sensibilité à la perte narcissique ou objectale. Comme pour le Rorschach, on peut aisément supposer que la liaison effective entre affect dépressif et représentation de la perte ne pourra être véritablement trouvée au TAT que chez les grands ou post-adolescents. À plus forte raison, l'issue amenée à la fin du récit comme dégagement de la perte dans un projet de réinvestissement libidinal ne saura être recherchée, comme nous le faisons chez l'adulte.

CHAPITRE
10

Les manifestations dépressives pathologiques

Sommaire

1. Rappels théoriques ..... Page 225

2. Manifestations de la pathologie dépressive aux épreuves projectives à l'adolescence ..... Page 228

3. Dépressions graves et troubles de l'humeur : réflexions sur le diagnostic différentiel entre schizophrénie et maniaco-dépression à l'adolescence ..... Page 241

1. Rappels théoriques

La dépression authentique à l'adolescence pose une question délicate. Certains auteurs ont tendance à banaliser les mouvements dépressifs à l'adolescence dans la mesure où ceux-ci sont présumés inscrits dans l'évolution psychique normale du sujet. D'autres ne s'intéressent aux troubles dépressifs qu'à partir du moment où ils sont à la recherche d'un processus morbide, en particulier d'ordre psychotique. Or force est de constater que l'on est en présence d'une médaille à double face : la dépression ou sensibilité dépressive entrant dans le cadre des variations de la normale propres à cet âge de la vie et la dépression réellement pathologique. La frontière entre ces deux modes d'expression est, bien entendu très mince et la différenciation entre le normal et le pathologique est particulièrement difficile à mettre en évidence.

Daniel Marcelli (1990) dans son ouvrage sur les états dépressifs à l'adolescence pose cette question de façon extrêmement claire :

> Est-il possible de différencier l'adolescent qui traverse une problématique à connotation dépressive liée au travail psychologique normal à cet âge, de l'adolescent qui, au contraire, s'inscrit dans un état pathologique dont il ne pourra guérir seul et spontanément ?

Cette question, continue-t-il, en suscite une autre :

> Qu'y a-t-il de commun entre ce « travail psychologique » de l'adolescence et la problématique dépressive du moins dans sa compréhension psychopathologique dynamique ? (p. 8).

Après avoir passé en revue les formes particulières d'états dépressifs à l'adolescence (ennui, morosité, humeur dépressive), l'auteur rend compte de difficultés témoignant en faveur de troubles pathologiques plus ou moins graves en fonction de leur acuité et de leur durée.

La crise anxio-dépressive

Proche du « syndrome de menace dépressive » décrit par Braconnier, la crise anxio-dépressive se caractérise par des manifestations d'anxiété ou même d'angoisse avec d'éventuelles expressions somatiques, une humeur triste avec des crises de larmes à répétition et un envahissement plus ou

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

moins important par des idées « noires », des difficultés de sommeil, des troubles des conduites alimentaires, un sentiment de dévalorisation autour de craintes en relation avec la scolarité.

Considérée comme une manifestation dépressive mineure, cette crise anxio-dépressive doit être cependant résolue ou traitée dans des délais assez brefs, au risque de déboucher sur un syndrome dépressif grave.

Le syndrome dépressif grave

D'une manière générale les signes dépressifs concordent avec ceux qui sont rencontrés chez l'adulte, surtout après 15 ans : ralentissement psychomoteur, humeur dépressive (même si celle-ci est rarement reconnue de façon spontanée par l'adolescent), retrait social et affectif, fatigue, dévalorisation de soi, idées de mort, difficultés d'attention et de concentration, plus rarement anxiété. À ceux-ci peuvent se joindre d'autres signes tels que des troubles de l'alimentation, des troubles du sommeil ou encore dans les formes les plus graves certains traits psychotiques en référence à l'humeur.

Cependant, Daniel Marcelli relève quatre différences essentielles existant entre l'adulte et l'adolescent déprimé :

- l'adolescent ne porte pas le masque de la dépression que l'on rencontre chez l'adulte déprimé ;
- il ne formule pas directement sa tristesse mais évoque son ennui ou le vide qui l'envahit ;
- il ne cherche pas de lui-même le réconfort d'un adulte et peut apparaître hostile ou indifférent à l'aide proposée ;
- il peut manifester des levées transitoires d'inhibition sans que cela constitue un allégement de la gravité de la situation.

Par ailleurs, certains auteurs ont décrit des formes spécifiques de syndromes dépressifs majeurs à l'adolescence, notamment Braconnier et Masterson.

Alain Braconnier (1995*a*) met en avant deux modalités dépressives particulières à l'adolescence : la dépression d'idéalité et la menace dépressive.

La dépression d'idéalité ou encore dépression d'infériorité se rencontre au confluent de l'illusion de toute-puissance narcissique et de la déception liée à l'impossible conquête de l'idéal. Pour certains, « ce combat entre l'illusion et la déception » devient un échec et « plonge l'adolescent dans un abîme d'inutilité, d'impuissance, de culpabilité ou de honte, parfois même de désespoir... ». Pour Braconnier, un des enjeux fondamentaux de

l'adolescence relève de l'acceptation « que les hommes ne sont pas tous grands, ne sont pas des héros, mais qu'ils peuvent toujours avoir envie de le devenir » (p. 11).

Dans un autre ouvrage, Alain Braconnier (1995*b*) définit la menace dépressive chez l'adolescent comme un sentiment de désespoir « sans raisons » et l'impression d'être paralysé par la peur d'échouer dans tous les domaines : affectif, social et scolaire. Ces sentiments s'accompagnent également de tout un cortège de manifestations somatiques (sensations d'étouffement, palpitations, impressions d'évanouissement...) et d'autres troubles associés tels que l'irritabilité, les difficultés de sommeil...

La menace dépressive aurait pour origine le sentiment de ne pas être reconnu comme homme ou comme femme par son entourage parental. Ce sentiment engendre une difficulté voire une impossibilité à accéder à de nouveaux objets d'amour que l'adolescent ne s'autorise pas lui-même à désirer. « Il ne peut transformer l'objet d'amour originel, assise narcissique par excellence, en objet d'amour sexuel et érotique. » Dès lors, « l'adolescent renonce, se vide de tout nouvel investissement objectal et peut se déprimer gravement » (p. 127).

Masterson (1989), quant à lui, définit la dépression d'abandon chez des adolescents borderline dont le symptôme caractéristique correspond au passage à l'acte auto ou hétéro-agressif. Dès lors que des circonstances extérieures empêchent ces sujets de passer à l'acte, émergent des mouvements dépressifs d'ordre abandonnique en lien avec des expériences précoces et traumatiques de séparation ou de carences de soins maternels. Cette description rapproche alors les passages à l'acte d'équivalents dépressifs.

Les équivalents dépressifs et la dépression masquée

De nombreuses études ont mis en évidence que la plupart des manifestations symptomatiques rencontrées à l'adolescence relevaient de troubles dépressifs plus ou moins exprimés : troubles du comportement, ennui, nervosité, autodestructivité (Toolan) ; fatigue, concentration défectueuse, recherche d'attention, toxicomanie, conduite sexuelle anarchique, formation d'une identité négative (Weiner) ; phobie scolaire, tendances névrotiques, plaintes psychosomatiques (Glaser) ; anorexie nerveuse, obésité, hyperactivité (Malmquist) ; agressivité, problèmes scolaires, instabilité, passage à l'acte (Bakwin)[1].

1. D'après un tableau réalisé par D. Marcelli *(op. cit.,* p. 52).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Toujours pour Daniel Marcelli, dès lors que de tels symptômes sont évoqués il s'agit de rechercher des signes dépressifs, en particulier la tristesse de l'humeur et/ou des sentiments de dévalorisation, pour parler véritablement de dépression masquée. Si ces signes de dépression ne sont pas présents cliniquement, on préférera alors parler d'équivalents dépressifs. Ces symptômes peuvent être considérés comme le moyen utilisé par l'adolescent pour ne pas reconnaître et surtout ne pas éprouver la dépression. Le déni de la dépression se repère derrière le désinvestissement objectal majeur, en particulier dans l'expérience subjective du vide décrite par Kernberg (1980).

Pour Philippe Jeammet (1985) « contrairement à l'adulte, l'adolescent ne se plaint pas directement d'être déprimé. Ce serait avouer ce qu'il vit comme une faiblesse et reconnaître une dépendance contre laquelle il est justement en lutte. Le seul fait d'en parler et de pouvoir s'admettre déprimé témoigne déjà d'une confiance envers l'adulte qui, à elle seule, peut soulager le vécu dépressif » (*op. cit.,* p. 307). C'est pourquoi, toujours pour cet auteur, la dépression de l'adolescent peut se cacher derrière un certain nombre de troubles ou de symptômes qu'il regroupe dans trois catégories principales : les plaintes somatiques (céphalées, douleurs abdominales, préoccupations hypocondriaques, dysmorphophobie...), les troubles du comportement (fugues, délits mineurs, agressivité, provocation, attitudes hypomaniaques et de clownerie, conduites d'addiction, conduites suicidaires...) et l'inhibition (restriction des champs d'intérêt, pauvreté d'expression motrice, calme et retrait associés souvent à une baisse du rendement scolaire).

Rappelons notamment avec M. Emmanuelli (2005), citant une étude de M. Choquet réalisée en 2004, l'importance du risque suicidaire à l'adolescence puisque le suicide représente la seconde cause de mortalité des jeunes de 15 à 24 ans (16% de décès), après les accidents de la route.

2. Manifestations de la pathologie dépressive aux épreuves projectives à l'adolescence

Dans les épreuves projectives, la dimension dépressive pathologique est repérable par l'intensité de la problématique de perte ou de séparation qui tend à évincer les autres problématiques rencontrées à l'adolescence (œdipienne et narcissique) ou encore par l'importance du déni maniaque et de toute manifestation anti-dépressive particulièrement exacerbée au détriment d'autres défenses plus secondarisées.

Toutefois, dans ce contexte très délicat de la référence à la pathologie, il est utile de préciser que dans notre population d'adolescents non consultants, il est fréquent de rencontrer des mouvements de désorganisation préoccupants, essentiellement au Rorschach alors que le TAT montre à l'inverse de réels mouvements d'élaboration dynamiques. Tout se passe comme si l'épreuve identitaire que représente le Rorschach déstabilise les adolescents en raison de l'extrême sensibilité narcissique fragilisant les frontières du moi alors que le TAT, plus structurant, leur offre l'assurance de la permanence de leurs objets internes et du même coup permet une réorganisation globale du fonctionnement.

La question de la différenciation sujet/objet

Afin que le sujet puisse se séparer de ses objets d'amour œdipiens à l'adolescence, il est nécessaire que son identité soit clairement affirmée comme indépendante de l'autre. La différenciation sujet/objet est donc un préalable indispensable à la mise en place d'un processus de séparation (Malher). Ainsi, la difficulté manifeste voire l'impossibilité de différenciation sujet/objet engendre des manifestations de la pathologie du deuil et de la séparation.

Au Rorschach

Les modes d'appréhension pathologiques (relevant de la confabulation ou de la contamination), les K et kan et les modalités de relation fusionnelles ou anaclitiques qu'elles mettent en jeu, les contenus hybrides ou composites, rendent compte des avatars malheureux de la confrontation avec un objet par rapport auquel le sujet ne peut trouver une véritable autonomisation.

Tessa 19 ans

Pl. VII	On dirait deux petits lapins face à face qui parlent ou qui crient, qui se disputent peut-être, et en même temps ça a la forme d'un crabe avec les oreilles des lapins qui seraient les pinces. Ils sont soudés comme des siamois c'est peut-être pour ça qu'ils se disputent. On dirait des jouets en peluche, ils ont l'air tout doux comme du coton. (Des petits lapins comme dans les dessins pour enfant (*D sup. + med.*), la forme des oreilles et l'encre, on dirait du coton, c'est-à-dire tout doux. Ils se disputent parce qu'ils sont soudés. C'est une chose à laquelle je pense souvent, c'est comme dans *Huis clos* de Sartre, l'enfer, c'est les autres, je sais pas si je dois vous raconter ma vie mais j'ai envie de prendre le large avec mes parents et depuis que je suis moins souvent chez moi, on s'apprécie mieux.)
Pl. IX	Le orange on dirait du corail et la tache blanche au milieu comme une méduse qui descend dans le vert qui serait le fond de l'océan peut-être. Ici, le rose c'est la vie ou le bonheur, elle descendrait à travers les difficultés pour atteindre, comme si elle se battait pour avoir quelque chose de beau, de bon.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

	(Là c'est la mer avec le corail. Le mélange des couleurs n'est pas propre et me rappelle des difficultés et qui teintent un peu le bas de la méduse. Les deux ronds ça me rappelle les poumons donc c'est la vie et le rose c'est une couleur gaie qui m'évoque quelque chose de positif.)

Cet exemple, centré sur les deux planches dites maternelles, montre la difficulté éprouvée pour réaliser la séparation d'avec l'image maternelle à travers la recherche fusionnelle et l'attraction régressive vers un univers enfantin a-conflictuel. Cette jeune fille de 19 ans semble encore dramatiquement tiraillée entre les deux pôles antagonistes de la traversée de l'adolescence. Cependant, cet aspect n'apparaît pas réellement pathologique pour l'instant étant donné que l'attitude régressive et fusionnelle est aussi utilisée pour éviter la prise en charge du conflit interpersonnel. Par ailleurs, l'enquête à la planche VII, favorisant l'expression des difficultés sous une forme autobiographique, rend compte de la capacité à accorder sa confiance au clinicien adulte et par conséquent à déplacer positivement ses investissements objectaux.

Tamara 21 ans

Pl. VII	Ça fait penser à deux formes animales ou humaines assez bizarres, on dirait qu'elles sont rattachées à quelque chose. (Formes humaines à cause de la forme de la tête et à cause des oreilles raccrochées par ce qu'il y a en bas ou séparées. (A ?) Par exemple un lapin, animal un peu déformé, mal formé. (H ?) Ça fait plutôt penser à des hommes avec la barbe, un espèce d'homme déformé, des embryons.) V De l'autre côté aussi on dirait deux animaux qui sont rattachés par la tête. (Des animaux plutôt qui sont raccrochés par la tête, animaux bizarres parce qu'on dirait qu'ils ont une espèce de trompe (D médian).)
Pl. VIII	Là de chaque côté aussi, on dirait un animal de chaque côté, une espèce de forme symétrique qui sont rattachés à plusieurs parties, on peut penser qu'ils sont paralysés, qu'ils essaieront de s'insérer dans ces formes ou alors ils sont maintenus prisonniers de chaque côté. (Deux animaux raccrochés sur les côtés (A ?), animaux anciens, préhistoriques, rattachés parce qu'ils sont collés ou alors ils essayent de pénétrer dans la forme, de la manger.)
Pl. IX	Là des espèces de trucs verts aussi on dirait des monstres avec des choses qui s'échappent d'eux, des espèces de sécrétions du cerveau qui part et en bas on dirait qu'ils sont maintenus par quelque chose, une espèce d'organe. (Deux monstres rattachés aussi en haut et en bas qui sécrétaient des choses. Ça me faisait plus penser à un paysage un peu, au milieu une espèce de forme qui vit entre tout ça (D med.), forme pas encore formée ou mal formée, quelque chose qui végète là-dedans ou qui pénètre là-dedans.) V Dans l'autre sens, une espèce de paysage avec des arbres verts, un chemin.
Pl. X	Elle est jolie celle-là. On peut penser à des hippocampes de chaque côté, espèces d'embryons encore mal formés, ils pompent quelque chose là on dirait qu'ils évacuent toutes sortes de choses, on dirait aussi qu'ils sont maintenus par la tête par toutes sortes de choses. (Des embryons rattachés par ces formes bleues comme s'ils pompaient un peu et ils sécrètent aussi des substances, ils sont rattachés aussi par la forme grise au-dessus.) V L'autre côté, ça fait penser aussi à un masque (une espèce de monstre, de visage).

Cette jeune fille de 21 ans (considérée comme possiblement en fin de processus d'adolescence) exprime de façon tragique l'impossibilité d'effectuer

un travail de séparation avec l'objet. La dimension pathologique de ce fonctionnement au Rorschach est, bien sûr, caractérisée par la compulsion de répétition du thème anaclitique et l'incapacité de s'en dégager.

Au TAT

Le protocole de TAT met davantage l'accent sur l'acuité des troubles dépressifs, l'impossibilité d'élaboration de la perte et la dépendance anaclitique aux objets externes. Toutefois, certaines planches mieux aménagées rendent compte de ressources libidinales et de scénarii triangulaires susceptibles de faire contrepoids aux difficultés évoquées.

Pl. 3BM	Ça on dirait une jeune femme qui a l'air épuisé et effondré *(se penche sur la planche)*, on voit un objet sur la gauche, peut-être que c'est un revolver, je sais pas, elle a peut-être plus supporté les événements de sa vie... (?) Elle a peut-être été quittée par son mari ou trompée par son mari, elle en peut peut-être plus de la vie qu'elle mène, de ménagère, de soumission, elle supporte plus sa vie.
Pl. 11	On dirait qu'il y'a a eu un bombardement, peut-être que c'était la guerre, je vois pas bien ce que c'est là ça ? (sur le pont). Je vois pas très bien ce qu'on peut dire d'autre *(?)*. Ben y'a eu un bombardement, je sais pas très bien ce qu'on peut dire.
Pl. 13B	C'est un petit garçon qui est près de la porte, qui a l'air de s'ennuyer ou d'attendre quelque chose par exemple ses parents, il a l'air tout seul et très anxieux, un peu triste... il a l'air très pauvre parce qu'il est pieds nus, il a un regard dur, peut-être qu'il attend dehors là parce que l'un de ses parents est en train de mourir *(fin ?)* Ben, il va devenir de plus en plus dur et peut-être placé dans une famille ou partir tout seul.
Pl. 19	Là je vois pas du tout de que c'est ça *(rit)*, peut-être un bateau qui est pris dans une tempête ou alors c'est une maison qui est complètement recouverte par la neige... ça a l'air d'être un moment difficile, un malheur qui s'abat sur la maison ou le bateau en pleine tempête.
Pl. 16	C'est l'histoire d'une petite fille qui vit avec beaucoup de monde autour d'elle et pourtant cette petite fille se sent toujours toute seule, elle se sent isolée des autres et puis elle grandit et puis tout ce qu'elle fait, ben elle a pas de chance parce que ça rate à chaque fois alors elle est de plus en plus mal dans sa peau, elle a envie de vivre des choses mais elle arrive pas à prendre de plaisir, elle est mal, alors un jour elle rencontre une vieille dame et comme elle n'a pas eu de grand-mère vraiment, c'est un peu sa grand-mère et cette femme petit à petit lui apprend ce que c'est que la vie, a essayé d'être bien, d'essayer d'être heureuse et petit à petit elle va commencer à réussir dans ce qu'elle fait dans sa vie.

L'acuité de la dépression objectale et/ou narcissique, affectivité dépressive profonde et/ou durable

Il ne s'agit plus dans ces cas pathologiques d'une simple sensibilité dépressive. L'ensemble du fonctionnement est alors marqué par l'acuité de la problématique de perte. Là, où dans les protocoles « normatifs », cette problématique s'associe à des mouvements libidinaux montrant l'authenticité des investissements narcissiques et objectaux, dans les protocoles pathologiques, ces processus de liaison ne sont que trop faiblement présents.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Il semble alors que disparaissent peu ou prou ces mouvements vers l'autre correspondant pour Mâle à une attente vague et diffuse en provenance du monde extérieur et dont l'investissement pourrait être maintenu.

C'est ainsi que certains protocoles expriment l'intensité de la problématique d'étayage à travers des modalités relationnelles anaclitiques où la menace dépressive prend le chemin d'une dévitalisation mortifère.

Dans ces cas laissant craindre l'apparition d'un processus psychotique, la référence plus ou moins explicite à la dépression ou à la perte donne l'image d'une douloureuse fracture à l'intérieur d'une unité perdue.

Théodora 20 ans

Pl. I	(Rit.) À première vue là (rit) un papillon mais enfin plutôt non c'est pas un papillon en fait parce que je vois quelque chose qui rampe, plutôt une bête qui rampe, ou alors deux choses face à face mais je vois pas quoi aussi (rit), des animaux qui se regardent, oui des animaux qui sont attachés sur un espèce de cocon. (Là je vois le personnage en entier maintenant, avant je ne voyais que le haut ou alors plutôt que des ailes on peut penser que c'est le vent, puisqu'ils se retiennent au milieu des vêtements qui volent.)
Pl. II	Alors là... je vois pas grand-chose là, je vois rien du tout là, non je ne vois rien non... Peut-être là deux visages qui se regardent aussi... C'est tout (rouge sup.). (Le vide au milieu à cause du noir autour, on a l'impression de tomber. On a l'impression aussi de feu avec les taches rouges dans du noir, de l'enfer, on voit les deux têtes rouges, les âmes qui remontent.)
Pl. V	Alors là je vois une chauve-souris, c'est tout, qui prend son envol... je vois de chaque côté aussi là des pattes de lapin et là aussi une tête de lapin avec des oreilles de lapin (rit)... ou alors ça peut être un bout de feuille avec la nervure centrale au milieu, une feuille déchirée.
Pl. VII	Là je sais plus comment ça s'appelle les deux petites bêtes avec des mandibules dans les arbres. Ça donne l'impression de vide aussi de trous noirs, on dirait qu'ils vont tomber aussi dans un trou noir. Je vois aussi deux têtes là, des espèces d'Indiens avec des plumes sur la tête qui se regardent aussi encore.
Pl. VIII	Là je vois deux animaux de chaque côté, des espèces d'ours, deux ours qui grimpent mais des ours roses euh (rit)... Ça me dit rien d'autre.
Pl. IX	Là je vois pas grand-chose, beaucoup de couleurs mais à part ça. ...Ou alors l'intérieur d'un corps humain avec la colonne vertébrale, les poumons... C'est tout.
Pl. X	Ben là c'est pareil, je vois aussi le corps humain toujours la colonne vertébrale, toujours les poumons. Avec les grosses araignées bleues autour... On dirait que c'est le corps humain qui est attaqué de partout avec des choses qui arrivent de chaque côté, il se demande d'où ça arrive oui c'est ça on dirait que ça attaque de partout... ça attaque le bas et pas le haut, le haut est gris donc on pourrait penser que le haut est déjà mort, ça attaque la partie en couleur.

La lecture des planches choisies en début de protocole et en fin de protocole permet de rendre compte de l'évolution du fonctionnement de cette jeune fille au cours de la passation, entre la première planche, aux accents dynamiques et libidinaux derrière lesquels se dessine une problématique d'étayage, jusqu'à la planche X traduisant une menace d'envahissement

morbide. Les représentations de relations sont surtout marquées par la quête du regard de l'autre, comme source d'étayage garant de l'existence propre. Les thèmes de chute dans le vide renvoient ici à la menace qui pèse sur ce fragile équilibre anaclitique. Mais en dépit de tous les efforts déployés pour maintenir des liens objectaux ainsi qu'une relative cohésion identitaire, Théo-dora se trouve précipitée aux planches pastel IX et X vers une effraction aux conséquences morcelantes et mortifères.

Les récits du TAT sont, quant à eux, très marqués par des mouvements dépressifs récurrents et insurmontables, dont le style évoque ce que Françoise Brelet-Foulard (1992) nomme « le discours mélancolique au TAT ». Il ne s'agit pas pour l'auteur, du mélancolique au sens psychiatrique du terme, mais bien de la mélancolie existentielle, « celle de la détresse de l'homme devant l'absurdité du monde » et qui pourrait être figurée dans la vie psychique « par la surdité de l'autre, qui regarde ailleurs, son absence, sa mort, le deuil » (p. 68).

Pl. 1	Alors euh... au début, je vois je crois qu'il est en train de penser à une personne de son entourage qui jouait du violon et cette personne est décédée, il a un air triste, penseur... et le violon représente la personne qui est décédée. Il est en train de s'imaginer... de revoir toute la vie de la personne à travers le violon (?) Son père ou sa mère, je pense que c'est quelqu'un de très proche.
Pl. 2	Je vois une jeune fille qui a l'air d'habiter à la campagne, à première vue qui hésite entre poursuivre ses études et travailler dans les champs avec sa famille, une famille pauvre apparemment et elle hésite, si elle va continuer ses études ou travailler aux champs avec sa mère, peut-être son frère, je sais pas... On voit la différence entre les vêtements, elle est habillée en ville alors que les deux autres personnes sont habillées en campagnards, c'est ça qui doit lui faire mal, elle doit se demander si elle a le droit de continuer ses études alors que sa famille travaille aux champs...
Pl. 3BM	Là c'est le désespoir. Une personne qui est complètement accablée... ou alors peut-être quelqu'un qui a essayé de se suicider parce que je vois à côté enfin je vois pas trop ce que c'est... oui c'est le désespoir, quelqu'un qui est seul, la solitude... il essaye de dissimuler sa figure dans ses bras.
Pl. 7GF	Le petit chat de l'enfant est mort et sa mère est en train de la consoler... de la consoler de la mort de ce petit chat. La petite fille est pensive... elle écoute pas ce que sa mère lui dit, elle pense plutôt à son petit chat qui est mort. *(Dans ses bras ?)* C'est le petit chat.
Pl. 10	Là on dirait un couple qui se console mutuellement, qui se console de quelque chose qui vient d'arriver, il vient d'arriver un drame et euh... c'est tout.
Pl. 16	C'est pas évident... je peux partir de la feuille... je peux partir de ma naissance peut-être, le blanc, y'avait rien à ma naissance et petit à petit y'a des taches qui sont arrivées sur le blanc, tout ce que j'ai fait, toute ma famille, ça s'est rempli de taches partout, partout, partout *(rit)*. Au début, c'était la liberté, la naissance, le blanc tout ça mais tout de suite c'est l'engrenage dans la vie, on est tout de suite rattaché à quelque chose, rattaché à la famille, on est obligé d'être rattaché à la famille, après rattaché à l'école, après on est obligé de travailler et en fait y'a plus jamais la feuille blanche, y'a plus jamais la liberté qu'il y avait au départ... et jusqu'à la mort on est rattaché à quelque chose.

Malgré la coloration excessivement dépressive de ce protocole de TAT et la dimension inquiétante de la réactivité aux planches pastel au Rorschach,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

il reste que l'objet est toujours présent au-dedans pour animer le monde interne, ne serait-ce que par la culpabilité qu'il suscite (planche 2) et la dépendance qu'il génère (planche 10).

L'absence de manifestations dépressives et l'inhibition associative

Dans tous les exemples qui précèdent nous sommes face à ce que l'on appelle des mouvements dépressifs – mouvements signifiant qu'il existe une dynamique psychique à l'origine de l'expression de la souffrance dépressive. En d'autres termes, la résonance fantasmatique à la présentation des planches a suscité l'émergence du sentiment et parfois de la représentation de la perte. Cette dynamique (sollicitation latente du matériel – impact psychique chez le sujet – expression à l'adresse du clinicien) traduit la circulation manifeste entre le dedans et le dehors, autorise la présence de l'autre comme réceptacle du discours psychique, en un mot, crée et entretient des liens malgré les attaques du processus pathologique, ouvrant par-là même toutes les portes thérapeutiques.

Mais qu'en est-il de l'inhibition à l'adolescence ? Est-il possible de déterminer à l'aide des épreuves projectives la nature de l'inhibition, si fréquente dans la population adolescente, en particulier chez les jeunes adolescents ? En effet, un si grand nombre de nos protocoles incluent des caractéristiques liées à l'inhibition, que l'on pourrait se demander si ces caractéristiques ne font pas partie intégrante du processus d'évolution de certains adolescents.

Encore faut-il caractériser la problématique centrale qui sous-tend l'inhibition : problématique de castration, vide dépressif ou menace de désertification psychotique ; par ailleurs, il s'agit d'apprécier également la gravité du processus pathologique sous-jacent. Compte tenu des difficultés d'évaluation inhérentes à tout fonctionnement inhibé, nous sommes d'autant plus tenus de recourir à la comparaison du Rorschach et du TAT pour tenter de définir la nature et la profondeur des troubles psychiques liées à l'inhibition.

Prenons l'exemple de **Saül, adolescent de 14 ans 5 mois :** son protocole de Rorschach comportant vingt réponses apparaît très laconique ; il se réduit à deux ou trois mots par réponse :

Pl. I	À un monstre *(rit)* (les yeux, une tête). Une grosse araignée *(rit)*. (La tête ressemble à une bouche *(Dd sup.)* et ça *(partie D lat.)* ressemble un peu à des pattes.) Une tache d'encre *(rit)*. Une chauve-souris et pis après c'est tout. (Comme l'araignée sans les bosses. (?) Les genres de mains et pis les ailes.)
Pl. II	*(Déglutit fortement en riant.)* Une peau d'ours. C'est tout. (L'ensemble, les pattes, la tête (D noir).)
Pl. III	Un scarabée, une tête de scarabée. (Les yeux, les pattes, le genre de bouche. La forme surtout des pattes et des yeux. *(Entier ?)* Que le train avant.) V Un homme avec Un nœud papillon > C'est tout. (Son corps et le début de la tête. La bouche.)
Pl. IV	Une tortue de mer V > ∧ (Pour les ailerons avant, les ailerons, la tête.) Un peuplier *(rit)* C'est tout. (L'ensemble, le tronc, le haut du tronc. La forme des feuilles et du tronc.)
Pl. V	Un papillon V > (la forme surtout). V Une mouche (air dégoûté). C'est tout. (Ailes, tête avec antennes (D *sup.)*, les mouches ont les ailes toujours un peu en arrière.)
Pl. VI	V Une feuille d'arbre > ∧ < C'est tout. (Un arbre et aussi la feuille. *(Feuille ?)* Tout. Façon dont les bords sont mis.)
Pl. VII	∧ > V Une bouche d'araignée *(rit)* > ˆ C'est tout. (Tout. Les antennes, les dents plus précisément. Surtout l'intérieur. Les formes intérieures du noir.)
Pl. VIII	Pl. VIII > V Une tête d'abeille. (Tout. *(Dbl)* La forme ici qui ressemble un peu à une bouche d'abeille. (?) et là *(D rose)* les antennes.) ∧ V Une tête de chien. C'est tout. *(D rose/orangé)* La forme des... babines.)
Pl. IX	> V > ∧ < – Un arbre. C'est tout. (Je m'en souviens plus très bien. Non V, un genre de palmier. *(D central + D rose))*
Pl. X	À une tête d'animal. (Là, je l'avais pris comme ça V. Yeux, sourcils qui lui donnent un petit air méchant. *(Animal ?* chat.) À des palmiers aussi *(D bleu)*. À des crabes. C'est tout *(D marron)*.

On remarque dans ce protocole l'alternance entre désorganisation et réorganisation perceptive, sans dérapage dans un registre archaïque, l'oscillation entre représentations neutres voire banales et représentations plus personnelles et l'importance des réponses partielles *(tête d'animal :* Ad) ou d'attributs associés *(homme avec un nœud papillon, tête avec antennes, ailerons, pattes..)* Mais on aperçoit aussi de nombreuses références à la bouche : *une grosse araignée,* et à l'enquête : *la tête ressemble à une bouche ; un scarabée,* et à l'enquête : *le genre de bouche ; un homme,* et à l'enquête : *le début de la tête, la bouche ; une bouche d'araignée,* et à l'enquête : *les antennes, les dents plus précisément, surtout l'intérieur, l'intérieur du noir ; une tête d'abeille,* et à l'enquête : *la forme ici ressemble un peu à une bouche d'abeille.* Enfin, les nombreux retournements mettent l'accent sur la curiosité pour l'objet frappé de refoulement.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Ainsi, la problématique de castration par déplacement du bas vers le haut est évidente au Rorschach et a même tendance à occulter tout autre mode d'expression y compris des représentations de perte.

Le TAT nous apporte quelques éléments complémentaires :

Pl. 1	C'est un petit garçon qui jouait du violon. Mais qui n'aimait pas ça. Ce sont ses parents qui l'ont obligé... de jouer du violon et de l'archet... et le petit garçon arrêta. C'est tout.
Pl. 2	Ah, ah, ah... Alors là... J'ai rien qui me passe.
Pl. 3BM	Ça devient plus difficile. Niveau histoire, je suis...
Pl. 4	C'est dans un... bar, une femme qui demande à son ami de la protéger... pour ne pas être dans la bagarre. L'ami accepte et ils s'en vont tous les deux. C'est tout.
Pl. 5	Une petite visite dans la chambre... pour voir si tout se passe bien... mais personne n'y est... je vais attendre jusqu'à demain. C'est tout (?) Une hôtelière.
Pl. 6BM	Ah ! C'est deux personnes... c'est une mère et son fils qui attendent derrière la fenêtre le retour du père mais il ne reviendra pas. C'est tout. (?) Il est mort.
Pl. 7BM	*(Siffle.)* Houlà ! Le secret entre un père et son fils... pour savoir ce qu'ils vont offrir à leur mère pour Noël. C'est tout.
Pl. 8BM	Une opération délicate... pour pouvoir opérer... leur fils, enfin le frère, pour savoir sa maladie. C'est tout. *(Premier plan ?)* Un jeune homme (?) Son frère.
Pl. 10	Rien du tout (personne ?) Un père et son fils. Tiens c'est le 10...
Pl. 11	C'est un jeune homme qui se sauve devant un dragon, il a réussi à sauter avec son cheval une mer de feu... et de flammes. C'est tout.
Pl. 13B	Que le soleil est chaud ! Mais il fait trop chaud pour rester longtemps au soleil. C'est tout. *(Fin ?)* Ben, le garçon va pouvoir s'en aller, enfin, il vient juste au soleil.
Pl. 19	Qu'il fait froid dehors... avec toute cette neige ! Il faut vite allumer la cheminée pour éviter d'avoir froid à l'intérieur. La cheminée est allumée, tout le monde a chaud devant la cheminée. C'est tout.
Pl. 16	Houlà ! Alors... C'est une forêt géante... où se promène Pierre qui va à la chasse au loup. Il reviendra bredouille mais il repartira la prochaine fois. C'est tout.

Manifestement ce protocole est aussi très restrictif. Cependant, on remarque une évolution au cours de la passation avec une levée partielle de l'inhibition au profit de mouvements de dramatisation très positifs. C'est notamment grâce à ces éléments dramatisés et d'un haut niveau de symbolisation (planches 11, 19, 16) que l'on peut témoigner du fait que l'inhibition relève du refoulement de représentations œdipiennes gênantes et non de difficultés plus profondes. Le conflit œdipien est très actif et le fantasme de meurtre du père peut être évoqué (directement planche 6BM, indirectement par déplacement planche 8BM) ; de même, les possibilités de réparation permettent de retrouver la complicité père/fils et de rétablir un amour homosexuel inscrit dans la triangulation œdipienne (planche 7BM). Les craquées verbales à valeur de lapsus aux planches 7BM et 8BM *(leur mère, leur fils)* mettent aussi en avant l'instabilité identificatoire en lien avec le désir d'occuper la place du père témoignant de l'actualité des désirs œdipiens.

Si les protocoles de Saül ne permettent pas de signaler la présence attendue d'une problématique dépressive, c'est sans doute parce que cet adolescent s'inscrit actuellement dans la reviviscence quasi exclusive du conflit œdipien et qu'il ne s'est pas encore confronté au renoncement à ses objets d'amour. La séparation interne n'est pas encore advenue même si tout semble « en place » sur le plan psychique pour permettre à cet adolescent d'en expérimenter les mouvements mutatifs.

Dans le prolongement de cette démonstration, on peut considérer que plus les mouvements libidinaux sont préservés et plus l'inhibition revêt l'allure de modalités défensives névrotiques sous-tendues par le refoulement.

En revanche, plus les représentations au Rorschach et les récits au TAT s'avèrent appauvris sur le plan libidinal et plus l'inhibition se révèle proche de ce que Chabert nomme « le désert psychotique ».

Voici pour illustration, l'exemple d'une **jeune fille de 20 ans :**

Pl. I	Une chauve-souris (?) Non. (J'avais dit une chauve-souris.)
Pl. II	À un chat (?) Les yeux *(D rouge)*, les joues *(D noir)*, la bouche *(Dbl)*. (?) Non. (J'avais dit à un chat, les yeux, les joues, la bouche (?) Il a l'air plutôt calme.)
Pl. III	Non, je ne vois pas. (Je me rappelle plus ce que j'ai dit. (?) +++*(EL* : Si là et là *(Ban)* (?) En bascule. (?) Cambrés quoi. (?) Chais pas, ils sont l'un en face de l'autre *(rouge ?)* Chais pas.)
Pl. IV	Ça fait penser à un animal mais je sais pas lequel. (Ça fait penser à un animal, la forme (?) Un ours *(C ?)* Non c'est la forme.)
Pl. V	À un oiseau. (À un oiseau, les ailes.)
Pl. VI	À un chat allongé sur le dos (les babines *(D cent)*, le corps sur le dos).
Pl. VII	À des mâchoires +++ C'est tout (à une mâchoire).
Pl. VIII	Au corps humain (le corps humain : bouche *(D cent)*, les différents organes (?) J'y connais rien.)
Pl. IX	Chais pas. (Chais pas.)
Pl. X	À un bonhomme (une espèce de bonhomme, la tête *(gris)*, les bras *(rose)*, les jambes *(vert inf.) (?)* Non il serait debout).

Ce protocole extrêmement appauvri rend compte d'une abrasion de l'activité psychique : les représentations, même entières et de bonne qualité formelle pour certaines, sont vidées de leur contenu pulsionnel et à ce titre, peuvent être considérées comme privées de vie. Les planches VII et VIII témoignent chacune à leur façon des traces d'une dynamique interne en lien avec une oralité partielle à connotation destructrice et avec une désorganisation identitaire apparentée au morcellement.

Le TAT apporte une illustration des caractéristiques factuelles du fonctionnement rencontrées dans les organisations psychotiques inhibées.

Pl. 1	(Se lève pour aller chercher une cigarette.) +++ Ben, y'a un garçon qui est attentif devant un instrument de musique, devant un violon +++. C'est tout.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 2	(Prend la planche.) +++ Ça se passe à la campagne ++ on voit un homme avec un cheval qui va aux travaux des champs. C'est tout (rend la planche).
Pl. 3BM	+++ On voit quelqu'un qui est recroquevillé sur lui-même (moue. Rend la planche.)
Pl. 4	On voit le portrait d'un couple +++ (?) Chais pas.
Pl. 5	+++ C'est le décor d'une maison. C'est tout. (Renifle.)
Pl. 6GF	+++ C'est le portrait d'une femme. C'est tout.
Pl. 7GF	(Renifle.) ++ On voit une petite fille avec sa poupée et sa mère. C'est tout.
Pl. 9GF	(Se mouche.) Deux femmes allant à la baignade +++ C'est tout.
Pl. 10	Le portrait d'un couple.
Pl. 11	+++ Chais pas. Une cascade.
Pl. 13MF	+++ Y'a un homme debout dans sa chambre à coucher près de sa femme qui est allongée. C'est tout.
Pl. 19	(Met la planche verticalement.) Chais pas ce que c'est.
Pl. 16	(Éclate de rire.) Chais pas (re-consigne. Manipule planche : ce qui vous vient à l'esprit). Chais pas, une copie blanche. C'est tout.

La dimension factuelle de l'ensemble des récits évoquant la rupture des liens avec le monde interne, les nombreux scotomes d'objets manifestes à valeur de déni de l'existence de l'autre ainsi que l'absence des processus primaires, témoignent d'une forme d'inhibition d'allure psychotique. Dans ce contexte, l'objet ne peut être perdu puisque le sujet ne lui reconnaît plus d'existence propre.

Dans un registre de fonctionnement limite, l'inhibition prend la forme d'un effort de neutralisation des émergences pulsionnelles par attachement à la réalité externe. Elle révèle de ce fait la faiblesse de la fantasmatisation et l'importance corollaire de l'accrochage aux objets du monde extérieur. Cependant, contrairement au fonctionnement psychotique, l'abrasion des manifestations du monde interne demeure partielle : certaines planches sollicitant davantage des mouvements pulsionnels entraînent des irruptions brutales de violence destructrice, plus perceptibles au Rorschach (planches rouges et pastel) en raison de la configuration du matériel. C'est ainsi que le fonctionnement apparaît hétérogène d'un bout à l'autre du protocole et souvent aussi entre le Rorschach et le TAT. En effet, le Rorschach semble globalement plus pathologique au sens où les frontières entre dedans et dehors ne sont plus contenantes (effraction des limites corporelles aux planches rouges et pastel) et en raison du débordement projectif de la haine qui se décharge de façon abrupte et incontrôlée. Le TAT, permettant au sujet de prendre appui sur des personnages figurés, s'avère, en revanche, davantage marqué par l'expression de problématiques relationnelles liées à l'angoisse de perte d'objet (thématiques d'abandon, de deuil, de mort,

de séparation.) Au-delà de l'inhibition, c'est le défaut d'aménagements défensifs efficaces et durables contre une angoisse de perte d'objet dominant l'ensemble du fonctionnement et la dimension hétérogène des modalités défensives intra- et/ou inter-épreuves – révélatrice du clivage, qui orientent vers un diagnostic de fonctionnement limite.

Enfin, on peut noter que l'inhibition peut être levée lors des interventions du clinicien au cours de la passation du TAT ou au moment de l'enquête, ce qui témoigne de la capacité du sujet à bénéficier positivement de l'étayage offert par la présence d'un autre.

Les protocoles de Rorschach et de TAT de **Caroline, 19 ans,** apportent une illustration aux réflexions qui précèdent. Dans ce cas, les mouvements dépressifs sont excessivement présents mais l'inhibition entrave les capacités d'exploitation d'un étayage positif et renforce l'isolement psychique.

Pl. I	Ça me fait penser à un papillon, c'est tout. (C'est la forme, c'est surtout ici *(D sup.)*, deux pinces, la forme, les lignes, c'est pas égal.)
Pl. II	Ça me fait penser à un insecte, l'ensemble, ça me fait penser l'ensemble à un insecte. C'est pas facile d'imaginer avec des taches. (Une sorte d'insecte, j'imagine les ailes *(D noirs) (?)* Pas les parties rouges.)
Pl. III	C'est difficile, le milieu ça me fait penser à un papillon et de chaque côté ça me fait penser à des dinosaures de chaque côté. *(D Noir sauf* « jambes » ; *Enquête aux limites :* Non)
Pl. IV	Je sais pas, un monstre un... un diable en fait. (Au diable, toute la tache, ça fait penser à un enfer, l'enfer, la couleur, un personnage, deux pieds, j'imagine une queue derrière, un style de diable quoi, avec deux bras, je dirais plus deux pinces.)
Pl. V	Ça fait toujours penser à un insecte, une libellule mais la couleur ça fait euh, c'est euh, un insecte dangereux, enfin c'est tout (une libellule, les ailes de chaque côté mais très allongées comme une libellule quoi, la tête).
Pl. VI	Une peau de bête qu'on se sert comme tapis. (Une peau de bête, c'est très étalé. Chaque côté, c'est symétrique, c'est toujours un peu la forme.)
Pl. VII	Ça fait penser à une entrée de quelque chose, l'entrée de l'enfer. (Une entrée, c'est la couleur qui m'a fait penser à l'enfer. Ça fait penser à des nuages gris, très gris, gris noir quoi.)
Pl. VIII	De chaque côté, ça me fait penser à des rats en train de se battre avec un autre animal mais je sais pas. (C'est très symétrique de chaque côté en rose je le vois bien, des rats. Une sculpture. *(K ?)* Non, ce que je vois maintenant, l'impression qu'ils sont pris au piège par un insecte.)
Pl. IX	Ça me fait penser à une fontaine *(planche inclinée)*, j'y vois toujours quelque chose de... ça se rapporte un peu à l'enfer quoi. (De chaque côté l'eau qui jaillit et revient par le milieu. Avec les couleurs ça me fait penser à une fontaine comme maléfique. *(La forme ?)* Je sais pas quelque chose qui jaillit, la couleur ça me fait penser à quelque chose de pas bon quoi, de mauvais, toujours en rapport avec l'enfer.)
Pl. X	*(Incline la planche.)* Avec toutes ces taches, ça me fait penser à une attaque d'insectes en train de se battre. (De chaque côté des insectes en train de se battre. *(D bleu)* Araignée, *(D jaune)* des oiseaux, *(D rose)* du sang car ils sont en train de se battre. À l'intérieur, les insectes sont pris au piège. Un bain de sang mais qui absorbe, il y a une certaine force dans ce dessin. Là je les vois bien en mouvement.)

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Ce protocole met en évidence l'hétérogénéité du fonctionnement de cette jeune fille : les difficultés d'élaboration de la pensée sous-tendues par le tassement de l'activité fantasmatique (surtout en début de protocole) contrastent avec les émergences pulsionnelles violentes, crues et profondément anxiogènes dont les caractéristiques persécutrices voisinent avec une dimension masochique mais aussi mortifère.

Au TAT, le discours s'efforce, sans y parvenir, de maintenir le fonctionnement dans un registre factuel dépourvu d'affect et dégagé de toute incidence relationnelle. Néanmoins, en dépit des mouvements d'éviction des objets (personnages anonymes jusqu'au scotome), la problématique de perte d'objet se révèle quasi omniprésente dès la planche 3BM et s'articule à un fantasme d'abandon compulsif.

Pl. 1	Un joueur de violon qui vient de casser une corde.
Pl. 2	Je sais pas, je dirais euh... Y'a rien qui me vient, j'ai l'impression que les personnages ne font pas partie de la même histoire sur la photo. *(Consigne.)* Je vois un homme, j'imagine sa femme en train de regarder.
Pl. 3BM	Ça ressemble à un petit garçon complètement épuisé, qui se laisse mourir.
Pl. 4	Ça fait penser à une photo de western +++ avec un homme plutôt brutal qui, on a l'impression qu'il a envie de se battre avec quelqu'un.
Pl. 6GF	C'est une femme surprise en rentrant dans une pièce qui a son euh elle a très peur, c'est tout.
Pl. 6GF	Je dirais que c'est une femme ++ euh +++ qui est prise au piège par un homme qui l'oblige à avouer quelque chose.
Pl. 7GF	Une fille et une mère qui viennent de perdre quelqu'un et qui constatent à leur visage qu'y sont abandonnées.
Pl. 9GF	Ça me fait penser à une fille dans un arbre qui espionne quelqu'un. Ce quelqu'un est une femme plutôt méchante.
Pl. 10	Je dirais que c'est un couple dont le mari fait ses adieux.
Pl. 11	Ça c'est dans l'enfer, c'est l'image de ++ avec des personnages qui sont pris au piège par l'enfer.
Pl. 12BG	Je dirais que c'est un lieu abandonné qui... est mort avec aucune vie, euh donne l'impression d'être mort depuis des années avec un arbre qui est vieux.
Pl. 13B	C'est une maison abandonnée qui, avec un garçon abandonné en voyant l'expression de son visage et qui attend.
Pl. 13MF	C'est un homme qui vient de tuer une femme et qui le regrette, il comprend pas (retire rapidement la planche).
Pl. 19	Ça se passe en hiver en pleine tempête, une maison habitée qui est prise dans un ouragan de neige et puis cette maison va disparaître.
Pl. 16	Pl. 16 Je sais pas, je vois un rêve, un cauchemar plutôt, je vois que je vais faire une erreur et la mort très proche, seule, c'est tout. *(Sourit.)*

Ce protocole de TAT, confirme les données du Rorschach, par la mise en évidence d'une souffrance abandonnique aiguë alternant avec des mouvements persécutifs : ici, l'identification à une image maternelle déprimée entraîne l'englobement du sujet et de l'objet dans la dépression tandis que l'effort de différenciation nécessite la mise en place de l'expulsion projective de la haine et de l'angoisse à valeur de mise à distance de

l'objet dangereux. Ces caractéristiques évoquent ce qu'Aline Cohen de Lara (1999) a mis en évidence dans les épreuves projectives de certains enfants en proie à une « dépression blanche », sans affects et qui, « serait liée à un type particulier de relation à l'objet primaire et à une probable dépression infantile non élaborée et encore active » (p. 98). Elle s'appuie sur l'élaboration de André Green (1983) sur la mère morte pour rendre compte de ces projectifs d'enfants qui reproduisent dans les tests, les « trous psychiques » correspondant aux traces laissées par le vécu d'abandon généré par le brusque désinvestissement maternel.

Pour conclure sur cette question, il nous semble important de souligner une fois de plus la complexité de l'analyse à visée diagnostique d'épreuves projectives à l'adolescence dont la caractéristique essentielle est l'inhibition. Il arrive, en effet, assez fréquemment dans ce contexte, qu'une étude approfondie des deux protocoles de Rorschach et de TAT, ne permette pas de poser une hypothèse de fonctionnement psychique suffisamment étayée. De sorte qu'il apparaît nécessaire de proposer au sujet une nouvelle passation (un retest) quelques mois plus tard, voire un an à deux ans après en fonction de l'âge du sujet.

Par ailleurs, le diagnostic de fonctionnement limite est difficile à poser à cette période de la vie et ce, d'autant plus que le sujet est jeune. Par exemple, il existe une grande proximité des expressions psychiques entre fonctionnement limite inhibé/dépressif et manifestations de la dépression sous-tendues par un début de psychose maniaco-dépressive. Là encore, un retest peut s'avérer très utile après une période au cours de laquelle le sujet évoluera dans le sens d'un affermissement de sa « structure » propre.

3. Dépressions graves et troubles de l'humeur : réflexions sur le diagnostic différentiel entre schizophrénie et maniaco-dépression à l'adolescence

Adolescence et troubles maniaco-dépressifs

Dans la Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent (CFTMEA), les troubles maniaco-dépressifs chez l'adolescent s'inscrivent dans l'axe 1 des psychoses dysthymiques. Selon cette approche,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'intérêt du diagnostic est de prendre en compte le fonctionnement et l'organisation psychiques du sujet dans son ensemble.

À l'adolescence, la forme psychotique de la dépression associe un syndrome dépressif grave à des troubles délirants et pose systématiquement la question du diagnostic différentiel entre début de schizophrénie et début à l'adolescence d'une psychose maniaco-dépressive. Depuis quelques années, les études sur la question mettent en évidence l'importance du sur diagnostic de schizophrénie à l'adolescence au détriment des troubles de l'humeur. Il semblerait que bon nombre de sujets présentant des troubles psychotiques au cours d'un épisode dépressif grave révèlent ainsi les premières manifestations d'un trouble bi-polaire. En effet, de nombreuses études récentes ont mis l'accent sur le fait que cet accès dépressif était le plus souvent suivi d'un virage maniaque de l'humeur[1]. Toutefois, un syndrome dépressif grave à l'adolescence peut aussi ne pas s'accompagner de perte de contact avec la réalité et constituer néanmoins les premiers signes d'un trouble maniaco-dépressif.

Ce surdiagnostic de schizophrénie était imputable à la règle de Jaspers qui préconise de privilégier les symptômes psychotiques par rapport aux symptômes thymiques.

J.-M. Gal et D. Marcelli (1995) considèrent, à l'issue d'une revue de travaux sur le sujet, que « de l'ensemble de ces études se dégage un faisceau d'arguments en faveur de l'inversion de la règle hiérarchique de Jaspers. Des symptômes psychotiques classiquement attribués à la schizophrénie [...] sont compatibles avec le diagnostic de trouble thymique à l'adolescence » (p. 26).

Il faut bien convenir en effet avec D. Marcelli que « le risque (relatif) de surdiagnostic d'épisode dépressif grave paraît moins grave pour ses conséquences au long cours que le surdiagnostic de psychose et de schizophrénie... » (*id*. p. 61).

Cliniquement, les signes de l'accès mélancolique chez l'adolescent se révèlent proches de ceux décrits chez l'adulte. Toutefois, on trouve quelques différences qui spécifient la pathologie dans le champ de l'adolescence :

– le vécu dépressif est plus fréquent que la véritable inhibition ;
– la tristesse s'exprime rarement comme telle mais au travers d'attitudes négatives dans le discours ou les comportements ;

1. Consulter la revue d'études sur le sujet réalisée par J.M. Gal et D. Marcelli dans l'article Etats dépressifs graves à l'adolescence. Questions diagnostiques. In *Neuropsychiatrie de l'enfance*, 1995, 43 (1-2), 22-29

– la douleur mélancolique se manifeste dans la négation de tout éprouvé d'intérêt ou de désir ;
– la perte ou la menace de la perte est particulièrement mise en avant..

À présent, les difficultés diagnostiques portent moins sur la reconnaissance du syndrome dépressif grave que sur la distinction, face à ce syndrome, entre une éventuelle maladie maniaco-dépressive et une forme affective de schizophrénie. Les différentes études de Corcos et coll. (1999, 2006) vont néanmoins dans le sens de l'impossibilité de tracer une délimitation stricte entre normalité de l'humeur et manie, de même qu'entre manie, manie psychotique, manie schizo-affective, trouble schizophréniforme et schizophrénie.

> « Malgré les efforts récents d'opérationnaliser les critères diagnostiques, on délimite d'un côté, on se chevauche de l'autre. » (1999, p. 15.)

Ainsi, sur ce point, les auteurs reconnaissent tous que la certitude diagnostique ne pourra venir qu'après une période d'observation de 18 mois à 2 ans au minimum (Corcos et coll., 2006, parlent d'un diagnostic diachronique fondé sur l'observation de l'évolution). Le virage de l'humeur, en particulier la survenue d'un épisode maniaque, influence fortement le diagnostic de maladie maniaco-dépressive.

Particularités des protocoles de tests projectifs de malades maniaco-dépressifs

Ce sont surtout les travaux sur le Rorschach qui sont les plus nombreux et les plus anciens dans l'étude de la distinction entre dépression endogène et dépression psychogène ou réactionnelle et dans celle de la dimension maniaque. S'agissant du TAT, ces travaux sont moins nombreux et plus récents.

Le matériel de H. Rorschach lui-même comportait 14 patients maniaco-dépressifs à partir desquels il a proposé, dans son ouvrage *Psychodiagnostic* (1921), le syndrome de la dépression mélancolique (forme endogène de la dépression) caractérisé par une profonde inhibition psychique :

– R : < moyenne,
– Temps de réactivité augmenté,
– F+% : 80 à 100,
– Type d'appréhension affaibli (G : de 0 à 3, TA = D, Do→ i),

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

– Appauvrissement des contenus : A% : 60 à 80,
– H% : proche de 0 et Hd > aux H,
– Réduction du nombre de K (proche de 0), disparition des réponses C.

Si H. Rorschach ne s'est guère intéressé à la dépression psychogène ou réactionnelle, un auteur tel que Beck (1945) voient dans la présence de Kinesthésies et de réponses Couleur des indices à utiliser dans le diagnostic différentiel entre dépression endogène et dépression psychogène. Par ailleurs, Beck (*op. cit.)* ajoute au syndrome dépressif mélancolique de Rorschach, la réponse Estompage (« annonciatrice de tristesse »), et particulièrement l'Estompage de perspective dans les planches Pastel, qui signe selon cet auteur, à la fois une douleur et une excitation dans la même réponse.

Pour Rorschach, le syndrome de la variation maniaque de l'humeur est le pôle opposé du syndrome dépressif : plus ces signes augmentent plus on passe de l'hypomanie à la manie qui s'accompagnent toujours de DG (réponses G confabulatoires) et d'un F+% affaissé (jusqu'à 50%) :

– Nombre de R > moyenne,
– Temps de réaction réduit,
– Chute du F+% : 50-70,
– Nombre de G accru : 8-10,
– TA : plus riche,
– Variabilité des contenus : A% : 40-50,
– H> Hd,
– Originalité plus nombreuses mais de mauvaise qualité formelle,
– TRI : dilaté : K : 3-5, nombreuses réponses C.

Pour Beck (*op. cit.*), l'état d'exaltation est caractérisé par l'attrait par la couleur susceptible de faire apparaître trop de chaleur émotionnelle, c'est-à-dire en réalité « une véritable brûlure ». Il s'agit d'expressions excitées et enthousiastes avec lesquelles les sujets accueillent les planches couleur. Le symbolisme de la couleur, se manifeste avec le vert qui représente le printemps, le rose la gaieté, le blanc la pureté le bleu la vérité.

R. Shafer (1954) remarque également dans la manie l'usage forcé et artificiel de la couleur (FC arbitraire, C symbolique). Le noir et le blanc sont pris comme valeur abstraite absolue (le noir du côté de la culpabilité, de l'horreur, de la catastrophe ; le blanc du côté de l'innocence, de l'espoir, de la paix).

La variabilité des contenus montre la labilité et surtout la dispersion de la pensée qui s'associe à des confabulations et à des liens arbitraires.

Cet auteur s'est également intéressé aux mécanismes de défense dans l'hypomanie qu'il renvoie principalement au déni de l'angoisse, de la culpabilité et de la dépression. De ce fait, il relève trois modes de réactivité conjointes :

1. *Du côté du déni à accomplir*, s'expriment des images liées à la culpabilité (enfer, démons, diables, feu), des images d'agressivité et de réceptivité orales (nourriture et objets en relation à la nourriture, bouche ouverte, poitrine, dents, mâchoires, crocodiles, loups, requins), des images agressives renvoyant à l'éclatement (bombes, explosions, feux, nuages de tempête) et des images d'impuissance, de désespoir et de morosité (objets cassés, détruits, vides, usés, déchirés, laids).

2. *Du côté du déni réalisé*, l'auteur relève des images d'innocence (cathédrales, anges, chérubins, agneaux), des images d'abondance (serveurs, personnages corpulents, poitrine, semence, érections), des images douces et sereines (jolis nuages, fleurs et paysages magnifiques) et des images de gaieté et d'espoir (le printemps, des visages rieurs et enjoués, des enfants, des jouets.)

3. L'auteur évoque parallèlement, l'instabilité défensive avec *l'interpénétration de ce double registre hyper-contrasté*, avec des réponses qui se succèdent du Paradis à l'Enfer, de l'obscurité à la lumière... mais aussi l'utilisation magique de la couleur (« Un bateau de guerre (Dbl, Pl. II) seulement il est trop plein d'espoir (?) C'est blanc et le banc est la couleur de l'espérance. »)

Les travaux contemporains sur la maladie maniaco-dépressive aux tests projectifs sont essentiellement le fait de l'École suisse de Lausanne et de leurs auteurs (Rebourg, 1992 ; Dreyfus et Husain, 2001 ; Chabot et coll., 2003 ; Husain et coll., 2006) qui appuient leurs études sur la méthode d'analyse dynamique du discours des sujets (*cf.* aussi De Tychey , 1994, *L'approche des dépressions à travers le test de Rorschach,* Ed. des EAP, Issy-les Moulineaux et F. Brelet, 1992, *Le discours mélancolique au TAT*).

Nous retiendrons de ces travaux quatre critères pertinents qui nous semblent devoir s'articuler avec les critères précédents et que nous retrouvons dans nos protocoles d'adolescents :

– *La référence aux éprouvés corporels bruts* (notion de P. Aulagnier reprise par Rebourg, 1992) : le sujet recourt dans ses commentaires ou dans ses réponses à l'expression directe de son ressenti physique et émotionnel, par des références aux sphères tactile et cénésthésique mais aussi gustative et visuelle, ce qui traduit la faiblesse du pare-excitation. S'il est possible

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

de comparer ces mouvements avec les éprouvés subjectifs dans les états limites, il s'agit ici plus d'états d'âme et de sentiments que d'états du corps.

– *L'intensité* : (Chabot et coll., 2003) verbes, noms, adjectifs, adverbes : allusion à la gradation, à la quantification de l'intensité (en plus ou en moins) en lien à ce que les premiers psychiatres (Esquirol, Bleuler) décrivaient comme « une exaltation douloureuse de la sensibilité, tout est forcé, tout est exagéré dans leur manière de sentir, penser, agir ». Mots isolés indiquant l'intensité (féroce, furieux, égorgée, toujours, jamais) associés à la répétition du propos. L'intensité et le débordement affectifs permanents témoignent de la recherche constante de sensations émotionnelles ayant pour fonction de lutter activement contre le défaut de ressenti, c'est-à-dire le vide dépressif : « Si l'intensité est bien une défense, tout sentir intensément reviendrait à lutter contre l'angoisse de ne rien sentir, contre l'angoisse du vide et de la mort » (p. 439).
– *L'angoisse de persécution* : dimension paranoïaque mentionnée dans la littérature psychiatrique : quelques signes, mais pas suffisant pour s'apparenter au paranoïaque : l'attention porté au regard, l'insistance sur l'attribution de sentiment et d'intentions, l'identification projective au sens de la perte de distance entre sujet et la planche, thèmes de danger, de menace, interprétation de détails rares en raison d'une hypervigilance (un contenu se cache derrière un autre) ou encore surveillance de ce que le clinicien écrit. Les aspects maniaques et mélancoliques peuvent n'être que peu présents mais on note une vulnérabilité persécutoire à rapprocher de la paranoïa sensitive de Kretschmer.
– *La symbiose affective* : (Husain et coll., 2006) les auteurs identifient une relation d'objet marquée par une symbiose affective (plutôt qu'une symbiose corporelle comme dans la schizophrénie et une symbiose de la pensée comme dans la paranoïa). La syntonie, selon la terminologie de Bleuler, relève de la tendance à « vibrer à l'unisson avec l'ambiance affective ». Le contact avec la réalité est maintenu même si des angoisses corporelles et de persécution sont discrètement présentes. Tout se passe comme si le moi, envahi par l'éprouvé sensoriel et affectif, aspirait à une union totale avec ses objets tout en maintenant une relative différenciation avec eux. *Quelle que soit la gravité de la pathologie, le contact affectif avec le sujet est maintenu alors que dans la schizophrénie le contact affectif est rompu.*

Les troubles maniaco-dépressifs aux projectifs à l'adolescence

Nous retrouvons dans les protocoles de projectifs d'adolescents souffrant de troubles sévères de l'humeur les mêmes spécificités que celles rencontrées dans les protocoles d'adultes décrites par les auteurs de l'École de Lausanne, spécificités que nous associerions volontiers à l'expression du mécanisme d'identification projective. Par ailleurs, nous retrouvons régulièrement dans nos protocoles au TAT l'importance du procédé « Hyper-instabilité dans les identifications » soulignant l'impossible négociation de la perte, de même qu'une référence singulière à la temporalité.

Depuis les travaux de Bion, nous savons que l'identification projective est un mécanisme de défense susceptible de se retrouver dans n'importe quelle modalité d'organisation psychique, à des degrés divers, dans les variations de la normale comme dans la pathologie. F. Brelet-Foulard (1986) a dégagé des aspects du discours TAT inscrits dans les troubles des limites et apparentés à l'identification projective. Elle rassemble ces aspects dans le procédé du discours CL1 : Porosité des limites (entre narrateur et sujet de l'histoire ; entre dedans et dehors...). Dans les TAT comme d'ailleurs dans les Rorschach de nos sujets souffrant de troubles de l'humeur, ce procédé apparaît de façon régulière et tout à fait particulière :

Adrien, 19 ans

Rorschach

Pl. VI	J'imagine quelque chose de très doux, très moelleux, une épaisseur de laine dans laquelle on aimerait bien s'allonger, je m'endormirais facilement sur ce dessin si c'était une peau de mouton.
Pl. IX	Ça fait penser à des stalactites, des cristaux de glace rose mais ça a une certaine beauté, la couleur est belle, ça fait peur mais c'est beau, puis au fond le ciel bleu, très léger, un petit coup de pinceau rapide, (V), impression que je suis dans une grotte comme dans un ascenseur dont la porte est fermée mais le ciel bleu je le vois en transparence et je suis comme prisonnier... peut-être des meurtrières comme dans un château, je suis à l'intérieur et il y a des meurtrières qui donnent sur le jour mais elles sont trop petites pour que je puisse sortir et je suis toujours prisonnier.
Pl. VIII	Les couleurs sont plus agréables que tout à l'heure, le rose, la douceur, mais tout de suite après je vois des couleurs négatives. Y'a quelque chose qui m'embête dans ce rose, elles sont pas reposantes quoi, dès que j'ai un moment de répit, je replonge à nouveau dans le trou noir. Une sorte de belette (Ban), il a l'air triste, écrasé par la vie, il s'appuie sur sa patte droite (fait le geste), j'imagine qu'il a eu une vie difficile, ça me fait penser à des vieillards (fait référence à un vieillard qu'il a vu dans la rue hier, une image « atroce »). A chaque fois que j'ai une joie, il y a quelque chose en moi qui va l'arrêter.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

TAT

Pl. 1	Faut que j'ouvre les vannes là, attendez faut que je me mette dans sa tête... c'est l'histoire d'un petit garçon, ça c'est banal, qui a l'air, enfin c'est pas qui a l'air, je voudrais me mettre ... : « Qu'est-ce que ça m'ennuie le violon alors ! Je préférerais être avec Nathalie dehors, elle est si jolie, il faut que Mme de Rénal m'oblige à rester dans une salle fermée comme ça, ah, j'en ai marre alors !... (Soupir). Quand je pense que je ... je sais pas... quand je pense que les vacances étaient si chouettes chez ma grand-mère à la campagne, on s'est bien amusés... »... (?) Je me sens assez énervé, c'est pas le petit garçon qui dit ça c'est moi, je sais pas, j'ai vu des photos de moi, j'ai l'impression qu'il me ressemble... je l'aime bien Nathalie, je sais pas pourquoi je dis ça. Voilà.

Annie : 20 ans

TAT

Pl. 3BM	... tout ce qu'il voudrait c'est ne plus se sentir vivre, ne plus s'entendre respirer alors que là il a sa tête sur son bras et forcément il entend ses tempes battre, c'est ça qu'il voudrait arrêter de sentir, il a un corps trop torturé, c'est ce corps qu'il voudrait abattre plus que sa tête, il a pris le pistolet comme une compagnie, ça le rassure, il voudrait se ramasser encore plus sur lui-même, là y sent encore trop son ventre, y s'est accroupi parce qu'il avait trop mal, il cherche encore à se plier en deux davantage, comme moi ça m'arrive, je tombe par terre et je me plie en deux pour pas me sentir. (...) Là le dessin, il est en fait en pleine souffrance et c'est pas fini, il a besoin de personne...

Dans ces exemples, le ressenti de plaisir ou de souffrance physique est palpable, presque matérialisable en raison d'une verbalisation singulièrement éloquente plongeant sujet et clinicien dans un ici et maintenant aux accents profondément dramatiques. La différence avec la mise en drame hystérique réside dans « la perte de distance avec l'espace projectif » (F. Brelet-Foulard). Chez les sujets maniaco-dépressifs, la distance nécessaire à la création d'une séquence de réponse au Rorschach ou d'une histoire au TAT sous-tendues par la référence au « comme si » est abolie : le sujet est *dans* l'histoire, *dans* la planche, parle à la première personne ou s'identifie massivement au personnage de l'histoire ou à l'objet de la réponse sous l'effet d'une connexion affective majeure et instantanée. Cette spécificité relève d'un mécanisme d'identification projective dont on sait qu'il tend à brouiller les limites entre soi et l'autre. Toutefois, à l'inverse de l'utilisation qui en faite dans les organisations perverses, par exemple, où il s'agit de prendre psychiquement possession de l'objet pour en contrôler tout mouvement, la démarche semble être ici de se fondre dans la situation affective supposée de l'objet en en exacerbant les ressentis corporels de façon à créer ou recréer un état de symbiose affective avec lui. Même si les moyens diffèrent, l'objectif de l'utilisation de ce mécanisme de défense demeure l'évitement de la perte, de la séparation, du risque d'éloignement de l'objet qui menace de vider le sujet de ce qui le rend vivant.

La nature des mouvements de persécution se rapproche de ceux que l'on peut rencontrer chez les fonctionnements limites en ce sens qu'ils manifestent des aspects radicalement clivés de l'objet. En aucun cas, les liens entre les pensées ou entre sujet et objet ne se trouvent rompus, comme ce serait le cas dans des formes schizophréniques de la maladie. Bien au contraire, la couleur et les affects qu'elle véhicule assurent la continuité du lien inter-subjectif et l'alimentent même de façon interrompue.

Adrien, 19 ans

Pl. I	« Un insecte, une sorte de scarabée mais venimeux, qui peut faire du mal à l'homme mais vraiment un truc mortel » E : « C'est la couleur qui m'a fait dire qu'il est venimeux, il m'effraie parce qu'il va attaquer ceux que j'aime. »

Tatiana, 19 ans

Pl. I	« Une espèce de chèvre un peu point..., démoniaque avec un petit nez en point, l'expression méchante s'accentue avec le sourire en même temps avide et en même temps un petit peu impuissante enfin impuissant d'agir enfin sa méchanceté ne sert à rien. » (référence au C')

Annie, 20 ans

Pl. IV	« Le roi des tortues qui est assis sur son trône. On dirait des grandes chaussures de clown parce que ce serait un dessin pour enfants mais il manque les couleurs pour que ce soit pour enfants, il a l'air de dominer le monde, c'est pour ça que c'est un roi, la manière, la tête qui regarde fixement devant elle , comme s'il avait une grande cape, puis il est tout ouvert, il peut tout voir, c'est lui qui décide tout, d'ailleurs ça manque de couleurs parce qu'un roi, y'a des décorations tout ça (Couleur C' ?) Ca fait plus sobre plus inquiétant, j'aimerais pas être dominée par ce roi, il a l'air assez méchant comme ça, on croirait qu'il est tranquille mais il est prêt à crier, à mordre, c'est un roi sévère comme s'il me regardait et il me disait : « Ah, ah ! Tu vas voir ! »

Tatiana

Pl. VIII	« C'est comme si le ciel rose étaient fait de plusieurs parties qui s'entrecroisent comme des planches de plexiglass qui se glissent les unes sur les autres et puis les rayons de diffuseraient à l'intérieur un peu comme des fines gouttelettes...et on voit comme si quelque chose était derrière parce que c'est plus sombre à un moment donné. »

Adrien

Pl. X	« ...Un hippocampe mais ça me fait penser à des fœtus quand on voit à travers on a l'impression que c'est fragile, on a l'impression que si un adversaire vous voit à travers, il peut voir les endroits, euh, j'allais dire sentimentaux, mais les endroits vulnérables, pour être sûr de bien nous tuer... »

L'hyper-instabilité dans les identifications se retrouve dans les protocoles de TAT et sous une forme quelque peu différente au Rorschach.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Au TAT, le sujet investit massivement des positions identificatoires diverses, donne éventuellement des noms, des prénoms aux personnages mais surtout témoigne d'une difficulté à renoncer à l'une ou à l'autre des identifications, comme si la perte n'était pas envisageable. Cette particularité s'articule avec l'exigeante contrainte du lien qui pèse sur ces organisations psychiques.

Lucie, 16 ans

Pl. IV	« C'est l'histoire d'une prostituée qui est en fait intéressée et amoureuse d'un homme mais cet homme, ce n'est pas ce qui l'intéresse et il sent qu'elle est un petit peu, inconsciemment il sent qu'elle est un peu intéressée et en plus il est amoureux d'une autre femme, d'une autre prostituée. Alors il va avec cette autre prostituée et elle se rend compte qu'il est pas vraiment amoureux d'elle lors elle le plaque, il revient avec l'autre et elle aussi s'en rend compte, elle mûrit, se rend compte que c'est pas l'homme de sa vie et lui demande de partir...lui aussi va mûrir, il se rend compte que c'est pas comme ça qu'il faut traiter les femmes, c'est un homme et il faut qu'il en soit digne (.....) il va retourner voir celle qu'il aimait bien et finalement il va tomber amoureux d'elle et va se marier avec. »

Au Rorschach, nous nous trouvons face à deux cas de figures très différents sur le plan formel mais qui sont sous-tendus par la même problématique : d'une part, des protocoles où les réponses se répandent les unes derrière les autres, comme une liste associative ultra-rapide, uniquement guidées par des liens de contiguïté ou de consonance et donnant ainsi de très longs protocoles[1] et d'autre part, des protocoles, très étoffés également, mais dominés par des liens plus ou moins arbitraires entre les réponses ou les séquences de réponses.

Annie, 19 ans

Pl. V	« Ça fait un insecte fabuleux, peut-être une chauve-souris, mais ça existe pas en réalité, c'est pour ça que c'est fabuleux, puis y faudrait mettre du rouge, si y'avait du rouge il serait encore plus fabuleux, j'aurais mis du rouge dans les ailes. V > < > < comme ça, ça pourrait être le profil d'une personne (moitié gauche), le nez les yeux, le menton, la bouche, son cou, le début du buste donc c'est quelqu'un d'étonné, comme une statue et y'a l'ombre là, ça me fait penser aux dessins de Sempé, celui qui dessine le petit Nicolas, c'est pareil il manque du rouge, il est étonné par ce qu'il regarde vers le ciel, il y a quelque chose dans le ciel qui l'étonne, ça l'effraie même un peu, mais c'est quelqu'un de très simple. »

Enfin, l'inscription dans la temporalité se met en place de façon particulière avec, comme nous l'avons évoqué plus haut, une référence à un présent ou à un passé permanent qui condense les récits du TAT dans une temporalité étriquée, conjuguée à un seul temps :

1. Le protocole de Rorschach de Lucie, 16 ans, comprend ainsi 249 réponses.

Adrien, 19 ans

Pl. 5	« La mère entrait chaque matin, ouvrait la porte chaque matin et regardait cette pièce qui lui rappelait tant de bons souvenirs. Elle ne faisait jamais plus le ménage de peur de déplacer un objet et vivait au passé son amour avec son mari parti depuis trois ans. Parti, je veux dire mort. Elle ne voyait plus personne. Un seul être lui manquait et tout était dépeuplé. Malheureusement enfin, oui, la foi lui avait peut-être donné un réconfort en se disant qu'un jour ou l'autre elle le rejoindrait là-haut mais elle ne croyait point en Dieu. »

CHAPITRE
11

La réactivation de la perte d'objet et les problématiques dépressives. Illustrations cliniques

Sommaire

1. Ronald, 16 ans : la perte représentable et aménageable en lien avec la problématique œdipienne ..... Page 255

2. Han, 18 ans : la réactivation de la perte chez un sujet limite dépressif ..... Page 265

3. Adrien, 18 ans 2 mois : La perte d'objet dans la psychose dysthymique ..... Page 276

1. Ronald, 16 ans : la perte représentable et aménageable en lien avec la problématique œdipienne[1]

Ronald accepte, pour participer à une recherche, de se prêter à la passation d'un bilan psychologique comportant une épreuve d'efficience intellectuelle ainsi que le Rorschach et le TAT. Il s'agit d'un garçon intelligent, qui obtient à la WAIS un QI de 125 avec des résultats très homogènes. Il réussit bien dans ses études et s'intéresse à ce qu'il fait tout en sachant rester à bonne distance. Ses investissements sont divers, tant au plan culturel qu'au plan objectal. La passation des différentes épreuves l'intéresse visiblement.

Le Rorschach

Ronald participe avec intensité à cette épreuve, même si au plan quantitatif son protocole se situe dans une petite moyenne. Dès la première planche, il entre dans le jeu interprétatif puis montre tout au long de l'épreuve la possibilité régulièrement renouvelée de trouver un compromis entre projection et contrôle, signant par là ses capacités de « jeu », d'inscription dans une aire transitionnelle. Le ton est la plupart du temps objectif, semblant prendre appui sur des descriptions, même lorsque Ronald livre des représentations très personnelles (*deux ours en train de se battre* [...] *là ils sont en corps à corps. Ils essaient de se griffer mutuellement*).

La relation à l'autre participe du même registre de compromis : sans la tenir à l'écart, Ronald n'éprouve pas le besoin de s'étayer sur la psychologue mais il se laisse aller au jeu avec l'imaginaire en sa présence, se servant d'elle comme d'une interlocutrice à qui il adresse indirectement ses associations.

Le retournement des planches, assez régulier, s'inscrit dans une attitude active qui vise le contrôle tout en fournissant les modalités d'une participation sans réticence. Toujours dans le registre d'un contrôle modéré, l'enquête apporte les indications nécessaires à l'explicitation des percepts, livre quelques éléments complémentaires, sans laisser place à une attitude plus labile.

Les données quantitatives vont dans le sens d'une adaptation qui n'exclut pas le recours à l'investissement personnel sur le mode de l'introspection ;

1. Par Michèle EMMANUELLI.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

de nombreuses tendances estompage tempèrent par ailleurs l'importance de l'investissement des données formelles ou kinesthésiques.

L'impact différencié du matériel se révèle par la variabilité des modes d'appréhension et des temps de latence. L'abord des planches, souvent rapide, s'allonge ponctuellement aux deux planches associées à une problématique féminine ou maternelle (VII et IX) et à la dernière planche, planche pastel mais aussi planche de la séparation, qui voit les défenses rigides s'amplifier et une certaine inhibition se mettre en place.

➤ Les processus de pensée

Toutes les données vont dans le sens d'une adaptation aisée à la réalité et d'une reconnaissance manifeste de la différenciation sujet/objet. Le cadre perceptif ainsi que les données adaptatives sont investis avec, pour certains de leurs indices, un léger excès qui suggère une tendance défensive (pourcentages du D, F +, A) et dépassent les normes concernant cette tranche d'âge ; le nombre de Ban est élevé. On observe les signes d'une certaine contention traduisant la rigidité des défenses : nombre de réponses un peu inférieur aux normes ; pauvreté des modes d'appréhension ; absence de variété des contenus.

Ceci n'empêche pas toutefois Ronald d'investir ses processus de pensée à des fins expressives, révélant par là même la raison du recours aux défenses. Les processus de pensée sont essentiellement mobilisés par la représentation de scénarii agressifs qui, après s'être déployés franchement dès la première planche (*une femme qu'on égorge et qui lève les mains au ciel en criant*), puis à la seconde (*deux ours en train de se battre... ils essaient de se griffer mutuellement*), sont plus souvent freinés par la suite (*deux femmes l'une en face de l'autre,* planche III ; *deux visages d'hommes dos à dos, collés dos à dos, qui crient ou qui ricanent,* planche VI ; *deux têtes d'ours dos à dos... pas un ours agressif, il a l'air gentil,* planche IX). Les interactions sont parfois figées au point de ne pas laisser deviner dans quel registre pulsionnel elles *s'inscrivent* (*deux femmes l'une en face de l'autre,* planche III ; *deux têtes de lapins qui se voient,* planche VII). Les mouvements libidinaux ne s'expriment franchement qu'à la planche VII (*deux femmes qui dansent ; je sais pas, le twist, dos à dos*).

L'analyse des K rend bien compte de ce double mouvement : la première kinesthésie humaine intervient dès la planche I, à la suite d'une réponse dans laquelle l'interaction, reportée sur une représentation animale, se trouve gelée (*deux animaux* [...] *leurs pattes sont accolées*). Dans cette kinesthésie se déploie un fantasme agressif qui s'associe aussi, semble-t-il, à un mouvement

libidinal non exploré (*des bras qui se replient sur elle*) *:* l'ambivalence suscitée chez lui par la première planche et la qualité de la kinesthésie qui la supporte inscrivent le fonctionnement de Ronald dans un registre objectal élaboré. La seconde K, planche III, traduit surtout la défense contre les connotations libidinales ou agressives de l'interaction, cependant que la troisième retrouve, planche VII, l'investissement pulsionnel, cette fois exclusivement libidinal. Dans tous les cas, la qualité de la réponse contribue à confirmer la qualité des processus de pensée de Ronald.

On observe donc un investissement tantôt défensif et tantôt expressif des processus de pensée qui se mettent au service de la gestion du pulsionnel, problématique prégnante chez cet adolescent, et particulièrement sollicitée par le Rorschach.

➤ Le traitement des conflits

Le protocole de Ronald s'inscrit dans une modalité de fonctionnement qui repose sur une identité nette et bien assurée, et sur des identifications de bonne qualité. L'intégrité des représentations humaines et animales en rend compte, et fait écho à la qualité des réponses formelles, des kinesthésies, des G simples, du F + %.

L'investissement narcissique de la représentation de soi repose sur des représentations sexuelles bien différenciées et investies : les planches à symbolique sexuelle, porteuses de représentations clairement masculines ou féminines, en rendent compte. On note toutefois une difficulté d'investissement de la polarité passive, qui se montre dans le recours à des images toujours sthéniques, quel que soit le registre identificatoire. L'angoisse de castration sous-tend cette défense : elle court discrètement tout au long du protocole, liant registre narcissique et registre objectal.

Dans le registre objectal, on a déjà noté l'importance de la problématique agressive. L'insistance sur la dualité des représentations humaines et animales contribue encore à signaler la préoccupation relationnelle, cependant que le frein mis au déploiement des interactions se traduit par l'absence fréquente d'action véritable ; à partir des planches pastel, en particulier, les notations interactives se tarissent puis disparaissent, en liaison avec le déplacement sur ces planches de l'angoisse de castration. Celle-ci transparaît dans les séquences associatives, par le jeu du déplacement, au travers de remarques telles que : *on lui a coupé la tête,* planche VI, qui suit la représentation de la réponse 11 ; *coupé au centre,* planche VIII, après l'évocation des *deux animaux sur les côtés ; et puis ça pourrait être deux sardines ;* enfin, sur un

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

mode similaire, *des ailes* [...] *comme séparées du corps,* planche IX, dans la réponse suivant la représentation : *deux têtes d'ours dos à dos.*

Le registre des représentations est investi tandis qu'il est difficile à Ronald de verbaliser les affects qui y sont associés : l'isolation entre affects et représentation prévaut, tout comme elle domine l'ensemble du protocole.

La sensibilité aux planches couleur est pourtant nette : elle se traduit par les remarques *(ah, il y a de la couleur ;* au début de la planche II ; *ah enfin la couleur,* au début de la planche VIII) et par l'intégration de l'agressivité dans la réponse de la planche III.

La sensibilité à l'estompage se montre toutefois plus nettement : malgré leur dominance formelle, plusieurs réponses en rendent compte. Cette polarité, manifeste aux planches IV, VI et VIII, s'inscrit dans de discrets moments régressifs face à l'angoisse de castration. Elle rend compte de ce fait d'une sensibilité à la perte essentiellement associée, au Rorschach, à une préoccupation narcissique normale à cet âge.

La séquence associative de la planche X, appauvrie, restrictive, sans créativité peut toutefois être entendue comme une défense par l'inhibition contre des sollicitations dépressives liées à la séparation.

Dans ce protocole marqué par la prévalence des représentations au détriment de l'expression des affects, la sensibilité sensorielle existe néanmoins et rend compte des capacités de l'adolescent à être touché par l'environnement, même s'il lui faut mettre à distance l'expression effective des affects suscités par celui-ci. Selon des modalités de fonctionnement courantes à cet âge, c'est essentiellement le registre œdipien qui se voit investi, et qui parvient à se mettre en mots et en représentations marquées par le jeu de la symbolisation et du déplacement.

On trouve dans le protocole de Ronald une illustration des potentialités d'élaboration de la perte d'objet telles qu'elles se manifestent au Rorschach chez un adolescent dont l'évolution suit un cours sans problèmes. Le recours à l'ambivalence est peu présent, mais il l'est très rarement à cet âge. La possibilité d'intégrer, fût-ce dans une seule représentation, agressivité et sexualité latente, place les capacités d'élaboration des relations d'objet à un niveau qui traduit l'intégration de la séparation permettant au conflit de se déployer dans un registre œdipien. Les représentations tantôt libidinales et tantôt agressives, en accord avec le contenu latent des planches, rendent compte des capacités d'accès sans débordement au monde pulsionnel en liaison avec les relations d'objet : un tel accès requiert un abord positif de la position dépressive.

Le TAT

Les modalités de traitement des récits varient en fonction des sollicitations latentes, mais dans l'ensemble, en dépit des défenses, l'investissement des processus de pensée est au service de l'abord des conflits, du moins sous l'angle de leur mise en représentation. De manière qui tranche avec le Rorschach, les affects sont en outre très présents, ce qui donne au protocole une dimension très vivante.

Le protocole de TAT de Ronald présente, comme le protocole de Rorschach, un contraste très adolescent entre désir d'expression et défense, et s'inscrit essentiellement dans les aléas de la gestion de la problématique œdipienne. Dans la plupart des récits l'abord du conflit se fait directement, à la suite de quoi les défenses interviennent pour mettre à distance, éviter le développement conflictuel ou encore minimiser, annuler, dénier les représentations. En contraste avec le Rorschach, le recours aux affects s'avère ici très marqué.

Ronald prend appui pour mener à bien ses histoires sur une palette de procédés de discours très variés, ce qui rend compte d'un fonctionnement psychique riche et souple malgré l'intensité ponctuelle de certains mouvements défensifs. Les procédés des registres A et B sont investis dans des modalités qui traduisent la capacité d'investissement de l'espace psychique : les procédés du registre Al et Bl, A2 et B2, largement représentés, rendent compte du jeu possible avec le fictif, sur un mode souvent rigide, mais enrichi par le recours aux affects, les mouvements de dramatisation ; les conflits sont représentés, sur le mode intrapersonnel ou interpersonnel. Toutefois, les mouvements d'inhibition, portant en particulier sur le motif des conflits, empêchent souvent le développement de ces mises en scène conflictuelles. Lorsque les scénarii s'inscrivent dans un registre sexuel ou agressif, au sein de la dynamique œdipienne, comme c'est le cas pour les planches 5, 6BM, 7BM et 8BM, les procédés de type obsessionnel interviennent de manière assez prévalente, traduisant la prédominance des défenses rigides telles que formation réactionnelle, annulation et doute. Les procédés CN, ponctuellement utilisés, rendent compte de la capacité à recourir à des défenses narcissiques tantôt comme préalable à l'investissement des conflits, tantôt, aux planches qui les sollicitent particulièrement (11, 19) comme soutien dans la délimitation dedans/dehors.

Le protocole de TAT confirme l'inscription des conflits dans le registre œdipien : l'angoisse de castration s'avère difficile à élaborer, même si elle n'empêche pas le jeu du désir (planche 1) ; elle entraîne des mouvements

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

défensifs intenses et pas toujours efficaces (planche 8BM) ; les sollicitations sexuelles embarrassent Ronald, qui trouve pour les contourner des scénarii défensifs marqués par la formation réactionnelle (planches 5 ; 13MF). L'agressivité occupe une place importante dans les modalités de gestion de l'œdipe : la mort est au premier plan des fantasmes liés à la relation au père ou à la mère (planches 6BM, 7BM, 10). La coexistence de la sexualité et de l'agressivité au sein des relations est encore difficile, et l'on observe plutôt, tout comme au Rorschach, l'évocation de mises en scène agressives, prises en charge ici par des défenses articulant labilité (dramatisation, mise en avant des affects) et rigidité (doute, annulation, formation réactionnelle, isolation). Toutefois, les évocations de perte dans ce contexte sont toujours associées à des affects bien liés (planche 6BM : *le père est probablement mort ;* planche 10 : *le fils est très malheureux, ; on apprend la mort de la mère et le fils est complètement désolé et vient se consoler auprès du père*).

Les capacités de mise en avant des affects sont assez remarquables pour un adolescent de cet âge, et révèlent, malgré une certaine intensité des défenses rigides et malgré les mouvements d'inhibition, l'accès possible à l'ambivalence, signe positif des possibilités d'abord de la position dépressive.

Les planches renvoyant à l'évocation de la perte d'objet, tout comme les planches non figuratives, nécessitant le recours du sujet à ses objets internes, rendent compte des capacités de confrontation à une situation dépressive. Malgré une approche défensive qui utilise dans un premier temps le déplacement (*elle est malheureuse du fait de son travail*) Ronald peut évoquer l'absence ou la perte d'un objet à la planche 3BM (*peut-être qu'elle est divorcée, qu'elle doit travailler seule*), et de manière symbolisée à la planche 13B (*un enfant représentatif de la dépression de 29 aux États-Unis*). Ici aussi, les affects sont évoqués de manière adéquate et liés aux représentations (*il est pas heureux*).

Synthèse

Ronald est actuellement encore trop mobilisé par la gestion du conflit œdipien, en particulier dans sa polarité agressive, pour pouvoir à proprement parler *élaborer* la position dépressive. Dans des modalités de fonctionnement diverses, c'est le cas de la plupart des adolescents de cet âge. De nombreux indices montrent toutefois un fonctionnement typiquement adolescent, qui peut s'appuyer sur des assises narcissiques de bonne qualité et sur un accès à l'ambivalence qui lui permettront ultérieurement une élaboration de la

position dépressive. Ces indices sont, au TAT, le traitement des planches sollicitant les évocations de perte, les capacités renouvelées à exprimer ses affects en liaison avec les représentations, le traitement conflictualisé de la planche 11, l'investissement d'un récit à rebondissement qui inscrit la planche 16 dans un scénario anti-dépressif bien mené reposant sur une double relation de filiation (réelle et idéale).

La complémentarité des deux épreuves permet de confirmer la qualité des processus de pensée, l'absence de perturbation psychique, la conflictualisation typiquement adolescente. La spécificité du TAT donne des indications complémentaires sur l'assouplissement possible du fonctionnement au plan de la gestion des affects, sur les capacités de liaison entre affects et représentations malgré le recours important au registre rigide des défenses. Elle apporte en outre un éclairage positif sur l'abord de la position dépressive : compte tenu de ces indications, on peut supposer que l'évolution de Ronald se fera dans le sens d'un assouplissement des défenses et d'une meilleure intégration de l'ambivalence.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	2"		
1.	Deux animaux qui sont verticaux ; leurs pattes sont accolées ; ils ont deux énormes oreilles ; ça pourrait être des cochons ; ils ont un nez en forme de groin.	Ça me rappelle la forme des cochons chez Walt Disney.	G F-A → kan
2.	Au centre... je sais pas ; une femme qu'on égorge et qui lève les mains au ciel en criant. > < C'est tout. 30"	(*D médian*) : qu'on égorge : des bras qui se replient sur elle.	D K H/Scène
II	**7"**		
	Ah y'a de la couleur.	Ours, avec les pattes, les griffes.	D kan A Ban
3.	Deux ours en train de se battre. ∨ > ∨ C'est tout. 25"	Là (*D méd. sup.*) y sont en corps à corps. Y essaient de se griffer mutuellement. La forme noire.	
III	2"		
4.	Deux femmes... l'une en face de l'autre.	L'avancée du menton, les seins, les bras, les jambes, les chaussures à talons.	G K H Ban
5.	Au centre, un nœud papillon ou un papillon tout simple.	La forme.	D F+ Obj Ban

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

6.	Puis, là (*D noir médian*), une figure ; peut-être masculine, avec des lunettes noires 25"	Des lunettes noires, de par la forme.	D FC Hd/Obj
IV	7"		
7.	Peut-être une figure masculine... avec les pieds en bas, les grosses bottes.	Surtout les pieds, les chaussures.	D/G F+ H
8.	Ou alors, un grand tronc d'arbre. > ∨ 20"	En bas les racines, les branches (D *lat.*) qui dépassent. Vu d'en bas.	G FE Bot.
V	2"		
9.	Une chauve-souris. ...	Forme des ailes, antennes.	G F+ A Ban
10.	< Ou alors un oiseau qui ouvre le bec et... Ou par en bas. C'est tout. 20"	Bec ouvert d'un goéland (*D inf.*)	D/G F+ A
VI	**10"**		
11.	Deux visages d'hommes, dos à dos, collés dos à dos, qui crient ou qui ricanent.	(*Dans D sup.*)	D kp Hd
12.	∨ Pis dans ce sens-là, ça pourrait être une peau d'un animal ; je sais pas quoi. 35"	Rappelle la fourrure de marmotte ; les pattes pis la queue. Et là (*inf.*) on a coupé la tête ou le cou parce que c'était pas beau.	G FE A Ban
VII	25"		
13.	(*Rit*). Deux têtes de lapins qui se voient.	(*D sup.*)	D F+ Ad → kan
14.	∨ Et pis comme ça... Deux femmes qui dansent ; je sais pas, le twist, dos à dos. 40"	Tout ; la coiffure.	G K H
VIII	2"		
	Ah enfin la couleur.		
15.	Deux animaux sur les côtés et pis euh... là, ça pourrait être deux sardines	Crevettes. Lionne, animal à quatre pattes. ? Avancent.	D F+ A Ban → kan
16.	(*D sup.*).	Sardines : je voulais dire des crevettes. Pattes, queue... (*D sup.*)	D F- A
17.	∨ Un manteau de fourrure (rose, orange).	Le col, les bras, l'ampleur, le fait que ce soit coupé au centre ; sorte de symétrie.	D FE Vêt
18.	Deux bisons peut-être. 35"	(*vert médian*)	D F+ A
IX	20"		
	∧ ∨	Dans le vert.	
19.	Deux têtes d'ours ; dos à dos, au centre.	Pas un ours agressif ; il a l'air gentil. De la peau en trop : l'arcade sourcilière se replie.	D F+ Ad

20.	En haut, un grand hibou. C'est tout. 35"	Dans le rose. Par analogie, je me suis dit peut-être quelque chose en haut. J'ai vu des ailes. Comme séparées du corps ; j'ai pensé la tête. Comme c'est un rectangle j'ai pensé le hibou.	D F+ A
X	25" Moue. Dites donc. ∨		
21.	Deux hippocampes.	Au départ c'était disparate, sans liaison ; rien de génial. J'ai pensé peut-être une fresque marine. Dans le vert les hippocampes (*D médian*). J'ai retourné.	D F+ A
22.	Deux grenouilles.	Grenouilles : Dans le brun ; qui sautent.	D kan – A
23.	Deux crabes. ∧ et pis... C'est tout. 55"	Je les ai vus dans le gris (D *sup*.) En fait, le bleu, pourrait être un crabe (D F + A ban) ou des coraux compliqués, ouvragés.	D F+ A

Choix +	IV et V
Choix –	VI et IX

➤ Psychogramme

		Nbre	%		{F + = 10	A 12	F % 56,5
R :23	G	8	35	F = 13	{F – = 3	Ad 2	F + % 77
Refus :	D	15	65		{F ± =		
Tps total : 5'30"	Dd					H 4	
Tps/réponse : 14"	Dbl					Hd 2	A % 61
Tps lat moyen 10'	Do			K	3		H % 26
		G élab 3	37,5	Kp	1	Elem	
		D élab 4	27	Kan	2 (→ 1)	Frgt	Ban 6
				Kob		Obj 1	
						Anat	
				FC	1	Géo	
				CF		Pl 1	
				C		Sc	
						Abstr	
				FE	3(→)	Autres	
				EF		Vêt 1	
				E	(→ 1)		
				FClob			
				ClobF			
				Clob	(→ 1)		
T. Appr.	GD						
T.R.I.	3K// 0,5 Σ C introversif						
F Compl.	3k//1,5 Σ E introversif mixte						
RC %	39 %						

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	5" – Là, c'est un garçon qui... qui est un peu embêté parce qu'il a un violon et un archet, mais y sait pas y jouer. Il a une partition aussi, étalée par terre, mais y sait pas et aimerait bien apprendre. J'ai l'impression aussi qu'il est grand pour lui, que c'est pas son violon. Le bras là (D), on dirait qu'il a envie d'avancer, de tomber sur le... C'est peint ou c'est fait à partir de photos, ça... ?
Pl. 2	10" – Alors ça, c'est... une famille paysanne. Le père travaille au champ tôt, jusqu'à tard le soir. La femme est très fière de son ménage parce qu'... on a l'impression qu'elle règne sur son ménage ; elle est un peu surélevée ; elle regarde les champs, la campagne, tant elle est fière de son domaine. La fille, on dirait qu'elle va partir, par opposition à la campagne, on dirait qu'elle regarde la ville et qu'elle va partir pour y faire des études. (*Rapide*).
Pl. 3BM	Oh là là ! (*Regarde de côté.*) 10" – Alors ça c'est une personne affalée par terre ; c'est une femme ; elle a une jupe et des souliers... je sais pas ; elle est... elle est malheureuse du fait de son travail ; elle travaille trop ; elle est très fatiguée + + + elle a un poids énorme qui se rapporte dans son travail ; peut-être qu'elle est divorcée, qu'elle doit travailler seule ; peut-être qu'elle a trop d'enfants... elle travaille vraiment mais je crois pas que ça suffise à améliorer sa condition. 1'10
Pl. 4	5" – Alors 20". Ça, j'ai l'impression que c'est un homme qui cherche à se venger de quelque chose, qui va partir faire quelque chose de dangereux et sa femme est en train d'essayer de l'empêcher. Ça me fait un peu penser au cinéma des années 50. Je sais pas si vous devriez le noter ou si c'est important.1'
Pl. 5	2" – Oh joie ! Alors ça, c'est une femme qui vient de rentrer chez elle et qui est très surprise de voir que tout est rangé, alors qu'au départ, tout était en désordre, et qui est très surprise de voir qu'il y a des fleurs. Elle a l'air très heureuse parce qu'elle est peut-être pas d'un rang social très élevé et elle est très surprise de voir qu'il y a ces fleurs ; il y a peut-être quelqu'un qui les a posées sur la table. 40"
Pl. 6BM	2" – Alors ça c'est une... c'est la famille ; il manque le père ; le père est probablement mort ; le fils est très malheureux. C'est lui qui vient d'apprendre la nouvelle à la mère ; elle a un regard songeur à travers la fenêtre. Et pis je dis le fils ; c'est peut-être pas le fils. Celui-là, il a l'air très gêné ; c'est peut-être le fils qui est mort dans un accident et celui-là vient apprendre la nouvelle... Ou alors, c'est le père qui est mort dans un accident et celui-là c'est un agent de police... Mais y a un truc certain ; c'est la mort. 1'10
Pl. 7BM	(*Retourne la planche.*) Alors, très embarrassant ; je m'attendais à ce qu'y ait bien mieux. 5" – C'est le père qui dit quelque chose au fils, mais il n'y a pas de rapport avec la mort car le père a pas l'air malheureux. Y dit peut-être un secret au fils ; le père a l'air content d'apprendre quelque chose au fils... et le fils... a pas l'air très content de ce que dit le père. C'est peut-être un ordre que dit le père ; c'est pour ça que le fils a l'air malheureux. Le père a l'air de vouloir imposer sa volonté. 45"
Pl. 8BM	Ouh la !... 10" – Alors ça, j'ai l'impression que c'est un fils qui a eu un accident grave quand il était plus petit, qu'on a dû opérer, qui a été très grave, car il y a eu de la chirurgie. Mais malgré ce problème, il s'est développé normalement, sans problème. 1'
Pl. 10	Y'a bien mieux au dos. 7" – Là, c'est le fils qui vient s'excuser auprès du père pour quelque chose qu'il a fait. Ou alors, on apprend la mort de la mère et le fils est complètement désolé et vient se consoler auprès du père. Y'a pas de dissension. Y'a un aspect entente. Peut-être c'est le fils qui est heureux de trouver un appui auprès du père. 45"

Pl. 11	Qu'est-ce que ça peut bien être ça ? 20" < ∨ ∧ Alors ça, j'ai l'impression que c'est un... alors ça c'est très... peut-être une image tirée d'un roman. C'est un chemin de haute montagne, à côté duquel il y a des éboulis ; il y a tempête, haute montagne, paroi abrupte ; il y a un chemin qui longe la montagne ; il y a des abrupts inimaginables. J'ai pas l'impression que celui qui court a fait quelque chose de mal ; c'est plutôt ceux qui le poursuivent qui veulent le tuer ou le voler. Et là, on dirait un dragon. Peut-être que ça symbolise... Dieu qui regarde. On devine au ciel une personne. En tout cas, c'est un peu inquiétant comme décor ; très noir.
Pl. 3BM	2" – Ça, ça me rappelle les films de Charlie Chaplin, où souvent – non pas souvent, mais en particulier... un enfant représentatif de la dépression de 29 aux États-Unis, qui songe à son avenir et se dit que c'est pas brillant tout ça. Le noir au fond, ça symbolise la noirceur de la situation, le mauvais départ de la vie : il est pas intégré dans son milieu ; il est pas heureux. Il se mord les doigts de mécontentement. Ça symbolise bien cette époque.
Pl. 13MF	Alors ça c'est un médecin, qui malgré tous ses efforts n'a pas pu sauver... une jeune femme. Il est complètement désolé par la chose. Il est très fatigué, mais il a pas pu réussir. Il s'est crevé, mais il a pas réussi. Et pis il est désolé aussi.
Pl. 19	Là c'est une peinture abstraite *a priori*. Ça représente un bateau. C'est peut-être l'arche de Noé et donc, y a des lueurs qui sortent de ces deux fenêtres. Contraste entre l'extérieur qui semble cahotant, compliqué, tumulte des eaux, et l'intérieur qui semble beaucoup plus calme, plus joyeux ; ça me semble même chaud, revigorant, chaleureux.
Pl. 16	Ça c'est l'histoire d'un couple ; non pas d'un couple, d'une famille dont le fils est un peu... les parents se tuent au travail tous les jours ; ils travaillent la terre et le fils travaille la terre aussi, mais les parents ont d'autres ambitions que lui. Il est beaucoup plus intelligent qu'eux. Il a demandé une bourse, mais c'est le système monarchique. Alors, il essaie ; on l'interroge ; on cherche à savoir ce qu'il vaut. Il explique ce qu'il fait. Il voit le roi ; il explique ce qu'il fait ; il dit qu'il voudrait faire autre chose, mais le roi qui est pas bête s'attache à ce qu'il fait : il travaille la terre ; il s'occupe des autres familles et gère un peu tout. Alors, le roi a une très bonne idée ; il décide de le nommer à la tête du royaume comme administrateur des terres du roi ; c'est-à-dire que sans faire d'études, il réussit à gérer les terres du roi. (*Donne beaucoup de détails*.) [...] les parents sont très heureux pour lui ; il revient les voir ; retour en perspective ; les parents se serrant l'un l'autre et se disent voilà, on a réussi notre vie ; il va réussir la sienne.

2. Han, 18 ans : la réactivation de la perte chez un sujet limite dépressif[1]

Han, 18 ans, est adressée dans une clinique de post-cure assurant un suivi scolaire, après une hospitalisation en service de psychiatrie. L'examen psychologique lui est proposé afin de faire le point sur ses difficultés actuelles.

1. Par Catherine AZOULAY.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les troubles remontent à l'année dernière et se sont brusquement manifestés sous forme de voix proférant injures et insultes à son égard, plus particulièrement au domicile familial.

Assez rapidement, sous l'effet du traitement, ces symptômes s'amendent et elle peut même les critiquer. Cependant, elle ne peut pas reprendre une scolarité de façon efficace, ce qui débouche sur la prise en charge dans un milieu adapté à une reprise progressive de la scolarité.

Han est née dans un pays asiatique et vit en France depuis l'âge de 3 ans. Son père est décédé à la guerre alors qu'elle était bébé. Elle est la cadette d'une fratrie de trois filles. La mère, remariée avec un concitoyen, parle peu le français et reste au foyer.

La famille a dû déménager, ce que Han semble avoir mal supporté. La survenue des troubles est contemporaine de ce déménagement.

Le Rorschach

Les premières impressions suggérées par la lecture de ce protocole renvoient à l'idée d'une grande confusion dans l'appréhension des représentations humaines ou animales, tout au moins dans la première partie du test. Puis, progressivement, les images fournies se précisent et se différencient, comme si la familiarisation avec le matériel permettait à Han de retrouver une certaine cohérence. De même, l'enquête atténue l'impact désorganisant de l'approche initiale.

La productivité est modérée et la réactivité au matériel apparaît très variable en fonction des planches (temps de latence variant de 3 à 43 secondes). L'importance du F % élargi (90), du G % (52) et des manifestations kinesthésiques (pôle K à 8) signale la dimension rigide du fonctionnement qui privilégie les représentations à l'affectivité proportionnellement faible (pôle sensoriel : 4, RC % : 28). Les facteurs de socialisation sont peu représentés sans pour autant sembler réellement préoccupants (F + % élargi : 60, D % : 48, A % : 38, H % : 43, Ban : 3, contenus régressifs). L'importance des réponses humaines, dont certaines sont hybrides, souligne la mise en avant de la représentation de soi dont il s'agira de dégager l'origine. De même, le grand nombre de globalités construites à partir d'une découpe (D/G) questionne sur la qualité de l'unité corporelle. Enfin, ce protocole très kinesthésique traduit l'hyper-vitalité du fonctionnement psychique mais interroge dans le même temps sur la raison de ce trop plein de dynamisme.

➤ Processus de pensée

L'appréhension globale illustre la difficulté de prise en compte de l'unité : près de la moitié des réponses G sont, en effet, sous-tendues par le passage du détail à la totalité, ce qui n'est pas sans poser un grand nombre de problèmes de liaisons et d'aménagements perceptifs. Les difficultés les plus importantes s'éprouvent aux planches I et II lorsque Han tente maladroitement de construire une réponse humaine unitaire à l'aide de différents détails humains et animaux mal agencés. A ces deux planches, l'impact de la symétrie, ressentie comme une fracture, est saisissant et désorganise le rapport à la réalité perceptive. Dans ce contexte, la pensée est mise au service de la tentative de structuration d'une image du corps menacée de dissociation. Cependant, l'avancée dans le protocole permet peu à peu un réaménagement positif de l'unité : l'axe de symétrie de la tache n'est plus vécu comme une marque de scission mais comme un caractère unifiant passant au besoin par le dédoublement réussi de la réponse reflet.

Même si la planche IX est encore objet de confabulations (un DG, un DD), celles-ci sont caractérisées par la confusion ou l'instabilité identitaire dans un registre anaclitique et non plus dissociatif.

À côté de ces difficultés d'appréhension perceptive, la pensée semble richement mentalisée et certaines réponses apparaissent authentiquement créatives et personnalisées (réponses 8, 11, 16, 19, 20). Cependant, sous l'effet d'une excitabilité kinesthésique, le risque de dérive hors du champ de la réalité objective est toujours présent.

Ainsi, les kinesthésies possèdent un effet très contrasté sur le fonctionnement de pensée : soit elles enrichissent positivement les processus de pensée en raison du dynamisme mental qu'elles impriment (les trois K des planches pastel), soit, elles figent la dynamique psychique (*dans le regard, en miroir*). D'un côté comme de l'autre, la kinesthésie s'inscrit dans l'excès : excès de gel pulsionnel dû à la menace pesant sur l'image corporelle, excès de dynamique projective entraînant la pensée hors du champ de la réalité objective. C'est ainsi que, dans ce grand écart, les K ne sont que rarement de bonne qualité sur le plan formel.

Avec un cadre perceptif difficilement contenant, les processus de pensée, malgré l'évidence des potentialités de cette jeune fille, ne sont réellement investis que grâce à la mise en place de défenses narcissiques susceptibles d'assurer une mobilisation positive du fonctionnement cognitif.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Traitement des conflits

La représentation de soi est dominée par la menace de confusion des règnes et de dissociation identitaire qui se profile dans les premières planches : I : *Je verrais la tête d'un homme avec la moitié du corps et les pattes avec une aile, qui est en train de marcher à côté d'une rivière et on voit son ombre* (*la moitié gauche de la planche*) *; une sorte d'homme animal avec des ailes* (*partie droite ?*) *Son reflet.*

La difficulté d'aménagement de la symétrie entraîne un risque de dédoublement psychotique de la représentation de soi, qui, ainsi que nous l'avons évoqué plus haut, se prolonge peu à peu par la mise en place d'un dédoublement narcissique. La récupération de défenses narcissiques plus efficaces permet en effet à Han de restaurer une identité fortement mise à mal : planche VII : *Une femme normande qui se regarde dans la glace.* (*Assise, elle s'admire*).

Cependant, la différenciation sujet/objet de même que la stabilité identitaire ne sont pas nécessairement acquises pour autant et il semble que Han oscille entre différents registres identitaires (planche III : *femmes-fourmis*, planche IX : *Monsieur ou femme, sorte de bébé, enfant, lutin, la forme d'une personne un peu grosse et petite aussi*).

Les identifications sont aussi bien masculines que féminines mais l'ambiguïté identificatoire apparaît projetée surtout sur le masculin : *Le géant, il a des longs cheveux* (planche IV), *Un monsieur qui a des cheveux rouges, des paillettes.* Par ailleurs, seule l'identification féminine est porteuse de mouvements d'idéalisation positifs accompagnés d'un investissement narcissique du corps et de l'enveloppe : *Une reine avec une robe rouge longue, une sorte de traîne. Elle a une couronne, elle tient une sorte de tissu, d'étoffe* (planche X).

Les planches sexuelles rendent compte, de nouveau, de l'imbrication des registres de problématiques : si la planche IV renvoie à une double problématique (identitaire et identificatoire), la planche VI témoigne de l'atteinte des limites corporelles, que ce soit par effraction d'une enveloppe ou par brouillage des frontières dedans-dehors.

Ainsi, l'identité mal assurée comme les identifications instables et mouvantes traduisent la précarité des assises narcissiques.

Au plan objectal, les représentations de relations sont très peu nombreuses et relèvent toutes de caractéristiques narcissiques : les représentations en miroir ou en reflet rendent compte de l'exclusion de l'autre en tant que vecteur de la différence et du conflit. Les planches rouges déstabilisent Han

sur le plan identitaire mais la protection contre la menace relationnelle que constituent les défenses narcissiques lui permet de demeurer à l'abri de l'effraction pulsionnelle. Aux planches pastel, la lutte contre la régression s'organise notamment grâce à l'activité kinesthésique ; mais aussi, la nécessité de représenter des personnages humains dont les attributs narcissiques se développent avec une grande richesse de détails et de précisions, dans une atmosphère ludique et imaginaire, permet de traduire aussi bien la qualité du lien narcissique et libidinal avec des objets intériorisés que le besoin d'en contrôler les stimulations émotionnelles. Ces planches sont, du reste, choisies par Han en choix positif.

De façon sous-jacente, la dimension anaclitique de la relation à l'objet se profile derrière l'angoisse du manque de support à la planche VIII : *Une sorte de loup... qui saute sur une sorte de falaise, où y'a pas de terre.* (*La terre est détachée, y'a un vide*). De même, à la planche IX, la relation qui s'exprime sur un mode anaclitique tente de masquer derrière une sorte d'instabilité des objets, la quête primordiale de l'objet maternel : *Une dame avec un monsieur tenant une sorte de bébé ou un petit lutin.*

Mais au-delà des modalités de relation narcissique ou anaclitique, c'est l'affect en général et la sensibilité dépressive en particulier qui se trouvent relégués hors du champ des représentations.

Le TAT

Ce protocole apparaît inégal à plus d'un titre : les temps de latence ainsi que la productivité sont variables et la tonalité émotionnelle, l'implication personnelle sont très différentes d'une planche à une autre, allant d'un retrait défensif à des mouvements projectifs de grande ampleur en passant par des capacités de nuances et de distanciation adéquates.

Quoi qu'il en soit, ce protocole apparaît, au premier abord, extrêmement différent du Rorschach dans sa dimension labile et dans le recouvrement d'une fermeté des assises identitaires.

Manifestement, la qualité figurative du matériel a joué un rôle bénéfique, procurant, grâce à l'étayage perceptif, l'ancrage nécessaire à une meilleure stabilité.

Il existe une grande variété de procédés d'élaboration du discours, rendant compte de l'hétérogénéité du fonctionnement de Han.

Les procédés labiles sont très représentés, notamment ceux qui relèvent de l'investissement de la relation (B1) et de la dramatisation (B2). Ils

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

révèlent l'existence d'un noyau hystérique et de l'investissement libidinal de la relation. La planche 6GF est révélatrice de l'accès à un fantasme de séduction et de l'alternance entre désir et défense, témoin de l'ambivalence pulsionnelle : *C'est une jeune femme qui a été surprise par un homme, qui veut se présenter, faire sa connaissance, mais l'homme lui raconte des histoires qui lui font peur ou bien elle est choquée par les avances de cet homme.*

Les procédés rigides interviennent également de façon sensible dans la prise en compte de la réalité objective (Al) et semblent parfois s'articuler harmonieusement avec les procédés B, comme par exemple à la planche 4 : *C'est un homme qui est en train de regarder une jolie fille et à côté de lui, une femme le retient* [...] *ou une déclaration de guerre, il veut participer, il veut aider, si c'est pour une déclaration de guerre, il voudra s'engager mais la femme le retient.* Dans ce contexte, le jeu symbolique exprimé par l'alternance pulsionnelle sous-jacente au terme « déclaration » – d'amour – de guerre –, traduit la qualité de la secondarisation des conduites psychiques.

Ces procédés A et B indiquent la possibilité de reconnaître le conflit intrapsychique dans un contexte objectal. Cependant, ces défenses névrotiques ne sont pas suffisamment souples pour permettre l'élaboration des conflits ni suffisamment solides, à certains moments, pour juguler la menace pulsionnelle.

Des mouvements défensifs relevant du processus primaire font alors irruption le plus souvent de façon ponctuelle mais néanmoins massive, rarement de façon tout à fait envahissante sous l'effet essentiellement du débordement pulsionnel (planche 13MF). Il s'agit surtout des procédés relevant de la massivité de la projection (E2) mais aussi de l'altération du discours (E4) ou encore, plus rarement, de la désorganisation des repères identitaires (E3). Le contraste saisissant entre les aménagements souples des mouvements fantasmatiques à la planche 4 et le débordement pulsionnel de la planche 13MF, relève du clivage entre deux registres de fonctionnement qui coexistent sans se rencontrer :... *ça peut être un de ces hommes qui tuent les femmes parce qu'ils les prennent pour sa mère et en tuant la femme, il tue sa mère parce que sinon il se venge en tuant les femmes...*

Dans l'intervalle, des procédés d'évitement du conflit, d'ordre narcissique essentiellement, assurent la mise à distance de l'intériorisation du ressenti dépressif (CN4 : planche 12BG), ou mettent l'accent sur des limites insécures (CN4 : planches 13B et 19). Ailleurs encore, ces défenses évacuent la confrontation à l'angoisse de castration (CN2 : planche 1) ou mettent à l'écart du conflit interpersonnel (CN1 : planche 2). Ces défenses participent

aussi bien de la protection contre l'émergence pulsionnelle que de la désignation d'un objet maternel défaillant.

La problématique œdipienne est abordée sur un mode labile d'allure hystérique mais ce mode de fonctionnement n'est que transitoire et ne permet pas l'accès à une authentique structuration triangulaire.

Au-delà de l'inhibition qui s'impose aux planches sollicitant la relation à l'image maternelle (5, 7GF, 9GF) se révèlent, surtout dans la deuxième partie du protocole, des problématiques narcissique et de perte d'objet en lien avec la précarité de cette représentation (10, 12BG, 13B, 19). En effet, cette image maternelle, profondément défaillante, apparaît incapable de combler les attentes du sujet au point de susciter un sentiment d'étrangeté consécutif à la menace de perte des limites entre le dedans et le dehors (planche 19).

En arrière plan se projette une problématique archaïque de destruction dirigée vers l'image maternelle dont la dimension insécurisante peut être vécue comme dangereuse, voire persécutrice et entraîner d'intenses mouvements projectifs non négociables.

Synthèse

L'hétérogénéité du fonctionnement se manifeste aussi bien entre les deux épreuves que dans le TAT seul. Cet aspect particulier relève du clivage du moi, mécanisme de défense essentiel des fonctionnements limites.

La problématique de perte d'objet ne peut encore être suffisamment reconnue, mais les affects dépressifs semblent susceptibles d'émerger dans un contexte où l'étayage est positivement investi.

Les épreuves projectives permettent de rendre compte du fait que la décompensation de Han s'est inscrite dans un contexte de rupture d'étayage (déménagement). La dépression déniée s'est transformée en agressivité haineuse envers la mère. Cependant, ce mouvement, n'ayant pu s'élaborer psychiquement, s'est retourné contre la jeune fille, sous la forme des voix injurieuses.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	16"		
1.	Mol j'vois deux elfes avec un chapeau pointu > euh ∧ ...	(*D lat. gauche.*)	D F± (H)
2.	J'verrais une, la tête d'un homme avec la moitié du corps et les pattes avec une aile, qu'est en train de marcher à côté d'une rivière et on voit son ombre.	(*La moitié gauche de la planche.*) Une sorte d'homme animal avec des ailes, tête d'homme (*partie droite ?*) son reflet.	D/G K H/A Reflet
II	33"		
3.	J'verrais une sorte d'homme oiseau avec la tête toute rouge, il manquerait le bec qu'on voit pas, et qui se regarde dans un miroir disons... > ∧	Une sorte d'oiseau, il est assis, un corps d'homme (*D noir latéral gauche et moitié du D rouge inf.*), la tête d'oiseau (*D rouge sup.*).	D/G K– H/A → C
4.	euh, en bas une sorte de papillon tout rouge, les ailes sont rouges et noires. Rien d'autre.	La forme.	D FC A
III	8"		
5.	J'vois un nœud papillon tout rouge.	(*D rouge*) la forme, la couleur aussi, ça flashe.	D FC Obj Ban
6.	Une sorte de, d'insecte, la moitié du corps jusqu'à la tête, on voit bien les dents et tout ça avec les pattes +++.	La tête et les jambes (*D noir lat.*).	D F– A
7.	Deux fourmis (*rit*) femmes avec deux paniers, disons un panier, mais des femmes fourmis, c'est ça. C'est tout.	Une fourmi avec une tête et une forme humaine. Un insecte, les yeux, les jambes (panier = *Dd inf.*).	D F– A/H
IV	4"		
8.	Un géant, c'est une sorte de siège, un peu bizarre, le bas de la chaise est très mince, mais... (fait des gestes pour montrer la forme du siège). Le géant il a des longs cheveux avec, c'est pas une tête d'homme, mais la tête d'un oiseau avec un bec.	La tête, y'a un bec là (*Dd sup. med.*) Une sorte de fauteuil enfin les... (*fait des gestes pour désigner les accoudoirs*) (*D latéraux « pinces »*). Il est assis.	G F+ (H)/A → K
9.	Ça peut aussi être un arbre. C'est tout.	(*D inf.* = tronc, le reste = feuilles)	G F + Bot
V	3"		
10.	Une chauve-souris >	À cause des ailes un peu, des pattes et surtout les oreilles (*Dd sup.*).	G F+ A Ban
11.	Un petit lapin avec un sac à dos, il marcherait dans une grande flaque et après on verrait son reflet. C'est tout.	La forme, l'ensemble.	D/G kan A Reflet
VI	43"		
12.	C'est un chat qu'on aurait... (*incompréhensible*) aurait pris que sa fourrure,	On a enlevé tout, tous les os, que la peau, la tête d'un chat quand on voit en dessous (*?*) à cause des poils, des moustaches.	G FE A Ban

13.	Disons > un paysage au bord d'un étang, des arbres, des herbes.	(*Uni ?*) Je sais pas. > L'étang (*1/2 D inf.* + *Dbl ext.*) herbe (« moustaches »), le haut sombre, pas éclairé, on voit de loin. (*Uni ?*) Non je crois pas.	D/Gbl EF Pays
VII	21"		
14.	Une femme normande qui se regarde	(miroir = *partie droite*)	G K H
15.	dans la glace. > Des nuages	(*?*) Non assise, elle s'admire. (*Dd bas* = robe) (*?*) La forme, et aussi comment c'est, une sorte de fumée qui monte. (*Uni ?*) Non	G EF Elem.
VIII	16"		
16.	> Une sorte de loup, de chien qui marche, qui court, qui saute, euh, qui saute sur une autre roche, une sorte de falaise où y a un espace où y'a pas d'terre, dans, euh, pas à côté d'une fosse, d'une, à côté d'une falaise. ∧ Rien.	(*D rose med.*) (?) La forme. Falaise (moitié rose/orange). La terre est détachée, y'a un vide, il veut passer de l'autre côté. Loup : la forme et aussi l'impression qu'il marchait. (*1/2 droite ?*) Ça peut être une rivière	D kan A Scène
IX	8"		
17.	Une sorte de mouche avec des ailes.	Mouche, insecte (yeux = *D rose med.* ; ailes = D vert) d'autres ailes (*D orange sup.*) à cause des yeux, ça ressemble assez à des mouches	DG F–A
18.	> Un bébé tout rose,	(*D rose moitié gauche.*)	D FC H
19.	Une dame avec un monsieur tenant une sorte de bébé ou un petit lutin, quelque chose comme ça, et à côté c'est une dame avec une sorte de masque et un chapeau qui monte très haut ou un monsieur qui met une main à côté de son nez (fait le geste), il porte un chapeau, c'est toujours le reflet.	(*D vert* + *D or.*) Monsieur ou femme, sorte de bébé, enfant, lutin (vert), la forme d'une personne un peu grosse et petit aussi, des chapeaux (D sup. du D orange)	DD K– H/Scène Reflet
X	27"		
20.	Une sorte, euh, comment dire, une reine avec une, avec une robe rouge longue, une sorte de traîne. Elle a une couronne, elle tient une sorte de tissu, d'étoffe bleue, à côté il y aurait deux poupées ou des insectes avec une chevelure (se tient les cheveux) jaune, blonde et elle tient... la reine tient une sorte de sac, elle est en train de marcher.	(Robe = *D rose med.*) Sa longue traîne et le mouvement, en train de marcher rapidement. (*forme ou couleur ?*) La couleur et la forme. (couronne = D gris) Foulard, morceau de tissu qui sont pas froissés, pas plies (*fait le geste*) quand ils sont chiffonnés (*D bleu*).	D K–H

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

21.	J'vois aussi un, elle a son reflet aussi, un Monsieur qui a des cheveux rouges, des yeux jaunes avec une moustache, un nez, il a, c'est des paillettes ou une sorte de chapeau magique sur le front, il y a deux taches bleues peut-être que c'est un clown.	*Rep. Add.* femme insecte avec une chevelure blonde. Une femme mais d'abord corps d'un insecte (*D bleu lat.* + *D jaune*). [H/A] Clown, cheveux roses, moustache verte, yeux jaunes, quelque chose sur le front (*bleu*) autour des paillettes	D K H Reflet

Choix +	VIII (>) et IX (>) « La couleur, surtout la couleur. » IX « C'est imaginaire. »
Choix –	IV (Ù) « À cause des couleurs d'abord, d'abord le géant est imposant, il a l'air... on voit pas trop son visage mais... euh il est méchant. » VI (Ú) « Le chat qu'on a... enlevé la peau c'est... » I « J'aime pas » (>) (moitié homme)

➤ Psychogramme

R21	G6	G % 52 %	F 7 (3 + ; 3– ; 1±)	A 7	F % 37 %
	D/G 3			A/H 1	F % E (19/21) 90 %
Tps lat. moyen 18"	D/Gbl 1		K 6		F+ % E 66 %
	DG1		kan 2	H 5	
				(H) 1	A % 38 %
	D 9	D % 48 %	FC 3	H/A 2	
	DD 1		FE 1	(H)/A 1	H % 43 %
			EF 2		
				Obj 1	Ban 3
T. A. G D			1 → K	Bot 1	
T.R.I : 6K/1.5 Σ C			1 → C	Pays 1	
F.C. 2k/2,5 Σ E				Elém 1	
RC % 29 %				(4 réponses Reflet)	

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	On peut dire plusieurs histoires ? 26" – Il aimerait bien jouer du violon ou de, y sait pas tellement bien jouer qu'il se demande comment il peut faire, se débrouiller pour jouer de cet instrument par exemple devant des personnes... pour un concert (*sourit*).
Pl. 2	11" – Donc c'est une jeune fille qui veut continuer ses études, qui veut pas travailler à la campagne, pas comme font ses parents, très durement. Peut-être elle a d'autres ambitions dans sa vie que d'avoir des enfants et faire un métier qui plaît pas, que cultiver la terre. Ou bien elle voit que ses parents travaillent très durement pour l'élever, et là elle veut les aider, euh non, quand elle sera plus grande plus âgée, qu'elle aura fini ses études, elle pourra les aider financièrement. C'est tout.

Pl. 3BM	(*S'approche.*) 53" – J'ai l'impression qu'il y a un couteau et une baignoire, la fille est à côté d'une baignoire, y'a un couteau par terre, j'crois... De toute façon j'crois que c'est une fille qu'a du chagrin, qui est malheureuse, et... (*tout bas*) « oui, d'accord », qu'est-ce que j'ai dit, peut-être qui a fait... qui s'est coupé les veines par exemple quoi, mais c'est une fille qu'est très malheureuse et qui, euh, qui en a assez de la vie, qui peut pu assumer ses problèmes, elle a essayé de se suicider mais elle a pas pu (*scrute la feuille*) et elle pleure... je sais pas si c'est une baignoire ou un banc mais (*scrute, se rapproche*)… j'ai vraiment l'impression que c'est un couteau, une lame... Si y'avait pas eu ça, ce petit couteau, c'aurait été un petit chagrin qu'elle aurait eu, une dispute avec ses parents, une déception amoureuse, quelque chose de banal disons.
Pl. 4	1'6" – C'est un homme qui est en train de regarder une jolie fille et à côté de lui une femme le retient, elle veut pas qu'il regarde une autre fille par exemple (*tout bas*), « non pas par exemple », euh ou bien c'est un homme qui vient juste d'entendre une nouvelle très grave, un accident ou une déclaration d'une guerre, y veut participer, y veut aider, par exemple si c'est pour une déclaration de guerre il voudra s'engager mais la femme le retient.
Pl. 5	4" – C'est une femme qui a entendu un bruit ou elle a vu que la lumière était allumée, elle veut savoir qui est dans cette pièce... elle veut savoir ce que la personne fait dans cette pièce... c'est tout.
Pl. 6GF	16" – C'est une jeune femme qui a été surprise par un homme... qui veut se présenter, faire sa connaissance, mais l'homme lui raconte des histoires qui lui font peur, ou bien elle est choquée par les avances de cet homme.
Pl. 7GF	17" – (*Scrute la planche.*) Ah oui... C'est la mère d'une petite fille qui est en train de raconter une histoire, elle ne l'écoute pas, elle préfère regarder le paysage ou voir ce qui se passe autour d'elle, ce qui est plus intéressant. (*Parle très vite.*)
Pl. 9GF	19" – C'est une jeune fille qu'est en train de courir, une autre l'observe en cachette, disons la surprend... mais elle est en train de courir après quelqu'un, ou bien elle a fait quelque chose de grave et elle doit partir sans qu'on la voit, en tout cas la personne à côté de l'arbre la surprend.
Pl. 10	14" – C'est deux personnes, un mari et une femme, un frère et une sœur qui, ou une amie, qui se disent au revoir, ils vont se quitter pour longtemps, pour un certain temps, et ils savent pas quand ils pourront se revoir. Ou bien c'est deux personnes qui regrettent quelqu'un qui est mort, mais c'est deux amoureux qui sont serrés l'un contre l'autre.
Pl. 11	8" – C'est un... couple, euh un petit groupe de gens qui doivent fuir, il y a une sorte de lézard qui veut les manger (*s'approche*). À chaque fois qu'ils traversent, euh, non, à chaque fois qu'ils traversent le sorte de petit pont, ils sont attaqués par le lézard, mais c'est le seul endroit où ils peuvent accéder pour quitter le village ou pour aller au village (*débit rapide*).
Pl. 12BG	4" – C'est un paysage de campagne où il y a une rivière, une barque, un pommier, à cause des couleurs on dirait que c'est triste, c'est en noir et blanc, c'est un peu triste. On voit bien que c'est le printemps, mais peut-être que ça a été pris le matin quand le soleil n'est pas encore apparu, quand le soleil n'a pas montré ses premiers rayons.
Pl. 13B	11" – L'endroit se déroule, euh je sais pas, aux États-Unis dans l'époque du Far West, la conquête de l'Ouest. Y'a un, c'est un petit garçon qui vit dans une petite maison en bois avec sûrement des parents qui sont un peu pauvres... La maison a plein de courants d'air, euh, parce qu'elle est mal construite.
Pl. 13MF	40" – C'est un homme qui pleure, euh une femme... j'crois pas que ce soit sa fiancée... Ça peut être un de ces hommes qui tuent les femmes parce qu'ils les prennent pour sa mère et en tuant la femme il tue sa mère parce que sinon il se venge en tuant les femmes parce que sa mère a sûrement fait des choses qui ne lui plaisaient pas et il veut punir sa mère, disons.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 19	25" – On est dans un (*soupire*) dans un pays imaginaire, les maisons un peu bizarres, dans une sorte de grotte, il y a de la neige, les nuages sont bizarres, les arbres aussi sont bizarres, ils ont une drôle de forme, on voit une petite fille à sa fenêtre qui est en train de parler à quelqu'un ou de regarder quelqu'un. Ou bien c'est une sorte de machine à vapeur qui a une drôle de forme, une forme de dessin animé et qui est en train de flotter sur une sorte de mer, de lac, et la petite fille est en train de conduire une sorte de bateau.
Pl. 16	6" – La dernière fois que j'ai raconté... un personnage qui peint, avait mis de la peinture sur un dessin qu'il avait peint, il a tout recouvert en blanc ou il a effacé tout ce qu'il y avait autour, il avait fait tout autour de soi pour qu'il ne reste que du blanc... comme si rien ne s'était passé, toutes les mauvaises choses ont disparu, les bonnes aussi et il reste que cette feuille blanche pour redessiner, pour reconstruire quelque chose de nouveau, sur de nouvelles bases pour que les choses... pas commettre les erreurs du passé mais essayer quelque chose de bien. C'est tout.

3. Adrien, 18 ans 2 mois : La perte d'objet dans la psychose dysthymique[1]

Adrien est vu en examen psychologique afin d'établir un premier bilan de son évolution dans l'hôpital de jour où il a été admis deux ans auparavant. Cette prise en charge s'est inscrite dans le prolongement d'une hospitalisation qui avait été motivée par un état de grande désorganisation accompagnée d'un passage à l'acte agressif sur sa grand-mère maternelle chez laquelle il demeurait.

Quelque temps auparavant, à la suite du suicide d'un de ses camarades de classe, il avait progressivement arrêté sa scolarité jusque-là brillante, s'était enfermé chez lui, ne se lavant plus, mangeant à peine. Ses préoccupations étaient alors religieuses et mystiques : il devait sauver le monde.

Adrien est le fils d'un couple français de milieu aisé vivant à l'étranger. Il a une sœur cadette.

La mère parle de son fils comme un enseignant évaluant froidement et objectivement les mérites d'un élève. Son seul souci est la réinsertion scolaire d'Adrien. Le père, voyageant beaucoup, semble avoir été peu présent auprès de son fils. Il se décrit lui-même comme supportant mal toute contrainte et évitant tout conflit.

C'est à l'occasion de vacances scolaires en France que Adrien demande à rester chez sa grand-mère maternelle. Les troubles ont débuté quelques mois plus tard.

1. Par Catherine AZOULAY.

Actuellement, l'évolution d'Adrien est considérée dans le service comme favorable du fait notamment de la reprise d'investissements intellectuels et sociaux.

Il obtient à la WAIS-R : QIV 121 ; QI P 104 ; QIT 114

Le Rorschach

La production est relativement importante (trente-deux réponses) mais la verbalisation, inégale, oscille entre une restriction appauvrissante et une plus grande fluidité. De fait, le caractère souvent haché des réponses rend les mouvements associatifs difficiles à saisir dans leur continuité. La différence notable de production entre les planches noires et rouges (de une à trois réponses) et les planches pastel (de cinq à huit réponses) témoigne de l'hypersensibilité aux caractéristiques sensorielles du matériel (RC % = 56). Dans le même sens, la réactivité immédiate ou quasi immédiate dès la présentation des planches rend compte d'une précipitation dans le discours et signale la difficulté de prise de distance par rapport à l'objet test.

Le climat, particulièrement dysphorique, s'imprime au travers de contenus, d'adjectifs ou de remarques très anxiogènes ou à connotation dépressive (*pas un animal sympathique, les yeux qui tombent, c'est sinistre, la mort, regard triste, mélancolique*). L'angoisse paraît à son apogée à la planche IV dans l'incapacité de contenir, de circonscrire cette angoisse qui devient morbide. Dans ce contexte, le surinvestissement de la forme (F % à 87) et l'échec de son contrôle (F + % = 46) témoignent des efforts déployés contre l'effraction par des mouvements dépressifs à connotation mortifère et de leur échec.

Ainsi, ce protocole donne l'impression d'une fluctuation entre des mouvements de retrait fantasmatique et émotionnel sclérosants et un envahissement massif et incontrôlable par des affects dépressifs anxiogènes.

➤ Processus de pensée

Le cadre perceptif est de mauvaise qualité en raison notamment de l'affaissement du F + % mais la présence de quatre réponses Banales permet néanmoins de rendre compte de capacités d'adhésion à la pensée collective.

Les réponses globales, toutes de facture simple, sont concentrées dans la première partie du protocole (jusqu'à la planche V). Quatre de ces réponses sur les six présentes mettent en avant des mouvements projectifs intensément dépressifs et désorganisants. Les réponses globales déployées

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

au niveau des planches noires (I, IV, V) et rouges (II et III) semblent donc associées aux caractéristiques sensorielles du matériel et génèrent une forte angoisse mortifère d'allure mélancolique, qui se décharge massivement dans la réponse Clob de la planche IV en faisant voler en éclats les limites entre le dedans et le dehors.

Si la globalité véhicule une charge d'angoisse difficilement maîtrisable, le découpage autorise un meilleur contrôle affectif et permet au sujet de limiter les risques d'envahissement pulsionnel. Ainsi, la deuxième partie du protocole, en lien avec un matériel aux couleurs adoucies (grises ou pastel), est marquée par des réponses Détails et une oscillation entre F + et F –.

Aux planches pastel, les différences de couleurs permettent au sujet de distinguer les éléments les uns après les autres : il s'agit de mécanismes de pensée apparentés à l'isolation mais le défaut de liaison entre associations peut aussi à certains moments évoquer une rupture des liens de pensée proche du clivage. Cependant, si les couleurs permettent à Adrien d'être au contact de la réalité, c'est-à-dire de se dégager partiellement des mouvements mortifères initiaux en évitant l'effraction des limites psychiques, elles entraînent aussi des réactions d'ordre maniaque dans la multiplication du nombre de réponses (dix-huit réponses aux trois dernières planches).

Le travail de la pensée est donc ici essentiellement défensif et consiste à tenter de protéger le sujet contre la menace d'anéantissement mélancolique : en effet, toute expression projective et personnelle étant source d'une grande souffrance psychique, Adrien ne peut investir son fonctionnement de pensée sans courir le risque de sa propre perte.

➤ Traitement des conflits

La représentation de soi se définit au travers de réponses humaines et animales qui rendent compte de la souffrance narcissique et dépressive du sujet : la réponse *visage* de la planche II est l'objet d'un dérapage du rapport à la réalité et révèle la dimension prégénitale de la problématique : l'identification masculine est péjorée par l'atteinte narcissique et la souffrance dépressive qui l'accompagne est encore davantage accentuée à l'enquête (*les yeux rouges → les yeux qui tombent un peu ; les joues un peu rondes → les joues grises*). On assiste là à une sorte d'asphyxie psychique. En revanche, l'effort de rassemblement de la représentation en un tout témoigne de la lutte engagée contre le morcellement de l'image du corps.

L'enquête aux limites de la planche III permet l'évocation d'une représentation de relations dans un registre spéculaire tenant à distance le mouvement

de décharge amorcé au spontané (*sang*) et touchant la fiabilité des repères corporels (*ça s'évase*).

La réponse additionnelle de la planche VII est de même facture que celle de la planche II : l'intensité projective déstabilise le rapport au réel et la qualité du discours et met à jour l'étendue de la faille narcissique sous-tendue, là encore, par un fort écho dépressif.

La réponse Humaine partielle de la planche IX peut être considérée comme de bonne qualité formelle. L'identification masculine/infantile est caractérisée par la perception en reflet qui évince toute notion d'altérité. Le trouble narcissique est encore présent (*quelque chose d'anormal*) mais atténué par l'inhibition.

On peut noter que la projection sur des représentations animales (réponses 1 et 30) d'affects humains (*tristesse, mélancolie*) rend compte de l'extrême difficulté de prise de distance affective et de la propension à la confusion des règnes humain et animal.

Ainsi, l'identité très fragilisée est appréhendée par des identifications à des personnages masculins liés à des références culturelles servant de réceptacle à des mouvements projectifs intenses et désorganisants, ou encore par le biais d'images aux assises narcissiques mal assurées. Néanmoins c'est bien cette capacité d'expression de la souffrance narcissique qui assure une certaine cohésion identitaire en permettant au sujet d'exister et de ressentir. Par ailleurs, la problématique identitaire se situe également dans les références à la symétrie, à la sensibilité à l'axe médian (*si on coupe ça en deux*) et dans les efforts de rassemblement des parties en un tout qui s'inscrivent dans la lutte entreprise pour maintenir l'unité corporelle face à un risque dissociatif certain.

Parallèlement, l'émergence de modalités d'identification phallique même faiblement représentée (*un totem indien, un dinosaure, la tête qui s'élève*) témoigne en faveur d'une hétérogénéité des registres de fonctionnement.

L'étude de l'axe objectal met l'accent d'emblée sur l'absence de K au spontané posant la question de l'investissement d'objets internes : seule, l'enquête aux limites de la planche III autorise une vague reconnaissance d'une représentation de relation d'ordre spéculaire rapidement relayée par l'instabilité identitaire.

Les planches rouges témoignent de l'impossibilité de maniement pulsionnel : le rouge s'associe à l'atteinte narcissique et à une émergence pulsionnelle primaire minimisée mais inélaborable (planche III : *un peu de sang*).

La planche IV donne lieu à un mouvement de décharge brute d'une angoisse mortifère que le sujet s'efforce de rationaliser à l'enquête. Il

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

est possible que cette irruption anxiogène majeure s'inscrive dans le prolongement des planches II et III comme un violent retour sur soi de mouvements pulsionnels et relationnels réprimés. Cette réponse abstraite morbide indiquerait ainsi l'incapacité fondamentale du sujet d'aménager l'angoisse dépressive dans le sens d'une problématique de perte. En d'autres termes, l'angoisse de séparation, non représentable et par conséquent non élaborable bascule de façon abrupte du côté d'une angoisse de mort à connotation mélancolique.

Cependant, le sujet peut aussi se récupérer efficacement aux planches V et VI par le biais de réponses adaptatives et secondarisées évoquant la mise en place d'un clivage opérant.

Les mouvements affectifs essentiellement dépressifs se caractérisent par l'acuité de la charge anxieuse qu'ils véhiculent. L'effort de protection contre la menace de pénétration par l'affect s'effectue par le surinvestissement des composantes formelles des réponses plus particulièrement aux planches pastel. Les trois dernières planches sont en effet l'objet d'une surenchère de réponses déliées et difficilement maîtrisées par la forme et le découpage. Cette multiplication de réponses presque exclusivement formelles témoigne de l'impact produit par la rencontre avec un environnement plus tolérable mais aussi de la difficulté voire de l'impossibilité d'intégration de ces stimulations : les deux réponses FC (19 et 24) sont plus défensives que régressives et la couleur rose est inadéquate à deux reprises (réponses 17 et 21) Ainsi, cette grande réactivité révèle en fait une hyperexcitabilité d'allure maniaque et l'effort échoué du sujet pour canaliser cet afflux d'excitation.

Au total, l'absence de kinesthésie et la prépondérance de l'angoisse dépressive évoquent l'impossibilité foncière d'accès à une représentation de perte objectale. La dépression ne peut se vivre qu'au plan d'une souffrance psychique aiguë mettant en péril l'identité du sujet, et non au sein d'une relation d'objet et/ou de dépendance anaclitique. La déliaison associative et les tentatives d'éviction de l'affect constituent pour le sujet le seul moyen de se « retirer » hors du champ d'une émotion pénétrante et quasi persécutrice et de la charge morbide qui l'accompagne.

Le TAT

La lecture du protocole donne d'emblée l'impression d'une intense implication personnelle : en effet, le discours fluide, d'apparence labile, est assorti d'expressions verbales très chargées tant au plan émotionnel qu'au

plan des représentations. Les personnages sont souvent identifiés d'emblée avec un prénom, ce qui les fait paraître plus (trop ?) proches, ou bien le récit est conjugué à la première personne et c'est dans ce « je » que peut se perdre la distance entre soi et l'autre.

Cette adhésion instantanée au contenu latent des planches, ce climat surchargé d'affects et de représentations massives au sein de récits pourtant construits autour de « bonnes paroles et de bons sentiments » assurent une couverture vivante à l'ensemble du protocole, vernis coloré certes mais superficiel.

En effet, ce dynamisme apparent s'avère très précaire dans la mesure où tous les récits sont fondés sur le modèle de romans « à l'eau de rose » ou, ainsi qu'Adrien le dit lui-même, d'après la collection « Harlequin ». On ne peut alors que se poser la question du collage du dehors sur le dedans pour pallier les difficultés d'intégration des mouvements psychiques.

Par ailleurs, certains commentaires exprimés par Adrien sur lui-même, soulignent l'importance de ces difficultés et la souffrance dépressive qui s'y associe.

Les modalités défensives se retrouvent majoritairement dans un mixage entre différentes séries de procédés dont les plus importantes sont les séries C – Évitement du conflit, B – Labilité, et E – Émergences des processus primaires.

La facture labile, tout à fait positive, sert de couverture vivante et dynamique comme défense contre les mouvements dépressifs d'aspect mélancolique, présents dans l'ensemble du protocole. En effet, ces procédés B ne s'inscrivent pas dans une conflictualité névrotique dans la mesure où la relation d'objet relève de la mise en avant d'une parole ou d'une pensée unique et non d'une confrontation intersubjective. Dans ce contexte, la référence à l'objet, singulière par la prise de possession d'une parole intérieure, telle une vision du dedans de l'autre, se rapporte à une identification projective empathique (planches 4, 6BM, 7BM) et positive le rapport à l'objet même si le risque d'éviction ou de confusion n'est jamais exclu.

Par ailleurs, les récits construits sur le mode du « roman à l'eau de rose » assurent un collage de l'externe sur l'interne et non une articulation dedans/dehors. Ainsi, dans ce protocole les procédés B ne prennent sens que dans une association étroite avec les procédés des séries CM, CN, CL et CF : ces derniers semblent utilisés par le sujet pour éviter le retentissement majeur de l'impact fantasmatique du matériel, impact qui se dévoile à travers les thématiques répétitivement dépressives des récits.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Les procédés E apparaissent régulièrement sous-tendus par la massivité de la projection en raison de l'importance des représentations et affects massifs (E2 3) en rapport avec des mouvements dépressifs ou agressifs. Globalement, la persévération des thèmes dépressifs, voire mélancoliques, se manifeste d'un bout à l'autre du protocole malgré la mise en place de diverses tentatives de lutte anti-dépressive. Par ailleurs, la rupture des liens entre affects et représentations (discordance, désintrication pulsionnelle) s'avère nécessaire dès lors que la proximité de l'objet, reconnu dans son altérité, engendre une menace intolérable pour le sujet (8BM).

On trouve aussi quelques procédés E4 (altération du discours) témoignant de la discontinuité associative qui préside à l'expression de certains récits, ces ruptures demeurant ponctuelles.

Au TAT, la problématique centrale est caractérisée ainsi qu'au Rorschach, par le défaut d'élaboration de la dépression en lien avec une image maternelle dépressogène. Représentations de perte et affects dépressifs, pour être nommés, ne sont pas pour autant intégrés mais « glissent » à la périphérie du monde interne. En effet, la stimulation relationnelle occasionnée par le perceptif externe entraîne l'expression de mouvements labiles dont la dimension conventionnelle, voire affectée, reflète la superficialité. C'est néanmoins cette pellicule externe émotionnelle, servant d'enveloppe affective, qui détermine la présence psychique de l'objet et par conséquent, maintient chez le sujet une relative continuité identitaire. Derrière cette façade, s'aperçoit le vide angoissant du désert pulsionnel (planches 8BM et 10) ; grâce à cette façade, se dessinent des représentations vitalisantes auxquelles Adrien s'arrime pour ne pas sombrer dans l'abîme du déni de soi.

Synthèse

Au total, il est possible de résumer les diverses caractéristiques du fonctionnement psychique d'Adrien selon deux axes opposés :

Éléments favorables :

- absence d'indices d'éclatement identitaire : l'angoisse corporelle peut être circonscrite dans des représentations qui atteignent l'image narcissique de soi sans morceler la représentation de soi ;
- existence, par conséquent, d'un potentiel défensif d'ordre narcissique assurant une couverture identitaire ;

– aptitude à ressentir et à dire témoignant de la possibilité de faire état de vécus internes angoissants et douloureux et susceptibles de favoriser la mise en place de capacités de liaison pulsionnelle.

Éléments de fragilité :

– extrême précarité des assises identitaires liée à la gravité des failles narcissiques et au risque dissociatif sous-jacent ;
– troubles de l'adaptation à la réalité en raison de l'échec du contrôle sur les stimulations externes ;
– graves difficultés relationnelles (notamment dans la relation à l'imago maternelle) entravant le recours au monde objectal et participant de l'impossibilité d'accès à la position dépressive ;
– menace d'envahissement par la pulsion de mort du fait de la présence insuffisante de défenses narcissiques restauratrices et anti-dépressives.

L'ensemble de cette analyse oriente le diagnostic vers un fonctionnement psychotique non schizophrénique caractérisé par d'importants mouvements dysthymiques.

Protocoles

➤ Protocole de Rorschach

I	5"		
1.	Ça me fait penser à une araignée géante, un peu triste, la couleur surtout qui me fait ça, si on coupe ça en deux, cette partie est pareille à celle-là, c'est équivalent, symétrique, un animal, la tête, le tronc, les ailes ou les pattes mais pas un animal sympathique.	(G) Araignée, c'est peut-être pas le mot, c'est la couleur aussi.	G FC' A Rem. sym.
II	2"		
2.	Ça, ça me fait penser à un visage, les yeux, les joues un peu rondes, la bouche, le nez. Ça me fait penser à un alcoolique, les yeux rouges, la mine un peu fade, qui boit.	(G) Bernard Blier, les yeux qui tombent un peu. Les joues grises, il a pas l'air très oxygéné (yeux = *D rouge sup.*, joues = *D noir lat.*, bouche = *D rge inf.*, nez = *Dbl*).	G F–Hd → C → C
III	Imm		
3.	∨ Une bête qui a des gros yeux qui ressortent, globuleux, les pattes, la cigale.	(G)	G F – A
4.	Le nœud papillon au milieu.		D F + Obj Ban

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

5.	Un peu de sang sur le côté.	(*D rouge sup.*) *EL :* Ah oui, moi aussi, qui se regardent, le nez, la tête, le cou, mais à partir de là ça s'évase. (*G K H Ban*)	D C Sg
IV	1" C'est carrément sinistre.		 Rem. subj.
6.	∨ Une vertèbre.	(*D med inf.*)	D F + Anat
7.	Une chauve-souris	(G).	G F + A
8.	La mort.	Le passage à la mort sur le coup. Ce n'est pas une idée définitive, éternelle. La mort pour moi c'est une étape, après il y a autre chose. Ça représenterait ça. Pour moi, c'est un mauvais passage.	G Clob Abst.
V	1"		
9.	Là voilà la chauve-souris, carrément, oui, voilà.		G F + A Ban
VI	Imm		
10.	Une peau qu'on a chez nous à D., une peau de mouton. On a dépecé, ça fait une sorte de tapis.	(*D inf.*)	G FE A
11.	Un totem indien.	(*D sup.*)	D F + Obj
VII	2"		
12.	∨ Un éléphant.	(*Tiers med.*)	D F + A
13.	> Un ours vu de derrière, la patte avant tendue. Tout symétrique.	(*Tiers inf.*)	D F – A Rem. sym.
14.	Encore un nœud papillon, les deux côtés ensemble.	(*Tiers inf.*) Je me rappelle plus l'avoir vue celle-là. Jean Marais ∧ dans *La Belle et la Bête* (*tiers med.*), un aspect horrible mais un intérieur bon, dans l'œil malheureux de son physique. (*DF – H*)	D F – Obj
VIII	3"		
15.	Ça me fait penser à, comment s'appelle cet animal, une belette.		D F +A Ban
16.	Un oiseau, tête de l'oiseau vu d'en haut, la tête, le bec, les ailes.	(*D gris sup.*) une hirondelle.	D F – A
17.	Le rose me fait penser à une tête de... > je ne sais plus le nom de l'animal.	La mère ourse (*la tête rose vue de côté dans l'orange*).	D F + Ad
18.	> au TGV.	(*Dd axe med. plus clair dans le D orange*) ça c'est pas évident	D F – Obj
19.	∨ Un papillon, les couleurs. Ce que je remarque c'est qu'ils sont vraiment symétriques.	(*D rose-orange*).	D FC A Rem. sym.

IX	10"		
20.	∨ Un hippopotame, sa tête.	(*D vert*) la bordure, nez, bouche.	D F + Ad
21.	> Un gamin, non euh, un gamin qui se reflète dans l'eau rose, sa tête, le buste, se reflète mais il y a quelque chose d'anormal.	(*D rose*)	D F + Hd/Reflet
22.	∧ Dinosaure, la tête qui s'élève. Ça me fait penser peut-être à d'autres choses mais je vois pas.	(*Dd rose au niveau des traits du D vert inf.*)	Dd F+ A
23.	La carte de l'Amérique du Sud, mais en gros vraiment pas très précise.	(*D orange*)	D F– Géo
24.	Un homard, la couleur peut-être.	(*D orange*) Un castor mais c'est très vague. Un animal préhistorique, la tête un peu écrasée (*D vert bordure lat.*). (*D F A*)	D FC A
X	10"		
25.	Ça me fait penser à un film, les *Gremlins*, les petites bêtes là.	(*D gris sup.*)	D F+ A
26.	Une araignée, plutôt dangereuse.	(*D bleu lat.*)	D F+ A Ban
27.	> L'ours, patte droite en arrière, patte avant qui dépasse, la tête vers le haut.	(*D marron lat.*)	D F – A
28.	∧ Je crois qu'il y a un pays nordique qui a cette forme-là, la Finlande, la Norvège, l'Italie peut-être aussi, à l'envers.	(*D rose*)	D F – Géo
29.	Hippocampe.	(*D jaune central*)	D F– A
30.	Un tapir, œil, nez, au regard doux, même triste, mélancolique.	(*Un des deux D rosé*)	D F– A
31.	Sauterelle, cigale.	(*D vert lat.*)	D F+ A
32.	∨ La vessie, l'urètre ou l'uretère, le pénis. Ah non, c'est peut-être le truc de la femme ça, l'appareil génital de la femme avec là où il y a les ovules. C'est marrant parce qu'il y a le pénis et le truc de la femme.	(*D vert inf. foncé et plus clair*) Rep Add. Un petit oiseau, les ailes repliées, la bouche ouverte, œil et bec ouvert (*vers le D bleu med.*).	D F– Sex

Choix +	VI « La peau de mouton me fait penser à mon pays, pas pour les couleurs, la forme. » « J'hésite à prendre les couleurs lugubres. » V « Le dessin qui a été le plus évident ça a été la chauve-souris. »
Choix –	VI

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

➤ Psychogramme

R 32	G 7 (22 %) D 24 (75 %) Dd 1 (3 %)	F 26 (14+, 12–) K 0	A 18 Ad 2 Hd2	F % 81 F+ % 54 A % 62
		FC 3 C 1 FE 1 Clob 1	 Obj 4 Anat 1 Géo 2 Abstr. 1 Sg 1 Sex 1	H % 6 Ban 4
T. Appr. G D Dd TRI 0K/3 I C F. Compl. 0k/0,5 S E RC % 18/32 = 56 %				

➤ Protocole de TAT

Pl. 1	(*Soupire.*) Jean, assis dans le grenier, rêvait en voyant le violon de son grand-père. Il ne l'avait jamais connu, mais par sa mère il savait que son grand-père était un très grand violoniste et que c'était pour lui essentiel de jouer. J'aurais bien aimé le connaître et qu'il m'apprenne à jouer avec amour, avec sensibilité.
Pl. 2	Née d'un père agriculteur, Juliette voulait dès son plus jeune âge sortir de cet univers-là qu'elle trouvait très dur. Ils vivaient modestement dans une petite cabane. Il y avait quelques hectares de terre. La mère plutôt passive, regardait son mari travailler et on dirait qu'elle est enceinte, espérant avoir un fils. Juliette travaillait dès son plus jeune âge avec acharnement et trouva une très bonne situation qui lui permettait d'envoyer de temps en temps un peu d'argent à son père et sa mère et d'en mettre de côté pour l'éducation de son petit frère ou de sa petite sœur.
Pl. 3BM	Désespérée, Martine essayait d'oublier cet homme qu'elle avait tant aimé et qui, un beau jour s'en était allé. Elle se nourrissait non pas de haine à son égard, mais se culpabilisait en cherchant les fautes qu'elle aurait commises et qui avaient déplu à son fiancé. Ça ne m'inspire pas beaucoup. Ca fait un peu film américain. Pff ! Euh ! Pourquoi la regarde-t-elle ? Non, pourquoi le regarde-t-elle ? Une immense peur m'envahit. Je sais pas. Je lis dans son regard une certaine attirance vis-à-vis d'elle. Mais, c'est la femme qui parle. Lui, voit une autre femme. « Je ne pourrais jamais supporter qu'il me quitte. » Ça fait un peu collection « Harlequin », ça !
Pl. 5	Euh ! La mère entrait chaque matin, ouvrait la porte chaque matin et regardait cette pièce qui lui rappelait tant de bons souvenirs. Elle ne faisait jamais plus le ménage de peur de déplacer un objet et vivait au passé son amour avec son mari parti depuis trois ans. Parti, je veux dire mort. Elle ne voyait plus personne. Un seul être lui manquait et tout était dépeuplé. Malheureusement enfin, oui, la foi lui avait peut-être donné un réconfort en se disant qu'un jour ou l'autre elle le rejoindrait là-haut mais elle ne croyait point en Dieu.
Pl. 6BM	Oh ! J'sais pas. La mère qui parle. Oh ! j'sais pas. « Pourquoi m'as-tu fait ça ? Moi qui avais misé tant sur toi, mis de côté une bonne partie de mon argent pour payer tes études et tout d'un coup comme ça tu me dis que tu veux t'arrêter et t'en aller sur les routes du monde, voyager. »

Pl. 7BM	J'ai de moins en moins d'inspiration. J'ai pas envie de dire des choses banales. « Allez, mon fils, il te faut oublier maintenant. Sache que tu trouveras toujours un réconfort auprès de moi. Confie-toi à moi ? Dis-moi tes peines, j'essaierai de t'apporter mon espérance. Elle est partie mais c'est la vie. »
Pl. 8BM	J'ai pas d'idée. J'sais pas ; j'ai pas envie. Un fusil. Jamais je ne recommencerai cette expérience. Je ne sais pas ce que je voulais dire. Je suis un être plat, je n'ai pas de sentiments, je ne peux que décrire ce que je vois. Un homme qui ouvre le ventre d'une personne qui a probablement reçu une balle de fusil. C'était la première fois qu'il allait à la chasse avec son fils. Le fils n'avait jamais manié un fusil et son père lui a laissé prendre. Jean s'est remémoré tout d'un coup plusieurs choses qui se sont passées en lui et brusquement sans réfléchir il tira sur son père. Voilà. Pof ! Il n'éprouvait aucun remords.
Pl. 10	Je ne sais même pas si c'est un homme ou une femme (*premier plan*). Ça ne m'inspire rien. Je mets des mots mais c'est tout ce que je fais. « Il faut que je te laisse. » C'est tellement con ce que je dis. « Je te l'avais dit au début de notre mariage, tu souffriras des longs moments pendant lesquels je serai absent. Pense à moi. Mais j'aime avant tout mon métier de marin. C'est peut-être dur ce que je te dis, mais c'est comme ça. »
Pl. 11	L'Amazonie dans toute sa splendeur. La nature jamais atteinte par l'homme, vue par l'homme. La pureté de l'état sauvage.
Pl. 13B	J'ai peur de dire des choses banales ! Un petit garçon méditant. « Il devrait bien y avoir un autre monde derrière cette immense montagne au fond là-bas. J'ai envie de découvrir autre chose. Papa m'avait parlé de cette ville où l'on mettait de la peau sur nos pieds quand on marchait dans la rue, où les buildings et les gratte-ciel avaient remplacé les champs et les vaches. J'ai peur. »
Pl. 13MF	Y'en a beaucoup comme ça encore ? Je ne veux pas la réveiller. J'ai un peu honte. Qu'est-ce que j'ai bien pu raconter pour l'amener dans ce lit ? Alors qu'en fait je savais bien que je ne m'en servirais que pour une seule nuit. Je ne peux pas m'attacher à une femme car je n'ai pas envie de donner de moi-même.
Pl. 19	J'sais pas. Alors là ! Enfin une lueur. Peut-être trouverais-je quelque réconfort, quelque chaleur et un lit pour la nuit. J'ai bien cru que c'était la fin. J'sais pas. Le reste. Dieu a guidé mes pas.
Pl. 16	Ah ! non, non, alors, euh... ! « Midi moins le quart et rien. Impossible de me concentrer et je ne referai certainement pas une année pour en arriver là de nouveau. Tout est tombé à l'eau. Je ne serai pas médecin. J'sais pas. Mais si j'ai une idée. Le risque. Le risque. J'espère que le correcteur tournera la page. » Il passe son baccalauréat. Le sujet c'est « Qu'est-ce que le risque ? ». Il laisse une page blanche, si le correcteur ne tourne pas il risque un zéro, s'il tourne la page il verra la phrase : « Le risque c'est ça », et il pourra avoir une bonne note. Je l'ai vu dans *Les Sous-Doués passent le bac*.

QUATRIÈME PARTIE

Vignettes cliniques

CHAPITRE
12

Registre de fonctionnement non pathologique : Sabine, 17 ans 8 mois[1]

1. Par Michèle EMMANUELLI.

Sommaire

1. Le Rorschach ..... Page 293
2. Le TAT ..... Page 298
3. Synthèse ..... Page 300
4. Protocoles ..... Page 301

SABINE appartient à une population témoin de jeunes gens qui ont accepté de participer à une recherche sur l'adolescence. Il s'agit d'une jeune fille sympathique, vive et intelligente, qui prendra plaisir à la passation des différentes épreuves et à l'entretien, car cette démarche l'intéresse. Elle est curieuse de vivre cette expérience et espère apprendre ainsi à mieux se connaître. Elle poursuit avec aisance des études littéraires.

Le contact avec elle s'établit facilement, sur un mode labile : elle parle volontiers, se raconte, tout en sachant garder une certaine réserve.

Ses protocoles de projectifs sont très représentatifs de ce qui se joue chez les adolescents qui abordent, sans problème psychologique spécifique, la phase de maturité du processus adolescent : moins débordés que les plus jeunes par la réactivation pulsionnelle et par le réveil des problématiques de séparation, moins fragilisés narcissiquement par la mise en jeu parfois brutale des changements auxquels ils sont soumis, ils sont très sollicités par le Rorschach qui aiguise leur créativité et les pousse à symboliser sous la pression des motions pulsionnelles et de leur impact sur le narcissisme.

1. Le Rorschach

La passation de cette épreuve est rapide, en dépit de l'abondance des réponses : les temps de latence sont brefs, les silences intra-récits rares. Sabine associe facilement, jouant avec les sollicitations diverses du matériel, adoptant régulièrement des positions psychiques différentes voire contrastées, tout comme elle explore le plus souvent les planches sous leurs différentes positions, ou encore se représente l'image sous des angles divers (planche I : *une fusée qui décolle ; un oiseau en plein vol*). En sus du plaisir à imaginer et à suivre le flux de ses associations, on note chez elle un certain plaisir à se montrer brillante.

Tout au long de la passation, le lien avec la clinicienne est maintenu dans le cadre d'une aire transitionnelle où Sabine peut jouer et créer en présence de l'autre, sans être entravée par cette présence.

Ses prises de position face au matériel font alterner de manière assez régulière l'affirmation de soi (*Moi, je vois,* ou : *ça c'est,* en début de planche) et un certain recul plus précautionneux qui traduit aussi la conscience d'interpréter (*on dirait ; ça me fait penser*). Le jeu projectif la mène parfois

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

à glisser discrètement dans l'espace de la planche sans pour autant qu'elle perde jamais cette conscience d'interpréter (planche III : *on a l'impression de s'enfoncer dans une forêt touffue, dense ;* planche IX, réponse 40 : *C'est comme si on avançait*). Ces différents mouvements font écho aux évolutions défensives qui font ponctuellement apparaître, dans un ensemble marqué par la labilité, le recours à la rigidité.

Les données du psychogramme vont dans le sens d'une grande participation, avec l'excès caractéristique des adolescents : grand nombre de réponses, type d'appréhension réparti uniquement entre les réponses globales et grands détails, avec une inversion par rapport aux normes du pourcentage de ces réponses ; pôles kinesthésique et sensoriel tous deux très investis, avec une prévalence des couleurs pour le TRI, et des kinesthésies pour la formule complémentaire. Ce double registre de fonctionnement, à la fois centré sur l'intériorisation et très sensible aux sollicitations de l'environnement, s'accompagne d'une adaptation formelle de bonne qualité quoique sans souci excessif de l'adéquation au réel.

Au plan des contenus, la grande variété des catégories sert de contre-investissement vis-à-vis des représentations humaines ; celles-ci sont en effet très rarement utilisées puisque le H %, très inférieur aux normes, est de 6 %.

Les processus de pensée

Sabine joue le jeu impliqué par la consigne en utilisant les références externes comme support à la symbolisation de son monde interne.

En effet, toutes les données (G simples, F %, F + %, A %, Ban) rendent compte d'un appui aisé sur le cadre perceptif, qui va de pair avec une adaptation souple aux normes sociales. Cette adaptation n'entrave en rien l'investissement des processus de pensée, qui utilisent avec une grande liberté les différentes sollicitations du matériel pour prendre en charge les problématiques réactivées. La souplesse du fonctionnement permet un abord des planches qui, en écho à ces problématiques, s'inscrit dans des positions actives puis passives, avec une alternance sans rigidité. Or la particulière richesse du fonctionnement de Sabine se lit dans la liberté avec laquelle elle se montre créative non seulement lors de l'investissement du registre kinesthésique mais aussi dans l'utilisation très symbolisée qu'elle fait des sollicitations sensorielles (planche II : *À une révolution, ça, avec du rouge,* planche VII : *La brume, ça fait penser au reflet du soleil sur l'eau ; comme c'est brumeux, ça fait penser un soir d'automne ;* planche VIII : *C'est vrai, on dirait*

que tout est détruit, que c'est très séparé ; planche IX :... *on se croirait dans une forêt, un monde bizarre avec des couleurs, complètement bizarres et on voit au fond des troncs d'arbres et une forêt et ça s'éclaircit ; le fond est de plus en plus clair. C'est comme si on avançait*).

Les réponses organisées, très nombreuses, traduisent l'approche active de la pensée, qui utilise les découpes perceptives en les rapprochant, les mettant en rapport, pour soutenir ses constructions imaginaires : cette démarche dynamique intervient dès la planche I (réponse 3) et se poursuit, s'intercalant entre des modes d'appréhension simples ; les constructions ainsi obtenues se répartissent parfois sur trois réponses différentes (11, 12, 13, planche III). Les réponses organisées sont particulièrement sollicitées aux planches couleur (III, VIII, IX, X) et aux planches mettant en jeu les identifications (I, IV, VII). Elles permettent en particulier la prise en charge des mouvements pulsionnels, le traitement des positions identificatoires et les aménagements du narcissisme.

On trouve aussi le recours à la symbolisation, dans des réponses parfois ponctuellement intellectualisées, lorsqu'il s'agit de mettre une distance vis-à-vis de la réactivation pulsionnelle et de l'angoisse qu'elle suscite : la première réponse de la planche II, *à la révolution, ça, avec du rouge,* reprise à l'enquête, sans la même distance, par le commentaire : *les couleurs rouges, surtout celle là, éclatée, du sang, violent,* illustre ce mouvement.

Les réponses symbolisées qui utilisent le support sensoriel donné par la couleur ou l'estompage sont moins défensives, et Sabine peut les poursuivre avec une participation tout à la fois intellectuelle et émotionnelle, qui l'implique de manière projective sans lui faire perdre ses capacités adaptatives. Le déplacement y joue sans excès, donnant à voir le jeu de la sublimation qui permet à Sabine de rester inconsciemment au plus près du contenu latent, des sollicitations sexuelles ou agressives, sans devoir recourir à des défenses plus importantes, telles que l'intellectualisation et la désexualisation. La séquence de la réponse 15, planche III, en est un bel exemple : *Ça, ça me fait penser à la forêt amazonienne. Ici, on voit quelque chose comme les ombres ; on a l'impression de s'enfoncer dans une forêt touffue, dense.* Cette réponse permet à Sabine, qui cherche à se dégager de l'impact de la couleur rouge, de prendre de la distance par rapport à l'excitation. Après une succession de réponses qui présentent la projection sur l'imago maternelle d'une oralité tantôt agressive (*mante religieuse*) et tantôt positive (*touillent une soupe*), puis d'aspects alliant libido et agressivité sur un mode plus élaboré (*un bal de sorcières*), la fin de la séquence associative illustre la qualité des processus de déplacement et de symbolisation de Sabine : opérant un changement d'angle de vue, elle

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

condense dans l'image de la forêt amazonienne des représentations qui ont trait à un féminin mystérieux et lointain, permettant le retrait par rapport aux évocations précédentes tout en maintenant l'investissement de la pulsion scopique.

Les processus de pensée sont investis par Sabine sur un mode qui reste très adolescent par l'intensité même de cet investissement, intensité en rapport avec la nécessité de traiter psychiquement, de se représenter pour les élaborer, les motions pulsionnelles vivement éveillées par le matériel. La sollicitation narcissique induite par ces réactivations, qui jouent chez Sabine dans le registre identificatoire, contribue à activer chez elle le travail de symbolisation. L'efficacité de la symbolisation, la souplesse psychique dont rend compte le Rorschach et le plaisir que prend Sabine au cours de cette passation constituent des indices de sa capacité à élaborer le processus d'adolescence.

Le traitement des conflits

Les assises identitaires étant bien assurées, Sabine met essentiellement en travail le registre identificatoire. Si l'on peut un temps se poser la question de ce qui sous-tend le faible investissement des représentations humaines, l'analyse des différents contenus rend compte d'un déplacement aisé sur les contenus animaux mais aussi objet, paysage, et montre combien elle utilise ces différents supports pour jouer de prises de positions différentes. À partir d'une identité assurée, dont l'intégrité se vérifie à chaque planche dans les nombreuses réponses unitaires (*fusée ; oiseau ; chauve-souris ; papillon ; gorille, papillon,* etc.) elle s'autorise des prises de position actives (planche I : *une fusée* [...] *elle va décoller ;* planche VIII : *une fusée qui décolle*) et passives (planche II : *une palourde ouverte en deux*), qui rendent compte d'un travail d'élaboration très actuel sur la bisexualité. Ces réponses condensent en effet de manière contrastée tantôt une position phallique qui se campe dès la première planche, en réaction à la confrontation à l'imago maternelle, tantôt une érotisation de la passivité, très sollicitée par le registre pulsionnel à la planche II. Cette érotisation suscite les représentations symboliques d'une sexualité féminine jouant des deux registres de la protection (*coquillage, palourde*) et de l'effraction (*ouverte en deux*), dans un mouvement associatif souple. On retrouve à plusieurs reprises cette thématique qui articule l'investissement de la bisexualité (planche VI : *une fleur tropicale* [...] *le pied, y a plein de mousse. Le haut la fleur s'épanouit un peu comme une*

marguerite et puis on voit un pistil quelconque ; repris à l'enquête par : *un pistil absolument gigantesque*) et la complaisance face à l'effraction de la féminité (réponse suivante : *un fruit que l'on aurait fait éclater*) contrebalancée par un mouvement de maîtrise anale (*on dirait que l'on a découpé une peau d'ours ou quelque chose ; on aurait ôté la chair et laissé la peau comme pour décorer*). Citons aussi, pour illustrer ce registre thématique, les réponses symboliques déjà évoquées, dans lesquelles Sabine utilise le paysage et les nuances du sensoriel pour investir de manière préconsciente des représentations qui lui permettent d'adopter simultanément les positions passive et active (planche III : *on a l'impression de s'enfoncer dans une forêt touffue, dense ;* planche IX : *on se croirait dans une forêt* [...] *le fond est de plus en plus clair, c'est comme si on avançait*)

On relève aussi, dans ce travail d'intégration des différentes positions identificatoires, qui fondent un narcissisme de belle qualité, des mouvements régressifs dans le registre de l'oralité (*des personnes qui touillent une soupe*, planche III ; *une abeille qui aspirerait une fleur,* planche VIII ; *une grand-mère en train de tourner une soupe,* planche IX, ainsi que les nombreuses références à la bouche, les mâchoires, qui émaillent tout le protocole), et de l'analité (planche V : *on dirait comme un trou de... comme un pied de biche dans le sol ; [...] une espèce de larve qui marche en rampant*). Ces différentes réponses rendent compte de la multiplicité des aspects que prend l'imago maternelle chez l'adolescente : aspect oral satisfaisant, puis agressif, aspect anal qui, chez elle, soutient de manière structurante le narcissisme, aspects phallique et génital. Sabine semble, au décours de ce Rorschach, évoquer ces multiples facettes identificatoires pour les associer afin de les articuler et les intégrer, nous donnant ainsi une illustration exemplaire de ce qui constitue le travail du féminin chez la fille.

C'est d'ailleurs ce travail qui est au premier plan actuellement chez Sabine, où il occupe l'essentiel des préoccupations puisqu'il implique tout à la fois les représentations narcissiques et les relations objectales. À ce dernier titre, on trouve au premier plan les évocations du lien à l'image maternelle, ainsi que, de manière très déguisée et très symbolisée, des représentations érotisées qui prennent pour support les scènes impliquant non des humains mais des objets, aliments ou paysages.

Les quelques représentations humaines ou animales données en bilatéral n'abordent pas directement le registre des relations : celles-ci restent le plus souvent maintenues dans un face-à-face ou chacun agit à l'identique, de manière narcissique. Sabine y aborde sur ce mode des relations de type oral (*des personnes qui touillent une soupe*), qui constituent visiblement un

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

cran de régression défensive face à des sollicitations pulsionnelles ; elle ne peut évoquer une représentation humaine libidinale qu'à la planche VII, où l'érotisation reste cadrée dans une relation narcissique homosexuelle (*des Tahitiennes qui font la danse du ventre*).

Le fonctionnement actuel de cette adolescente est donc occupé par le travail identificatoire qui sert de préalable à l'abord plus direct de relations d'objet agressives ou libidinales. Celles-ci font pour l'instant l'objet d'approches qui doivent adopter des déguisements pour être acceptées par le sujet. Cette jeune fille aux ressources variées utilise pour ce faire, sur un mode préconscient, des représentations ancrées sur une sensibilité au sensoriel très vive. On voit donc comment Sabine prend appui tout à la fois sur le pôle des représentations et sur celui des affects pour mettre en travail les problématiques qui sont au premier plan de ses préoccupations actuelles : investissement narcissique de la représentation de soi, sous des aspects multiples, jeu avec la bisexualité psychique, négociation de la relation avec les divers avatars de l'imago maternelle, amorce de l'intégration d'une image féminine érotisée, dans un registre génital.

Sabine use, pour aborder ces diverses problématiques, de défenses variées qui abordent le champ rigide (isolation, intellectualisation, doute a minima) et, surtout, le champ labile (érotisation symbolisée, refoulement, mise en avant des affects). Leur utilisation se fait avec souplesse et permet l'investissement des processus de pensée au service de l'expression des préoccupations prévalentes, de manière créative.

2. Le TAT

Sabine traite le TAT avec une liberté de fonctionnement qui tient autant à son âge qu'à ses modalités psychiques : en effet, plus encore qu'au Rorschach, il faut avoir dépassé le temps des problématiques adolescentes aiguës pour pouvoir aborder les conflits, proposés par cette épreuve de manière plus directe, sans recourir à l'inhibition.

Sans être aussi prolixe qu'au Rorschach, elle joue, ici aussi, le jeu associatif de bout en bout, avec une aisance qui varie selon les sollicitations latentes des planches. Les temps de latence sont très courts, les mouvements labiles (exclamations, commentaires) amorcent parfois les récits. Dans l'ensemble, on retrouve face au TAT l'aisance associative et le plaisir à imaginer déjà observés au Rorschach, même si Sabine paraît moins mobilisée dans ses

processus élaboratifs par le matériel thématique qui la sollicite moins directement. Si les récits sont relativement condensés, en comparaison avec la labilité que montre le protocole de Rorschach, elle est toujours au plus près du contenu latent du matériel, et prend en compte les conflits réactivés en abordant les relations dans des scénarii parfois tempérés par le jeu du déplacement (planche 5). La relation à la clinicienne reste investie sans pesanteur : celle-ci constitue l'interlocuteur à qui elle adresse son récit, à qui elle s'adresse ponctuellement pour faire un commentaire, poser une question ou faire une remarque, mais cette présence n'entrave pas sa liberté à imaginer.

Les procédés dominants appartiennent au registre labile : Sabine utilise largement les procédés B1 et B2, qui marquent l'investissement important de la relation, et la dramatisation. Les récits rendent compte de l'existence de conflits intrapsychiques qui se jouent sur le mode interpersonnel, à partir des représentations contrastées et des aller-retour entre désirs contradictoires. On note aussi, mais de manière plus discrète, le recours à des défenses labiles, telles que l'érotisation des représentations, et, ponctuellement, la mise en avant des affects au service du refoulement des représentations. Les procédés labiles s'articulent aux procédés rigides qui permettent l'appui des récits sur la réalité externe, traduisent le recours au fictif et utilisent fugacement l'intellectualisation ; les défenses rigides sont rares. On relève enfin le recours à quelques procédés du registre de l'inhibition et l'appui sur des procédés narcissiques et maniaques qui reste ponctuel.

Les problématiques en jeu s'inscrivent dans le champ du conflit œdipien, dont on peut voir ici que, sans être vivace, il peut être abordé avec une aisance qui varie selon les situations.

La configuration œdipienne proposée par la planche 2 est tout particulièrement difficile à élaborer : elle entraîne des défenses rigides (isolation, doute, attachement aux détails, formation réactionnelle) qui participent à la lutte contre la représentation du rapproché parental et de l'exclusion de l'enfant. Sabine peut, par contre, utiliser ses ressources labiles, grâce au jeu des identifications, pour dramatiser, érotiser et jouer assez souplement de sollicitations pulsionnelles induites par le matériel qui la place face aux rapprochés hétérosexuels duels. Le traitement de la planche 13MF prend en compte avec souplesse l'alliance par le jeu de l'ambivalence de la libido et de l'agressivité, et y associe, grâce à l'existence d'un surmoi dont le fonctionnement est opérant sans excès, l'accès au remords.

La réactivation de l'angoisse de castration entraîne, planche 1, une représentation de relations au sein de laquelle l'exhibition phallique (*il fait*

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

évidemment du violon devant son prof) suscite l'évocation de l'insuffisance (*son prof a dû lui dire qu'il n'avait pas assez travaillé*) ; l'ensemble reste très modulé, puisque la reconnaissance de l'immaturité s'accompagne non pas d'un sentiment d'incapacité radicale, mais du constat énoncé de ce fait par le tiers que l'enfant peut mieux faire s'il le veut. Dans ce contexte, les affects modulés (*pas content*) restent inscrits dans une dynamique relationnelle (*il s'est mis à bouder*), et dans le cadre d'un conflit intrapsychique parfaitement gérable (*il s'est demandé ce qu'il allait faire*).

On voit, chez Sabine, combien le conflit œdipien avec ses conséquences en termes d'angoisse a pu être abordé assez souplement. Il demeure plus difficile à traiter dans les implications de la rivalité à la mère, et dans la confrontation aux relations impliquant la séparation enfant/parents.

L'ensemble révèle la qualité du narcissisme de cette adolescente : le traitement à bonne distance de la planche 1 est à cet égard très significatif.

Le registre de la perte d'objet peut être également abordé, avec des nuances selon les planches. Si, à la planche 3BM, la reconnaissance de la détresse ne peut s'accompagner de la référence à un objet perdu, ce mouvement peut prendre place souplement à la planche 13B.

Par contre, Sabine se trouve plus démunie lorsque le matériel se fait moins directement étayant, et qu'il lui faut recourir, aux planches 19 et 16, à ses propres ressources. Tout en tentant de maintenir des évocations de personnages et des mises en relations (planche 19) elle perd l'usage de ses ressources labiles faute de personnages, et elle recourt à des défenses narcissiques et maniaques, avec une inscription marquée dans l'intellectualisation. On peut faire l'hypothèse que, compte tenu de son souci de bien faire en présence de l'interlocuteur, souci qui trouve un écho dans le récit de la première planche, elle s'est sentie un peu mise en défaut par le manque soudain de support du matériel.

3. Synthèse

L'étude de ces deux protocoles de projectifs nous montre les modalités de fonctionnement caractéristiques d'une adolescente sollicitée par le traitement des problématiques propres à son âge. L'investissement de la pensée sur un mode créatif, tel qu'on l'observe au Rorschach, est dynamisé par la nécessité de conforter un narcissisme bousculé par l'intensité des motions pulsionnelles ; le traitement plus à distance du TAT révèle le souci de ne pas

investir de manière trop proche les aspects relationnels du conflit œdipien ; le processus de séparation inhérent à cet âge freine a minima les capacités d'élaboration de la perte d'objet, même s'il ne s'agit pas, pour Sabine, d'une problématique vivace.

C'est donc en s'appuyant sur un registre défensif labile prévalent, mais en l'utilisant avec une floridité propre à la nécessité de traiter psychiquement les sollicitations qui réactivent des problématiques très actuelles, que fonctionne Sabine. Cet investissement positif des processus de pensée est particulièrement marqué à cet âge chez les adolescents dont l'évolution s'est faite positivement, et qui disposent de ce fait d'une liberté associative sans grande entrave.

4. Protocoles

Protocole de Rorschach

I	2"		
1.	Moi, je vois un renard : les yeux, les taches sur le front.	Les deux oreilles qui les deux yeux	Gbl FC' Ad
2.	Aussi un masque, un loup.	Masque : les petites oreilles. La symétrie.	Gbl FC+ Masque
3.	∨ N'importe quel sens ? Une fusée ; une navette spatiale. Ça démarre sur une espèce d'estrade ; elle va décoller.		G F + Obj. → kob
4.	< Ça me fait penser à un oiseau. Vu de dessus, un oiseau en plein vol ; les ailes, le bec (*inf.*), petites pattes (*sup.*). ∧ 40"	De dessus	G kan+ A
II	3"		
5.	À la révolution, ça, avec du rouge.	Les couleurs rouges, surtout celle-là, éclatée (*D inf.*) du sang, violent.	D C Symb./Sang
6.	∨ Aussi à une chauve-souris : pattes, ailes, tête.	De dessus, tête : (*D sup.*) et ici, petits crochets pour s'agripper et les ailes déployées. Le fait du balayage aussi (E. : les lignes des ailes).	D FE+ A
7.	Un papillon aussi.	Les ailes	D F+ A
8	À quelque chose ça... on dirait des coquillages ; un tas de coquillages. Bernard-l'ermite (*rouge sup.*).	(*rouge inf.*)	D F+ A

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

9	Une palourde ouverte en deux (*noir*).	Palourde (*D noir*.) Comme symétrique : ouvert en deux. Également : les traits (*dégradé*).	D FE– A
III	2" ∨		
10.	Ça, ça me fait penser à une mante religieuse avec les deux gros yeux, les mandibules et les pattes avant. ∧ Ah, c'est rigolo ;		D F+ Ad
11.	à deux personnes aussi, qui sont face à face, on dirait qu'y touillent une soupe dans une marmite.		G K+ H Ban
12.	On dirait qu'y a un nœud papillon entre eux deux, qui flotte dans l'air.	(Pas la couleur)	D F+ Obj. Ban
13.	Et des lampadaires, les trucs rouges qui pendent. < >	Ça fait penser à un bal de sorcières, tout ça... ces lampadaires rouges.	D CF Obj.
14.	On dirait aussi une description du pancréas, ∨avec les yeux de la mante.	On dirait une description anatomique ; ça va descendre (D « tête »), pancréas, rejoint un tas de trucs. La forme et contour pas net autour.	D F + Anat.
15.	Ça, ça me fait penser à la forêt amazonienne. Ici (*scène*), on voit quelque chose comme les ombres ; on a l'impression de s'enfoncer dans une forêt touffue, dense. 2'30	Plus ou moins touffu, et des percées dans forêt, et semble très dense.	D EF Pays.
IV	3"		
16.	Ça, c'est, alors, alors, là, c'est une espèce de gorille ou de monstre un peu préhistorique ; alors, là, il est assis sur un tronc d'arbre ; il est pris de dessous. On voit ses pieds, les petits bras et la tête encore plus petite puisqu'il est pris de dessous. ∨∧	Pieds font gorille.	G K A clob→E
17.	On dirait une radio des sinus ; les deux orbites la cloison nasale qui descend (*Dbl*) et le reste, le foncé. <	(*D lat*.)	G FE– Anat.

18.	La séparation (*D sup.*), la surface de l'eau, se reflète dans l'eau comme des arbres, des choses qu'on voit pas et qui se reflètent dans l'eau. Il est beau celui-là. 2'	Le reste, teintes plus ou moins nettes. Le trait fait séparation. Le blanc (un cou « cygne ») fait nuage. Devient blanc au bout (*D sup.*) ; on dirait une lumière qui se reflète. Les différentes taches : forêt. Tache claire pied : éclairage.	G EF Pays.
V	2" ∨		
19.	Ça, c'est un papillon ; ça, c'est sûr. À part ça ∧∨		G F+ A Ban
20.	On dirait comme un trou de comme un pied de biche dans le sol ou quelque chose comme ça.	Vu de haut. La forme.	G F– Frag
21.	∧ Sinon, on dirait une espèce de larve ; oui, une larve qui marche en rampant, qui escalade une branche.	Ça serpente ; une chenille.	G kan+ A/Scène
22.	Et aussi un dragon à deux têtes, avec une mâchoire de chaque côté. Oui, un dragon à deux têtes, tout à fait.	Corps : (*D sup. et D inf.*) Se sépare avec deux têtes (*D lat.*). La forme de la tête fait penser dragon et crocodile	G F– (Ad)
23.	On dirait aussi un oiseau, une espèce de pélican, quand il a pas la bouche pleine, ou même une hirondelle à cause de la queue en vol et dans l'autre sens, un truc préhistorique,	Bête monstrueuse, préhistorique ; grosse mâchoire.	G kan+ A G kan+ A
24.	une bête volante préhistorique, car la queue est fine, la bouche épaisse et on voit bien les dents. 2'10		
VI	3"		
25.	Alors, ça, c'est une fleur tropicale. Le pied, là, y a plein de mousse. Le haut, la fleur s'épanouit un peu comme une marguerite et pis on voit un pistil quelconque.	Pied : (*D inf.*) (*D sup.*) : comme marguerite qui s'ouvre, avec un pistil absolument gigantesque. Surtout forme biscornue de la fleur. Mousse ? Je sais pas où mettre fleur... et les contours.	G F+ Bot
26.	Ça me fait penser aussi à un fruit qu'on aurait fait éclater ; une espèce de pastèque, parce qu'on voit les petits grains sur le côté.	On aurait caché ça du haut. Les pépins. La séparation nette. Les contours font penser qui a été comme éclaté.	DC' F Alim.
27.	∨ On dirait qu'on a découpé une peau d'ours ou quelque chose ; on aurait ôté la chair et laissé la peau comme pour décorer	(*D inf.*) Forme, trait du milieu, comme si ouvert ; comme le fruit.	D F+ A Ban

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

28.	< et dans l'autre sens, un poisson avec des dents crochues ; piranha ou quelque chose, on voit la crête en haut et en bas, enfin, quelque chose d'affreux. 2'15	Poisson : (*D inf.*)	Dd/D F– A → clob
VII			
29.	(*Rit.*) Ben ça, c'est deux, des espèces de Tahitiennes ; on voit bien la tête, et elles sont en train de faire là comme sur les dessins égyptiens, une espèce de danse du ventre ; un mélange de civilisations. ∨∧	Tête, nez, bouche, cou, torse, pipe.	G K+ H
30.	Ça fait aussi nuageux ; des nuages.		G E Élem.
31.	Et aussi une espèce d'affreuse mandibule, le tout, comment elle s'appelle déjà ?	Comme un étau qui va se resserrer. Comme la mante religieuse.	G F– Ad
32.	Oh c'est mignon là ! Aussi ça fait penser à un petit oisillon ; le bas, ça fait le nid et deux petits oisillons qui essaient de s'envoler. Ils ont une espèce de houppette.	Tout. Tête et cou gros.	G F– A/Scène → kan
33.	< La brume, ça fait penser au reflet du soleil sur l'eau ; comme c'est brumeux, ça fait penser un soir d'automne ; rien n'est net ; c'est tout flou, mais c'est joli. 3'	Couleurs pas nettes. Brouillard, du plus clair au plus foncé.	G EF Pays.
VIII	10"		
34.	Ça... C'est l'apocalypse ! C'est vrai, on dirait que tout est éclaté, que tout est détruit, que c'est très séparé.	Les couleurs. Après le noir et blanc, ça choque. C'est étalé, éclaté... bizarre, terre qui s'entrouvre un peu.	G C Scène → kob C'
35.	∨ Et dans l'autre sens, on dirait une tête de chien à longues oreilles, une tête de cocker.	À l'air triste.	D F+ Ad
36.	Et aussi une abeille qui aspirerait dans une fleur.	Seulement rose, orange, car trompe reliée au bleu. Bleu et après : comme une fleur un peu comme une tulipe.	G FC- A/Scène → kan
37.	∧ Et dans l'autre sens, on dirait aussi une fusée qui décolle ; ça passe par toutes les teintes du feu, de la flamme, de la poussière.	Fusée : (*D sup.*) Le reste : poussière et ce qui se dégage quand fusée écolle.	D/G kob C Obj.
38.	On dirait aussi un tronc d'arbre qui a brûlé, et les racines restent attachées au sol.	(*D sup.*) comme fusée. Sol : (*D vert*) Les racines attachées. Trait milieu : on dirait une sève. A brûlé. Surtout la forme des racines.	D F+ Bot.

39.	< Ah oui, on dirait deux chats aussi, en parallèle, enfin, inversés ; l'un reflète l'autre, qui escalade des rochers. C'est tout. 2'30		D kan+ A Ban
IX	10"		
40.	Ça, c'est un aperçu... on se croirait dans une forêt, un monde bizarre avec des couleurs, complètement bizarres et on voit au fond des troncs d'arbres et une forêt et ça s'éclaircit ; le fond est de plus en plus clair ; c'est comme si on avançait.	Impression d'être là et qu'on va en sortir (*dans le vert, orangé*), qu'on va arriver dans une forêt beaucoup plus claire (*Dbl*) et c'est comme une lueur d'espoir. L'orange peut se refléter en rose.	G CF Pays/Scène → E
41.	∨ Dans l'autre sens, c'est deux falaises symétriques d'une jungle quelconque, parce qu'y a une liane qui traverse les deux pour aller d'une falaise à l'autre et au dessus y a des arbres.	Falaises : (*orange.*) Liane : (*bout orange.*) À l'air de tomber comme les lianes. Falaise : (*découpage.*)	D F± Géo
42.	<Sur le côté (*rit*) y a une grand-mère sûrement en train, de tourner une soupe ou faire quelque chose de culinaire, et autour d'elle, y a de la poussière. On dirait qu'elle a un chignon ; une espèce de tablier... Ça fait assez ancien. 2'30	(*Vert.*)	D K+ H
X			
43.	Ça, c'est une multitude de crabes, d'araignées, de petites bêtes comme	Bactéries, les pattes dans le bleu. Pareil là-haut (gris) bactéries.	D kan A/Scène D D F+ A
44.	des bactéries, qui sont en train de faire une construction.	Moches, bouche, œil, l'air mauvais aussi.	
45.	∨ Dans l'autre sens, ça fait un peu sous-marin ; enfin, sous l'eau ; on	(*D marron*) : ressemble à un crabe. Espèces de fantômes jaunes bizarres,	D CF Pays
46.	voit des hippocampes. Les couleurs aussi sont différentes. Ça fait des	un peu informes. Le reste : univers des cellules autour	
47.	reflets.	des bactéries.	D F+ A
48.	Un crabe	Construction : les grosses	
49.	< Sur le côté aussi, on dirait une bête posée sur un rocher, qui tombe, qui essaie de se raccrocher à un nuage ; et elle est poursuivie par un crabe bleu, tout à fait étrange.	supportent poutre le reste amène choses pour fabriquer maison. Teintes floues comme dans un milieu qui déforme. Surtout les formes. Bête : crabe marron sur rocher rose, manque tomber ; se retient à un nuage. Se fait poursuivre par bestiole bleue. Tête de supplicié ; le petit bonhomme qui tombe.	D F+ A D kan+ Scène D kan+ A Ban

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Choix +	III « Les deux couleurs, les deux lampes et la femme, des bonhommes tordus, très drôles. Atmosphère sorcière. » X « Les couleurs et espèces de bestioles bizarres. »
Choix –	V « Un peu ordinaire, toute bête. » VI « Pas tellement. Pas tellement esthétique. »

Psychogramme

		Nbre	%				
					{F + = 15	A 21	F % 43
R :49	G	24	49	F = 21	{F – = 5	Ad 4	F + % 74
Refus :	D	25	51		{F ± =1		
Tps total : 21'20"	Dd					H 3	
Tps/réponse : 26"	Dbl					Hd	A % 30
Tps moyen 5'	Do			K 9			H % 30
	G élab 4		16,5	Kp		Elem	
	D élab 4		8	Kan 2		Frgt	Ban 6
				Kob 2		Obj 4 Anat 2	
				FC	5+2'	Géo 1	
				CF	3+4'	Pl 3	
				C	1	Sc	
					(2→)	Abstr	
				FE	1	Autres	
				EF	1	Masque 1	
				E	(1→)	Pays. 4	
				FClob		Symb/sg 1	
				ClobF		Frag 1	
				Clob 1		Alim 1	
						Elem 1	
						Scène 2	
T. Appr.	GD						
T.R.I.	4K// 8,5 Σ C extratensif mixte						
F Compl.	8k//6 Σ E introversif mixte						
RC %	32,6 %						
Score Barrière/Pénétration : 20 B > 10 P							

Protocole de TAT

Pl. 1	N'importe quoi ? Bon. Un petit garçon qui a été chez son prof de musique ; y fait évidemment du violon devant son prof et son prof a dû lui dire qu'il avait pas assez travaillé ; il lui fait un sermon ; le petit enfant qui a pas voulu montrer qu'il était pas content devant le grand prof, est rentré chez lui, s'est installé à sa table, a posé son violon, son archet, sa partition devant lui et s'est mis à bouder, s'est demandé ce qu'il allait en faire.
Pl. 2	Alors, là... Ça se passe dans les temps... assez reculés. On voit l'homme et son cheval qui travaille son champ. Il est marié à une femme qui est d'ailleurs enceinte ; elle est sur le côté... On voit que... elle est fatiguée ; elle a dû travailler en même temps que son mari, avec son mari, et pis y a une jeune fille ; ça doit être une institutrice qui est passée par là. Alors elle tient ses livres et tout. Elle fixe un point, et elle a l'air de s'apitoyer sur le sort de ces gens qui sont obligés de travailler et même la femme qui est obligée de travailler enceinte pour gagner de quoi manger.
Pl. 3BM	C'est une femme ou un homme ? C'est une femme. Bon... Alors, là, ça se passe dans une prison. Alors, la personne qu'on voit ici a été enfermée en prison par erreur. Alors, elle est complètement désespérée et puis voilà (*rit*).
Pl. 4	Oh là, là (*rit*). Alors là, c'est une femme qui est une petite garce, qui a l'air d'une petite garce ; j'en sais rien (*rit*). Tout à fait stéréotypé, l'époque Marilyn Monroe... qui a connu euh un garçon qui se moquait pas mal d'elle et qui, qu'elle s'est mise à aimer vraiment, alors qu'elle cherchait simplement à le séduire (*rire*). On va faire un scénario... Et comme elle est très possessive, le garçon qui n'en a rien à faire, veut s'en aller d'elle, et elle essaie de le retenir, comme ça on partage les torts.
Pl. 5	Ah ! C'est l'histoire d'un petit garçon du début du siècle... qui vole des confitures dans le placard de sa maman... Bizarre ; elle est pas dans la cuisine... Le placard se trouve dans la salle à manger... La maman qui a eu vent de l'affaire par le petit frère jaloux, essaie de le surprendre. Elle arrive par la porte et elle fait l'étonnée, pour pas trahir le petit frère. Grande histoire d'amour...
Pl. 6GF	Oh là, là ! Alors... Alors ça c'est un film à la Hitchcock. Qu'est-ce qui va se passer ? La femme était en train de... comment ça s'appelle les gens qui font tourner les guéridons ? Avec ses amis, pour faire croire à ses amis qu'elle pouvait vraiment faire bouger les tables et faire venir l'esprit de son mari, décédé, je sais pas quand, enfin, y a un bout de temps. Là, elle se retourne très étonnée parce qu'elle a pas seulement fait revenir l'âme de son mari, mais elle a fait revenir son mari qui était mort... et qui vient lui faire un sourire narquois avec la pipe entre les dents... et elle est très effrayée. Moralité, n'appelez pas les esprits.
Pl. 6GF	Vous usez beaucoup d'encre. Ça fait travailler.
Pl. 7GF	C'est une petite fille qui le soir n'avait pas envie de se coucher avant qu'on lui lise une histoire. Alors, sa maman, derrière, sur la table, lui lit un beau conte de fées... mais la petite fille a un regard... en coin là... assez mauvais et semble pas décidée à aller dormir, malgré l'histoire. La grande question c'est : est-ce qu'elle va aller dormir ? Une histoire pour les enfants.
Pl. 9GF	Ça, ça s'intitule scène de ménage. C'est une femme qui a entendu par ouï-dire que son mari la trompait. Alors, un jour, elle décide d'aller l'épier et elle se cache derrière un tronc. Elle attend et elle voit arriver l'amante de son mari. Et ben elle a un air assez assez pincé et on devine qu'en rentrant le mari aura droit à une scène de ménage.
Pl. 10	Je vais plus avoir d'idées (*rit*).
Pl. 10	10" – C'est une femme et un homme, ou c'est deux hommes ; je vois pas très bien.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 10	Bon... disons que c'est deux hommes ; c'était un jeune garçon qui était entré en conflit avec son père... pour une bagatelle... et qui l'avait renié pendant plusieurs années et puis tout d'un coup, il s'est aperçu qu'il avait fait... que c'était lui le fautif et qu'il était responsable de cette rupture... il a fait un geste et le père a tout de suite accepté, et c'était les grandes retrouvailles tendres du père et du fils. C'est très biscornu (*rit*).
Pl. 11	C'est quoi ? Alors... c'est... on est en présence d'un paysage apocalyptique. On voit un serpent qui sort d'un bois, mi-serpent, mi-dragon, et des sortes de corbeaux qui sont près d'un pont et qui resplendissent de lumière. Y'a un tas de rochers qui se sont écroulés ; on voit pas le fond ; c'est tout flou... c'est le monde monstrueux d'une explosion nucléaire ; voilà. Atomique. Nucléaire ; je sais même pas s'il restera des oiseaux ou des dragons (*rit*).
Pl. 13B	10" – Alors, là, on se trouve en Amérique du Nord... C'est un petit garçon... dont les parents travaillent à la ville... Ils vivent dans une espèce de, une baraque... et pour gagner un peu d'argent pour manger, les parents sont obligés de nourrir, euh, d'aller travailler toute la journée en ville en laissant leur enfant tout seul. Donc, pour se consoler, le petit garçon reste assis toute la journée dans l'encadrement de la porte, enfin, sur le seuil de la porte. Il regarde les gens passer, écoute les bruits, et s'intéresse à tout ce qui se passe dans la rue.
Pl. 13MF	C'est un mari affreusement jaloux de sa femme, qui un soir, la tue. Or il apprend que sa haine n'était pas fondée. Donc, il a énormément de remords. Voilà.
Pl. 19	Ici, on se trouve dans le monde du pointu... C'est un monde tout à fait étrange. Les maisons sont pointues, les nuages sont pointus, la neige est pointue ; tout est pointu. Les gens qu'on ne voit pas sont aussi pointus. Ils sont formés de tas de triangles. Voilà qu'un jour ce monde est envahi par... par des gens de la planète du rond. C'est pourquoi dans ce paysage, on voit une espèce de totem qui diffère totalement d'avec les maisons pointues. Et les nuages aussi sont arrondis comme le totem. Ainsi, ce paysage laisse la trace de deux civilisations tout à fait différentes.
Pl. 16	On est dans le monde du vide. C'est le néant, le silence ; y'a rien. Ensuite (*rit*), y'a rien mais du blanc. Seuls vivent dans ce néant des papiers blancs. On en trouve de toutes les formes : des ronds, des triangles, des rectangles, des losanges, toutes les formes possibles et imaginables. Les êtres se nourrissent de blanc. Le blanc qui se trouve... dans le blanc. Mais étant donné que tout est blanc, c'est un monde qui nous paraît vide ; il nous paraît uniquement blanc. On n'y distingue pas ce qu'y s'y passe ; on ne comprend pas comment il est ; enfin, ce qu'il est. C'est un monde étranger au nôtre.

CHAPITRE
13

Troubles névrotiques obsessionnels : Armand, 18 ans[1]

1. Par Michèle EMMANUELLI.

Sommaire

1. Le Rorschach ..... Page 311
2. Le TAT ..... Page 315
3. Synthèse ..... Page 316
4. Protocoles ..... Page 316

ARMAND est hospitalisé à la suite de troubles apparus il y a quatre ans : retrait, préoccupations mystiques, puis absentéisme scolaire. Les troubles ont débuté à la suite d'un changement dans la décoration de sa chambre. Le repli est de plus en plus important. Il se présente comme un adolescent réservé, timide, anxieux. Très méticuleux, il se sent obligé de se laver les mains plusieurs fois par jour. Il présente des tics nombreux du visage. Des pensées obsédantes l'empêchent de se concentrer. Il pense qu'il peut deviner la pensée des autres et que l'on peut lire dans son esprit. Il se sent différent des autres, a parfois l'impression de se dédoubler, comme s'il sortait de lui-même et se contemplait.

Compte tenu des symptômes présentés, il s'agit d'évaluer à partir des données du bilan le registre de fonctionnement de cet adolescent : on peut en effet hésiter au plan du diagnostic entre une névrose obsessionnelle et les prémices d'une entrée dans la psychose.

1. Le Rorschach

Le protocole de Rorschach est long mais les caractéristiques de la verbalisation, concise, sous forme d'énumérations réduites à des mots sans verbes ni adjectifs, le contrôle extrême des affects, le frein mis à l'implication personnelle, lui donnent une tonalité desséchée qui contraste avec le nombre des réponses. Armand donne l'impression d'être pris dans une séquence associative qui relève non pas du jeu, de la liberté, mais d'une compulsion dépourvue de plaisir. L'enquête apporte essentiellement des justifications formelles, et très rarement une notation personnelle ou un ajout projectif.

On note cependant quelques mouvements contrastés, sur le mode de l'expulsion suivie de rétention : aux planches I, III, IV, les premières réponses révèlent la proximité du fantasme, l'existence d'un scénario sous-jacent dont les défenses tentent ensuite sévèrement de retenir l'expression.

Les données quantitatives offrent également des aspects contrastés, en trop ou en trop peu, qui attirent l'attention sur l'intensité de certains investissements au détriment de la souplesse, de la réceptivité, et traduisent la lourdeur des défenses.

En effet, le grand nombre de réponses s'accompagne d'un surinvestissement de la forme, utilisée avec efficacité, ainsi que de l'approche en détails, tandis que les Banalités sont rares. Les contenus sont presque réduits aux

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

seuls pôles A et H, avec une prévalence des Ad dont l'étude révèle l'aspect répétitif : tête d'animal, gueule ou encore patte. La levée partielle des défenses livre la dimension agressive de ces diverses représentations.

Le contraste entre le faible nombre de kinesthésies et les tendances aux kinesthésies mineures traduit le frein apporté à l'expression des pulsions, frein qui n'exclut pas l'existence de mouvements projectifs. La restriction porte sur l'intégration des sollicitations sensorielles ; on note toutefois, dans le choix des modes d'appréhension, une sensibilité aux Dbl qui module le faible recours aux déterminants couleur.

Les processus de pensée

L'ensemble des données va dans le sens d'une pensée investie dans une visée défensive, pour lutter contre les sollicitations du matériel dont l'impact se donne à voir dans la lourdeur des défenses et dans la répétition de certains thèmes.

Le recours élevé au formel, assorti d'une forte adéquation des réponses à la réalité, et d'un pourcentage important de réponses animales, pourrait à première vue s'inscrire dans un souci d'accrochage au cadre et aux limites. Mais l'inflation des Dd, accompagnant des réponses animales partielles au symbolisme agressif, dément cette hypothèse.

Le manque de liberté associative, qui apparaît dès la lecture du protocole, correspond à une pensée appauvrie par la prévalence de la problématique agressive et par l'énergie déployée sans fin pour la combattre : les modes d'appréhension sont majoritairement simples, les K rares, les contenus et les déterminants peu variés. La marge de déplacement qui conduit au symbolisme des réponses est étroite, le champ sémantique des contenus circonscrit à un registre.

Le traitement des conflits

Dans le registre narcissique, les données rendent compte d'une représentation de soi intègre et stable : la qualité des réponses formelles, des kinesthésies, des images humaines et animales, l'absence de réponse anatomique, vont dans ce sens. L'investissement des limites est fortement affirmé par le biais de réponses globales simples et du recours dominant au formel : ceci traduit le souci, commun à la plupart des adolescents, d'assurer un narcissisme ébranlé par l'impact du Rorschach.

Le nombre élevé de réponses partielles (Ad et Hd) pourrait à première vue constituer un indice préoccupant concernant le défaut d'intégrité de l'image de soi. L'étude attentive de ces réponses les situe toutefois dans le contexte d'un déplacement sur les « têtes » destiné à fuir la sexualité et l'agressivité, et qui en trahit parfois la présence, par le jeu du retour du refoulé. Le traitement de la planche V confirme tout à la fois la qualité de la représentation de soi et l'aspect obsédant de la problématique agressive, qui se retourne contre soi par la mise en jeu de l'angoisse de castration. Après avoir donné la réponse unitaire, qu'il éprouve le besoin de détailler à l'enquête comme pour s'assurer qu'il ne lui manque rien, Armand déroule le fil de ses associations en s'engageant dans des représentations partielles d'animaux féroces et puissants (*une tête de crocodile ; une tête de dinosaure qui sort de l'eau*), puis, pris dans le mouvement dynamique menaçant (*qui sort de l'eau*), il termine sur une réponse qui condense de manière très symbolique, par le double sens que l'on peut donner au terme « pris », agressivité et angoisse (*une patte de tigre* pris dans son élan ; *on voit peut-être les griffes au bout*).

Au plan identificatoire, Armand montre avec la réponse 26 (*un ogre avec des grosses chaussures*) l'investissement d'une position phallique qui suscite aussitôt le repli vers une position passive susceptible de mettre en jeu l'angoisse de castration ; l'attrait ambivalent de cette identification le sollicite vivement, lui faisant perdre fugitivement la conscience d'interpréter (*donc je me vois à une taille petite par rapport à lui*).

Les références phalliques (*serpent, taureau*) alternent définitivement avec les défenses par le recours au féerique et à la minimisation (*père Noël, lutin*), dans un va-et-vient répétitif qui signale la lutte contre l'angoisse. Le choc provoqué par le Dbl de la planche IX, le lapsus révélateur (*un rhinocéros sans son corps,* repris à l'enquête en : *J'ai dit sans sa corne, plutôt, le museau un peu renfrogné*) confirment l'intensité de cette angoisse de castration qui surgit tantôt face aux sollicitations phalliques (IV, VI) ou pulsionnelles (II, III), en liaison avec l'agressivité, et tantôt face aux sollicitations féminines (VII) ou, comme à la planche IX, porteuses d'une polarité régressive. Compte tenu de cette intensité, on peut s'interroger sur l'existence d'aspirations passives fortement contre-investies car vécues comme porteuses de danger, chez cet adolescent en plein travail identificatoire.

Les représentations de relations sont le plus souvent soigneusement évitées, à l'exception toutefois de la première réponse, qui campe une triangulation marquée par l'ambivalence, nous donnant à voir l'articulation qui se fait chez Armand entre érotisation et agressivité, dans une sorte de scène primitive

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

déplacée sur des personnages de l'imaginaire. Le contraste entre cette entrée dans le test sous forme de scène et la séquence défensive qui suit montre les difficultés de cet adolescent à accepter les fantasmes du registre sexuel et leurs implications agressives. À partir de là, les défenses rigides vont empêcher non seulement les représentations de relations mais même, bien souvent, la reconnaissance de personnages entiers, d'où le recours prévalent aux réponses partielles. La seule autre réponse relationnelle, planche III, insiste sur une interaction qui ne passe que par le regard. Elle donne à voir par ailleurs la lutte contre les éléments agressifs qui font retour dans la notation *ils ont des têtes de pics-verts,* et l'attachement au maintien de la bisexualité (*ils, des femmes*).

Malgré la relative faiblesse des kinesthésies, c'est essentiellement le pôle des représentations qui est investi par Armand ; celles-ci s'incarnent dans les réponses formelles dynamiques. Les aspects sensoriels du matériel sont peu pris en compte, mais la présence d'une sensibilité à l'estompage et au gris traduit une réceptivité qui peut servir d'ouverture à un travail sur les affects.

L'angoisse de castration domine le protocole, en positif lorsqu'elle s'exprime de manière symbolique, et surtout en négatif, par l'intensité des défenses qu'elle suscite et qui appartiennent au registre rigide. Elle surgit dès la première planche, lorsqu'Armand s'engage dans une représentation de relations triangulées, érotisées et agressives tout à la fois (*qui dansent en s'agrippant*). Il combat alors cette représentation en usant de l'isolation, du déplacement, de la minimisation ; les contenus évoqués dans cette séquence défensive rendent bien compte néanmoins de la proximité du thème agressif : une gueule-de-loup (*le museau avec les deux mâchoires*) *;* une sorte d'animal (*un loup encore avec sa tête et son oreille*). À la planche II, l'évocation directe de l'atteinte surgit après une séquence défensive qui vise à colmater le blanc, à donner sens au rouge sans l'intégrer dans une séquence pulsionnelle, afin de mettre à distance l'angoisse de castration. À la suite de l'émergence de la réponse 13, *une peau d'ours avec un trou au milieu,* la surenchère de détails partiels en Ad souligne la valeur défensive de cet investissement compulsif, défense minée par le compromis qui laisse revenir la charge angoissante : les détails ajoutés à l'enquête (*avec son chapeau ; avec le petit nez en plus ; un insecte qui a des lunettes*) tentent d'annuler la représentation d'atteinte, cependant que, sous-jacente à ces représentations, l'agressivité fait retour dans la notation « mâchoire » et fait déraper les percepts.

On retrouve des séquences similaires aux planches IV, V, VI, VIII.

2. Le TAT

Face aux planches du TAT, les modalités de fonctionnement d'Armand changent : le protocole est prolixe, les associations s'enchaînent plus aisément, Armand semble même y prendre plaisir. Les procédés utilisés sont variés et associent en particulier les registres labile et rigide, laissant voir l'existence de défenses hystériques qui assouplissent les défenses obsessionnelles, moins envahissantes qu'au Rorschach.

Les conflits se jouent dans un registre intrapsychique, tantôt sur le mode intrapersonnel (planche 1 : *il se pose des questions à savoir comment il va faire pour pouvoir en jouer*), tantôt sur le mode interpersonnel (planche 5 : *elle l'appela en criant mais Annette détourna la tête ;* planche 6 BM : *la jeune fille pour laquelle son fils éprouve de l'amour ne lui convient pas*). L'érotisation des relations freinée au Rorschach se déploie ici directement (planche 6BM : *cette femme, je l'aime*) ou se lit dans des détails à symbolisme transparent (planche 2 : *la mère un peu essoufflée* [...] *elle sait qu'elle attend un enfant* [...] *elle retourne à ses besognes*). Dans le registre rigide, les références à la réalité externe servent de cadre perceptif et temporel aux récits ; elles se renforcent lorsque le conflit s'amplifie du fait de l'accentuation de l'agressivité latente (planches 8 BM, 10 et 13 MF), mais sans pour autant entraver les récits qui demeurent dynamiques, et sans empêcher l'expression labile des affects (*Julien* [...] *était furieux ; son fils qui est angoissé ; pleurant et craignant le pire*).

L'idéalisation de la représentation de soi et de l'objet vient ponctuer l'impact de la problématique de castration (planche 1 : *les parents n'ont pas les moyens* [...] *il se trouve face à son violon sans pouvoir en faire usage*). L'utilisation des procédés CN, et en particulier l'accent sur les limites et sur le sensoriel, intervient aux planches non relationnelles et permet l'investissement de récits comportant le recours à des protagonistes et l'exposition de conflits en rapport avec le matériel (planches 12BG, 13B). La plupart du temps, les récits, malgré l'abord des problématiques, maintiennent leur adaptation. On note toutefois l'émergence de fantasmes agressifs massifs qui sont projetés sur la représentation paternelle (planche 3BM : *le jouet cassé, écrasé par la semelle de son père*), ou filtrent dans la répétition du thème de mort. Celui-ci apparaît aux planches 4, 7BM, 8BM, 10, 13B, 13MR

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

3. Synthèse

Pour conclure, en raison de la prévalence de l'adaptation à la réalité au Rorschach comme au TAT, et de la clarté des problématiques comme des registres défensifs, on peut conclure pour Armand à une névrose obsessionnelle. En effet, la problématique essentielle relève de la lutte contre l'agressivité. L'angoisse de castration, provoquée par les fantasmes agressifs, mais aussi par les désirs œdipiens, est prévalente. Elle entraîne sous forme de protection l'investissement d'une position d'incapacité qui atteint le groupe familial, mais qui peut aussi s'inverser et révéler les projections sur les imagos parentales de puissance dominatrice. L'ambivalence se lit dans le retour récurrent des thèmes d'impuissance, de maladie et de mort, thèmes qui alternent avec les mouvements libidinaux : ces derniers, freinés au Rorschach, peuvent se déployer au TAT, dévoilant l'existence d'un noyau labile de bon aloi pour la prise en charge. Les défenses, qui paraissaient verrouillées au Rorschach, montrent la variété de leur palette au TAT ; elles relèvent essentiellement du registre névrotique.

4. Protocoles

Protocole de Rorschach

I	8"		
1.	Je vois deux sortes de père Noël ou de lutins qui dansent en s'agrippant à une danseuse qui met les bras en danse... *T* >	(*D lat*) Le chapeau et les deux jambes qui sont comme agrippées à la femme au milieu (*D med.*). Elle a une robe mais j'ai l'impression qu'elle a deux têtes recouvertes d'un foulard (*bosses D med.*).	G K (H)
2.	<... Une gueule-de-loup.	(*Bout inf. du D med.*) Le museau avec les deux mâchoires.	Dd F + Ad
3.	∧ >... Une sorte d'animal.	Un loup encore avec sa tête et son oreille.	D F + Ad
4.	∨ ∧...Peut-être un crabe.	(*1/2 D médian sup.*) avec les pinces. C'étaient les mains de la femme.	D F + A
5.	et aussi l'apparence de la France.	(*Contour D lat.*) Normandie, Bretagne.	D F–Géo

6.	<...∧... Des petits fantômes.	(*Ddbl sup.*) Avec leurs bras, leur nez, leur bouche, leur petite mèche de cheveux et la grande cape blanche.	Ddbl F + C'
7'.	∨ Un extraterrestre <...	Avec deux petites antennes. Dans des films qui existent. Le corps un peu en boule.	Ddbl F + C'(H)
8.	∨...Une tête de personnage qui regarde le ciel en haut.	(*Idem à gauche*) Mais c'est vu d'une autre manière ou alors celui de droite, le nez, les cheveux. Un humain.	Dd kp + Hd
9.	>∧... < C'est aussi peut-être un caniche. C'est bon. 7'	(*Moitié du D latéral*) Le contour gondolé du caniche et sa tête, vu de derrière que la tête. *EL :* Non pas vraiment, c'est pas assez précis.	D F + Ad
II	21"		
10.	Une raie, un poisson...	(*Dbl*)	Dbl F + A
11.	Un papillon.	(*D rouge inf.*) Les ailes et les antennes à l'envers. Dans la réalité elles seraient en haut.	D F + A
12.	< Un phoque.	(*D rouge sup.*) la tête, le corps, les deux pattes.	D F + A
13.	∨ Une peau d'ours avec un trou au milieu...	(*DDbl*) C'est plat.	DDbl F
14.	Une tête d'iguane.	Avec la mâchoire inférieure.	DDbl F ± Ad
15.	<... Une tête de lapin...	(*D habituel*) mais celui où il y a pas de petit truc noir (*Dd noir à droite*)	Dd F + Ad
16.	Le profil d'une tête de personnage...	Un chevalier avec son chapeau.	D F + Ad
17.	∧ > Un écureuil...	(D *noir de droite*) avec le petit nez en plus, donc ça change.	Dd F + Hd
18.	∨ < ∨... Un museau de chat.	(*Dd bordure*) avec le museau allongé.	D F + Ad
19.	Une tête d'insecte.	(*Pointe noire*) Un insecte qui a comme des lunettes ! Ça fait penser à un insecte qui a des lunettes.	Dd F - Ad
20.	∧ <...∨ Une tête de poisson.	(*DdbIDd avec la couleur*) Comme des écailles, ça rend mieux, plus clair par rapport au reste.	DdblDd F – E Ad
8'	Je pense que c'est bon.	(*EL*) Ah oui, je les vois leur tête et un peu leur corps. (?) Des veaux. [*DF + A Ban*]	
III.	15"		
21.	Deux personnages qui se regardent l'un l'autre avec une position presque d'être assis. Ils ont des chaussures à talon avec une tête de pic-vert...		G K H/Ad→ Ban
22.	< Un hippocampe...		D F + A

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

23.	> ∨... Une bestiole avec des mandibules et avec des yeux à facettes comme celles des mouches.	(D médian)	D F + Ad
24	Une tête de veau.	{Localisation : bas du buste.)	D F+Ad
25	Une tête de taupe... <... ∧ ... C'est bon.	(Localisation tête du personnage.) (*Rouge* ?) Au sang. Peut-être à cause de la bestiole représentée en noir... avec ses pattes qui se rapprochent (*D médian* + « jambes »).	D F–Ad
5'			
IV	5"		
26.	Un ogre avec des grosses chaussures...	Le tout. Ses bras ne sont pas très nets, ses chaussures sont grandes. Donc je me vois à une taille petite par rapport à lui.	G F + (H)
27.	< Une tête de chien ou de caniche avec la gueule ouverte...	(*Extrémité bottes*) Ça fait un peu mouton, les contours et la couleur comme des poils de caniche.	D F + E Ad
28.	∨ Un mille-pattes...	(*D médian inf.*) La longueur, les antennes, toutes les petites pattes sur le côté.	D F + A
29.	<... Un serpent... avec comme une tête d'oiseau.	(*Saillie latérale sup.*) Le serpent mais la tête ressemble plutôt à une tête d'oiseau.	D F + A/Ad
4'	∧ C'est tout.		
V	2"		
30.	Une chauve-souris.	Le tout, les ailes et les oreilles, les pattes arrières.	G F + A Ban
31.	< Une tête de crocodile...	(*Extrémité de l'aile.*)	D F + Ad
32.	Une tête de dinosaure qui sort de l'eau...	Plutôt une tête de diplodocus (*une saillie médiane sup.*)	D F – Ad → Kan
33.	∨... < ∨ Une patte de tigre pris dans son élan.	(*La plus grosse saillie à l'extrémité des ailes.*) On voit peut-être les griffes au bout.	D F + Ad → Kan
4'	<... C'est tout.		
VI	8"		
34.	... < Un oiseau qui... qui s'étale sur l'eau.	(*D sup.*) Les ailes déployées en l'air avec le reflet qui fait penser à l'eau.	D Kan A → E
35.	∨... et j'ai l'impression aussi de reconnaître un détail de la première image mais en plus petit : des bras en pinces avec deux têtes...	(*Dd dans entonnoir.*)	Dd F + Hd

36.	> Une tête de belette ∧...< ∨...	(*Bout du D sup.*)	Dd F + Ad
37.	Deux têtes que je ne sais pas comment qualifier. Voilà.	Plutôt deux animaux, deux chiens (Dd tête d'hommes à l'envers).	Dd F ± Ad
5'		(*EL ?*) Le tout ? Ouais, les pattes de tigre. *[GF + A Ban]*	
VII	30"		
38.	Deux têtes qui se regardent.	(*1er tiers*) Deux personnages humains, des lutins (tout entier ?) Peut-être... une robe, le buste, pas en bas.	D F +Hd/(Hd) → kp
39.	∨ Une tête d'éléphant...	(*2e tiers*) La trompe et l'œil.	D F + Ad
40.	<... ∧ Le bas d'une cloche.	(*3e tiers*) ensemble, le rebord.	D F – Obj
41.	> une sorte de tête d'ours.	(*2e tiers*) c'est la corne qui est penchée en avant.	D F ± Ad
42.	∧ Avec une sorte de corne sur la tête penchée en avant.		Dd F + Ad
4'	<... C'est tout.		
VIII	26"		
43.	... <À un taureau...	Il se prépare à courir.	D F+Hd/(Hd) → kp
44.	∨ La France...	(*1/2 orange*) La Bretagne. Pareil, le côté ouest.	D F+ Géo
45.	<... Une tête d'écureuil	(*Tête de la Ban*) (*entier ?*) Non, parce qu'un écureuil ne se tient pas comme cela.	Di F+ Ad
46.	>...∧ Des bras... un peu squelettiques. Ils sont pas animés quoi. C'est tout.	(*Bras = bout gris.*)	Dd F+ Hd
4'			

IX	65"		Choc
	...<...∨...		
47.	.Un rhinocéros sans son corps > ∧... < ∨ Je n'ai plus rien à dire.	(*D vert*) J'ai dit sans sa corne plutôt, le museau un peu renfrogné. *Rep. Add.* Une tête de lutin avec un chapeau, avec le corps. (*D orange*) (Deux ?) si... *[DF+(Hd)]*	D F + Ad
4'30			
X	8"		
48.	Une tenaille.	(*D vert médian.*)	D F + Obj
49.	<...∨... Une tête d'ours...	(*Contour dans rose*) avec le bout du museau.	Dd F + Ad
50.	...Quelqu'un de crucifié... >...∨...>...∧	(*Dd dans tube gris.*)	Dd F– H
51	Une algue C'est tout	(*D bleu lat.*) toutes les herbes. *EL* : Oui ! ici (*D kaki*) comme une sauterelle avec des pattes, ici peut-être une araignée (D bleu Ban).	D F ± Bot
6'30		*[D F + ABan]*	

Choix +	« Je peux les étaler ? » « Bah... Peut-être parce qu'au premier coup d'œil y a qu'une seule chose visible et c'est des lutins... c'est peut-être pas assez dans la réalité. » X « J'ai l'impression de voir des animaux étranges avec beaucoup de couleurs en plus. »
Choix –	II « Parce qu'il y a des animaux représentés, des animaux réels et la couleur rouge et gris, ça va bien ensemble... c'est quelque chose de net. » VIII « Je vois déjà un bison, enfin des animaux et des couleurs claires... »

Psychogramme

R51	G4	G %	8 %	F= 44	(33+ 7–;4±)	A 9 Ad 25	F % 86 %
Tps total : 52'	D 27 DDbl 1	D %	55 %	K 2		A/Ad	1F+ %79 %
Tps/réponse : 1'				Kp 1		H 1	A % 68 %
	Dd 15	Dd %	29 %	(H) 4			
Tps lat. moyen 18"				Kan 1		H/Ad	1H % 21 %
	Dbl 1	Ddl %	2 %			Hd 4	
						Hd/(Hd)	1 Ban 2
	Ddbl 1	Ddl %	4 %	FC' 1			→ Ban 1
	DdblDd 1					Géo 2	
						Obj 2	
	Di 1	Di %	2 %	FE 2		Bot 1	
				→ kan 3			
T. Appr.G D Dd Dbl	Ddbl Di			→ kp 1			
TRI 2K/0,5 ∑ C				→ E 1			
F Compl. 2 k/1 ∑E							
RC % 9/51= 17 %							

Protocole de TAT

Pl. 1	10" – Un petit garçon a reçu un cadeau... il le regarde mais il se pose des questions ; à savoir comment il va faire pour pouvoir en jouer car ses parents sont plus ou moins pauvres et n'ont sûrement pas les moyens de lui payer les cours. Ce cadeau lui étant offert par un ami qu'il ne voit plus désormais, il se trouve maintenant face à son violon sans pouvoir en faire usage. 2'5"
Pl. 2	*14" – Nombreux reniflements*.) Anne vit avec ses parents qui sont paysans et qui travaillent la terre... elle ça ne l'intéresse pas, elle préfère faire des études pour devenir institutrice... le soleil tape fort... et les parents doivent labourer la terre. La mère un peu essoufflée, fatiguée, s'adosse à un arbre. Elle préfère arrêter le travail car elle sait qu'elle attend un enfant. Ce conseil lui a été donné par sa fille qui, elle, retourne à ses besognes. C'est tout. 3'
Pl. 3BM	37" – Stéphanie, une fille un peu garce et euh... très exubérante a été punie par son père qui lui a reproché d'embêter ses camarades. En effet, elle s'était servie d'un petit pistolet à eau pour viser ses camarades de classe dans la cour de récréation. Elle se trouve maintenant dans sa chambre assise au pied de son lit à pleurer sur son sort, le jouet à côté d'elle, cassé, écrasé par la semelle de son père. Elle est en fait destinée à... à rester une semaine dans sa chambre sans pouvoir sortir, sans voir ses camarades. Voilà. 3'30"
Pl. 4	1'07" – Un couple... a une discussion. L'homme tarde à... à avouer à sa femme quelque chose. Le soir en rentrant de son travail il ne semblait pas naturel, semblait plutôt perplexe, tourmenté. Sa femme le voyant comme ça essaya de le, de savoir ce qui n'allait pas. Le père tourna la tête en regardant un portrait, plutôt une photo de sa famille où se trouvaient de même leurs deux enfants. En fait, il venait de chez le médecin qui lui avait appris une mauvaise nouvelle. En effet, depuis presque un mois il se sentait épuisé. Le médecin lui a alors avoué qu'il était sur le point de mourir car une maladie l'avait atteint. C'est tout. 5'

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 5	27" – Madame de Merteuil qui était à la cuisine appela sa fille Annette mais n'obtint aucune réponse. Continuant à appeler son nom en montant l'escalier... elle ne fit que d'entendre le silence. Arrivée à la chambre de sa fille, elle l'ouvrit... et dit : « Annette, je t'ai appelée, pourquoi tu ne réponds pas ? » Elle fut d'autant plus surprise qu'elle s'aperçut que la fenêtre de sa chambre était ouverte et que la lampe de chevet était par terre... Elle s'avança dans la pièce et s'approcha de la fenêtre. Elle vit alors en bas Annette qui euh... qui parlait au... au libraire dans la cour. Elle l'appela alors en criant mais Annette ne détourna pas la tête. Monsieur Dupuis, le libraire qui avait entendu la femme crier, dit à Annette que sa mère l'appelait, qu'il valait mieux rentrer. Annette qui s'était entretenue avec le libraire pour s'acheter une revue qu'elle désirait acheter depuis quelques jours mais, n'ayant pas d'argent, elle ne put se le permettre, elle n'avait pu se le permettre... s'enfuit après avoir hésité... à arracher des mains le magazine que le libraire tenait. Ainsi, elle se dirigea en courant le magazine à la main vers la place de l'église. C'est tout. 9'
Pl. 6BM	21" – Une femme âgée en compagnie de son fils, Georges, a une discussion avec celui-ci dans le salon de la demeure... Ces deux personnes sont occupées à, à parler d'un... à parler de la... de la liaison que le jeune homme a avec une jeune fille... La femme qui a écouté les intentions de son fils se voit comme embarrassée. En effet, la jeune fille pour laquelle son fils éprouve de l'amour ne lui convient pas, elle craint qu'elle profite trop de lui et la soupçonne de s'intéresser qu'à son argent. Georges qui se... qui se trouve un peu déçu de la réflexion de sa mère... prend un regard quelque peu perplexe... et dit à sa mère : « Maman, je ne sais pas si ce que tu dis est juste mais, en tous les cas, cette femme je l'aime. » C'est tout. 6'
Pl. 7BM	53" – Monsieur Hercule Poirot, un détective belge, s'entretient avec un jeune homme au sujet de la mort de sa belle-sœur... La veille, lors d'une soirée, celle-ci avait été retrouvée morte un verre à la main sur la moquette du salon. Deux des invités l'avaient retrouvée à cet endroit avant de s'apprêter à manger. Parmi les convives qui s'étaient déjà attablés et il avait ainsi... appelé le détective. Le jeune homme paraissait ne pas comprendre la raison pour laquelle sa belle-sœur avait été tuée, avait, sa belle-sœur était morte. C'est tout. 5'
Pl. 8BM	31" – Dans la soirée, un père était revenu de la chasse bredouille mais avait été blessé par une balle qui lui avait touché l'abdomen gauche. En fait, cette balle provenait du fusil d'un autre chasseur qui, ayant voulu atteindre un lièvre, avait touché cet homme... Celui-ci fut ramené par l'autre homme à sa demeure car il ne pouvait marcher et souffrait. Ainsi, de retour à la maison... un homme sur lequel le père s'agrippait demanda au fils Julien de téléphoner au médecin. Celui-ci arriva au bout d'un quart d'heure, muni d'outils qu'il avait prévus, ayant su la raison de sa visite. Ainsi, dans une petite pièce, le médecin, le chasseur et le fils étaient occupés à tenter d'extraire la balle de l'abdomen du père. Julien leur tournait le dos et était furieux de cet homme avec une barbe rousse qui avait blessé son père. C'est tout. 8'
Pl. 10	1'48" – Une vieille femme se trouve en compagnie de son fils qui est angoissé. En effet, on est en... en 1940, en 1939, et les Allemands s'apprêtent à envahir la Pologne. Le fils qui est Polonais et est âgé de 27 ans a été appelé sur le front. Ceci lui fait peur, il a du mal à imaginer ce qui arrive. Sa mère essaie de le rassurer en lui disant que cela ne durera pas... et qu'il ne pourrait pas connaître une guerre aussi désastreuse que celle qui avait débuté en 1914 et qui avait duré quatre ans. C'est tout. 6'

Pl. 11	51" – Dans le fossé d'une falaise où un pont avait été construit, un éleveur de vaches tente de faire traverser celles-ci sur le pont. Pour les amener dans les contrées inconnues où la terre et l'herbe seraient plus rentables... En fait, ce pont avait une légende. Il semblait que... qu'un animal fantastique y habitait. Ceci n'avait pas attiré l'attention de cet éleveur qui fut surpris quand il entendit un gémissement fort provenant de la falaise. Il se retourna alors et vit une sorte de canard avec des petites épines sur le cou et des pattes qui ressemblent tout à fait à celles d'un canard, sortir d'un trou de la falaise. Là commençait le début d'une croyance à cette fameuse légende qui devenait réalité tandis qu'il avait toujours cru à... la non-vérité de cette légende. C'est tout. 7' (*Suite du test passée le lendemain.*)
Pl. 12BG	1'15"-Sur le bord de la rivière la barque d'un pêcheur a été abandonnée. En fait, ce pêcheur a eu une... un incident. La barque a heurté une pierre du fond de l'eau dont le niveau était peut-être peu élevé. Il dut alors se... ranger la barque sur le rivage et partir chercher de quoi la réparer... C'est tout. 4'
Pl. 13B	50" – Un petit garçon est assis sur le seuil de la porte d'une chaumière. Il porte une salopette. Il est sans chaussures et il attend, les bras, les mains croisées devant sa bouche... Le soleil est resplendissant... En fait il attend ses parents qui sont partis pour aller chez le médecin car sa sœur de 17 ans a eu un malaise. Il attend. Il se morfond car il ne peut rien faire d'autre. Il est trop préoccupé à savoir sa sœur malade... Il regarde les vaches dans le pâturage brouter l'herbe... C'est tout. 4'30"
Pl. 13MF	25" – Une jeune femme est allongée sur un lit. Son mari est arrivé. Il l'a trouvée fiévreuse, fébrile et très mal en point. En fait, il semble que sa femme ait un cancer... Le mari met son bras devant son front et n'ose pas croire ce qui arrive à sa femme... En fait, le médecin, une demi-heure auparavant était venu voir sa femme, était venu voir la jeune femme plutôt, et lui avait prescrit de rester au lit. Le médecin avait prévenu le mari qui était arrivé aussitôt... Ainsi après le départ du médecin... les deux personnes se trouvent dans la pièce, l'une allongée sur le lit et l'autre pleurant, craignant le pire. C'est tout. 5'
Pl. 19	15" – Une maison de six petits lutins se trouve en plein hiver dans la forêt dehors. Des ombres, le brouillard, la neige rend la maison presque surnaturelle... On peut apercevoir à travers la petite fenêtre un petit lutin derrière la fenêtre éclairée et se tient devant la cheminée à l'autre fenêtre un petit lutin qui prend son bain. Tout semble si calme, si chaleureux dans une maison autour de laquelle se voilent et... se contournent des choses étranges. Voilà. 5'
Pl. 16	(*Rit.*) 30" – Au zoo, Julien est avec ses parents. Un instant, ils se trouvent devant la grille des rhinocéros. Quel bel animal que voilà pense Julien. On dirait qu'il est recouvert de pierre et sa corne est un drôle de nez ! Ses parents veulent ensuite l'amener devant la cage aux singes comme beaucoup de petits garçons apprécient cet endroit. Mais Julien reste fasciné par le rhinocéros qui se trouve devant l'abreuvoir... Il se voit alors pris de fantasmes. Cet animal lui semble mieux qu'un cheval, plus vivant, plus fantastique. Ainsi il s'imagine sur le dos de cet animal à courir à travers le zoo, narguant les autres animaux emprisonnés dans leur cage qui les empêche de s'extérioriser. C'est alors qu'il tente de donner au rhinocéros le sandwich qu'il avait dans sa petite mallette et qui était son repas du midi... Ses parents le voyant agir lui firent remarquer que ce rhinocéros n'avait pas besoin de manger. Au zoo, il est bien nourri, avec suffisance. Julien alors se sentit comme triste et suivit ses parents en regardant une dernière fois le rhinocéros qui à ce moment-là détourna la tête vers lui...

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

	C'est alors que Julien s'écria : « Maman, regarde, le rhinocéros a détourné la tête vers moi. Il faut que j'aille le voir... » Sa mère lui répondit que ce rhinocéros était un animal et non pas son ami, son frère comme il semblait vouloir le croire... Julien retomba alors dans la tristesse. Peut-être plus forte, car il comprenait qu'il ne pouvait pas s'attarder plus sur cet animal. C'est tout. 10'

CHAPITRE
14

Fonctionnement limite : Kamel 20 ans[1]

1. Par Catherine AZOULAY.

Sommaire

1. Le Rorschach ..... Page 327
2. Le TAT ..... Page 334
3. Synthèse ..... Page 336
4. Protocoles ..... Page 337

KAMEL est vu en examen psychologique à la suite de son admission en hôpital de jour. Le début des troubles remonte à trois ans, à la suite d'une rupture de sa scolarité en seconde qu'il justifie par un blocage dû à un excès de pensées contradictoires dans sa tête. Son isolement et son anxiété le conduisent à demander une prise en charge dans un CMPP qui débouchera sur son entrée en hôpital de jour.

Kamel est issu d'un milieu très conflictuel en raison d'oppositions culturelle et religieuse entre ses deux parents. Sa mère s'est vue renier par sa famille depuis qu'elle s'est mise en ménage avec le père de Kamel. Ce dernier est décrit comme un homme violent qui s'occupe peu de son foyer. En effet, il vit depuis peu avec une autre femme dont il a un fils. La sœur de Kamel, adolescente de 16 ans, fait régulièrement des fugues.

Le jeune homme semble avoir été investi par sa mère comme l'« homme de la maison » qui doit régler les problèmes entre la fille et la mère, ce qu'il supporte très mal. Kamel se dit très déprimé, incapable de prendre une décision, tiraillé entre une demande d'aide et la méfiance qu'il éprouve vis-à-vis d'autrui.

Il se montre dans un premier temps assez réticent, et même méfiant à l'idée de passer des tests mais cette approche négative s'estompera rapidement au profit d'un authentique intérêt, avant tout pour le test de niveau intellectuel.

Son niveau global à 120 (verbal : 113, perf. 122) le situe donc très au-dessus de son niveau scolaire de seconde.

Cette épreuve a manifestement été vécue avec plaisir par Kamel, ce qui n'a pas du tout été le cas des épreuves projécrives.

1. Le Rorschach

Au Rorschach, Kamel est très mal à l'aise, il donne peu de réponses (onze en tout) mais il verbalise beaucoup « tout autour » de façon très précautionneuse avec des phrases inachevées et des mots répétitifs lourds de sous-entendus qu'il ne réussit pas à exprimer. *C'est bizarre* est l'expression qui revient le plus souvent dans son protocole pour qualifier ce qu'il voit, comme si les choses n'étaient pas tout à fait ce à quoi elles ressemblent, comme s'il y avait peut-être quelque chose caché derrière. En effet, il semble constamment remettre en question ses perceptions qui demeurent presque toujours, même à l'enquête, soumises au flou, à l'imprécision voire à l'instabilité. De ce fait,

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'impact du matériel apparaît manifestement très fort mais l'implication est très difficile à assumer.

Malgré cette inhibition, Kamel révèle néanmoins des éléments très signifiants de son monde interne, monde interne en souffrance et dont on peut évoquer deux aspects spécifiques : la souffrance narcissique et le doute identitaire.

Les données quantitatives du psychogramme rendent compte de l'inhibition au plan de la productivité et du déploiement projectif et personnel (douze réponses, absence de diversité des déterminants et des contenus, pôle Kinesthésique et sensoriel très faiblement exprimé, RC % bas). Cependant, on peut noter le maintien d'une capacité de s'inscrire dans le monde socialisé (F + % 60, A % : 50, H % : 25-42 %, Ban : 3 + deux tendances). Enfin, l'importance du G % (70), du F % (83) et du H % (42) pourrait mettre sur la voie d'un surinvestissement des limites passant par la nécessité d'une forte auto-représentation.

Processus de pensée

À l'exception d'une seule réponse, la totalité des réponses globales est simple ou vague, caractérisée par une mise en avant défensive mettant l'accent sur l'instabilité perceptive et la fragilité corporelle ; celle-ci conduit à la nécessité de contenir la représentation au sein d'une unité. Il semble que Kamel rende compte d'une menace de transformation, de métamorphose par une forme de glissement d'un percept à un autre qui transparaît dès la première planche (*Alors ça fait plutôt penser à un insecte, ça a un faux air de papillon mais le milieu du dessin fait penser à un bourdon... un insecte, proche d'un papillon*). L'importance du G % et du F % témoignerait bien alors en faveur du surinvestissement de limites ressenties comme précaires et insuffisamment contenantes.

Une seule réponse sur huit traduit une véritable élaboration perceptive (planche VIII : *un guerrier*) : là où les défenses narcissiques ont réussi à assurer leur fonction de maintien du sentiment d'identité, le fonctionnement de pensée se révèle de bonne qualité. L'approche en détail est très disparate et oscille entre expression pulsionnelle et défense contre celle-ci. La planche IX est l'occasion d'introduire un mouvement libidinal richement développé à l'enquête. Cependant, cet effort créatif, trop projectif, ne s'inscrit pas dans une adéquation au cadre perceptif.

Les mouvements kinesthésiques, très discrets, surviennent aux planches féminines/maternelles dans un mouvement libidinal de bon augure mais l'échec perceptif, lié à la difficulté de composer la représentation humaine, fait obstacle à l'efficacité des processus de pensée.

Dans ce contexte, la faiblesse du F + % et l'élévation du F % peuvent renvoyer à la menace d'effraction qui pèse sur ces limites corporelles et dont témoigne le surinvestissement formel. En effet, l'analyse des réponses de mauvaise qualité formelle (4 F –) ainsi que des réponses vagues (2 F +/–) évoque la mise en place d'un clivage du moi face à l'instabilité identitaire ; les réponses « silhouettes » sont quant à elles caractéristiques du flou des limites et de la représentation de soi.

Ces dérapages rendent bien compte de manifestations de la pathologie des limites traduites par le clivage et le flou identitaire sans risque actuel de morcellement.

Ainsi l'énergie psychique du sujet est mobilisée pour contenir le risque de désorganisation identitaire, d'où la mise à distance défensive évoquée dans l'étude des modes d'appréhension. Les potentialités créatrices de l'adolescent sont cependant réelles mais ne peuvent être correctement exploitées. Les processus de pensée se trouvent donc considérablement amoindris par une déstabilisation identitaire qui fait aussi vaciller les repères externes.

Traitement des conflits

Les représentations humaines, très nombreuses par rapport au nombre total de réponses (42 %) mais aussi les images animales mettent en évidence différents aspects de la représentation de soi :

- *Les caractéristiques limites* de la représentation de soi sont prévalentes : en effet, l'identification formelle des représentations apparaît très précaire. Les « silhouettes » aux contours mal définis soulignent le flou des limites révélant la fragilité de l'identité (*C'est sûrement pas des humains*).

Par ailleurs, tout mouvement de désorganisation (planche II) ou de réorganisation (planche VIII) se joue au niveau de la surface délimitante entre le dedans et le dehors : l'effraction pulsionnelle de la planche II demeure localisée autour de l'enveloppe corporelle (*couverts de sang*) alors que le mouvement de réassurance identitaire s'associe, à la planche VIII, à un surinvestissement de cette enveloppe (*armure, casque, épaulettes*).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

• *Les manifestations narcissiques* sont repérables d'une double manière :

– par les représentations de relation d'ordre spéculaire (« face à face ») dont on saisit bien à la planche II le rôle défensif contre la menace destructrice sous-jacente à la confrontation relationnelle. Aux planches féminines/maternelles, une amorce d'expression libidinale permet de lever partiellement le déni de la différence (planche VII : *deux personnes l'une à côté de l'autre.* A l'enquête : *les deux épaules qui se touchent ;* planche IX : *ça fait plutôt penser à de la dansé*) au prix cependant de dérapages perceptifs ;

– par l'attachement à l'enveloppe corporelle ou à l'apparence externe : la planche VIII est exemplaire quant à la capacité positive de restauration de l'enveloppe corporelle dans le sens de la protection contre l'effraction pulsionnelle (*protection pour les bras, casque, armure*). Néanmoins, cette représentation demeurant fragile (*// a pas de bras, il manque quelque chose, ça s'arrête net*), il semble que l'agressivité potentielle qui s'en dégage (guerrier) ne soit pas assumée et se retourne de manière castratrice contre cette représentation de puissance (*cf.* dans ce sens l'éléphant *sans défenses* de la planche IV). De même que la planche VIII, la planche IX permet au sujet de mettre en avant des modalités défensives d'ordre narcissique, par l'investissement du corps et des vêtements, qui assurent une délimitation identitaire à défaut d'un ancrage perceptif. La dimension positive de cette représentation réside dans l'émergence d'un mouvement libidinal en lien avec une symbolique féminine maternelle.

Ces deux planches pastel VIII et IX (seules planches où les représentations apparaissent réellement tangibles) sont révélatrices de possibilités de restauration identitaire et narcissique : le choix positif de ces planches par le sujet en accentue la portée même si leur commentaire ne comporte aucun affect de plaisir.

• Cependant, *la menace identitaire* est présente à travers l'effraction corporelle plus ou moins patente ou l'atteinte de la représentation de soi : la planche I met l'accent sur une atteinte physique circonscrite mais massive (*bout des ailes déchiqueté*) sous-tendue par un fantasme d'impuissance dépressive. La planche II révèle l'impossibilité de négocier le mouvement pulsionnel agressif qui dérive vers une menace destructrice dont l'intensité nécessite une réassurance concrète concernant sa propre intégrité (montre ses propres jambes). Les ruptures de lien associatif dès la perception du rouge renforcent l'impression de désorganisation massive. Mais ce qui demeure le plus étonnant, c'est que cet impact pulsionnel destructeur s'exprime à l'exclusion de tout mouvement relationnel qui demeure non exprimé (*il*

leur est arrivé un sale coup, ils sont couverts de sang, c'est pas bon signe pour eux, peut-être le contact des deux là mais non je vois pas). Dans ce contexte, il semble que le sujet tente de projeter la menace à l'extérieur de la relation, comme si le « mauvais » venait du dehors. Du reste, des mouvements projectifs associés à certaines critiques (*Je dessine mieux l'éléphant que ça. La tache rouge ressemble à un nœud papillon mais j'avoue que je vois pas l'intérêt*) mettent l'accent sur la dimension sensitive voire paranoïaque du vécu face au matériel. Le trouble identitaire est aussi mis en évidence par le doute permanent et envahissant qui porte sur l'identité réelle des représentations et non pas sur l'identification sexuelle : l'appartenance au genre humain peut être remise en question, la réponse « papillon » de la planche V, tout d'abord affirmée, se trouve ensuite critiquée par son aspect « bizarre ». Ce doute identitaire peut déboucher sur une confusion entre deux représentations : *Ça a un faux air de papillon mais le milieu du dessin fait penser à un bourdon. Les deux taches sur les côtés, bleues, ressemblent plutôt à un insecte qui ressemble à des crabes, insecte avec des carapaces comme un crabe, plutôt un amas d'insectes. ...*

Les identifications apparaissent également très précaires : sur l'ensemble des réponses humaines, seules deux représentations sont identifiées sexuellement. À la planche VIII, *le guerrier,* image masculine surpuissante apparaît néanmoins soumise à la castration (*il a pas de bras*). Malgré cela, la qualité des défenses narcissiques assure le maintien de la continuité identitaire, ce qui autorise sans doute l'affirmation phallique.

À la planche IX, la réponse imprécise, floue, dont l'identité est remise en question (défensivement contre le sexuel ?), est peu à peu investie d'une identification féminine associée à une charge érotique dont la qualité relationnelle se déploie à l'enquête pour le plus grand plaisir de Kamel. En effet, ce dernier utilise son corps dans un mouvement de séduction vers l'autre (en imitant un danseur de quadrille). À cette planche, les mouvements narcissiques sont mis au service de l'expression pulsionnelle libidinale.

Les planches sexuelles (IV et VI) mettent en avant des identifications à des animaux à symbolique phallique dont la dimension de puissance est remise en cause sous l'effet d'une angoisse de castration dont l'effet retentit ici sur la qualité narcissique des représentations, entraînant la méfiance et le doute (éléphants *mais y'a pas de défenses ;* VI : *Ça m'a F air d'un félin... bizarre comme bestiole*).

La problématique identificatoire apparaît donc majeure chez ce jeune homme qui ne peut s'appuyer sur des assises narcissiques suffisamment solides pour s'affirmer positivement dans un rôle identificatoire.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Ainsi, au moins bon niveau de structuration, se repère une représentation de soi instable, dépréciée, abîmée et menacée d'un risque de destruction. À l'opposé, au meilleur niveau de structuration, se mettent en place des défenses narcissiques permettant une identification à une image de puissance phallique ou à une représentation féminine érotisée assurant un réaménagement bénéfique de l'image de soi. Ce grand écart effectué par ces défenses témoigne de l'importance de la pathologie du narcissisme.

Dans le registre objectai, la relation à l'autre et la confrontation au monde pulsionnel font peser une réelle menace destructrice : en témoigne cette réponse à la planche II : *Plutôt deux silhouettes face à face genre miroir. C'est pas normal qu'il y ait autant de rouge un peu partout et... à mon avis... Apparemment, on voit pas les jambes* (*montre sur lui*) *euh oui mais c'est qui qui a fait... le rouge est mal euh bon apparemment il leur est arrivé un sale coup, on dirait qu'ils sont couverts de sang... C'est bizarre, y'a du rouge partout mélangé au noir, c'est pas bon signe pour eux. Y'a une énorme tache au milieu, peut-être le contact des deux là.*

La tentative d'éviction pulsionnelle par le spéculaire (*genre miroir*) ne tient pas et la menace destructrice, en provenance du dehors, confère au mouvement relationnel une connotation paranoïaque.

En lutte contre cette confrontation relationnelle dangereuse, à la planche III, Kamel évite toute mise en lien interpersonnelle, grâce à un mouvement d'isolation du rouge efficace mais au prix d'une menace de désorganisation identitaire.

Ce sont les planches féminines/maternelles qui bénéficient des seules expressions de relations libidinales. À la planche VII, il s'engage progressivement, comme à petits pas prudents, sur la voie de la relation et du contact corporel à l'autre (*Alors deux visages face à face, c'est à la limite deux personnes l'une à côté de l'autre...* Et à l'enquête : *et là les deux épaules qui se touchent*).

Cette planche utilisée comme une première prise de contact avec un objet rassurant inaugure le déploiement du mouvement libidinal de la planche IX : à cette planche, en effet, le face à face, les caractéristiques narcissiques deviennent complètement investis d'un plaisir relationnel libidinal, témoin du seul mouvement d'hystérisation du protocole.

C'est donc dans les retrouvailles avec un objet maternel vivant et chaleureux que peuvent se mettre en place des mouvements relationnels investis d'un fort potentiel libidinal, tandis que l'objet paternel se voit sans doute attribuer les caractéristiques du mauvais objet en lien avec une agressivité impossible à contenir.

L'organisation défensive met en avant trois modes défensifs privilégiés : des défenses rigides, les défenses narcissiques et le clivage.

Il semble que les mouvements défensifs rigides (doute, dénégation, isolation, annulation) assurent une sorte de couverture névrotique qui s'avère insuffisante à pallier les défaillances narcissiques et identitaires : en effet, le contrôle formel échoue (F + % = 60) et, comme on l'a vu, l'ancrage identitaire n'est pas établi.

Ces défenses relèvent d'un double mouvement :

– d'un côté, elles permettent d'amoindrir la portée symbolique du matériel : il s'agit d'assurer une relative prise de distance par rapport aux mouvements pulsionnels afin d'en maîtriser l'impact et d'« envelopper » les représentations d'un flot de commentaires plutôt rationalisants qui possèdent un rôle « tampon ». En ce sens, ces manifestations rigides ont une fonction défensive protectrice de bon aloi (au même titre que les défenses narcissiques) contre le risque de déstructuration psychotique ;
– de l'autre côté, elles révèlent l'extrême fragilité de l'identité du sujet dans la mesure où elles émergent dans un contexte d'instabilité, d'insécurité, voire d'étrangeté : dès lors, ces défenses apparaissent liées à une sorte de méfiance voire d'hyper-vigilance à l'égard du matériel et de la situation dont témoigne aussi la difficulté de laisser-aller associatif.

C'est pourquoi, ces défenses rigides relèvent sans doute de mouvements projectifs/interprétatifs sous-tendus par une forte sensibilité paranoïaque exprimée à bas bruit.

Les défenses narcissiques très fortement représentées se déroulent sur un continuum allant de l'articulation dynamique à des mouvements libidinaux à la menace d'effraction des limites sous-tendue par la destructivité.

Le clivage se révèle sur l'ensemble du protocole dans l'hétérogénéité des défenses utilisées et par l'étendue des problématiques qui appartiennent à des registres de fonctionnement très diversifiés.

Le clivage s'observe également d'une façon tout à fait particulière par le biais du décalage perceptif entre le spontané et l'enquête des planches VII et IX : le spontané semble installer une représentation perceptivement adéquate alors que l'enquête désorganise les repères perceptifs, de sorte que la cotation s'avère en F + avec le spontané seul et en F – avec l'enquête seule. C'est l'aspect totalement contradictoire (essentiellement sur le plan perceptif) entre le spontané et l'enquête qui évoque un clivage.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

2. Le TAT

La passation du TAT s'avère très pénible pour Kamel. Avant même la présentation de la première planche il se déclare incapable de raconter une histoire. (Il est, en fait, resté très marqué par l'examen psychologique qu'il a passé un an auparavant dans une autre institution et face auquel, d'après lui, il n'avait rien pu produire.) Après quelques encouragements et surtout après lui avoir dit qu'il peut s'il le souhaite, décrire simplement ce qu'il voit sur les planches, il parvient tant bien que mal à s'ajuster à la consigne et même à fournir parfois des productions abondantes.

Les modalités défensives se situent essentiellement dans l'évitement du conflit et se déploient à différents niveaux : l'inhibition (série CI) est très importante et affecte l'ensemble de la production. Cependant, ici, l'inhibition traduit la précarité de l'inscription des représentations sur la scène mentale (par exemple : planche 3BM : *alors ce que je vois c'est, alors qu'est-ce que c'est ça. Ah ! Alors ça j'avais pas vu, elle est pas claire l'image, qu'est-ce que c'est ça l'objet par terre, je n'arrive pas à voir ce que c'est* (*me montre*), *c'est bizarre, je trouve que ça ressemble à un pistolet mais ça me paraît douteux*).

Dans ce sens, le surinvestissement perceptif et sensoriel (CL2) consistant à mettre l'accent sur « le voir » témoigne de la défaillance de l'intériorisation des représentations. Parallèlement, la porosité des limites (CL1) se manifeste à travers le recouvrement des espaces internes et externes, comme par exemple à la planche 5 : *ça a l'air d'être la nuit... en plus il est pas tout seul, je parle du corbeau, apparemment elle a entendu quelqu'un dans la pièce...* Ici, en effet, le collage entre le dedans (*quelqu'un dans la pièce*) et le dehors (*un corbeau dans la cour*) met en évidence la défense contre l'expression du pulsionnel interne.

Le registre anti-dépressif peut être évoqué à travers les nombreux appels au clinicien (CM1) et les pirouettes ou clins d'œil (CM3) traduisant l'impact dépressogène des sollicitations latentes.

Les défenses narcissiques sont ponctuellement représentées, surtout dans leur fonction de limitation perceptive et d'investissement sensoriel de l'objet (CN4 : planches 11, 13B, 19).

Les modalités rigides (série A) sont importantes dans ce protocole, traduisant la mobilisation active de la pensée, mais leur efficacité semble aléatoire du fait de la faiblesse de la structuration d'un espace interne.

Quant aux émergences des processus primaires, elles demeurent transitoires, inscrites essentiellement dans la massivité de la projection (E2) dès lors que le débordement fantasmatique rend compte de l'effraction des limites par la pulsion comme c'est le cas aux planches 8BM et 13MF.

L'étude des problématiques montre l'importance des difficultés relationnelles, voire l'impossibilité de s'inscrire dans la relation. Le problème réside dans la reconnaissance du lien à l'autre et dans l'incapacité d'assumer le conflit. En lieu et place du conflit, ce sont la critique du matériel et la disqualification narcissique des personnages qui dominent. La planche de la triangulation œdipienne (2) est exemplaire à cet égard : *Apparemment c'est un champ cultivé mais j'ai l'impression que c'est pas récent comme dessin, c'est vieux comme époque... c'est pas récent. Vous voulez pas savoir ce qui méfait penser à ça ?* (*oui*) *Ça m'étonnerait qu'on utilise encore un cheval pour labourer un champ, en plus les vêtements sont bizarres, assez démodés, en plus la fille a des livres dans la main alors qu'à notre époque on utilise un cartable* (*rit*)*, en plus deux livres pour...* (*regarde dehors*).

Ici, le couple parental n'est pas nommé, ce qui permet sans doute d'éviter la confrontation conflictuelle directe, mais c'est tout l'environnement parental (le cheval, les vêtements) et la jeune fille y compris, qui se trouve attaqué sur un plan narcissique.

Cette agressivité impossible à prendre en charge dans un contexte relationnel peut être aussi massivement projetée sur le matériel : quelques exemples : *// aurait mieux fait de prendre un polaroïd plutôt que de dessiner, c'est flou. Apparemment ça fait tableau mal peint, je trouve, si l'original ressemble à ça ça doit être moche. Vous l'avez piqué dans un film d'horreur*

On repère donc l'intensité de la violence pulsionnelle qui peut être réactivée et qui passe aussi ponctuellement dans des images très chargées par l'agressivité : fusil de guerre, opération sans anesthésie, découverte d'un cadavre... représentations dont Kamel se défend aussitôt après les avoir données.

Ce protocole peut évoquer à certains moments l'image d'une cocotte-minute dont la pression s'évacue mal et de façon insuffisante.

Mais derrière ces mouvements défensifs projectifs et narcissiques, c'est surtout toute la détresse relationnelle et affective qui se révèle à l'égard d'imagos parentales défaillantes, comme par exemple à cette planche qui renvoie à la capacité de tolérer la solitude (13B) : *Alors y'a une cabane en bois. Le sol a l'air désert, plutôt rocailleux, en montagne près du désert. Y'a un garçon près d'une maison en bois. La maison a l'air complètement desséchée, à mon avis il doit faire une chaleur pas possible vu l'état du sol et du bois [...]*

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

l'extérieur a l'air d'être mal en point [...] la personne qui a fait la maison a mal fait l'encadrement de la porte qui est tordue d'ailleurs... Ce récit, richement symbolisé, rend bien compte du manque de fiabilité du contenant maternel, contenant maternel desséché, mal conçu et planté dans un décor désert et hostile.

La dimension dépressive est ici sous-jacente à ces représentations imagoïques ; ailleurs dans le protocole ces mouvements dépressifs apparaissent plus directement à travers des thèmes de suicides (3BM, 13MF) ou des représentations de relation d'étayage : mais quel que soit le chemin qu'il prend pour signifier ces conflits douloureux, Kamel s'efforce d'éviter d'en reconnaître les effets affectifs internes.

Ainsi, les nombreuses défenses mises en place (obsessionnelles, narcissiques ou projectives) pourraient s'entendre comme des moyens de lutte active contre la reconnaissance de la dépendance affective à l'égard de l'autre et par conséquent contre l'intégration des mouvements pulsionnels agressifs et libidinaux et des affects dépressifs qui en découlent.

3. Synthèse

L'hypothèse diagnostique est délicate chez ce jeune homme de 20 ans. Cependant, l'absence d'indice de dissociation et de morcellement, la présence en revanche de capacités de restauration identitaire et narcissique face à la menace permanente d'effraction et de confusion, et enfin, le recours positif, dans une certaine mesure, au contrôle pulsionnel, permettent d'écarter actuellement un mode de fonctionnement psychotique de type paranoïde. La dimension sensitive est certes présente mais le fonctionnement n'est pas suffisamment structuré pour le moment autour d'un mode de pensée paranoïaque. L'hypothèse d'un fonctionnement limite grave peut donc être avancée sans que l'on puisse exclure la possibilité d'une évolution vers un fonctionnement plus franchement paranoïaque. L'indication d'une prise en charge en hôpital de jour semble tout à fait adaptée dans le but d'apaiser Kamel face à la tension familiale en instaurant une distance nécessaire et bénéfique, pour lui permettre peut-être, dans cet espace intermédiaire, de trouver sa vraie place.

4. Protocoles

Protocole de Rorschach

I	5"		
1.	Alors ça fait plutôt penser à un insecte. Ça a un faux air de papillon mais le milieu du dessin fait penser à un bourdon. Ce qui me paraît bizarre c'est le bout des ailes déchiquetées. Un insecte, proche d'un papillon et les ailes sont en mauvais état, ça m'étonnerait qu'il vole encore.	(G) Le seul truc qui pourrait me faire penser que ça n'en est pas c'est les espaces, et en admettant que ce soient des ailes, ça paraît assez déchiqueté, ça m'étonnerait que ce soit utilisable. (?) Non c'est la seule chose qu'il y a à mon avis.	G F + A → Ban
II	15"		
2.	Plutôt deux silhouettes face à face, genre miroir. C'est pas normal qu'il y ait autant de rouge un peu partout et... à mon avis... (*grommelle*). Apparemment on voit pas les jambes (montre sur lui) euh, oui, mais c'est qui qui a fait... le rouge est mal, euh, bon.	(G) Le fait qu'on ne voit que les jambes et la tache rouge au milieu, c'est bizarre, y a du rouge partout mélangé au noir. C'est pas bon signe pour eux. (?) C'est pas une illusion, y a du rouge sur le noir, ce sont des taches de sang.	G F± H (Ban) Remarque rouge D CF Sang
3.	Apparemment il leur est arrivé un sale coup, on dirait qu'ils sont couverts de sang. Ah (*rejette la planche*) c'est pas joyeux comme image. Alors !	(?) Y'a une énorme tache au milieu (*D rge inf.*), peut-être le contact des deux là, mais non je vois pas.	
III	6" Toujours dans le genre bizarre apparemment... Alors de prime abord... 20"		
4.	Alors toujours deux silhouettes face à face.	La forme de la tête paraît bizarre, pointue, donc...	G F± (H) → Ban D F+ A Ban
5.	C'est bizarre. La tache rouge au milieu du dessin ressemble assez à un nœud papillon, mais j'avoue que je vois pas l'intérêt. Les deux silhouettes, c'est sûrement pas des humains, la forme des têtes ne paraît pas vraiment euh... paraît pas bien...	(*Font quelque chose ?*) Non je vois pas, le truc noir au milieu je vois pas du tout ce que ça peut être.	

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

IV	15"		
6.	À la limite ça pourrait être une bestiole du genre éléphant de face. Mais je dessine mieux l'éléphant que ça. À la limite y a que les défenses qui n'ont... ou alors ça ressemble à rien du tout	Trompe (*D inf. central*), pattes avant (*D lat.*) et ça ça pourrait être les oreilles (*D lat sup.*) mais y'a pas de défenses.	G F– A
V	Imm.		
7.	Alors voilà quelque chose qui ressemble vraiment à un papillon. Bizarre quand même... oui, un papillon.	Les ailes sont peut-être un peu allongées, un peu bizarre, mais bon.	G F+ A Ban
VI	10"		
8.	Ça ressemblerait plutôt à une peau d'animal style tigre mais ça y ressemble pas vraiment, ça m'a l'air d'un félin mais je ne connais pas l'espèce en question, oui ça ressemble à un félin. Bizarre comme bestiole.	(G) Pattes, ce qui me fait penser à un félin c'est (le *D sup.*) ça me fait penser à la forme de la tête. C'est plutôt l'aspect général.	G F+ A Ban
VII	5"		
9.	Alors deux visages face à face. C'est à la limite deux personnes l'une à côté de l'autre. Les taches, la dernière fois que je les ai vues, elles étaient en couleur.	Le front (*D sup.*), le nez, la bouche ici (*D med. dans le Dbl*) et là les deux épaules qui se touchent (*D inf.*).	G F– Hd/H → K
VIII			
	Ah ben voilà, déjà ça devient plus esthétique ! Alors qu'est-ce que ça peut être, à mon avis... euh (*sourit*) j'aurais plutôt... euh... 30"		Remarque subjective
10.	Un guerrier mais la tenue ne me parait pas, sûrement pas un guerrier de l'époque passée, peut-être futuriste, mais ce qui me fait douter, c'est qu'apparemment il a pas de bras, ça ressemble plutôt à des protections pour les bras genre épaulettes, mais on dirait qu'il manque quelque chose (*retourne la planche*). Ah oui, il est en armure, c'est pour ça, le coup du casque.	Une espèce de casque (*D sup. gris*). Là ça pourrait être des protections pour les bras, mais le problème c'est que ça s'arrête net (*D bleu et gris aux extrémités*). Cette partie-là fait penser à une armure japonaise (*D rose*), visage (*D gris inf*). (*couleur ?*) Oui, pour différencier les parties entre elles. (*Autre chose ?*) Non il occupe tout le truc.	G F+ H

IX	15"		
11.	Alors deux silhouettes face à face, féminine, pas forcément humaine. Ça fait plutôt penser à de la danse je trouve.	(*Visage et cheveux dans le D orange robe dans le D vert.*) Serre-tête qui ressort ou un style de coiffure au xive siècle, des coiffures qui faisaient une pointe, un bras en arrière style qui tient la robe et c'est le mouvement qui me fait penser à une danse style quadrille, vous savez face à face (*imite un peu*). C'est une image qui n'est pas fixe.	G K H
X	10"		
	Merci.	Insecte en bleu, ils peuvent tenir quelque chose, style feuille. *Rep. Add :* Le vert foncé pourrait être une bestiole du genre ver ou chenille (*D vert inf.*). (*DFCA*) *Rep. Add.* À la limite, ça pourrait être une tête vue d'au-dessus (*D gris sup. et D bleu avec Dbl*). (*DDbl F+Hd*)	D F– A
12.	Les deux taches sur les côtés, bleues, ressemblent plutôt à un insecte qui ressemble à des crabes, insecte avec des carapaces comme un crabe, plutôt un amas d'insectes je trouve. Le seul truc que j'arrive vraiment à identifier, c'est le truc bleu sur le côté mais je connais aucun insecte qui ressemble à ça, bizarre.		

Choix +	VIII et IX (?) (Paraît embarrassé, ne sait pas quoi répondre.) « Bonne question, merci de l'avoir posée. »
Choix –	I et II « Je trouve celle-là (II) un peu trop rouge et celle-là m'a l'air sinistre, celle du papillon déchiqueté (I). »

Psychogramme

Temps total : 20 minutes					
R 12	G 9 (75 %)	F 10(5+ ; 3– ; 2±)	A 6	F % 83 %	A % 50 %
	D 3 (25 %)	CF 1	H 3	F + % 60 %	H % 42 %
					(H % pur 25 %)
			(H) 1		
		K 1	Hd/H 1		
M. Appr. G D			Sang 1		3 Ban
					2 → Ban
TRI 1K/1 Σ C					1 (Ban)
FC 0/0					
RC % 3/12 = 25 %					

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Protocole de TAT

Pl. 1	(*Soupire*.) 30" Alors ouais ! euh... je suis obligé de raconter une histoire ? (?) 1' C'est plutôt un truc figé, à la limite je pourrais dire qu'il peut devenir violoniste plus tard mais là, à mon avis... Non peut-être qu'avec plusieurs images, non franchement à part un petit garçon qui a l'air de rêver avec un violon à côté, je vois pas grand-chose. (?) Je l'ai déjà dit tout à l'heure... je vous ai dit tout à l'heure qu'il rêvait de devenir violoniste.
Pl. 2	20" – Apparemment c'est un champ cultivé mais j'ai l'impression que c'est pas récent comme dessin, c'est vieux comme époque... c'est pas récent. Vous ne voulez pas savoir ce qui me fait penser ça ? (*oui*) Ça m'étonnerait qu'on utilise encore un cheval pour labourer un champ, de plus les vêtements sont bizarres, assez démodés, en plus la fille a des livres dans la main, alors qu'à notre époque on utilise un cartable (*rit*), en plus deux livres pour... (*regarde dehors*).
Pl. 3BM	Ah, quand je vous disais ça fait vraiment dans le joyeux. 10" – Alors ce que je vois c'est, alors qu'est-ce que c'est que ça. Ah ! Alors ça j'avais pas vu, elle est pas claire l'image, qu'est-ce que c'est ça, l'objet par terre, je n'arrive pas à voir ce que c'est (*me montre*) c'est bizarre, je trouve que ça ressemble à un pistolet mais ça me paraît douteux... en tout cas, la personne qui est sur l'image a plutôt l'air désespéré, en tout cas j'espère pour elle que l'objet qui est sur l'image n'est pas un pistolet, faudrait demander au dessinateur (*retourne la planche rapidement*).
Pl. 4	10" – Vous l'avez piqué dans un film d'horreur ! (*Montre le visage de l'homme*.)… Apparemment l'homme de l'image d'après moi a l'intention de se battre et la fille essaie de l'en empêcher. En tout cas il n'a pas l'air franchement de bonne humeur.
Pl. 5	5" – C'est normal qu'il fasse toujours en noir et blanc le dessinateur ? D'après moi, la lampe a l'air d'être allumée, ça a l'air d'être la nuit... euh... en plus il est pas tout seul, je parle du corbeau[1], apparemment elle a entendu quelqu'un dans la pièce et elle est allée voir qui c'était. L'expression qu'elle a sur le visage (?) justement, je n'arrive pas à identifier, c'est pour ça que je dis bizarre, sinon j'aurais précisé.
Pl. 6BM	15" – Je n'aime pas vraiment le noir et blanc. Alors ! En tout cas, l'homme à droite a l'air d'attendre quelqu'un, euh l'air gêné et la femme à gauche a l'air d'attendre quelqu'un et de regarder par la fenêtre... l'homme devait sûrement venir voir quelqu'un mais la personne n'est pas là et il doit l'attendre, enfin ils doivent l'attendre, peut-être... ouais...
Pl. 7BM	10" – Ouais, ouais, alors l'homme au premier plan n'a pas l'air, a l'air plutôt, plutôt de mauvaise humeur et l'autre au second plan a plutôt l'air de se payer sa tête, enfin d'après la tête qu'il fait (*retourne la planche et lit derrière*).
Pl. 8BM	Imm. Encore dans le joyeux ! Alors, euh... +++ 1'20" – Alors y'a un fusil au premier plan, la personne est en train de se faire opérer sans anesthésie, ça fait plutôt penser peut-être à l'extraction d'une balle je pense, l'homme qui est à côté du médecin en question il lui manque le bras droit, je pense, y'a que le bras droit qui est visible, enfin que ce côté droit qu'on voit... Le garçon qui est au premier plan soit il assiste à la scène ou alors il se souvient, oui, je me demande, oui c'est bizarre, ça fait plutôt penser à un hôpital de campagne mais ça n'a pas l'air d'être un fusil de guerre, en tout cas ça expliquerait pourquoi la personne à côté du médecin a un bras en moins, oui ça n'a pas l'air d'être un fusil de guerre, oui j'avoue que ça me paraît bizarre, ces images me paraissent bizarres. C'est moins vague que les taches d'encre, quand même.

1. Fait référence à un corbeau qu'on entend au dehors.

Pl. 10	30" – Qu'est-ce que c'est que ça ?... Ça franchement... c'est... peut-être un homme et une femme et il essaie de la consoler... mais c'est bizarre, il aurait mieux fait de prendre un polaroïd plutôt que de dessiner, c'est flou. (?) C'est les scènes qui paraissent bizarres (*retourne la planche*) en plus ça passe de 8 à 10.
Pl. 11	Imm. Tiens je l'ai déjà vue celle-là... Alors en haut à gauche y'a une créature qui sort d'une grotte, ça ressemble à un dragon... la seule bestiole que j'arrive à voir est palmée, mais dans une montagne, une bête palmée ça paraît bizarre, dans un milieu aquatique d'accord mais... j'arrive pas à voir... Ah si peut-être... apparemment ça a l'air d'être une cité souterraine... y'a un pont qui traverse, ça a l'air d'être assez travaillé, y'a un pont et apparemment y'a un groupe de personnes qui pousse quelque chose, mais j'arrive pas à voir, ça apparemment la bestiole qui ressemble à un dragon regarde dans leur direction, apparemment ils essaient de franchir le pont, le pont paraît bizarre, comme un arbre, y'a une rivière peut-être dessous, on dirait de l'eau ou peut-être de la lumière mais ça paraît bizarre, l'arbre soit y'a une route en dessous, soit c'est de l'eau. Et y'a un amas de rochers à gauche, comme s'il y avait un éboulement, c'est ça qui me fait penser que c'est souterrain non un éboulement... J'arrive pas à voir ça, je sais pas s'ils soulèvent ou ils poussent, je sais même pas si c'est vivant ou pas. Apparemment la bestiole qui ressemble à un dragon a l'intention de sortir du trou où elle est, et les gens qui traversent le pont veulent sûrement s'en protéger. Elle serait en couleur, ça se verrait mieux, ouais...
Pl. 12BG	Imm. Oui, ça ressemble à une photo, alors y'a une barque que je trouve bizarre à cause de la forme, elle a plutôt l'air rectangulaire. Y'a un arbre juste à côté, tout a l'air tranquille, c'est la première fois que je vois une barque de cette forme, ça a l'air désert, la barque normalement ne devrait pas traîner comme ça.
Pl. 13B	Imm. Tiens encore une photo. Alors y'a une cabane en bois. Le sol a l'air désert, plutôt rocailleux, en montagne près du désert. Y'a un garçon près d'une maison en bois. La maison a l'air complètement desséchée, à mon avis il doit faire une chaleur pas possible, vu l'état du sol et du bois... On sait pas si c'est le soleil qui a mis la maison dans cet état mais en tout cas l'extérieur a l'air plutôt mal en point... Le petit garçon a l'air d'être tout seul... apparemment la maison doit être dans un coin isolé car la personne qui a fait la maison a mal fait l'encadrement de la porte qui est tordue d'ailleurs... oui près d'un désert sûrement, oui... C'est le père du garçon qui a dû construire la maison je pense, il aurait dû choisir un meilleur endroit. (*Baille.*) Je commence à fatiguer là.
Pl. 13MF	10" – La fille qui est dans le lit... a plutôt l'air morte, la position du corps est bizarre. Apparemment elle a pas l'air de dormir, ouais elle doit sûrement être morte... L'homme qui est debout à côté a l'air de se cacher les yeux mais ouais c'est bizarre... alors ouais... la lampe a l'air d'être éteinte donc ça doit sûrement être le matin. Il vient sans doute de découvrir le cadavre, la pièce n'est pas bien éclairée, il doit sans doute y avoir des rideaux, le fait que la fille soit morte ça doit sûrement être un suicide aux somnifères, tac (*retourne la planche vivement*).
Pl. 19	Imm. Qu'est-ce que c'est que ça ? Apparemment ça fait tableau mal peint je trouve... maison sous la neige. Ah c'est bizarre, j'ai vraiment du mal à voir qu'est-ce que c'est, les lumières sont allumées mais la cheminée ne fume pas, ça a l'air d'être enneigé, c'est bizarre... En tout cas si l'original ressemble à ça, ça doit être moche, j'ai déjà vu des tableaux en noir et blanc mais là franchement ça veut pas dire grand-chose.
Pl. 16	(*Sourit*) Pas de doute elle est blanche... Franchement, à part à de la neige je vols pas, c'est un paysage enneigé, déjà j'ai eu du mal avec les images alors sans !... un paysage de montagne avec un chalet sous la neige. (?) Pas pris sous une avalanche hein, la neige dessus en hiver.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

CHAPITRE
15

Fonctionnement psychotique d'allure dissociative : Sylvie 20 ans[1]

1. Par Catherine AZOULAY.

Sommaire

1. Le Rorschach ..... Page 345

2. Le TAT ..... Page 351

3. Protocoles ..... Page 354

SYLVIE est vue en examen psychologique dans une clinique où elle a été admise deux auparavant, au décours d'une hospitalisation, en vue de reprendre sa scolarité, d'instaurer une séparation d'avec son milieu familial et d'entreprendre une psychothérapie.

Les troubles remontent à l'âge de 17 ans avec un tableau évocateur d'anorexie mentale qui se transforme en quelques mois en troubles plus inquiétants : sentiment de mort imminente, d'étrangeté de l'ambiance, impression de parler avec la voix des autres, associés à une forte angoisse motivant une hospitalisation en service psychiatrique.

Sylvie est la dernière d'une fratrie de cinq enfants. La mère se présente comme une femme à la fois décidée et autoritaire et très anxieuse vis-à-vis de Sylvie. Le père est décédé deux ans avant le début des troubles de la jeune fille, dans des circonstances dramatiques, d'une grave maladie. D'un commun accord, les parents avaient refusé soins et hospitalisation.

La mère explique qu'elle s'est beaucoup rapprochée de Sylvie depuis le décès du père. Au cours de l'hospitalisation de sa fille, la mère est convaincue comme Sylvie que les médicaments sont du poison, pensant même que sa fille a un cancer et qu'on le lui cache.

La prise en charge psychiatrique de la mère et l'amélioration symptomatique obtenue auprès de Sylvie débouchent sur une possibilité de suivi scolaire et psychothérapique dans un hôpital de jour.

L'examen psychologique est demandé afin d'évaluer le potentiel évolutif de Sylvie. Elle obtient à la WAIS-R : QI V : 96 ; QI P : 81 ; QI G : 89.

1. Le Rorschach

Ce protocole est caractérisé par la mise en avant de références abstraites hermétiques et persévératives conférant d'emblée un aspect pathologique à l'ensemble de la production. À cela s'ajoutent d'importantes difficultés d'expression accentuant le flou de la verbalisation et des images répétitivement perçues dans un contexte et son contraire évoquant d'importants troubles de la pensée. Il faut cependant remarquer la différence entre le spontané et l'enquête. L'enquête apporte de nombreuses réponses additionnelles souvent de meilleure qualité qu'au spontané et revêt ici une grande importance pour au moins deux raisons : d'une part, les réponses additionnelles au nombre de dix rendent compte de la capacité du sujet à fonctionner dans

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

un contexte où l'étayage lui est sans doute fondamental. La dimension pathologique est certes encore tout à fait prépondérante à l'enquête mais le sujet semble être en mesure de bénéficier de la présence du clinicien dans le sens de la récupération (même partielle) d'un sentiment d'identité propre et « défusionné » (*cf.* planches II et III) ou dans la possibilité d'un retour à une réalité plus socialisée car en accord avec la symbolique des planches (*cf.* planches VI, VII, IX) ; d'autre part, l'enquête témoigne de la capacité de maintenir en activité un fonctionnement psychique dont la dimension parfois très réduite au spontané pouvait laisser craindre l'extinction.

Les données quantitatives frappent surtout par l'absence totale de réponse humaine comme de kinesthésie authentique. Cet élément associé à la faiblesse du A % (31) au profit de contenus primaires ou abstraits, à la chute du F + % (45) et du D % (25 %) ainsi qu'à un nombre de Banalités nettement insuffisant (2), permet de poser la question d'une problématique identitaire grave en lien avec un désintérêt pour le monde socialisé.

Les processus de pensée

Le cadre perceptif est massivement défaillant : l'ensemble des facteurs adaptatifs est chuté que ce soit en termes quantitatifs (F + % : 45, Ban : 2, A % : 31, H % : 0, D % : 25) ou qualitatifs (prévalence des modes d'appréhension pathologiques par rapport aux G ou D simples, contenus abstraits hermétiques, défaut de résonance à la symbolique des planches). Ces éléments renvoient à la perte de contact avec la réalité évoquant l'atteinte de la pensée par un processus psychotique.

Dans cette perspective, les troubles de la pensée se manifestent de façons diverses.

L'utilisation de modes d'appréhension hermétiquement abstraits ou confabulés, ou encore de découpes bizarres aux contours mal délimités en constitue un des aspects.

Les réponses globales relèvent presque exclusivement de mouvements projectifs désorganisant le rapport à la réalité : les trois premières réponses du protocole, toutes trois globales, rendent compte d'ores et déjà de difficultés renvoyant à l'instabilité perceptive et identitaire. Cependant, c'est à partir de la quatrième réponse que l'adéquation au réel se dégrade massivement sous l'effet d'un vécu dissociatif. Dès lors, les réponses sont soumises à la confabulation et à l'hermétisme abstrait de la pensée qui s'efforce de désincarner les représentations internes. On peut noter néanmoins que

les planches pastel, tout en maintenant la pensée dans un registre très archaïque, autorisent la mise en place d'une meilleure contention perceptive et identitaire à travers trois D de bonne qualité formelle et des capacités régressives à l'enquête (IX et X) à connotation sensorielle positive. La dimension maniaque est plus apparente aux planches Pastel tandis que la pensée retrouve une certaine autonomie.

Par ailleurs, on observe la persévération de certaines réponses ou de certaines conduites psychiques réitérées en dépit des changements de stimulus : en effet, l'évocation compulsive de « séparation », « déchirement », « déchirure » ainsi que de contenus symboliques ou abstraits renvoie à une forme de déni de réalité et de rupture des liens entre les pensées. La réponse n'a plus qu'un vague lien avec la sollicitation symbolique de la planche comme si la pensée s'évadait le plus loin possible de toute implication affective (sans doute dramatiquement douloureuse) tout en imposant compulsivement encore la marque du lien objectal perdu.

La rupture des liens entre les pensées est mise en évidence également à travers les associations courtes, les phénomènes de barrages (planches I, V, VII plus particulièrement) ou d'effacement de la trace psychique. Cette dernière manifestation s'observe à deux ou trois reprises lorsque les représentations données au cours de la passation spontanée apparaissent secondairement au sujet comme totalement étrangères à lui-même (planches II, VII). Il semble dans ce cas que ces pensées ne se sont pas inscrites, n'ont pas laissé de trace dans la psyché, ce phénomène s'apparentant à la non-permanence des objets. Si cette dimension est plus ou moins apparente pendant toute la première partie du protocole, elle s'estompe aux planches pastel, comme si le sujet, était, dans ce contexte spécifique, en mesure de s'approprier son monde interne

Parallèlement, le défaut kinesthésique marque l'impossibilité d'évoluer dans une aire transitionnelle (d'après la conceptualisation de Winnicott) : en effet, cet espace intermédiaire entre monde interne et monde externe, espace du possible, de l'hypothétique et partant du jeu et de la créativité, ne peut s'éprouver positivement que dans la distinction entre un dedans et un dehors. Les impressions kinesthésiques du protocole, envahies par la confusion et la dissociation, constituent des traces de mouvements antérieurs sans doute sous-tendus par un processus délirant et qui traduisent l'effort de la pensée pour demeurer dynamique et vivante.

Enfin, l'appauvrissement du fonctionnement de pensée est notable dans le rétrécissement des champs d'exploration du stimulus dont témoigne la tendance à l'uniformité des modes d'appréhension, déterminants et contenus.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Seules les planches pastel et quelques mouvements à l'enquête permettent de nuancer ce constat défavorable en mettant en avant la dimension positive d'une rencontre régressive avec l'objet.

Ainsi, les processus de pensée, déconnectés de la réalité, sont marqués par l'attaque de la psychose et plus particulièrement par des manifestations de la déliaison sous-tendues par l'importance de la dissociation psychique. Cette dernière semble mise en place pour traduire et lutter en même temps contre, l'envahissement corporel et émotionnel par un objet dont la proximité engendre une souffrance aiguë. Pour paraphraser Racamier, mieux vaut ne plus penser que penser et souffrir.

Le traitement des conflits

L'étude de l'axe narcissique rend compte de l'importance des troubles identitaires.

L'absence de G simples susceptibles de renvoyer à l'unité corporelle, l'importance des réponses confabulées témoignant de la confusion identitaire, le défaut de stabilité des représentations soumises au vécu dissociatif, surtout à la planche V, révèlent l'acuité de la faillite de la représentation de soi.

Si nous nous arrêtons un moment sur le traitement de la planche V, nous constatons qu'elle condense des aspects très caractéristiques du mode d'expression de la dissociation : l'affect dysphorique d'angoisse inscrit Sylvie dans la capacité de reconnaissance et d'intégration d'un éprouvé personnel par lequel elle existe bel et bien : *Ça m'angoisse,* dit-elle. Cependant, l'intensité de la charge affective non symbolisable a pour effet d'une part de désincarner le ressenti par le recours à une impression abstraite (le sujet se dépossède ainsi de ses affects) et d'autre part de dédoubler la représentation de soi en deux parties indistinctement évoquées.

À la suite de cela, l'inhibition importante, s'apparentant au barrage, témoigne de la massivité du désarroi du sujet face à l'incapacité à constituer une unité interne. Le retournement de planche ne permet pas un meilleur aménagement suggérant une autre référence affective hermétique dont on peut se demander si elle ne tente pas de faire écran à une angoisse fortement connotée par la dépression. Dans ce contexte, on peut mettre en avant la lutte majeure qui s'engage contre l'intériorisation des sentiments, comme un déni particulier dont l'implication affective serait la cible.

L'enquête accentue cette impression d'angoisse initiale et confirme l'aspect dissociatif observé au spontané, mais à présent par la référence au matériel

objectif (déni de la symétrie de la tache), comme s'il s'agissait de perdre toute trace de subjectivité.

La réponse additionnelle (*Y'a des larmes quand même*) peut rendre compte de l'émergence de la trace psychique d'une représentation de soi marquée par une affectivité dépressive comme si tous ces efforts défensifs à visée radicale ne pouvaient en occulter totalement la présence interne.

Par ailleurs, l'absence de réponses humaines au spontané est un indice majeur de troubles identitaires, en tant que déni de sa propre existence interne, en particulier aux planches susceptibles de susciter ces représentations et qui, en leur lieu et place, suggèrent au sujet des réponses abstraites ou symboliques éloignées de toute incarnation humaine (II, III, IV, VII). Cependant, l'accent porté sur des mouvements psychiques particuliers ainsi que l'enquête au cours de laquelle émergent des images plus ou moins entières d'êtres humains (II et III) soulignent la dimension défensive de ce « retrait » identitaire servant surtout à protéger le sujet contre une dépression indicible en relation avec une perte objectale dévastatrice.

Ainsi, troubles de l'identité et troubles du rapport aux objets s'avèrent étroitement associés dans la tentative de soustraire le moi comme l'objet à leurs liens communs.

Les particularités de fonctionnement dans l'axe objectal sont très intéressantes. En effet, on observe une différence de conduites très nette entre les planches rouges et les planches pastel.

Les planches rouges, traitées dans l'abstraction, laissent transparaître ce contre quoi le sujet se défend en recourant au déni de l'existence de l'autre. En effet, l'abstraction permet d'écarter résolument la présence de l'objet dans le monde interne. De cette présence, ne demeure que la référence déshumanisée à un rapproché/séparation abstrait servant à lutter contre les stimulations pulsionnelles suscitées par ces planches. Malgré l'enquête aux limites apportant à Sylvie la possibilité d'entrer de nouveau en contact avec l'objet, et ce, même de façon extrêmement précaire, le sujet ne peut exprimer l'acuité de l'ambivalence primaire autrement que par une tentative permanente d'éviction affective radicale de l'objet.

Cette attitude apparaît liée à la nécessité d'éviter la souffrance inhérente à la rencontre avec l'objet, souffrance dont on saisit les racines dépressives dans des expressions telles que : *C'est un peu tristounet tout ça ; y'a des larmes quand même ; une déchirure ; un déchirement ; une séparation.* Ces dernières évocations peuvent témoigner tant en faveur d'un processus de dissociation que d'un mouvement, rendu abstrait par la désincarnation, de perte d'objet. Là encore, ces représentations traduisent la réalité psychique de la détresse

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

ressentie dans un premier temps puis déniée, dans la relation à un objet générateur d'angoisse et de haine qu'il s'agit d'« excorporer » pour ne plus souffrir.

La planche VII (planche féminine/maternelle) avec pour seule réponse « un miroir », suivie d'une manifestation comportementale traduisant sans doute l'angoisse et le rejet, est particulièrement exemplaire. Cette représentation « miroir » que le sujet efface dans l'après-coup de l'enquête révèle le processus de déni de l'objet et de soi : de la représentation de relation spéculaire « en miroir » présente à l'origine, ne subsiste que l'objet dans sa concrétude matérielle vide d'image et de reflet. Serait-ce que Sylvie a cessé tout commerce affectif avec l'objet maternel y compris un commerce narcissique ? Le miroir, est-il posé là comme le témoignage d'une sorte de gommage psychique de l'objet ou comme une invitation à figurer un autre, présent/absent, dont l'investissement est toujours sous-jacent ? L'enquête permet peut-être de répondre positivement à la deuxième proposition : la référence « au sexuel » puis à « une naissance, un fond de lumière ici » recrée et actualise des liens symboliquement puissants avec l'objet maternel.

C'est pourquoi, en dépit de l'importance des processus de déliaison à l'œuvre dans ce protocole, le sentiment demeure que la perte psychique de l'objet n'est jamais irrémédiable.

Les planches pastel permettent de confirmer ce qui vient d'être dit.

La planche VIII est l'occasion d'exprimer un plaisir face au stimulus avant de faire référence aux couleurs sur un mode primaire comme simple constat perceptif (CN). Ce n'est qu'à la fin de la planche que Sylvie arrive à évoquer des représentations, cependant essentiellement fondées sur la forme. Ainsi, à cette première planche pastel, la couleur, bien que ressentie de façon positive, ne peut être intégrée à des représentations.

La planche suivante, maternelle archaïque, génère une réponse « Symbole de paix » que le sujet s'efforce d'écarter par une pirouette humoristique d'allure maniaque issue de la culture ambiante de l'époque : *Une idée, je sais pas, nous n'avons pas de pétrole mais nous avons des idées.* L'évocation poétique du corps maternel (*C'est un peu une forêt aussi. Oui, le rose c'est la rosée, le matin, la pluie*) indique qu'une (re) prise de contact avec l'objet maternel vécue dans le plaisir est rendue possible lorsque l'environnement peut être ressenti comme apaisant et non plus comme angoissant.

La planche X apparaît moins facile tant au spontané qu'à l'enquête et malgré les efforts d'intégration des couleurs, celles-ci ne s'inscrivent pas au sein des représentations. Cependant, la couleur accompagne le parcours associatif tout au long de la planche jusqu'à la fin de l'enquête où les

associations de pensée reprennent un aspect délirant comme pour couper court à la résurgence possible de l'angoisse.

En conclusion, les aspects défavorables concernent ici tous les troubles relatifs au mode de fonctionnement psychotique et plus particulièrement schizophrénique (troubles du rapport à la réalité, troubles identitaires majeurs, troubles du cours de la pensée) dès lors que ceux-ci peuvent enfermer le sujet dans un processus de sclérose psychique.

Dans ce protocole, la rupture des liens, notamment entre les pensées (discontinuité ou impossibilité associative évoquant la perte du sens des mots, silences importants renvoyant au phénomène du barrage) ainsi que l'intensité du processus de dissociation représentent les éléments les plus défavorables.

Les aspects favorables sont sous-tendus par un triple mouvement :

– en premier lieu, la possibilité de mettre en place une authentique activité psychique maintenant encore à distance la menace de désinvestissement du monde interne pesant sur tout mode de fonctionnement psychotique ;
– puis, la capacité de récupération positive à l'enquête témoignant d'une possibilité d'utiliser l'étayage offert par le clinicien ;
– enfin, la sensibilité à l'environnement est repérable au niveau d'une certaine capacité à rendre compte de la dimension affective générée par la prise de contact avec l'extérieur (commentaires planche V et planches pastel, enquête planche IX, RC % élevé). Cet aspect met en évidence le maintien d'un lien à l'objet et des traces émotionnelles qu'il véhicule faisant sensiblement entrave à ce risque perpétuel d'effacement radical des liens inhérent à cette forme de pathologie grave.

2. Le TAT

Ce protocole est marqué par une verbalisation dans laquelle alternent des références symboliques plus ou moins abstraites et des représentations fortement chargées sur le plan affectif. De ce fait, l'impression d'un rapproché avec les sollicitations latentes oscille avec le sentiment d'une prise de distance extrême, sans que la « bonne distance » n'arrive jamais à être trouvée. Le discours est excessivement décousu, soumis en permanence aux ruptures associatives entravant Sylvie dans sa continuité psychique de telle façon

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

qu'elle semble constamment en train de perdre et de recréer le fil d'une pensée en déroute.

Par ailleurs, les temps de latence sont globalement très longs mais leur écart témoigne, comme au Rorschach, de la sensibilité différenciée au contenu latent du matériel. Dans le même sens, la différence de productivité entre les planches s'inscrit dans une réactivité modulable. En dehors peut-être de la planche 19, les sollicitations latentes des planches sont reconnues et le sujet s'efforce tant bien que mal de naviguer entre réalité objective et résonance fantasmatique.

Les modalités défensives s'articulent de façon majoritaire aux procédés E qui s'avèrent presque tous représentés.

Au premier rang, les manifestations de l'altération du discours (E4) sont massivement présentes, et parmi elles, plus particulièrement les troubles de la syntaxe, (E4 1), l'indétermination, le flou du discours (E4 2) et les associations courtes (E4 3). Ces procédés témoignent de la rupture des liens entre les pensées et du flou des représentations mentales.

La massivité de la projection (E2) se donne à voir surtout par le biais des fabulations hors image et du symbolisme hermétique (E2 2 : planches 3BM, 5, 13MF, 19) ou encore par l'évocation du mauvais objet qui demeure indéterminé (E2 2 : planches 3BM, 9GF, 10) et la recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image (E2 2 : planches 3BM, 6GF). Parallèlement, on rencontre peu d'affects ou de représentations massifs (E2 3). Ces procédés E2 renvoient à l'impossibilité de négocier l'afflux des excitations fantasmatiques entraînant la nécessité de leur mise à distance hors psyché et loin du champ des références communes et socialisées.

La réalité est aussi très altérée même si Sylvie réussit à s'accrocher aux personnages représentés ou aux détails manifestes des planches de sorte qu'elle ne perd jamais complètement pied avec le réel. Cependant, on remarque quelques scotomes d'objets ou des tendances au scotome lorsque les personnages sont simplement nommés par un pronom personnel (E1 1 : planches 2, 4, 11, 13MF). À la planche 6GF, elle recourt à une perception sensorielle (E1 3) dans un contexte très chargé sur le plan libidinal débouchant sur la mise au-dehors, dans le réel, du fantasme sexuel.

Quelques détails rares ou bizarres (E1 2) apparaissent également de façon très ponctuelle (planches 3BM, 5, 9GF).

Enfin, la désorganisation des repères identitaires et objectaux (E3) est particulièrement sensible à travers la présence de la confusion des identités (E3 1) et plus encore de l'instabilité des objets (E3 2). En effet, les personnages sont tous plus ou moins soumis à des allers-retours engageant

leur position identitaire comme si celle-ci n'était jamais tout à fait assurée et menaçait de se dérober à chaque instant. L'instabilité identitaire traduit alors l'extrême précarité de l'arrimage des objets internes. Ce n'est donc pas tant l'inscription dans la réalité qui s'avère défaillante que la permanence des objets au sein de la psyché.

Hormis des procédés de la série Inhibition (CI) qui accompagnent ici les procédés E4 en tant que caractéristiques de l'inhibition psychotique sous-tendue par des troubles primaires des associations et de la pensée, on ne rencontre pas ou très peu d'éléments de la série C : Évitement du conflit.

Seul le mouvement sensoriel (CN4) de la planche 3 BM mérite d'être signalé : associé à une fabulation hors image (E2 1), cette sensibilité spécifique au toucher renvoie à une quête régressive vers un objet maternel primaire investi comme défense contre la dépression.

Parmi les autres séries, ce sont des procédés labiles (série B) qui émergent le plus et de façon plus spécifique les procédés de la série Investissement de la relation (Bl) tous trois représentés à des degrés divers en fonction des planches. Même si ces procédés n'apparaissent que périphériques au regard des procédés E, ils illustrent le maintien d'un investissement des objets internes et des liens entretenus avec eux. Ils représentent par ailleurs la garantie de l'activité de la vie psychique en tant que révélateur de l'investissement du fonctionnement du monde interne. Associés aux procédés E, ils permettent ainsi d'écarter pour le moment la possibilité d'une dévitalisation psychique.

Le fonctionnement s'articule autour d'un double axe de problématique :

– au premier plan, la problématique identitaire met l'accent sur l'extrême instabilité de l'identité et des objets retentissant sur le fonctionnement de pensée marqué également par l'importance de la discontinuité ;
– en deçà, une problématique dépressive inélaborable et difficilement abordable se révèle dans la confrontation à l'image maternelle là où s'expriment, par bribes de discours déliées, des mouvements fortement ambivalents autour de la quête et du rejet (3BM, 7GF), de la perte d'un objet primordial (13B) ou de la vie et de la mort (11). Ces tentatives de traduction de la dépression primaire ne permettent pas à Sylvie de construire un authentique scénario relevant d'une angoisse de perte associée à une représentation de l'objet perdu. Comme au Rorschach, elles représentent les traces d'aménagements dépressifs en tant que témoignage de l'inscription psychique de l'objet mais ne peuvent servir à constituer l'objet.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Au total, ce fonctionnement évoque une organisation psychotique d'allure schizophrénique.

3. Protocoles

Protocole de Rorschach

I	50"		
1.	(*Soupire – encouragements*.) C'est un kaléidoscope ça non ?	Ça ressemble à ce que j'ai vu à la télé.	G F– Obj
2.	Une chauve-souris... quoique non, pas une chauve-souris (*soupiré*) non, les pattes je sais pas.	Tout l'ensemble, une évolution, ça je me rappelle, je pouvais pas dire que c'est un oiseau parce que y'a des trous, il aurait été handicapé la pauv'bête, ça aurait pu être une chauve-souris, y'a ses plumes (*petits Dd inf. ext*).	G F+ A Ban
3.	Tortue.	Oui, une carapace avec les jambes (*D iat. sup.*), les écailles (*Dbf*) et pis là c'est la queue (*D inf. med.*) et là la tête (*D sup. med.*).	G F– A
4.	Je peux la toucher, la bouger ? ∨ Le haut de la France et le bas (*sourit*). ∨ > +++ et y'a ses plumes là-dedans.	Oui, l'hexagone séparé par l'équateur, non c'est pas l'équateur. (*Dd ext.*) Rep. Add : Peut-être le romantisme cette espèce de, en même temps de (fait un geste d'étirement), je sais pas, ça a des mains, esprit comme Verlaine et Rimbaud, j'ai lu un poème. *[G Symb.]*	DG F– Géo Dd F– Ad

II	45"		
6.	Un moyen de contact, je sais pas lequel, si c'est un contact, un lien ou une séparation, là je dirais quelque chose qui vieillit, qui rapproche ou qui sépare (*difficilement audible*), je les personnalise ces taches, je sais pas pourquoi ++++ Je sais pas si c'est une séparation ou, je l'ai dit ?	C'est symbolique ça aussi. Qui vieillit (?) non j'ai pas dit ça. Ça (*Rge inf.*) et ça tout, je sais pas. C'est un peu tristounet tout ça ! (?) Je les personnalise ? Moi j'ai dit ça ? (*oui*). *Rep. Add.* oui, là je vois un être et là aussi (*D lat*) mais de loin (*tient la planche à bout de bras*) pis ils se voient quand même, ils se regardent quand même. *[D F+H]* → K	DG Imp K Abst
III	45"		
7.	Comme un effet euh (*soupire*) y'a un fond et un, dans le fond y'a quelque chose, et puis à l'avant là y'a deux taches et un symbole, c'est peut-être ce qui est rouge là +++ (*soupire*). Y'a une séparation.	Symbole (*de quoi 7*) Ah là là ! un emblème de quoi, je sais pas, peut-être la renaissance de quelque chose (*tient la planche bout de bras*) C'est quand même... *EL* : Si mais ça c'est angoissant je trouve (*D rge sup.*) derrière leur tête comme ça, ça peut les protéger aussi. (?) Leur sexe, j'en sais rien. (*K ?*) Oui, je suppose qu'ils se concertent quand même à moins qu'ils fassent tout le contraire puisqu'ils ont les fesses en arrière, à moins qu'ils comptent pas et qu'il y a que le rouge qui compte, je sais pas. *[G F + H → Abst. (Ban)]*	D F± Fgt Description
IV	55"		
8.	Une envolée peut-être (*rit*) *ou* le contraire, je sais pas.	J'avais pas dit une séparation là aussi ? (*envolée*) Là ça retombe (*D lat. sup.*), c'est peut-être un signe de, euh... comment, euh... astrologique, peut-être les jambes comme ça (*D lat. inf.*) et là au centre une séparation, un déchirement, c'est le début de quelque chose en même temps, y'a de l'espoir (*rit*).	G Imp kan Symb.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

V	10"		
9.	C'est angoissant hein, oui ça m'angoisse. 30" On a une impression d'amour et une impression de haine, tout à fait bizarre, je sais pas +++ (*soupire*) +++ v Signe de joie quand même.	Elles m'angoissent toutes (*tient la planche à bout de bras*), la partie droite est plus importante que la gauche, non c'est un défaut de mes yeux (ne *peut expliquer*). *Rep. Add* : Y a des larmes quand même (*extrémité lat. et med. inf. et sup*). *[D F– Fgt/Hd]*	Rem. subj. G Abstr.
VI	1'10"		
10.	Une déchirure en haut.	(*Tient la planche à bout de bras.*) *Rep. Add.* : Un paon (*D sup.*) c'est transparent un peu dans l'ensemble. *[DF + A]* (*déchirure ?*) Les deux traits (*Dd lat. sup.*). *Rep. Add.* : Et pis comme un pénis, j'en sais rien. *[DF + Sex]*	Dd Abstr.
VII	20"		
	Un miroir +++ (*sursaute et pose la planche brusquement*).	(*Miroir ?*) Un miroir ! ? Rep. Add. J'ai pas mis que c'était sexuel (D cent, inf.) et pis même là tout je sais pas < (*tient la planche à bout de bras*). (*D→ G F± Sex*) *Rep. Add.* : Une naissance, un fond de lumière ici (*Ddbl inf.*). *[Ddbl C'F Symb/Élément]*	
VIII	10"		
	Jolies couleurs ! J'enlève mes lunettes parce que je suis pas astigmate, enfin un peu mais pas beaucoup.	J'ai dit que les couleurs étaient jolies c'est ça ? Un peu pâles, tons pastel.	Rem. C
	1' Y'a une compression, je sais pas, ça va du, dans les tons, ça va du, (*soupire*) +++ Je sais pas parce que je vois du rose clair, du rose foncé, du bleu pâle, du bleu foncé, orange en bas, rose au centre,		CN
11.	une espèce de tache, de marmotte, je sais pas quoi (*rit*) +++	(*Ban*)	D F+ A Ban
12.	un scarabée aussi.	Dans l'ensemble (*montre le centre sans délimitation*).	DG F– A

IX	10"		
13.	Symbole, sais pas lequel, peut-être de paix. Une idée, je sais pas, nous avons pas de pétrole mais nous avons des idées (*rit*) +++	Symbole de paix ou n'importe quoi. *Rep. Add.* : Une source un peu, dans le rose, et puis là (*ligne med.*) et autour aussi. *[D/G CF EIem]* *Rep. Add.* : C'est un peu une forêt aussi (*C ?*) Oui, le rose évidemment c'est, je sais pas v la rosée, le matin, la pluie. *[D CF Pays]*	G Symbole
X	75"		
14.	En bleu peut-être le corail, je sais pas. De qui ils sont ça ? (*en montrant la planche*) (?) parce que dans les couleurs y'a de la recherche +++	J'avais lu un truc sur le corail, l'Australie, en bleu à des algues, des coquillages.	D F+ Fgt
15.	Un casque peut-être en bas dans le vert +++	(*F*)	D F+ Obj
16.	(*Brusquement*) C'est pas sexuel non ! C'est pas des soleils en jaune, là non ! < ∨ (*soupire bruyamment*). Il faut vraiment que ça représente quelque chose ?...	(*Sexuel ?*) Oui, parce que les soleils peut-être, l'homme ou un sexe de femme, j'en sais rien. (*Soleils ?*) Oui, je me suis demandée ce que c'était ça (*Dd or. du D jaune inf.*). Mais là c'est pas des escaliers, le pharaon, ah non le pénis, c'est un peu égyptien dans le haut, pis des « goulinures », ça dégouline mais ça c'est évident.	Dd CF Elem.

Choix – :	VI « Parce qu'elle me fait penser au corps, à la colonne vertébrale et à beaucoup de mal. »
Choix + :	Il « Pour ce qu'il y a en rouge. Celle-là (I) pour ce qu'il y a là (*Ddinf.*) et certaines pour leurs couleurs (VIII). » (Autre chose ?) « Enfin, il doit quand même aimer les animaux je pense, et l'être humain aussi. »

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Psychogramme

R16 + 1 CN	G 9	56 % F 10 (4 + ; 5– ; 1±)	A 4	F % 63
+ 10 Rep. Add	(dont 3 DG)		Ad 1	F + % 45
	D 4	25 % Impression K 1		
Tps lat. Moyen 33"		Impression kan 1	H 0	A % 31
	Dd 3	19 % CF 1	Hd 0	H % 0
			Elem 1	
			Fgt 2	Ban 2
			Obj 2	
			Géo 1	
			Abstr 3	
			Symboles 2	

T. Appr. G D Dd
TRI 1 impression K/1ΣC
F. Compl. 1 impression kan/O
RC % 6/16 = 38 %

Protocole de TAT

Pl. 1	1'30' – Je pense qu'il découvre quelque chose et puis en même temps, il le connaît quoi... C'est un violon, c'est ça ?
Pl. 2	1'05" – Ben, je pense que c'est une famille, la terre aussi qui prend une grande importance... le travail... l'esclavage aussi peut-être... puis en même temps la sérénité, la satisfaction... puis ils font les champs d'eux-mêmes, c'est pas du tout industriel, y'a un cheval, un homme assez musclé qui m'apparaît un cultivateur quoi. Je vois pas ce que c'est ça, de la rocaille. Ça c'est la mère ? Elle, elle travaille pour ses études et lui il travaille pour sa mère quoi... Y'a quand même des expressions très explicites.
Pl. 3BM	1'30" – Je pense qu'on lui a fait quelque chose à cette jeune fille... et puis elle, elle a pris une pose là quoi. (?) Peut-être qu'on l'a soulagée ou alors on l'a... ou elle pleure, je sais pas, mais elle se replie pas complètement sur elle-même, on le voit bien avec sa main. Elle est pas du tout bête. Puis je pense que son lit ça doit être de la laine alors, je me rappelle de ça, alors c'est un peu doux... elle a dû produire un effort quand même...
Pl. 4	30" – Je pense qu'il y a beaucoup de sentiments sur son visage... je sais pas s'il souffre ou si... (*enlève ses lunettes et se penche, semble scruter la planche*), non apparemment ils se séparent pas quand même.
Pl. 5	45" – Là on voit bien que... c'est un peintre qui a dessiné ça ? Je sais pas, un petit symbole, je sais pas, peut-être pas celui de l'amour, je sais pas, y'a quand même une lampe, des fleurs, des livres, une mère, une grand-mère, je sais pas qui, qui... qui a l'air inquiète peut-être (?) Je sais pas c'est le dessin qui me fait penser à ça, le bureau là et puis son visage... bon apparemment cette femme elle est très... très... quoiqu'elle ait un peu d'égoïsme quand même. Mais y a-t-il une personne dans la chambre ? Je sais pas peut-être qu'il y a personne alors justement bien que la lampe soit allumée alors je sais pas c'est peut-être elle qui l'a allumée alors on ne peut pas savoir, parce qu'elle a déjà eu des enfants sans doute.
Pl. 6GF	45" – Ça c'est compliqué ça... apparemment, c'est une femme du monde quoiqu'un peu jeune... il l'a surprise quoi... de qui c'est ? Vous savez pas de qui c'est ça ? (*d'un Américain*) Ça ne m'étonne pas... Apparemment ils peuvent se connaître malgré tout, on pourrait croire qu'ils se connaissent pas mais d'après la deuxième face de son visage qui est plus dans l'ombre on peut penser qu'il y a quelque chose qui les a déjà réunis, bref on peut penser que c'est le coup de foudre, j'en sais rien.

Pl. 7GF	30" – Apparemment une femme qui aime beaucoup son enfant mais elle se demande si, je sais pas... si elle est heureuse quoi, peut-être qu'elle a découvert quelque chose ou qu'elle va découvrir ou qu'elle., euh... y'a beaucoup de tendresse dans cette photo... peut-être que la petite fille, elle a été par sa poupée, elle a été très... peut-être elle reproduit dans le sein de sa mère, elle est un peu petite, elle est en plein dans le complexe d'Œdipe, alors je sais pas, puis la maman de sa mère, je sais pas si c'est sa mère, à moins que ce soit une enfant abandonnée. Enfin je pense que c'est quand même une famille qui n'est pas pauvre et personnellement c'est de la grâce, ça lui a procuré... je sais pas, c'est... on voit mal l'enfant, peut-être parce qu'il a beaucoup d'importance justement. Ah elle tient un livre dans sa main ? Elle regarde pas l'enfant. Ah alors j'ai rien compris à l'histoire ! Ah parce que moi je pensais que la mère regardait la fille de cette façon-là alors qu'elle regarde le livre de cette façon-là, mais moi je suis pas psychologue. Ah euh... c'est dur... elle est américaine aussi cette image ?... Peut-être qu'elle se sent pas aimée la petite fille...
Pl. 9GF	Euh, euh (*baille bruyamment*) 30" Je comprends pas, c'est les mêmes toutes les deux, elles se ressemblent... (?) Je sais pas... j'ai l'impression que la femme là elle est un peu malheureuse (*montre celle an contrebas*), que celle-ci aussi elle est un peu malheureuse (?) J'en sais rien, peut-être que la vie les... l'amour tout ça, ça les préoccupe, ça les rend euh ça les fait aimer la nature, des choses comme ça. C'est un mouchoir qu'elle a sur le papier là ? Peut-être qu'elles aiment le même homme, j'en sais rien... (?) Ben, à toutes les deux qu'il leur euh... de toute façon c'est déjà fait, je pense que l'homme leur a fait quelque chose à toutes les deux... il les a attirées, j'en sais rien... je sais pas j'ai l'impression que ces femmes-là faisaient beaucoup de choses justement, contrairement à d'autres (*retourne la planche*).
Pl. 10	Immt. Je l'ai déjà faite cette photo, je comprends pas... J'ai l'impression qu'on leur a fait quelque chose à tous les deux et puis ils sont au comble euh... de la... de la +++ Je sais pas c'est sensuel, c'est... ils se retrouvent quoi, ils se... en fin de compte y'a rien à dire (*retourne la planche et lit derrière*).
Pl. 11	1' – C'est une nature morte ça enfin non y'a de la vie quand même (*?*) Quand même on sent bien qu'il y a eu de la vie quoi, y'en a eu... mais ça je sais pas ce que c'est ça (montre sur le pont). Qu'est-ce que c'est ? (*Enlève ses lunettes, fronce les sourcils, regarde de très près*)… un, c'est un, y'a eu un passage de quelque chose et puis ensuite c'était comme ça quoi... c'est beau parce que, justement je sais pas, j'invente... je sais pas une irruption, un passage de l'habitude, de quelque chose de... je sais pas y'a de l'intérêt, on y voit un intérêt, on y porte de l'intérêt, c'est tout ce qu'on peut dire.
Pl. 13B	(Retourne la planche et lit derrière.) (?) 1'30" Je sais pas c'est un petit enfant qui vient de manger, j'en sais rien, peut-être qu'il se dit que, il se demande bien, il comprend pas quoi (*se penche sur la planche*)… Comment ça se fait, je sais pas... le visage (?) Peut-être qu'il a perdu ses parents, je sais pas, il a perdu quelque chose qui le, (*soupire*) quelque chose qui lui procure du bonheur... puis il est dans son élément (*fait tomber ses lunettes*), j'en sais rien si c'est un enfant de la balle ou un petit-bourgeois ou quelqu'un qui a beaucoup d'argent, je sais pas, enfin il est pieds nus... il a peut-être envie de faire quelque chose, je sais pas, je sais pas.
Pl. 13MF	1'45" – Il sait pas ce qu'il doit faire peut-être... (?) par rapport à sa conscience quoi !... L'argent peut-être, ça a pas l'air très riche où ils sont là... Y'a des choses qui sont évidentes et puis d'autres qui sont pas évidentes. J'en sais rien si y'a de l'amour entre eux ou un lien de parenté. Bon, et puis y'a quelque chose qui est négligé, je sais pas mais elle dort la femme, elle dort pas, ils sont en train de se parler alors. Y'a quelque chose qu'ils veulent faire mais qu'ils peuvent pas faire quoi, je sais pas. (*Repose la planche*.)
Pl. 19	50" – Ben y'a un... un bonhomme ou quoi, c'est quoi ? C'est un bonhomme ça, ça doit être en hiver je pense enfin je sais pas, c'est le soir peut-être... Y'a beaucoup de choses en relief quoi.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Pl. 16	Immt. J'avais dit un esprit blanc à la dame (*re-consigne*) 30" – Je pourrais poser quelque chose dessus, un crayon ou... on voudrait qu'il en ressorte quelque chose mais on sait pas quoi... de l'eau peut-être... des fleurs n'importe quoi, un train dessus avec des gens qui font des tas de choses, qui s'en vont avoir un contact avec, il faut qu'il y ait un contact qui... sur cette feuille on voudrait qu'il y ait quelque chose, un contact n'importe lequel on a envie de le créer quoi... Y'a pas eu quelque chose d'humain, y'a pas de vie dans ce papier, il faudrait qu'il y ait de la vie que ça nous évoque quelque chose, mais y'a pas grand-chose, faudrait de la couleur... y mettre son cœur.

Annexes

Feuille de dépouillement du TAT – (Juillet 2001)

Série A Rigidité	Série B Labilité
A1 **Référence à la réalité externe** Al-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelle – spatiale – chiffrée A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale A1-4 : Références littéraires, culturelles **A2** **Investissement de la réalité interne** A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense **A3** **Procédés de type obsessionnel** A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – affect minimisé	**B1** **Investissement de la relation** Bl-1 Accent porté sur les relations inter-personnelles, mise en dialogue Bl-2 : Introduction de personnages non figurants sur l'image B1-3 : Expressions d'affects **B2** **Dramatisation** B2-1 : — Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels. — Théâtralisme ; Histoire à rebondissements. B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige... **B3** **Procédés de type hystérique** B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Érotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications

Série C Évitement du conflit	Série E Émergences des processus primaires
CF Surinvestissement de la réalité externe CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures **CI Inhibition** CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : Éléments anxiogènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours **CN Investissement narcissique** CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif Références personnelles CN-2 : Dd narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou –) CN-3 : Mise en tableau – Affect-titre – Posture signifiante d'affects CN-4 : Insistance sur les limites et les contours et sur les qualités sensorielles CN-5 : Relations spéculaires **CL Instabilité des limites** CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...) CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...) CL-4 : Clivage **CM Procédés anti-dépressifs** CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou –) – Appel au clinicien CM-2 : Hyper-instabilité des identifications CM-3 : Précipitation, pirouette, clin d'œil...	**El Altération de la perception** El-1 : Scotome d'objet manifeste El-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire El-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions El-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, malformés **E2 Massivité de la projection** E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus, persévération, fabulation hors image, symbolisme hermétique E2-2 : Évocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomaniaque E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs ; expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive **E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux** E3-1 : Confusion des identités – télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique **E4 Altération du discours** E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Associations par contiguïté, par consonance, coq à l'âne...

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

Normes du Rorschach issues d'une population française d'adolescents et de jeunes adultes de 13 à 24 ans[a]

R	26				
G %	43	F %	61	H %	16
D %	44	F % élargi	88	H % élargi	20
Dd %	10				
Dbl %	3	F+ %	65	A %	44
(Dbl I %[a])	9	F+ % élargi	66	A % élargi	47
RC %	35				

Banalités	
Planche I	Papillon ou chauve-souris (en globalité), Masque (en globalité)
Planche III	Deux personnages (en globalité)
Planche IV	Papillon ou nœud papillon (dans le D médian)
Planche V	Papillon ou chauve-souris (en globalité)
Planche VI	Peau d'animal (en globalité)
Planche VIII	Deux animaux (dans les D latéraux)
Planche X	Tête humaine (Détails sur fond intermaculaire), Deux araignées (D bleu latéral)

a. Étude réalisée sur un échantillon représentatif de 280 sujets et présentée dans l'article : C. Azoulay, M. Emmanuelli, N. Rausch de Traubenberg, D. Corroyer, P. Rozencwajg, Y. Savina, « Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte », *Revue Psychologie Clinique et Projective*, Vol. 13, 2007, p. 371-409.

b. Dbl I = Détail blanc intégré à une localisation (Ex : Gbl)

Bibliographie

ABRAHAM K. (1924) « Les états maniaco-dépressifs et les étapes prégénitales d'organisation de la libido », in *Œuvres complètes,* II, Paris, Payot, 1966, p. 255-297

ANDRÉ J. (1994) *La Sexualité féminine,* Paris, PUF.

ANZIEU D. (1985) *Le Moi-peau,* Paris, Dunod, 1995.

AULAGNIER P. (1989) « Se construire un passé », *Journal de la psychanalyse de l'enfant,* 7, p. 191-221.

AZOULAY C. (1993), « La schizophrénie de l'adolescent et du jeune adulte à travers les méthodes projectives », *Bulletin de la société française du Rorschach et des méthodes projectives,* 37, p. 143-160.

AZOULAY C, EMMANUELLI M. (2000) « La feuille de dépouillement du TAT : nouvelles formules, nouveaux procédés », *Psychologie clinique et projective,* 6, p. 305-327.

AZOULAY C, EMMANUELLI M., RAUSCH DE TRAUBENBERG N., CORROYER D., ROZENCWAJG P., SAVINA Y. (1999) « Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte », Revue *Psychologie clinique et perspective*, Vol. 13, 2007, p. 371-409.

BARANÈS J.-J. (1991) « La question psychotique à l'adolescence et le temps de la génération », in *La Question psychotique à l'adolescence,* Paris, Dunod, p. 1-87.

BECK (1961), *Le test de Rorschach*, PUF, 3e ed., 1967.

BIRRAUX A. (1996) « Le sujet et l'autre », in de Mijolla A. et de Mijolla-Mellor S. (sous la dir. de), *Psychanalyse,* Paris, PUF.

BOEKHOLT M. (1986) « Mécanismes de régulation narcissique au Rorschach. Contribution à l'étude de l'hystérie », *Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives,* 33, p. 41-52.

BOIZOU M.-F., CHABERT C, RAUSCH DE TRAUBENBERG N. (1978) « Représentation de soi, identité, identification au Rorschach chez l'enfant et chez l'adulte », *Bulletin de psychologie,* 32, 339, 271-277.

BRACONNIER A. (1995*a*) « Visages de la dépression », in *Dépression : adolescentes, adolescents,* A. Braconnier, C. Chiland, M. Choquet, R. Pomarède (sous la dir. de), Paris, Païdos, Bayard, p. 9-16

BRACONNIER A. (1995*b*) *Les Bleus de l'âme,* Paris, Le livre de Poche, Cal-mann-Lévy

BRELET-FOULARD F. (1986) *Le TAT. Fantasme et situation projective*, Paris, Dunod.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

BRELET-FOULARD F. (1992) « Le discours mélancolique au TAT », *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française,* n° 36, p. 67-76

BRELET-FOULARD F., CHABERT C. (2003), *Nouveau manuel du TAT. Approche psychanalytique*. Dunod, 2005.

BRUSSET B. (1989) « Du miroir aux liens », *Journal de la psychanalyse de l'enfant,* 7, p. 103-123.

CAHN R. (1991) *Adolescence et Folie. Les déliaisons dangereuses*, Paris, PUF.

CAHN R. (2000) « Psychoses de l'adolescent », in Houzel H., Emmanuelli M., Moggio F. (sous la dir de), *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent,* Paris, PUF.

CHABERT C. (1983) *Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique,* Paris, Dunod, 2e ed. 1997.

CHABERT C. (1986) « Narcissisme au Rorschach », Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives, 33, p. 15-40.

CHABERT C. (1987*a*) *La Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach,* Paris, Dunod, 2e ed., 1998.

CHABERT C. (1987*b*) « Rorschach et TAT : antinomie ou complémentarité ? », *Psychologie française,* 32-3, p. 141-144.

CHABERT C. (1989) « Blanche : présentation d'un cas clinique », *Journal de la psychanalyse de l'enfant, 1,* p. 147-171.

CHABERT C. (1990) « Entre dedans et dehors, la contrainte au Rorschach », *Adolescence,* 8, 1, p. 185-198.

CHABERT C. (1992*a*) « Incidentes narcissiques dans la névrose obsessionnelle », *Psychanalyse à l'université,* 17, 65, p. 33-50.

CHABERT C. (1992*b*) « Les problématiques dépressives et leurs aménagements. Approche clinique et projective », *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française,* n° 36, p. 25-40

CHABERT (1998) *Psychanalyse et Méthodes projectives,* Paris, Dunod, coll. « Topos ».

CHABERT C, BRUSSET B., BRELET-FOULARD F. (1999) *Névroses et Fonctionnements limites,* Paris, Dunod.

CHABOT M., HUSAIN O., REEVES N., CHOQUET F., (2003), « La maladie bi-polaire au Rorschach et au TAT : diversité ou homogénéité ? », *Psychologie Clinique et Projective*, 9, 255-283.

CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1964), *La Sexualité féminine,* Paris, Payot.

CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1990) *La Maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*, Paris, Éditions universitaires.

CHILAND C. (1976), « Narcisse ou le meilleur des mondes possibles », *Nouvelle Revue de psychanalyse,* 13, p. 223-235.

CHILAND C. (1990) *Homo psychanalyticus,* Paris, PUF.

CHILAND C. (1991) « Castration et féminité », in Chiland *et al., Angoisse et Complexe de castration,* Paris, PUF, p. 81-92.

COHEN DE LARA A. (1999) « Le vide et le blanc : traces d'une dépression masquée au Rorschach », *Psychologie et Éducation,* n°39, p. 93-101

CORCOS M., BOCHEREAU D., JEAMMET P., (1999), *Les troubles maniaco-dépressifs à l'adolescence*, Masson, coll. Médecine et Psychothérapie.

CORCOS M., CONSOLI A., NICOLAS I., CLERVOY P., BOCHEREAU D., JEAMMET P., « Troubles maniacodépressifs à l'adolescence », *EMC,* 37-214-A-50.

COURNUT J. (1997) « La question des angoisses », Cournut *et al.* (sous la dir. de), *Le Mal-Être* (*angoisse et violence*), Paris, PUF, p. 39-44.

COURNUT-JANIN M., COURNUT J. (1993) « La castration et le féminin dans les deux sexes », *Revue française de psychanalyse,* LVII, p. 1336-1558.

DE TYCHEY C. (1994), *L'approche des dépressions à travers le test de Rorschach,* Ed. des EAP, Issy-les-Moulineaux.

DIATKINE R., SIMON J. (1972) *La Psychanalyse précoce,* Paris, PUF.

DIDEROT D. (1769-1773) *Le Neveu de Rameau et autres dialogues philosophiques,* Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.

DONNET J.-L., GREEN A. (1973) L'Enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche, Paris, Éditions de Minuit.

DOUVILLE O. (1987) « Le TAT à l'adolescence », *Psychologie française,* 32, p. 161-168.

DREYFUS A., HUSAIN O., (2001) « Psychopathologie de la dépression : réflexions autour de deux cas », in *Psychopathologie et polysémie. Études différentielles à travers le Rorschach et le TAT*, Ed. Payot, Lausanne, p. 41-61.

EMMANUELLI M. (1991) *Les Processus de pensée à l'adolescence,* thèse de doctorat, Paris V, René Descartes.

EMMANUELLI M. (1994) « Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence » *Psychiatrie de l'enfant,* XXXVII, 1, p. 249-305.

EMMANUELLI M. (1998) « La place du narcissisme dans l'évaluation de la névrose à l'adolescence », *Psychologie clinique et projective,* 4, p. 95-110.

EMMANUELLI M. (2000) « La nostalgie à l'épreuve du temps », *Adolescence,* 18, 2, p. 513-536.

EMMANUELLI M. (2005), *L'adolescence*, coll. Que sais-je ?, PUF.

FAIN M., MARTY P. (1965) « À propos du narcissisme et de sa genèse », *Revue française de psychanalyse,* 29, p. 561- 572.

FISHER S., CLEVELAND S. E. (1958) *Body Image and Personality,* NY, Van Nostrand Reinhold.

FREUD A. (1968) « L'adolescent dans la théorie psychanalytique », in *L'Enfant dans la psychanalyse,* 1976, Paris, Gallimard.

FREUD S. (1905) Trois Essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1968.

FREUD S. (1914) « Pour introduire le narcissisme », *La Vie sexuelle,* p. 81-105.

FREUD S. (1917) « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie,* Paris, Gallimard, 1986.

FREUD S. (1923) « Le moi et le ça », *Œuvres complètes,* t. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 255-302,

FREUD S. (1923*b*) « La disparition du complexe d'Œdipe », *Œuvres complètes,* t. XVII, Paris, PUF, 1992, p.26-33.

FREUD S. (1926) « Inhibition, symptôme, angoisse », *Œuvres complètes,* t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 205-286,

FREUD S. (1931) « De la sexualité féminine », *Œuvres complètes,* t. XIX, Paris, PUF, 1995, p. 9-37.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

FREUD S. (1932) « La féminité », *Œuvres complètes,* t. XIX, Paris, PUF, 1995, p. 195-219.

GAL J.-M., MARCELLI D. (1995) « États dépressifs graves à l'adolescence. Questions diagnostiques », in *Neuropsychiatrie de l'enfance,* 1995, 43 (1-2), p. 22-29.

GAL J.-M., MARCELLI D. (1995), « États dépressifs graves à l'adolescence. Questions diagnostiques ». *Neuropsychiatrie de l'enfance*, 1995, 43 (1-2), 22-29.

GEDANCE D., LADAME F., SNAKKERS J. (1977) « La dépression chez l'adolescent », *Revue française de psychanalyse,* 1-2, p. 257-259.

GREEN A. (1971) « De la bisexualité au gynocentrisme », in Bettelheim B., *Les Blessures symboliques,* Paris, Gallimard, 1971, p. 213-234.

GREEN A. (1990) *Le complexe de castration,* Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

GREEN A. (1992) « L'adolescent dans l'adulte », *Journal de la psychanalyse de l'enfant,* 11, p. 214-248.

GREEN A. (1997) « Le chiasme. Prospective, les cas-limites vus depuis l'hystérie. Rétrospective, l'hystérie vue depuis les cas-limites », *Psychanalyse en Europe,* 49, p. 28-47.

GUILLEM P., LOREN J. A., OROZCO E. (1991) « Le narcissisme dans les processus de structuration et de déstructuration psychiques », *Revue française de psychanalyse,* 55, 1, 39-100.

GUTTON Ph. (1997) « Le pubertaire, ses sources, son devenir », Perret-Catipovic M., Ladame F. (sous la dir. de), *Adolescence et Psychanalyse : une histoire,* Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 193-212.

HUSAIN O., REEVES N., CHOQUET F., CHABOT M., REVAZ O., (2006), « À la recherche d'une organisation maniaco-dépressive au TAT », *Psychologie Clinique et Projective*, vol. 12, p. 429-458.

JEAMMET Ph. (1985) « La dépression chez l'adolescent » in *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent,* Lebovici S., Diatkine R., Soulé M. (sous la dir. de), Paris, PUF, coll. « Quadrige », t. II, 1999, p. 1477-1499.

JEAMMET Ph. (1989) « Les assises narcissiques de la symbolisation », *Revue française de psychanalyse,* LUI, 6, p. 1763-1774.

JEAMMET Ph. (1995) « Dépendance et dépression ». In *Dépression : adolescentes, adolescents,* Braconnier A., Chiland C, Choquet M., Pomarède Païdos R. (sous la dir. de), Bayard, Paris, p. 133-148.

JEAMMET Ph., BIROT E. (1994) Étude psychopathologique des tentatives de suicide chez l'adolescent et le jeune adulte, Paris, PUF.

KAWABATA Y. (1920-1930), *L'Adolescent,* Paris, Albin Michel, rééd. Le livre de poche, 1992.

KERNBERG O. (1976) « Narcissisme normal et narcissisme pathologique », *Nouvelle Revue de psychanalyse,* 13, p. 181-204.

KERNBERG O. (1980) *La Personnalité narcissique,* Toulouse, Privat.

KERNBERG O. (1989) « Narcissisme normal et pathologique », *Journal de la psychanalyse de l'enfant,* 7, p. 15-38.

KHAN M. M. R. (1974) « La rancune de l'hystérique », *Nouvelle Revue de psychanalyse,* 10, p. 193-203.

KLEIN M. (1932) *La Psychanalyse des enfants,* Paris, PUF, 1959.

KLEIN M. (1934) « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs », in *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1982, p. 283-295.

KLEIN M. (1940) « Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs », in *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1982, p. 340-369.

LADAME F., PERRET-CATIPOVIC M. (1997) « Le normal et le pathologique à l'adolescence », *Adolescence et Psychanalyse : une histoire,* Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF.

LAUFER M. LAUFER E. (1989) *Adolescence et Rupture de développement*, Paris, PUF.

LE GUEN C. (1982*) La Dialectique freudienne, I, Pratique de la méthode psychanalytique*, Paris, PUF.

LERNER P., LERNER H, (1980) « Rorschach Assessment of Primitive Défenses in Borderline Personality Structure », in Kwawer J., Lerner H., Lerner P., Sugerman (eds), *Borderline Phenomena and the Rorschach Test,* New York, International Universities Press, p. 257-274.

LESOURD S. (1994) *Adolescences... rencontre du féminin*, Toulouse, Érès.

MÂLE P. (1964) *Psychothérapie de l'adolescent,* PUF, 1980, rééd., coll. « Quadrige », 1999.

MARCELLI D. (1990) *Les États dépressifs à l'adolescence,* Masson, Paris, 2e éd. 1995.

MARCELLI D. (1996) « Une psyché vide d'émotions exige un corps plein de sensations », *Cahiers de psychologie clinique,* 6, p. 111-127.

MARCELLI D., BRACONNIER A. (1983) *Adolescence et Psychopathologie,* Paris, Masson, 5e éd. 1999.

MASTERSON J. (1989) « Les troubles limites de la personnalité chez l'adolescent. Diagnostic et traitement », in Braconnier A., *Conflictualités,* Paris, Éd. CTNERHI, 1989, p. 49-58.

MENAHEM R. (1997) « Bisexualité de la femme/bisexualité de l'homme, leur articulation », Fine A., Le Bœuf D., Le Guen C. (sous la dir. de), *Bisexualité,* Paris, PUF, p. 21-30.

MÙLLER J. (1925) « Contribution au problème du développement libidinal de la phase génitale chez la fille », *L'Œdipe, un complexe universel,* Paris, Sand, 1977, p. 237-245.

PARAT C. (1966) « L'organisation œdipienne du stade génital », in *L'Affect partagé,* Paris, PUF, 1995, p. 51-117.

QUINODOZ D. (1993) « L'angoisse de castration a-t-elle un équivalent féminin ? », *Revue française de psychanalyse,* LVII, *La Castration et le Féminin dans les deux sexes,* Paris, PUF, p. 1647-1658.

RASSIAL J-J. (1996), *Le Passage adolescent. De la famille au lien social*, Toulouse, Érès.

RAUSCH DE TRAUBENBERG N., BLOCH-LAINÉ F., DUPLANT N., MARTIN M., POGGIONOVO M.R (1993) « Le Rorschach à l'adolescence : la clinique du normal » in *Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives de langue française,* 37, p. 7-39.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit

REBOURG C., (1992), « La manie ou l'exaltation sensorielle : la notion d'éprouvés corporels bruts au Rorschach », *Psychologie Médicale*, 24, 11, p.1134-1136.

RICHARD F. (2001) *Le Processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod.

ROIPHE H., GALENSON E. (1987) *La Naissance de l'identité sexuelle,* Paris, PUF.

RORSCHACH H. (1921), *Psychodiagnostic*, PUF, 7e ed. 1993.

ROUSSILLON R. (1997) « Le rôle charnière de l'angoisse de castration », Cournut *et al.* (sous la dir. de), *Le Mal-Être* (*angoisse et violence*), Paris, PUF, p. 77-87.

SCHAEFFER J. (1997) « Mal-être dans la sexualité », in Cournut *et al.* (sous la dir de), *Le Mal-Être* (*angoisse et violence*), Paris, PUF.

SEGAL H. (1964) *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, Paris, PUF, 1980.

SHAFER R. (1954), *Psychoanalytic interpretation in Rorschach Testing*, Grune and Stratton, New York.

SHENTOUB V. *et al.* (1990) *Manuel du TAT ; approche psychanalytique,* Paris, Dunod.

SHENTOUB V., DEBRAY R. (1970-71) « Fondements théoriques du processus TAT », *Bulletin de psychologie,* XXIV, 292, p. 897-903.

STOLOROW R. D. (1975) « Toward a Functional Definition of Narcissism », *International Journal of Psycho-Anal.,2,p.* 179-185.

TERRIER G., BIGEAULT J.-P (1975) Une école pour Œdipe. Psychanalyse et pratique pédagogique, Toulouse, Privat.

WIDLÖCHER D. (1978) « Le narcissisme normal et pathologique », polycopié de l'Institut de psychologie, Paris V.

WIDLÖCHER D. (1986) « Introduction au concept de narcissisme », Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives, 33, p. 5-13.

WINNICOTT (1963) « De la communication et de la non-communication », *Processus de maturation chez l'enfant,* Paris, Payot, p. 151-168.

WINNICOTT (1971) *Jeu et Réalité. L'espace potentiel,* Paris, Gallimard, 1976.

LES OUTILS DU PSYCHOLOGUE

Michèle Emmanuelli
Catherine Azoulay

Préface de
Catherine Chabert

PRATIQUE DES ÉPREUVES PROJECTIVES À L'ADOLESCENCE

Situations • Méthodes • Études de cas

Pour la première fois, un ouvrage met en évidence l'utilisation des épreuves projectives selon la conception psychanalytique, dans le champ spécifique du fonctionnement adolescent en explorant et illustrant ses variations du normal au pathologique.

Les auteures se sont appuyées sur l'étude de protocoles de Rorschach et de TAT d'adolescents consultants ou hospitalisés ainsi que sur un large corpus de protocoles de sujets « tout venant » permettant d'illustrer les assertions théoriques par les exemples cliniques les plus démonstratifs.

La structure de l'ouvrage suit les trois axes organisateurs du fonctionnement psychique à l'adolescence : le complexe d'Œdipe, le narcissisme et l'élaboration de la perte d'objet. Ce parti pris a l'avantage de permettre au clinicien de saisir, grâce à l'outil projectif, le niveau d'organisation du processus adolescent et, ce faisant, de proposer une argumentation fine et nuancée pour la compréhension du fonctionnement psychique de l'adolescent et l'évaluation diagnostique différentielle.

Issu d'une longue pratique clinique en psychologie projective avec des adolescents et de l'expérience d'enseignement des deux auteures, cet ouvrage est destiné aux psychologues cliniciens ainsi qu'aux étudiants en psychologie en formation à la méthodologie projective et à la psychologie de l'adolescent.

MICHÈLE EMMANUELLI
est professeur de psychologie clinique et de psychopathologie, université Paris Descartes, psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris.

CATHERINE AZOULAY
est psychologue clinicienne, psychothérapeute, maître de conférences en psychologie clinique, université Paris Descartes.

ISBN 978-2-10-053849-2

www.dunod.com

DUNOD